

This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + Refrain from automated querying Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

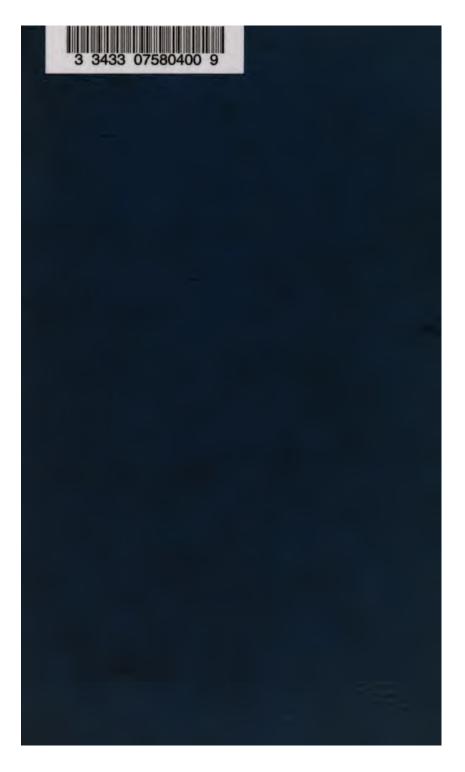
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

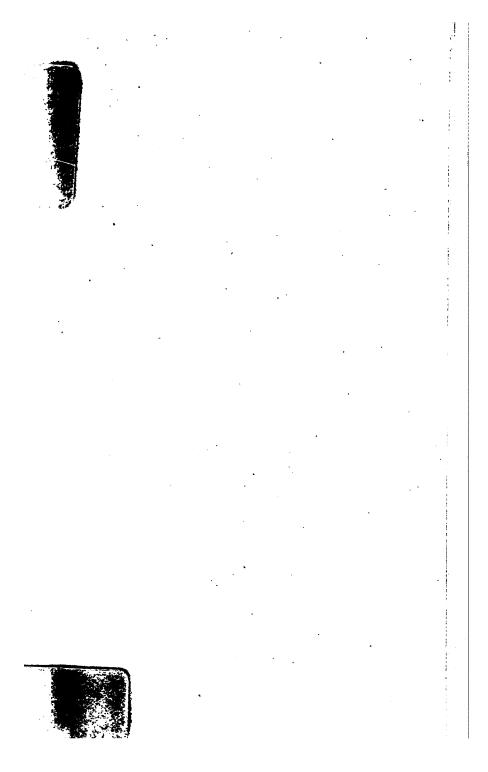
Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + Ne pas procéder à des requêtes automatisées N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + Rester dans la légalité Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

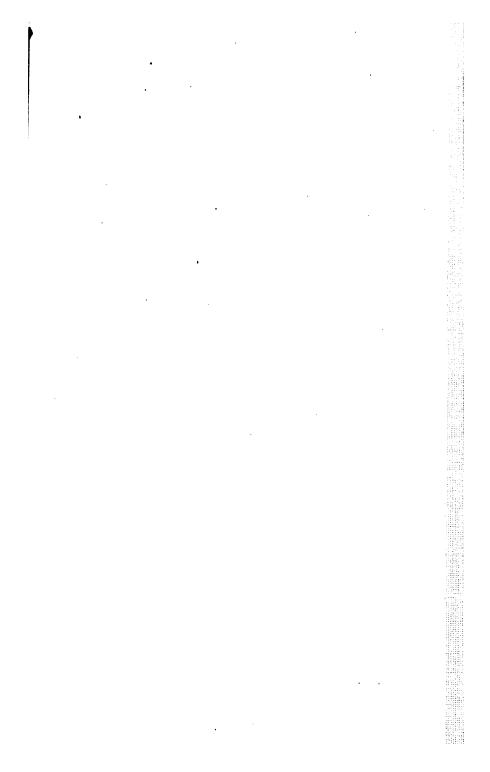
À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse http://books.google.com

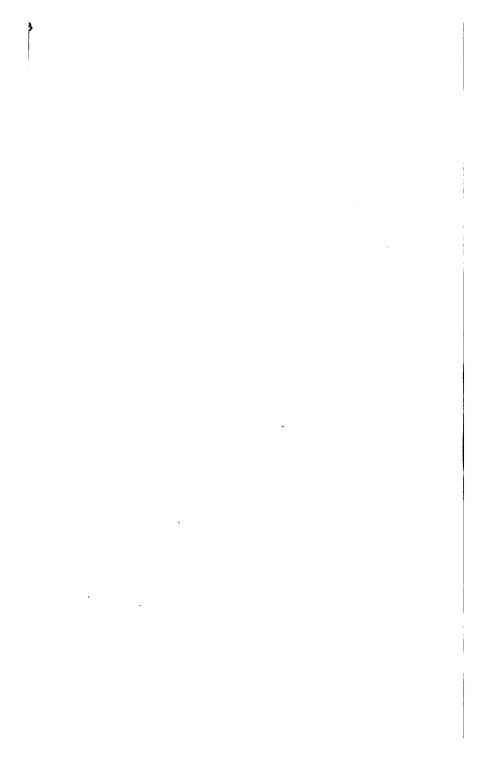




•



. · . •



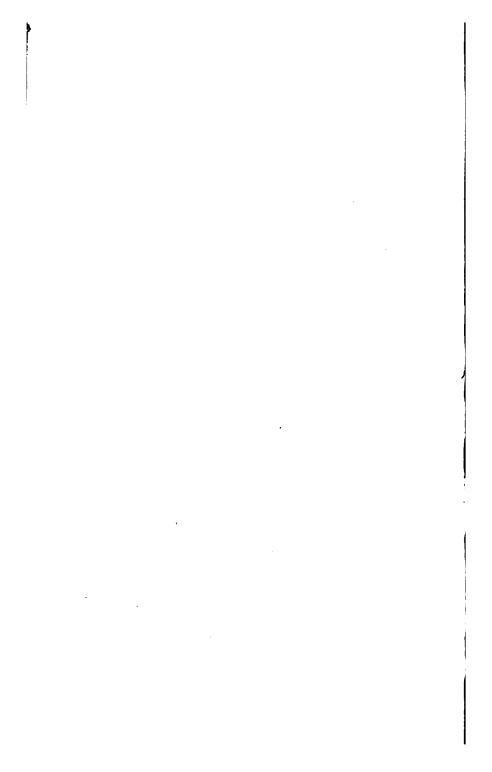
FABLIAUX

OU

CONTES

DU XII° ET DU XIII° SIECLE.

TOME PREMIER.



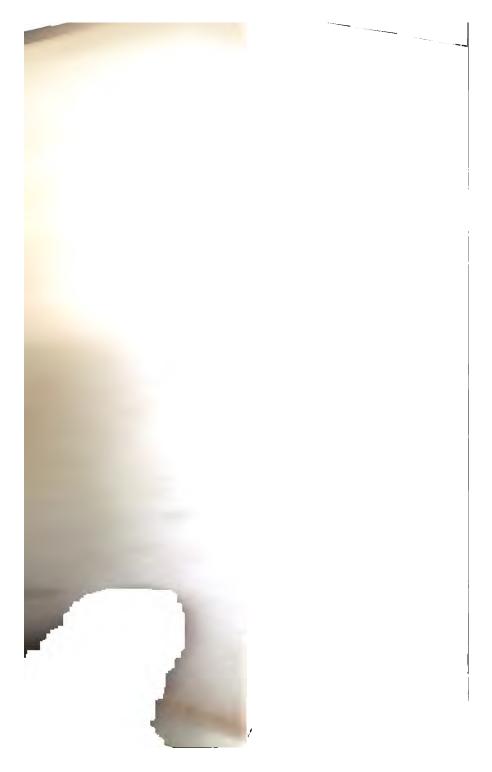
FABLIAUX

o u

CONTES

DU XII° ET DU XIII° SIECLE.

TOME PREMIER



ABLIAUX

OU

CONTES

U XII. ET DU XIII. SIECLE,

RADUITS OU EXTRAITS D'APRÈS DIVERS MANUSCRITS DU TEMS;

VEC des Notes historiques & critiques, & les imitations qui ont été faites de ces Contes depuis leur origine jusqu'à nos jours.

Sie and te honor antiquitati, & fabulis quoque.

Pline. Epist.

TOME PREMIER.



A PARIS,

Chez EUGENE ONFROY, Libraire, quai des Augustins.

M. DCC. LXXIX.

Avec Approbation & Frivilege du Rois

多图图 (1 G):

JENERAL CONTRACTOR

The Committee of the Co

- 1000 (1000) (1000



PREFACE.

Lest dans la Littérature deux sortes de travaux prisés trop au-dessous de leur juste valeur, les Traductions & les Extraits. Sans vouloir entreprendre ici nil'apologie ni l'éloge d'un genre d'ouvrage qui va devenir le mien, je dirai seulement que le peu d'estime dont le Public l'honore, a influé malheureusement sur l'opinion qu'en ont conçue les Gens de Lettres. Il n'est pas donné à tout Auteur d'enfanter seul des Minerves armées. Celui qui tirant de la tombe un corps mort le rendrait à la vie, pourrait encore prétendre à quelque gloire; mais on veut être un génie, & cette présomption funeste de l'amour-propre, en nous privant de plufieurs bons Ouvrages, a produit le double mal de multiplier beaucoup trop les mauvais.

Si je ne me suis point trompé dans la maniere d'exécuter celui que je présente à ma Nation, il pourra peut-être lui plaire & l'instruire. Il doit au moins intéresser nos Littérateurs, en leur faisant connaître un des premiers monumens de la Poésie de leurs aïeux. Les catacombes de nos anciens Poëtes, dans lesquels personne n'est encore descendu, ou qu'on n'a fouillés que fort superficiellement, offriraient à des travailleurs intelligens & courageux plus d'une découverte pareille à faire; & je croirais avoir bien mérité des Lettres, si mon exemple animait à cette laborieuse entreprise, des mains plus habiles que les miennes.

Jusqu'à présent tout a dû en détourner. Non-seulement nos vieux Rimeurs étaient tombés dans l'oubli, mais rien même n'inspirait l'envie de les connaître. Si les Historiens & les Écrivains modernes daignent quelquesois en saire mention, c'est ordinairement avec un ton de compassion & de pitié, qu'on pardonnerait à peine à l'ennui de les avoir lus. Veulent-ils nous donner une idée de leurs productions? ils citent avec complaisance quelque Historiette de légende bien absurde & bien bête (*); & par ce ches-d'œuvre d'impertinence

(*) C'est ce qu'a fait, entre autres, l'abbé Vély: (voyez les réflexions par lesquelles il termine le regne de Philippe le Hardi); & je cite de préférence cet Historien estimable, parce que les erreurs qu'accrédite un Ecrivain de son mérite, deviennent bientôt les erreurs de toute la Nation. L'abbé de Fleuri (Traité des études) a rendu à nos Poetes plus de justice. En blâmant l'extravagance de leurs fictions & le scandale de leur morale, il avoue qu'il y avait parmi eux des gens d'esprit, & qui pour leur siecle avaient de la politesse. Eh! pourquoi pas? Les Arts, les Sciences, la Législation, tout ce qui est le fruit de l'expé. rience & du tems était encore informe, il est vrai; mais, ce que donne la nature, l'esprit, la sensibilité, l'imagination, sont de tous les siecles & de tous les pays, & ne tiennent que par le plus ou moins de goût aux connaissances aquiles.

d'un Moine ignorant, ils laissent le Lecteur admirer de bonne foi qu'elle était la stupidité d'un peuple réduit à une pareille pâture.

D'un autre côte, les Troubadours Provençaux ont laissé après eux, je ne sais trop pourquoi, une renommée qui a ébloui tout le monde: non qu'on se soit laissé abuser par les éloges prodigués dans le tems à ces tristes Chansonniers, ou qu'on ait été séduit par leurs Ouvrages; mais l'Italie dont ils furent les maîtres, & où les introduisit l'affinité du langage, s'est plu à immortaliser leur mémoire: & telle fut l'origine de leur grande & trop heureuse fortune. La reconnaissance de deux ou trois Ecrivains célebres les a fauvés de l'oubli. On les a crus de grands hommes, parce que Pétrarque & le Dante les chanterent; & aujourd'hui que peu de gens sont en état, ou plutôt que personne ne

conçoit l'idée de vérifier ces panégyriques trompeurs, adoptés sur parole, l'opinion de leur mérite prévaut tellement, même parmi les gens instruits, qu'il n'en est aucun qui ne les croie les peres de toute notre Littérature moderne, & qui ne regarde la Provence comme le point heureux de l'horison, où apres une longue nuit de barbarie & d'ignorance, se leva enfin l'aurore de ces jours d'éclat & de gloire dont nous nous enorgueillissons. C'est-là un de ces préjugés auxquels le tems finit par donner quelquefois la certitude d'une vérité historique, & il en est plus d'un exemple. Pardonnera-t-on à un homme inconnu, dont la plume, sans autorité & sans nom, se hasarde à écrire pour la premiere fois, d'examiner si cette opinion est fondée? La question intéresse l'histoire de notre Littérature, & elle n'est point étrangere à mon sujet.

La Gaule, avant qu'elle fût soumise aux Romains, était divisée en plusieurs parties, qui avaient chacune leur idiôme particulier. Loix, mœurs, langage, tout changea par la conquête. Les vaincus furent obligés d'adopter la langue des vainqueurs, & pendant quelques siecles elle domina seule chez eux, jusqu'à ce que de nouveaux conquérans, les Francs au nord, les Oftrogots, Visigots, Sarrasins, Alains, &c. au midi, vinrent la corrompre en y mêlant la leur, De ce double mêlange se formerent dans les deux moitiés, septentrionale & méridionale du royaume, deux langues nouvelles, qui avec le tems s'altérant de plus en plus, conserverent cependant toujours le nom de Romaine ou Romane, parce qu'elles avaient pour base l'une & l'autre celle des Romains. Cette derniere cessa ainsi d'être usuelle, & demeura une langue savante, qu'il

fallut apprendre, & qu'on enseigna dans les écoles. Les deux Romanes alors, devenues dominantes, se partagerent la France, que l'on divisa même selon leur étendue. Comme toute la partie en-deçà de la Loire se servait pour affirmer quelque chose du mot oil, (oui); & toute la partie au-delà, du mot oc; on appella l'une la langue d'Oil, & l'autre la langue d'Oc. Celle-ci néanmoins reçut encore une autre dénomination. Raimond IV, de Saint-Gilles, Comte de Provence, possédant en même-tems une grande partie de la Gothie & de l'Aquitaine, on s'accoutuma à nommer simplement Provence tous ses Etats; Provençaux, ses différens Sujets; & langue Provençale, la langue commune qu'ils parlaient. Cette acception devint pour toute la France d'un usage général; & ce fait est si constant, qu'il n'a pas besoin de preuves. Ainsi, quand nos

Historiens parlent des Poëtes Provençaux, ils n'entendent point seulement, comme on l'entendrait aujourd'hui, les Poëtes de ce canton particulier du royaume, renfermé entre le Rhône & le Var: c'est-là une erreur dans laquelle est tombé plus d'un Auteur moderne; ils comprennent sous ce nom, & je prie mes Lecteurs de ne point l'oublier, les rimeurs de toutes nos Provinces méridionales, ou plutôt tous ceux qui ont fait des vers en Romane Provençale; cat dans ce nombre on compte des Catalans, des Arragonnais, des Italiens. De cent quarante Troubadours environ dont la patrie est connue, il-n'y en a que vingt-six qui soient de la Provence proprement dite.

Il ne s'agit point d'opposer à ce nombre, le nombre de ceux qui ont écrit en Romane Française (*). On compterait

^(*) On connaît à la Bibliotheque du Roi quatre manus-

plutôt tous les insectes qu'un été voit éclore. A peine presque devint elle vulgaire, qu'elle produisit des Poëtes; & c'est une remarque déjà faite plusieurs fois, que chez tous les peuples les ouvrages en vers ont précédé les écrits en prose, & qu'en ce genre, à la différence des autres, on a commencé par le plus difficile. Dans un art qui ne connaissait encore aucune regle, rimer était un métier si facile, que tout le monde s'en mêla, & chez les Moines fur-tout; où l'on avait rien de mieux à faire. De-là cette multitude innombrable de moralités, de proverbes, de miracles, de prieres à la Vierge, de Vie de Saints en vers, dont on est effrayé quand on parcourt les manuscrits du tems. On inscrivait des vers sur les sceoux, sur les vases, sur les vitraux des Eglises, les tombes sé-

crits contenant des Poésies Provençales, & il y en a plus seurs milliers de Poésies Françaises. pulcrales, les murs, les pavés. L'Office divin, la Bible, la Regle de faint Augustin, la Courume de Normandie; tout ensin, excepté les Chroniques & quelques ouvrages semblables, sur rimé: encore y eut-il des Histoires qui le surent. On eur dit que la Nation était assligée d'une épidémie générale; & que pareille à ce peuple dont le soleil avair échaussé les cères à une Tragédie d'Euripide, dans son délire elle ne parlait plus qu'en vers.

Cependant, au milieu de route cette écume grossiere d'un tems d'ignorance, on doit distinguer trois especes de Poésies, qui, destinées spécialement à l'amusement de la Noblesse & des Princes, formaient en quelque saçon une classe à part : ce sont les Romans, les Chansons & les Contes.

Dès les tems les plus reculés de son origine, la Nation avait eu des Chan-

sons militaires dans lesquelles étaient célébrés ceux de ses chefs & de ses guerriers, dont par quelque belle action, le nom méritait d'être immortalisé. Pour s'exciter à se rendre digne d'une pareille récompense, le soldat les chantait en chœur lorsqu'il marchait au combat; & le privilege de les entonner appartenait aux Bardes qui les avaient composées. Les Francs eurent les leurs dans les marais de Germanie. Devenus conquérans de la Gaule, ils en firent de nouvelles, qui continrent, dit Eginard, les principales actions de leurs Rois, & les plus beaux faits de notre Histoire. Char? lemagne dont l'ame guerrière & les inclinations héroiques devaient aimer avec transport un pareil genre, les recueillit toutes, à ce que nous apprend le même Auteur, & les copia même de sa main; mais elles furent anéanties par la renommée impofante, qu'après lui,

laissa ce Monarque célebre. On n'osa plus chanter la faible postérité de Clovis, quand on eut un tel Héros; & lui seul devint avec ses principaux Capitaines, l'objet des nouvelles Chansons militaires. Cependant il y en eut une qui prévalut; ce fut celle où l'on célébrait Rolland, & les autres Paladins tués ou blessés à la défaite de Roncevaux. Soit que celle-ci offrît un événement tragique, propre à remuer plus fortement le foldat; soit qu'elle rappellât un fait peu honorable, dont on voulait l'inviter à effacer la honte; soit enfin qu'elle eût un mérite de Poésie supérieur aux autres, elle les fit oublier, & devint pour nos armées la chanson du combat *. On

n'il y a copendant des preuves qu'il en subsista on qu'on en sit d'autres. Les miraçles de S. Benoît racontent qu'un parti de Bourguignons ayant sormé en 1095, le projet de piller Châtillon-sur-Loire, ils s'avancerent, si pleins de constance dans le nombre & la valeur de

regarda comme un honneur de la commencer; & l'un de nos vieux Historiens en vers, remarque qu'à cette bataille d'Hastings, qui en 1066 rendit un Duc de Normandie Souverain de l'Angleterre, cette fonction glorieuse sut remplie par un Chevalier, nommé Taillefer, doué d'une voix forte & sonore. Guillaume lui avait permis, en récompense, d'attaquer le premier l'armée ennemie; & Taillefer, par sa bravoure, se montra digne d'une pareille distinction. La chanson de Rolland subsista jusqu'assez avant dans la troisieme race, comme il paraît par cette réponse si fiere, connue de tout le monde, d'un soldat au Roi Jean, qui lui reprochait de la chanter en un tems où il n'y avait plus de Rollands,

leur troupe, qu'ils se firent précéder par un bouffon, lequel chantait sur un instrument de musique les guerres & belles actions de leurs ancêtres; ils voulaient par- 'Rec. des lu s'animer davantage au succès de leur entreprise, 'T.XI. p. 4890 disait-il: Sire, répartit le soldat, il s'en trouverait encore, s'ils avaient à leur zête un Charlemagne. Elle n'est pas venue jusqu'à nous, & a eu le sort de beaucoup d'autres plus modernes, que personne ne songe à transmettre, parce que personne ne les ignore; & qui après avoir été dans toutes les bouches, sinissent pour cette raison-là même, par s'oublier & se perdre.

Il semble que dans une Nation guerriere, où la Noblesse regardait le courage comme la premiere des qualités, & presque comme la seule qualité estimable, on n'aurait dû accueillir que des chansons de guerre. Il y en eut cependant d'amour & de galanterie; les Gaulois eux-mêmes en avaient de sort libres, que les Auteurs postérieurs nomment Vallemachiæ. Rien de plus commun dans le douzieme siecle que les chansons érotiques. Saint Bernard en avait sait

plusieurs dans sa jeunesse. Celles d'Abélard pour la célebre Héloise, furent chantées par toute la France; & ce goût de gaité frivole était même si général, qu'en Normandie, dans les longues processions, tandis que le Clergé reprenait haleine, les femmes en chantaient de badines, nugaces cantilenas. Hift. Liu. On connaît celles de Thibaut, Comte de la Fr. de Champagne, pour la Reine, mere de P. ij. Saint-Louis. Une multitude d'Auteurs, contemporains de Thibault, parmi lesquels on compte plusieurs noms du premier rang, s'exercerent dans le même genre; & ce genre, pour des gens qui ne se doutaient pas que la Poésie dûr avoir des regles, était, comme je l'ai dit, si facile, qu'on ne doit pas s'étonner s'ils se multiplierent si étonnamment. J'ai parcouru tout ce que je connais dans les différentes Bibliotheques de Paris, de manuscrits contenant d'an-

ciennes chansons. Ce ne sont la plûpart que des lieux communs d'une fade galanterie, de tristes supplications à leur maîtresse pour l'attendrir, des plaintes éternelles contre les médisans, un début trivial qu'on croirait avoir été d'usage, tant il est souvent employé: la verdure renaît, le rossignol chante, je veux chanter aussi. Quelquesois pourtant on y trouve de la naïveté, du sentiment, des peintures du printems assez agréables. Du reste, aucun de ces morceaux voluptueux, enfantés par le plaisir & la joie, quoique déja l'on connût une sorte de luxe: aucune chanson de table sur-tout; ce qui est plus étonnant encore, d'autant que la Nation aimait le vin. On égayait le repas par des propos joyeux, par des contes que les convives, comme je le dirai dans la fuite, étaient obligés de faire chacun à leur tour; mais pour ces couplets destinés

destinés à chanter, le verre en main, la liqueur qu'on va boire, on ne les avait pas imaginés (*) On ne s'en est pas même

(*) On chantait à table cependant, mais c'étaient des chansons d'amour. En voici une, tirée du Roman du Châtelain de Couci, ouvrage dont il sera parlé ailleurs. Le Poète la sait chanter à un repas par la dame de Fayel, C'est un vrai Triolet.

J'aim'bien loiaument,

J'ai bel amy

je die

Pour qui di fouvent,

J'aim bien loiaument.

(Heft à moi par kommage-ligh)

Est miens ligement,

Je le sai de fy:

J'aim bien loiaument,

Et s'ai bel amy.

Les Romanciers sont souvent mention de chansons avec refrein, répétées en chœur par tous les convives. On trouve aussi des Triolets dans des Romans antérieurs à celui de Châtelain de Couci, & en particulier dans celui de Cléomadès, dont l'Auteur était contemporain des Fabliers; mais dans les Triolets de Cléomadès, il n'y a que le pres mier vers qui se répete, à la fin comme au milieu.

zviij PRÉFACE.

avisé qu'assez tard; & pour trouver les premiers, il faut descendre presque jusqu'au dernier secle.

Outre les Chansons militaires & les Chansons d'amour, nos Poëtes en avaient encore deux autres sortes; les Pastourelles, dont je ne parlerai pas ici parce qu'il en sera fait mention dans le corps de l'Ouvrage, & les Jeux-Partis. Ces derniers sont ce que les Troubadours nommaient Tenson, c'est-à-dire, des questions de jurisprudence amoureuse. Le Poëte y avance un sentiment; un Acteur qu'il introduit en soutient un autre; & après quelques couplets dans lesquels la question est débatue, bien ou mal, un troisieme personnage prononce entre eux; & décide; ou, celui qui parle le dernier est censé prononcer. La grande importance que le respect pour les Dames attachait alors aux choses d'amour, accrédita singulierement ce

badinage galant; mais aussi par l'influence de cette manie de subtilité qui
régnait dans les écoles, dans les harangues, les sermons & les écrits théologiques du tems, il arriva qu'on le sit consister en une métaphysique de sentiment,
ridicule à force d'être déliée. L'empreinte de ce pédantisme sut si prosonde, que plusieurs siecles ne purent l'esfacer; & la fameuse thèse du Cardinal
de Richelieu sur l'amour, n'est peut-être
pas la derniere preuve qu'on pourrait en
alléguer.

Pour donner à mes Lecteurs une idée des Jeux-partis, il ne faudra que rapporter sommairement quelques-uns de leurs sujets. Les uns annoncent du libertinage, les autres un purisme d'amour poussé presque jusqu'au fanatisme; & ce sont-là les mœurs du tems auxquelles je prie mes Lecteurs de faire attention, parce que c'est une des clés principales de l'Ouvrage qu'on va lire. b 2

- Lequel aimeriez-vous mieux que votre mattresse fût morte, ou qu'elle en épousât un autre?
- Qui souffre le plus, ou du mari dont la femme, ou de l'amant dont la maîtresse est infidele?
- Doit-on plus blâmer celui qui se vante des faveurs qu'on ne lui a pas accordées, que celui qui publie celles qu'il a reçues?
- Si vous aviez un rendez-vous la nuit avec votre maîtresse, préséreriez - vous de me voir sortir de chez elle, vous y entrant; ou de m'y voir entrer, vous sortant?
- J'aime une femme que je n'ai pu fléchir; une autre m'offre son cœur : dois-je renoncer à la premiere, ou continuer de la servir?
- Vous avez joui de votre maîtresse pendant quelque tems; je parviens à lui plaire, & à vous succéder. Qui de nous deux doit ressentir le plus de peine?
- On vous propose de coucher avec votre mie une seule sois, mais à condition que vous

ne la reverrez plus de votre vie; ou de la voir tous les jours, mais sans jamais rien obtenir d'elle. Que devez-vous présérer?

Deux personnes qui s'aiment sont couchées ensemble, & elles s'en tiennent à de légeres caresses. Laquelle des deux fait un plus grand sacrifice?

Lequel est le plus heureux d'une vieille semme qui devient l'ami d'un jouvenceau, ou d'un vieillard qui a une jeune mie?

Vaut-il mieux avoir pour maîtresse une semme ou une demoiselle?

Lequel est présérable pour une semme, ou d'un homme expérimenté qui a déja connu le plaisir; ou d'un jeune puceau tout neuf qui ne le connaît pas encore? &c. &c.

Il devait arriver souvent que le Poëte qui dans son jeu-parti décidait une question d'amour, ne la décidat pas au gré de tout le monde, & qu'un autre la traitant de nouveau, prononçat différemment. Les lecteurs alors prenaient parti

xxij . P R É F A C E.

ou pour l'un ou pour l'autre; & de-là naissaient d'interminables disputes, dont on ne pouvait espérer de voir la fin, que quand des Tribunaux absolus, & d'une autorité non contestée, auraient jugé en dernier ressort. Chose qu'on aura peine à croire! ces Tribunaux fe formerent. En différentes villes, des Gentilshommes, des Chevaliers, des Poëtes, réunis par une affociation libre, se chargerent de prononcer sur ces rissbles procès; & d'après les préjugés du tems fur l'amour, ils s'honorerent mêmo de leur fonction. Mais ce n'était pas affez. Il fallait encore que les Cours d'amour, ainsi se nommerent ces assemblées, eussent une telle sanction que personne n'osât en appeller. C'est-là un prodige dont on ne doit gueres se flatter pour les décisions humaines. Il s'opéra cependant cette fois-là, parce que les femmes devinrent Présidentes nées du

PREFACE. xxiii

Tribunal, & que dès ce moment, les-Jugemens en devinrent sacrés.

J'aurai occasion ailleurs d'entrer dans quelques détails sur les Cours d'amour. Je me contenterai de remarquer ici que ces établissement durent probablement leur origine aux Provençaux. Au moins surent-ils très-brillans dans leurs Provinces, au-lieu qu'ils languirent toujours dans les nôtres, & ne commencement, comme je le dirai, à aquérir quelque éclat, que sous Charles VI, par l'importance que leur donna la frivole Isabeau, son épouse.

Ce n'est, ainsi qu'on pourrait le croire d'après ce qu'on vient de lire, mi la galanterie, ni l'amour, qui prorduisirent les Romans: on les doit au même moris qui ensanta les Croisades, à un zele de dévotion mal entendu. Les Sarrasms étaient maîtres de l'Espagne, d'où sans cesse ils menaçaient la France

xxiv FREFACE.

dont ils avaient déja possédé quelques Provinces, & dans laquelle ils avaient, depuis leur expulsion, porté leurs armes plusieurs fois. Ils possédaient sur-tout les lieux Saints, & l'on croyait la religion intéressée à cette sorte de profanation. On crut donc devoir sonner la trompette contre un Peuple infidele & conquérant, que le fanatisme rendait redoutable; & ainsi naquirent les trois premiers ouvrages Romanesques que je connaisse. Dans tous les trois, on suppose pour ennemi aux Sarrasins le Héros le plus célebre qu'eût encore produit la France, Charlemagne. L'un lui fait faire une expédition en Palestine, l'autre en Espagne, le troisieme en Languedoc, pour délivrer Carcassonne & Narbonne assiégés par eux; mais ce que je crois digne de remarque, c'est que les Auteurs de ces trois fables dévotes, furent trois Moines. Aussi leur ouvrage, employe

en partie à vanter leur Ordre, leur Abbaye, ou de prétendues Reliques, auxquelles sont attribués beaucoup de prétendus miracles, porte-t-ilà chaque page l'empreinte & le sceau de la monasticité. Les Poëtes ne tarderent pas à s'emparer d'un genre de fiction si favorable à des imaginations extravagantes & sans regle. Néanmoins, en adoptant le genre, & très-souvent le Héros, ils se garderent bien d'adopter le sujet, & de se faire, comme les trois Moines, le tocsin d'un fanatisme religieux. La Chevalerie venait de naître; ils la transporterent dans leurs poemes avec sa bravoure inquiete, avec son ardeur pour les exploits merveilleux, & cette galanterie sameuse dont elle était devenue l'origine. Dans tous, à peu-près, le personnage principal fut un Chevalier errant, qui redressait les torts, pourfendait les géants, sauvait l'honneur des belles, remportait le prin

xxvj PRÉFACE.

de tous les tournois, & opérait pour sa mie des prouesses, suprès desquelles les travaux d'Hercule ne sont que jeux d'enfans. J'ai dit pour sa mie, parce qu'il fallair alors qu'un Héros fût amoureux. Il n'y a pas un seul Roman, (on appella ainsi les poëmes nouveaux, à cause qu'ils furent écrits en Romane) qui manque à ce principe. Plusieurs même font rouler entierement sur l'amour, les aventures de leur Chevalier; & ceci prouve que si quelquesois les écrits ont influé sur les mœurs de leur siecle, plus souvent encore l'esprit du stecle a influé sur les écrits. Enfin, outre les Romans de Chevalerie & d'amour, il en est une troisieme espece, la moins nombreuse des trois, qu'on peut appeller Romans de Férie, parce que les aventures qu'ils contiennent ont la magie pour ressort principal. On trouvera plusieurs Fabliaux dans ce dernier genre. Ils don-

PRÉFACE. xxvij

neront lieu à une note sur la Férie & sur les Fées, ce qui me dispense d'en parler ici. Je ne puis y présenter que des apperçus généraux; les matieres que j'y examine sont si abondantes, qu'elles exigeraient un volume entier : or, ce volume serait l'histoire de notre ancienne poésie, & je ne dois point oublier les bornes que me prescrit mon suiet. D'autres, plus instruits, entreprendront sans doute un ouvrage utile qui nous manque ençore.

Il n'est pas possible de dire jusqu'à quel point, en moins d'un siecle, se multiplierent les Romans, & le succès prodigieux qu'ils eurent, non-seulement en France, mais au-dehors. L'Italie & l'Espagne les adopterent. Plusieurs surent traduits dans ces langues étrangeres, & ils y conserverent même tant de réputation, que par la suite, lorsque chez nous le tems en eut aboli la més

Exviij PRÉFACE.

moire, il se trouva des Auteurs, qui de bonne soi les croyant Italiens ou Espagnols, les retraduisirent en Français, comme originairement étrangers. Il y a sur ce fait plusieurs exemples connus: il me serait aisé d'en ajouter plusieurs autres.

L'invention de la Romancerie sur accueillie par l'Angleterre avec la même ardeur que par nos autres voisins. Mais ce peuple jaloux, & dès-lors envieux de la France, ne voulant pas donner à ses Paladins un chef Français tel qu'eût été Charlemagne, il imagina de s'en choisir un autre parmi ses Rois, & d'en faire un Héros sameux, qui par ses exploits éclipsât le nôtre. Le personnage destiné à ce beau rôle, sut Artus, Prince ignoré, & d'autant moins propre à le remplir, que dans l'Histoire il n'en joue aucun. Mais ce qu'on trouvera, je crois, plus mal-adroit encore, c'est qu'au nom-

bre de ses conquêtes, ce preux des preux met une partie de la France, & qu'il se donne pour vassaux plusieurs des Roitelets qu'on suppose y régner. Or maintenant, si l'on se rappelle qu'au tems où s'écrivaient ces sictions mensongeres, l'Angleterre conquise obéissait à des Princes Français, on conviendra qu'aux yeux de Lecteurs attentifs, il en est des Nations dans leurs écrits, comme des individus: toujours le caractere y perce par quelque endroit.

Ces prétendues conquêtes que nous trouvons aujourd'hui si révoltantes, durent pourtant choquer beaucoup moins nos Peres, parce que leurs yeux étaient accoutumés à voir des Rois Anglais posséder par droit de succession quelques unes de nos Provinces. L'histoire fabuleuse d'Artus plut même si fort à nos Romanciers par la magie qu'elle présentait sans cesse, mêlée avec les prouesses

XXX. PREFACE

de Chevalerie, que beaucoup d'entre eux l'adopterent, & choisirent pour Héros de leurs poëmes quelque Paladin supposé du conquérant Breton. Il y a aussi des Fabliers qui ont pris le même sujet. J'ai réuni leurs Contes, & c'est par eux que commence ce Recueil.

Les Romans d'amour & ceux de Férie sont, peu nombreux. Ceux de Chevalerie au contraire le sont infiniment. On range ordinairement ces derniers sous trois classes: Romans d'Artus, Romans de Charlemagne, Romans des Amadis. On pourrait en ajouter une quatrieme, plus nombreuse que les autres encore; celles dont les Héros n'étaient ni Chevaliers de Charles ou d'Artus, ni descendans du Gaulois, Amadis; mais des Paladins, ou des Princes que le Poète sait vivre dans d'autres tems, ou dans d'autres Cours; tels que Percesorêt, Alexandre, &c. &c. &c.

Tous les Romans, au moins tous ceux que je connais, furent écrits originairement en vers. On ne commença gueres à les traduire en prose, que sous Charles V, tems où la langue déja plus éputée, aquérait en même-tems ce caractere exquis de naturel & de naïveré dont le secret paraît perdu. François I, de qui la tête, exaltée par ces lectures, s'était passionnée pour l'antique Chevalerie (*), sit traduire de l'Espagnol, les Amadis, Romans originaire-

^(*) Non-seulement il voulut, comme chacun sait, être armé Chevalier des mains de Bayard, mais il lui arrivait quelquesois de se saire peindre la barbe & de se montrer ainsi à ses coureisans, habillé comme les preux de nos Romansiers. Brave & téméraire à la guerre, galant & magnisque dans sa Cour, loyal, généreux, prodigue, sidele à sa parole, il ent coutes les qualités & ses désauts des anciens Chevaliers. Il est probable que c'est à la pérulence de cet esprit Chevaleresque, qu'il saut attribuer la saite journée de Pavie, & les malheurs qui en surent la suite; mais à coup sèr, c'est ce même esprit aussi qui dicta cette phrase sublime, sous est perdu hers l'honneur.

xxxij PREFACE

Tie. & Mi-

lit.

/ ment Français, mais que le tems avaic

fait oublier, ainsi que beaucoup d'autres. Jamais ouvrage n'eut une telle vogue. Elle fut telle, & fur-tout fous le regne de Henri II, que si quelqu'un, dit la 'Disc. Po Noue', avait osé en dire du mal, on lui eût craché au visage. Ce sut cet engouement sans doute qui donna de l'humeur au grave la Noue, puisqu'il emploie un de ses discours tout entier à déclamer contre cette sorte d'ouvrage. Mais les raisons qu'il allegue pour le décrier, fussent-elles aussi excellentes qu'elles sont faibles, on ne peut nier au moins que si les Romans de Chevalerie ont eu au seizieme siecle quelque influence funeste, ils ont spécialement contribué pendant les quatre siecles précédens à dissiper l'ignorance, à favoriser les progrès de la poésie, à inspirer aux Nobles le goût de la lecture, & sur-tout à répandre dans la Nation ce mépris des dangers, cette élévation

PREFACE. xxxiij

élévation d'ame, & cet enthousiasme de gloire qui fait les Héros. Quelques Auteurs respectables ont reproché à Cervantes, d'avoir par son Dom-Quichotte anéanti en Espagne l'esprit de Chevalerie. Je ne ferais pas surpris que quelqu'un chez nous regrettât les Romans qui infpiraient cet esprit; sur-tout quand il se rappellera quels livres en ce genre on leur a fait succéder. A tout age, nous sommes, pour certains objets, de vrais enfans. Jeunes ou vieux, nous nous repaifsons, avec la même avidité, du récit de ces prouesses incroyables qui relevent à nos veux l'espece humaine, & qui ont pour émouvoir, un des grands ressorts de l'ame, la terreur. Un peu plus d'art & de variété, eût pu faire de nos Romanciers des Auteurs très-séduisans. Homere n'a eu, comme eux, que des fables populaires; l'Arioste & le Boyardo ne se sont absolument servi que des leurs; mais il leur

xxxiv PRÉFACE.

a manqué le génie de l'Arioste & d'Homere; & tandis que ceux-ci, toujours admirés, vivront toujours, les autres tombés pour jamais dans l'oubli, n'ont laissé d'eux aucune mémoire.

On n'en doit pas moins excufer la Nation, qui dans le tems les admira. puisqu'après tout elle ne connaissait alors rien de mieux. Au reste, s'il fallait pour nos Ancêtres une meilleure excuse encore, j'ajouterais que parmi ces milliers de Poëmes, inconnus aujourd'hui, ou destinés tout au plus à figurer sans aucun usage dans le cabinet d'un curieux, il en est plusieurs qui sont vraiment intéressans: je le prouverai par quelques Extraits mis à la suite des Fabliaux, si l'étendue réglée du volume le permet. Je dirai plus, c'est que même dans la plûpart des autres on crouvera, malgré tous leurs défauts, (& j'en attefte quiconque aura le courage de les lire), des mor-

PRÉFACE. XXXV

ceaux très-agréables, & sur-tout un talent particulier pour exciter la curiosité & l'admiration. Ceux dont la veuve Oudot a composé sa bibliotheque bleue, ne font-ils pas encore les délices du peuple, tout étrangere qu'est pour lui une pareille lecture?

Ce qu'on vient de lire sur la Romancerie, regarde nos seuls Poëtes Français. Je ne connais aux Troubadours que quatre Romans, & tous quatre dévots (*). Qui a occasionné chez eux cette

(*) Ce sont, Philumena, Gérard de Roussillon, Guillaume au Court-nés, & Honorat de Lérins. Ce dernier n'est qu'une légende; Gérard de Roussillon, qu'une chronique rimée, contenant l'Aistoire des Croisades contre les Albigeois: (il y a aussi un Gérard en Romane Française, tout dissérent de celui-ci, & dont le Héros fait la guerre à Charlemagne). Guillaume au Court-nés, est la vie de ce Saint Guillaume, auquel Charles consia le commandement de ses armées, qui se distingua contre les Maures d'Espagne, reçut de l'Empereur en récompense le Duché d'Aquitaine, & finit par se faire Moine. Philumena, composé sous le nom d'un prétendu Secrétaire du même Em-

xxxvj PREFACE.

disette, dans un genre sur-tout si sêté, si long-tems à la mode? Voilà encore un de ces faits auxquels n'ont pas fait attention ceux qui ont prôné les Rimeurs en Provençale. On vante tant l'imagination vive de ces Provinces savorisées du Ciel; & elles n'ont pas produit un seul Roman de Férie! Quoi! l'Histoire nous parle sans cesse de leur galanterie, & cette galanterie aboutit à des Chansons! Pas un seul Roman d'amour; pas un seul de Chevalerie sur-tout, dans des siecles

pereur, par un Moine de l'Abbaye de la Grasse, contient quelques exploits de Charles contre les mêmes ennemis, & sur-tout l'histoire & les miracles de cette Abbaye, dont le Moine lui attribue la sondation. Les Auteurs de l'Histoire Littéraire de la France, sont remonter ce Roman à l'année 1015; le Comte de Caylus le rejette au regne de Saint Louis; & quelque sondée que me paraisse son opinion, j'ai bien voulu cependant citer plus haut Philumena, comme un des trois premiers Ouvrages Romanesques, faits en France, de peur qu'on ne me soup-conne de vouloir diminuer en quelque chose la gloire des Proyençaux.

PREFACE. xxxvij

où toutes les imaginations exaltées par les conquêtes d'Angleterre, de Sicile, de Constantinople, de Jérusalem, &c; parles spectacles guerriers des Tournois, par les fêtes des Cours plénieres, ne refpiraient que le fanatisme des grandes actions. Ce n'est pas au reste que je prétende attacher un grand prix à un genze de composition, qu'heureusement pour nous, de meilleurs Ouvrages ont anéanti. Je sais d'autant mieux l'apprécier, que j'en ai lu un grand nombre; mais enfin, c'était une production de longue haleine; c'était l'Epopée dù tems; encore une fois, on ne connaissait rien de mieux: & si l'on se rappelle ce qui a été dit plus haut, que non-seulement en France, mais dans les royaumes voisins, l'engouement sur ce point était général; on sera tenté de demander si les Provençaux n'avaient donc pas la tête épique.

xxxviij P R E F A C E.

Il est un genre plus agréable encore, ainsi que plus varié, dans lequel les Rimeurs de nos Provinces l'emportent sur ceux des leurs; c'est celui des Contes. On les nommait Flables, Flabels ou Fabliaux, parce que la plûpart de ces fictions font fabuleuses; leurs Auteurs s'appellaient Fableors ou Fabliers. A Rome, dans la Perse, la Grece & l'Ionie, les Contes furent le fruit de la politesse, du luxe & des arts; ce qui pourrait induire à croire qu'ils accompagnent ou précédent toujours la corruption des mœurs. S'il est vrai cependant que l'homme, pour être heureux, ait besoin de senfations, & qu'il aime à être ému, le goût des Fables doit être commun à toutes les Nations policées ou barbares. Avec quelle avidité en effet, le peuple dans tous les pays ne recherche-til pas les histoires insensées de Revenans & de Sorciers? On prétend que chez les Hurons

PREFACE. xxxix

& les Iroquois, on fait, en certains jours de réjouissance, succéder les Contes aux festins. Le plus ancien ou le plus bel esprit de la troupe se charge de l'amuser; & l'on passe ainsi des nuits entieres, qui ne sont interrompues que par des applaudiffemens & des ris. En Afrique, chez les Jalchlévéens, quand un pere voulair marier sa fille, il donnait, dit Stobée, un grand repas auquel venaient assister tous les prétendans. Chacun d'eux, pendant le festin, égayait tourà-tour la table par des Contes plaisans; & celui qui le premier pouvait arracher un sourire à la belle, devenait de plein droit son époux. Chez nous, où les villes n'avaient point, comme aujourd'hui, de spectacles réglés, où la Noblesse vivait retirée dans ses terres, & ne se voyait qu'en certaines, occasions & pour-certaines fêtes, il entrait dans ses plaisirs, les jours qu'elle se réunissait, d'entendre

réciter des Romans. Mais ces longs poëmes étant beaucoup trop considérables pour pouvoit être écoutés en entier. il fallut en imaginer d'autres plus courts, ainsi que plus gais; & telle fut probablement l'origine des Fabliaux; à moins qu'on n'aime mieux dire que nous les devons à l'Asie, & que ce fut un fruit des Croisades. Il est vrai que plusieurs sont tirés de l'Arabe, comme j'aurai occasion de le dire : & l'on sait què ce genre d'ouvrage est, dans l'Orient, de la plus haute antiquité, qu'il y a toujours été en grande estime, & que quelquesois même il a fixé l'attention du Gouvernement (*)*

(*) L'Abbé le Mascrier (Voyage d'Egypte) parle d'un Hôpital établi par les Califes, avec une magnificence & des soins incroyables, dans lequel, entre autres choses imaginées pour le soulagement des malades, étaient plufieurs salles particulieres où ceux qui ne dormaient pas pouvaient se rendre. Ils y trouvaient des Musiciens qui les récréaient par le son des instrumens, & des hommes gagés pour les égayer par des Contes.

Au charme que ce petit Poëme doit à la nature de ses sujets, nos Auteurs joignirent encore celui de la déclamation ou de la musique. Le renouvellement de la poésie, & la faveur qu'elle aquit auprès des Grands, avaient fait éclore en France une foule d'Histrions, dont l'unique métier était d'aller de Province en Province débiter les diverses productions des Poetes: seule maniere, usitée alors, de les faire connaître. Musiciens par état, ils mettaient en musique ce qui était fait pour être chanté, & le chantaient eux-mêmes en s'accompagnant de différens instrumens. Avec eux s'associaient souvent des Poëtes, & presque toujours des Jongleurs, habiles dans l'escamotage, ou conduisant des animaux dressés; & ces bandes joyeuses allaient ainsi de ville en ville, de châteaux en châteaux, amuser le Peuple & la Noblesse. Dès les premiers tems, la vie va-

gabonde de cette profession la sit mépriser. La crapale de ceux qui l'embrasfaient, leur basse avidité, la corruption de leurs mœurs, finirent par la couvrir d'opprobre; mais ils amusaient; & en méprisant leur personne, on accueillait leurs talens. Les Écats voisins en firent le même cas que nous. Richard I, Roi d'Angleterre, les attirait à sa Cour par de giosses récompenses; & l'on voit par un réglement des Officiers municipaux de Boulogne, fait en 1228, pour défendre aux Chanteurs Français de s'ar-

'Murae rêter dans les places publiques', que dès-Antich. Ital. 1. 2. lors ils se répandaient jusqu'en Italie. D. 19.

Les Français qui disputent aujourd'hui si vivement sur le mérite de la mufique Italienne, introduire chez eux depuis quelques années; les Français qui se glorissent quelquesois de voir leur Langue, leur Théâtre, & jusqu'à leurs Modes, en honneur par toute l'Europe,

sont bien loin de se douter assurément que leur patrie, il y a quelques siecles, a joui d'une gloire bien plus étendue encore; que c'est à elle qu'on doit les premiers Poëtes, & le renouvellement de la Poésie; que sa Musique sur recherchée, ses Contes, ses Romans admirés, imités ou traduits chez toutes les Nations; sa Chevalerie enfin, & ses Tournois adoptés depuis la Baltique jusqu'à la Méditerranée. Il n'y eut pas jusqu'à sa Langue, toute barbare qu'elle paraît à nos yeux, qui eut une fortune prodigieuse. Transportée à Naples & en Sicile par les Normands (*); en Angleterre, per Guillaume le Conquérant; en Syrie, en Palestine, dans la Morée, dans

^(*) Ce sont eux probablement qui y porterent l'usage de la rime : car Pétrarque dit au commencement de ses Epttres, que c'est de la Sicile que l'Italie l'a tirée. Si ce sait était prouvé, il diminuerait beaucoup la gloire des Provençaux, qu'on regarde comme les premiers maîtres des Italiene.

Ce triomphe de la Langue, quel qu'il foit, n'est encore que le triomphe de la Romane Française. Dans tout se qu'on vient de lire, il ne s'agit aucunement de la Provençale. Ce que j'ai dit des Fabliaux ne la regarde pas davantage.

^(*) C'est le premier des Auteurs Italiens, modernes. Il se résugia en France, l'an 1260, pour se dérober aux dissentions civiles qui déchiraient Florence, sa patrie.

L'Histoire des Troubadours, publiée il y a quatre ans, n'offre d'eux que deux Contes: l'un, d'Arnaud de Carcassès, l'autre, de Raimond Vidal (*); tous deux faits dans un tems où là plûpart de ceux des Fabliers existaient déja. Pour pouvoir les comparer aux productions de nos Poëtes, il est bon d'en donner l'Extrait.

Un Chevalier amoureux d'une Dame, envoie vers elle son perroquet pour

(*) L'Historien en compte quatre autres: savoir, deux de Pierre Vidal, contenant, l'un des instructions sur l'amour, l'autre des avis sur le métier de Jongleur; un troisseme par ce même Raimond, où l'on suppose une Dame, qui voyant un Chevalier qu'elle avait rebuté par ses rigueurs, s'être attaché à une autre maîtresse, veut ravoir son cœur. Il resuse, ainsi que la nouvelle mie, de renoncer à sa conquête. L'affaire est portée devant un Juge, & celui-ci ordonne au Chevalier de reprendre son premier engagement, puisque la Dame reconnaît ses torts. Dans la quatrieme aventure, par Cigala, deux freres Chevaliers vont ensemble la nuit à un rendez-vous que leur ont donné leurs maîtresses. En chemin ils entendent des voyageurs les nommer & annencer qu'ils vont

zlvj PRÉFACE.

lui présenter une requête d'amour. La Dame accepte l'offre de son cœur; mais il s'agit de pouvoir s'introduire auprès d'elle, & l'Amant embarrassé n'en imagine aucun moyen. L'oiseau propose un expédient; c'est de mettre le seu au Château, dans l'espérance que le trouble d'un pareil événement permettra peutêtre à la Belle de s'échapper. Il exécute son projet avec du seu grégeois, qu'il porte sur la charpente dans sa patte. La Dame s'échappe en esset, elle vient au rendez-vous, & trouve que ce tour est le plus joli qui ait jamais été joué.

leur demander un logement. L'un des amans aussi-tôt, sacrifiant par courtoisse, en l'honneur de sa maîtresse, les plaisirs qu'il attend d'elle, retourne sur ses pas; & le Poète fait examiner par deux interlocuteurs lequel des freres a mieux prouvé son amour. On sent qu'aucune de ces sistions ne doit être regardée comme un conte. Les deux de Pierre Vidal ne sont que des cadres adroits pour amener quelque instruction; celle de Raimond, un jugement dans le goût des Sentences des Cours d'amour; & celle de Cigala, une Tenson ou Jeu-parti.

Dans le Conte de Raimond Vidal, le Chevalier Bascol aime la femme d'Alphonse de Balbâtre, son voisin, sans avoir pu encore parvenir à lui plaire. Le mari instruit de cet amour, devient jaloux; afin d'éprouver sa femme, il feint de partir pour un voyage, & revient le soir se présenter chez elle, comme si c'était Bascol. Elle le reconnaît, le maltraite, l'enferme, & va trouver l'amant, auquel, dans l'indignation que lui inspire cette épreuve injurieuse, elle accorde ce que jusques-là elle avait constamment refusé. Le lendemain matin elle assemble ses vassaux pour leur demander vengeance d'un séducteur qui est venu, dit elle, tenter sa vertu. On entre avec des armes & des bâtons. Alphonse se fait reconnaître; il demande grace, en jurant pour l'avenir une confiance sans bornes: mais l'épouse ne ·lui pardonne, qu'à condition qu'il ira faire à Bascol

alviij PRÉFACE.

une réparation & des excuses convenables.

Résumons maintenant, & voyons sur quels titres est fondée la grande renommée des Troubadours; ou plutôt, que le Lecteur prononce lui-même sur leurs talens: car je ne plaide point ici une cause dont les piéces soient inconnues. Leur histoire existe; ouvrez-la, qu'y trouverez-vous? Des Sirventes, des Tensons, d'éternelles & ennuyeuses Chanfons d'amour, sans couleur, sans ima-. ges, sans aucun intérêt; en un mot, une assoupissante monotonie, à laquelle tout l'art de l'Éditeur & l'élégance de son style n'ont pu remédier. Un de ces Poëtes vantant la supériorité de ses compatriotes en poésie, ne leur accorde luimême que ce mérite. Ils ont, dit-il, d'excellens Troubadours pour faire vers,

'Hist.liu. chansons, tenkons, sirvente: & descors!' des Troub.
T.2.p.416. Voilà ce qu'ils appellaic alors par excellence,

excellence, la science gaie (gai saber); & voilà exactement tout ce qu'a produit chez eux cette gaité savante.

Cependant, encore une fois, quelques-unes de leurs Provinces nous parlent sans cesse de leur ciel pur & de leur terre toujours fleurie. On croirait à les entendre, que chez elles se trouvent réalisées ces fables charmantes de l'Elisée ancien, & que les enfans n'y naissent presque qu'au son du tambourin & du galoubé. Mais avec ce beau ciel, avec cet air voluptueux qui porte invinciblement dans les cœurs le goût du plaisir & l'amour, avec l'avantage que la Provençale, harmonieuse & sonore, avait sur notre Romane, remplie de nasales & de syllabes muettes; pourquoi donc, je le répete, les Troubadours de ces cantons, n'ontils fait, comme les autres Provençaux, que de tristes chansons? Pourquoi tous également ont-ils négligé les Contes,

celui des ouvrages de poésie qui annonce le plus de gaité; & celui qu'on employait particulierement aux Fêtes solemnelles pour amuser les Souverains & les Grands? N'est-il pas bien étonnant que leur plaifanterie se soit exercée uniquement, je ne dis pas à composer des satyres, ils auraient ce tort de commun avec quelques-uns des Poëtes en Romane Française, & avec ceux de tous les tems; mais, à faire de ce genre odieux un genre qui leur fût propre, & qui sous le nom de Sirvente devint chez euxtellement en honneur, qu'il forme une grande partie de leurs ouvrages? Quelles réflexions douloureuses présenterait ce fait, si on osait l'approfondir !

Ensin, pour abréger ces discussions dont les détails sortiraient de mon sujet, nos Rimeurs Français du treizieme siecle ont ouvert en France la carriere dramatique; je le prouverai plus bas par des

pieces originales que mon travail m'a mis à portée de découvrir. L'Histoire qu'on nous a donnée de notre Théâtre, offre dans les trois siecles suivans une quantité innombrable de moralités, de misteres, farces, & sotties; ouvrages absurdes, j'en conviens, sans plan, sans principes & fans goût, mais qui pourtant ont préparé les jours brillans de notre Scène. Or maintenant, je demande quelles sont parmi ces Pieces, celles qu'on doit aux Troubadours. Qu'ont fait pour les progrès de l'Art ces possesseurs exclusifs de la science gaie? Quelles obligations enfin leur a la Scène Française?

Il ne faut rien dissimuler, & avoir le courage de publier une remarque intéressante & bien extraordinaire assurément, qui se présente ici, & que personne, je crois, n'a été jusqu'à présent dans le cas de faire: c'est que les Provin-

ces qui au douzieme & treizieme siecles produisirent les Romanciers & Fabliers Français, sont celles-là mêmes qui au dix-septieme & au dix-huitieme ont produit aussi Moliere, Boileau, Racine, la Fontaine, Bossuet, Voltaire, Rousseau, Corneille, Buffon, Condé, Turenne, le Brun, Descartes, Vauban, &c. &c. &c.; c'est-à-dire, le génie, l'éloquence, les belles imaginations, les talens sublimes, & les grands hommes enfin qui ont illustré la France, ou dans leur genre reculé les bornes de leur Art. La nature en mettant dans le partage de ses faveurs tant d'inégalité entre les différens cantons du Royaume, se serait-elle donc plû à départir spécialement au Nord de la Loire, les dons éminens de l'esprit (*)? J'ignore les causes.

^(*) Cette expression au Nord, au Midi de la Loire, dont je me suis servi jusqu'à présent pour désigner les limites des deux Langues, ne doit pas être prise à la

de ce phénomene, & laisse à d'autres l'honneur de les découvrir. Mais je ne puis m'empêcher de remarquer que déja elle commençait à douer nos Provinces septentrionales de cette vertu créative, de cette vigueur & sécondité de production, qui depuis, pour la seconde sois, mais à plus juste titre, a rendu nos bons Écrivains le modele & l'admiration de l'Europe.

Par un effet de cette vanité si ordinaire aux versificateurs, les Rimeurs Provençaux se qualifierent du nom de Troubadours; & les Rimeurs Français, de celui de Trouveurs ou Trouverres;

rigueur. Le domaine de la Romane Française ne se terminait pas exactement à la rive de ce sleuve. A plus sorte raison, les Provinces dont une partie est située au-delà, comme la Touraine, l'Orléanais, doivent-elles être censes lui appartemir tout entieres. J'ai omis de même jusqu'ici d'excepter de ce partage la basse Bretagne, qui avait son langage particulier, parce que dans la masse des Provinces Françaises, une si petite portion doit être comptée pour rien. épithete fastueuse, qui dans les deux idiômes dérivée du mot trouver, annonçait le don de l'invention & du génie, & répondait à celle de Poëtes que s'étaient donnée les versificateurs Grecs. Mais le mot Troubadours changea bientột d'acception. Comme on n'avait pour désigner les Poëtes de la France méridionale, que le terme de Provençaux, & que ce terme désignant également les habitans de la Provence, était en quelque forte amphibologique; on s'accorda généralement à user de l'autre quand on parlait de ces Poëtes, & à les appeller Troubadours. On ne les connaît plus aujourd'hui que sous ce nom; & voilà comme la qualification particuliere d'un talent, devint un nom collectif de profession. Il n'en fut pas ainsi de l'acception honorable de Trouveurs. Après avoir été quelque-tems en usage dans la bouche des Ménétriers, des Poëtes & des

Auteurs leurs contemporains, elle s'annéantit, parce que n'étant pas néceffaire, elle n'avait point passé dans la Langue. Ces Poëtes eux-mêmes surent bientôt oubliés. L'Italie d'un autre côté ayant procuré aux Troubadours une réputation, on ne parla plus que de ces derniers dans notre Littérature moderne; & de-là est résulté une erreur: c'est que les passages concernant les Trouveurs, leur surent indistinctement appliqués; qu'on leur sit honneur de la plupart des saits qui regardent ceux-ci (*),

(*) On a même été jusqu'à compter parmi les Provençaux des Auteurs qui ont versifié en Romane Française. Tel est, par exemple, Richard, Cœur-de-Lion, Roi d'Angleterre, Il existe de ce Prince, deux Pieces; l'une composée dans sa prison, lorsqu'en traversant l'Allemagne il sutarrêté par Léopold, Duc d'Autriche; l'autre adressée au Dauphin d'Auvergne, & au Comte Gui, parent du Dauphin, pour les exciter à la guerre contre Philippe-Auguste. L'Historien des Troubadours nous apprend qu'elles sont en Français-& en Provençal, & il ajoute que le Français probablement est une simple traduction. Si & qu'insensiblement ils sinirent ainsi par être regardés comme les seuls peres des Lettres Françaises. Il n'est pas jusqu'à leurs Ménétriers, sur lesquels n'ait rejailli une partie de cette gloire exclu-

cela était, ce serait le seul exemple de chansons traduites que je connusse chez nos Poëtes. Mais n'est-il pas probable au contraire, que la version Française est l'originale; & que, comme l'une des deux Pieces était envoyée à deux Provençaux, & que l'autre devait circuler parmi les Poitevins & Gascons, vassaux de Richard, il les sit traduire en Provençale ou plusôt en patois. J'ai trouvé cette derniere en Français dans plusieurs manuscrits composés d'anciennes chansons Françaises, dans celui de M. le Marquis de Paulmy, dans la collection qu'a faite M. de Sainte-Palaye des Chansonniers antérieurs au quatorzieme siecle. Il est certain d'ailleurs que le Monarque Anglais parlait notre Langue, puisque c'était celle de ses ancêtres, celle qui était établie en Angleterre par la conquête. Enfin, une preuve sans replique qu'il composait en Romane Française, c'est l'Histoire de ce Blondel, dont l'adresse. dit-on, découvris la prison du Prince, en chantant une chanson à laquelle celui-ci répondit de la tour où il se trouvait détenu. Or Blondel était Poote & Ménétrier Français; & sa chanson, de l'aveu-même de l'Historien des Troubadours, était une chanson Française qu'il avaix composée aurefois avec Richarda

sive. Voit-on un Chanteur paraître à la Cour de quelque Prince? On conclut aussi-tôt, qu'il chantait des poésies Provençales; & l'on ne songe point que ces poésies étant dans une langue propre à certaines Provinces, elles ne pouvaient pas être entendues dans les autres (*); à plus forte raison dans les royaumes étran-

(*) Il est tems de mettre les Lecteurs à portée de juger de la dissérence des deux Langues. Voici un couples en Romane Provençale; il faut songer que la prononciation ajoutait encore à la difficulté de l'entendre.

Al chans d'ausels comenza ma chanso, Cant aug chantar la Gluanta & Aiglos, E p'els cortils vey verdeyar lo luis La blava flors qu par entr'els boissos, E'i riu clar corren sobr'els sablos, La ù s'espand la blança flor del lis...

TRADUCTION.

- « Aux chants des oiseaux je commence ma chanson a a quand j'entends chanter........; que
- » dans les vergers je vois reverdir la terre; que la fleus
- p bleue paraît entre les buissons, & que les ruisseaux
- » clairs coulent sur le sable, là eu s'épapouit la fleux
- n blanche du lis, a

PREFACE. lviij

gers. Si un Musicien des bords de la Garonne venait aujourd'hui dans les villes & châteaux de Normandie ou de l'Issede-France, nous chanter du Goudoulin.

Voici maintenant de la Romane Française.

Quant florist la violette

La rose & la flor de glai, (glayeul, iris) (forte d'oiseau)

Que chante li papegai,

Lors mi poignent amoretes

Qui me tiennent gai.

Jamais jusqu'ici Mès pieca ne chantai 🛊

Or chanterai,

Et ferai

Chanson joliette

ma mie Pour l'amour de m'amiette (A laquelle depuis long-tems je me fuis donné.) Où grand pieca me donnai.

Autre couplet en Romane Française.

Prenés-i garde :

Si l'on

S'on me regarde,

Dites-le moi.

Trop fui gaillarde,

l'apperçois

Bien l'aperchoi :

je le demande, quelle fortune ferait-il? Ce raisonnement peut s'appliquer aux Provençaux, & quelques faits particuliers en leur faveur ne le détruiraient pas. Ne voyons-nous pas de tems en tems des Chanteurs Italiens ou Allemands, se hazarder à parcourir nos Provinces? Et certainement un Allemand ou un Italien aurait mauvaise grace à venir dans deux ou trois siecles alléguer ce fait à nos neveux, pour prouver le succès qu'a eu en France la musique de sa patrie.

(Je ne puis m'empêcher de promener mes yeux à droite & à gauche). Ne puis laissier que mon regard s'esparde;

> tel me lorgne Car tes m'esgarde,

Dont mout me tarde { Qui me donnerait grande envie d'être avec lui.

Qu'il m'ait o soi.

Cette langue fut abfolument étrangere dans les Provinces méridionales, jusqu'au quinzieme siecle, & elle y 'Hist. du était entendue de très-peu de personnes, même parmi Lang. par D. Vaiss. T. IV. selles du premier rang.

En voilà suffisamment sur cette matiere. Elle m'a paru offrir une question littéraire, assez neuve & assez piquante pour croire qu'on me faurait quelque gré de l'avoir discutée. C'est au Lecteur maintenant à prononcer. On ne peut, je le répete, l'abuser sur les preuves: il a pour juger les Troubadours, leur Histoire même. Et je m'applaudis de cet avanrage, parce qu'il me dispense de répondre à des attaques & à des critiques que je ne prévois que trop. Au reste, si le jugement allait être défavorable aux Poëtes méridionaux; si les belles Provinces qui leur donnerent naissance. étaient condamnées à perdre la prééminence glorieuse dont jusqu'ici elles se sont honorées, j'aime à croire qu'il leur en coûterait peu d'y renoncer. La nature leur a prodigué tant d'autres avantages, qu'elles doivent lui pardonner sans peine de leur avoir resusé celui-ci.

Il leur restera au moins d'avoir inspiré à l'Italie le goût de la Poésie, d'avoir formé, & pour ainsi dire nourri de leur lait, Pétrarque, le Danté &c; & une pareille gloire a de quoi flatter encore. En pesant dans la balance le talent téel des Troubadours, je n'ai point, on a pu s'en convaincre, voué à leurs rivaux une admiration aveugle. Eh! après tout, que m'importe à moi quel canton du Royaume a produit, il y a fix fiecles, les meilleurs Poetes. J'ai les mêmes raisons d'impartialité pour les Fabliers, ceux de tous dans lesquels on trouve le plus de fécondité & de talent. Ce ne sont pour moi que des enfans adoptifs, qui intéressent faiblement mes entrailles paternelles; & je sens que je pourrais les juger sans devenir un Brutus. Mais en convenant de leurs défauts, défauts, après tout, plutôt ceux de leur siecle que les leurs, n'est-il pas

de l'équité aussi de rendre justice à leur mérite? Si j'allais, par exemple, annoncer, que de simples Bourgeois sans lettres, sans culture, sans modéles, sans aucun de ces secours enfin que nous procurent les bons livres multipliés, & les lumieres généralement répandues, ont imaginé des Contes qui ont amusé leur fiecle & alimenté long-tems la gaité Française; assurément ce fait littéraire, en même-tems qu'il folliciterait l'indulgence, exciterait la curiolité. On youdrait voir de quoi est capable l'esprit humain reduit à ses propres forces. Mais si j'ajoutais que ces mêmes hommes sont les premiers, qui depuis l'invasion des Barbares aient fait paraître des Contes en Europe; que les autres Nations n'ont fait que les copier ou les imiter; que l'Italie seur doit ce Bocace dont elle est si fiere, & auquel elle attribue l'invention d'un genre charmant: alors on commencerait, je crois, à s'intéresser pour eux. Que serait-ce donc si j'avançais que plusieurs de ces Contes sont tels que j'ose les donner après Bocace & Lasonraine, & que malgré la persection qu'a dû nécessairement amener un intervalle de cinq siecles, tous les Conteurs qui les ont suivis n'ont peut-être encore, avec beaucoup plus d'art, plus de poésie, plus de graces dans le style, ni autant de vérité dans la narration, ni autant d'intérêt & de variété dans les sujets.

Les Romanciers se ressemblent presque tous, parce que prenant presque tous pour leur sujet principal, un Chevalier auquel, selon l'esprit du siecle, il fal-lait faire exécuter diverses prouesses, ce cercle étroit n'admettait qu'un certain genre de faits. Les Fabliers, au contraire, dont le Poeme, fort borné pour l'étendue, ne consistait que dans une seule Historiette, ne pouvaient s'as-

treindre à aucun cadre; & de-là vient que les phisionomies chez eux sont trèspeu ressemblantes. Mais un avantage que ceux-ci ont spécialement sur les premiers, c'est que leurs Contes étant faits ordinairement pour être débités dans les places publiques, ou dans les cercles de la Noblesse, on y adressait la parole aux Auditeurs, non-seulement dans le début, comme chez les Romanciers, mais très-souvent encore dans le cours de la narration; ce qui aujourd'hui les rapproche du dialogue beaucoup plus que les nôtres, & leur donne un air d'action dramatique. Joignez à cela une maniere de narrer simple, claire & naïve, du sentiment, des peintures du cœur humain vraies jusqu'à étonner; aucun, il est vrai, de ces détails épisodiques de poésie dans lesquels se déploie de tems en tems l'imagination de l'Auteur, & que l'art emploie quelquefois

fois pour délasser le Lecteur au milieu d'une narration aride; mais une foule de ces petits détails accessoires, de ces faits secondaires, qui ajoutent au tableau principal & le font reffortir; sur-tout cette sorte de bon-hommie d'un narrateur convaincu de ce qu'il vous raconte. & dont l'effet est de séduire, même au milieu des invraisemblances, parce qu'à, son ton de franchise il vous paraît incapable de tromper: du reste, nulle affectation, pas une seule antithese: quelquefois un proverbe sensé; jamais de ces maximes tranchantes & à prétention, si communes dans nos écrits modernes; enfin, souvent du mauvais goût & bien des défauts, mais au moins aucun des défauts du bel esprit.

Quiconque a un peu lu, & s'est accouturné à lire avec attention, sait que nonseulement chaque peuple a son style propre & sa façon de conter, mais en-

exvj PREFACE.

core, que dans les ouvrages de pure imagination, tels que les Romans, & dans ceux même des Romans qui ne sont composés que des fictions les plus extravagantes, on voit les mœurs, le caractere, l'esprit d'une Nation peints d'une maniere aussi vraie, & souvent plus saillante que dans son Histoire même. Cette observation paraîtra fondée en raison, si l'on résléchit que l'Écrivain, au milieu de toutes les folies qu'enfante son cerveau, est obligé d'employer des hommes, & que les hommes qu'il emploie sont ceux qu'il voit autour de lui. Il ne sera pas même fort difficile à des yeux exercés, d'y démêler bientôt jusqu'à l'esprit du gouvernement. Ouvrez, par exemple, les Contes Orientaux. Certainement quand vous verrez des Sultans, exaltés pour quelques exemples d'une justice atroce & inéxorable, pour une libéralité sans bornes, pour avoir con-

PRÉFACE. lavi

tenu leur colere ou écouté une vérité courageuse sans la punir de mort à l'instant, vous vous direz à vous-même, voilà le sceau de l'avilissement & du despotisme. Parcourez ensuite nos Romans de Chevalerie; & voyez, d'un côté un Héros qui se dévoue à courir de Province en Province pour exterminer les tyrans & protéger les opprimés & les Belles; de l'autre, des vassaux toujours en guerre avec leurs Souverains, des Chevaliers ne sachant que se battre, des Dames n'aimant que ceux qui se battent bien, des défis continuels, la rage de férailler & d'attaquer tout le monde. Je demande maintenant si vous ne reconnaîtrez point là l'oppression, l'anarchie, & une inquiétude de courage, qui quelquefois heureusement enfantait l'enthousiasme de la vertu.

C'est sur-tout par ce tableau si intéressant, des mœurs & du costume de

lxviij PRÉFACE:

leur tems, plus encore par quelques beautés particulieres, que pourront plaire les Fabliaux. Et ce ne sont point seulement des mœurs générales, ou celles des conditions les plus élevées, qu'ils nous représentent. Faits par leur nature, comme la Comédie, pour peindre les actions ordinaires de la vie privée, ils montrent la Nation en déshabillé, s'il est permis de parler ainsi. Opinions, préjugés, superstitions, coutumes, ton des conversations, maniere de faire l'amour, tout se trouve là, & beaucoup de choses ne se trouvent que là. J'ose même croire que quand on les aura lus, on connaîtra mieux les Français du treizieme siecle, que si on lisait toutes nos Histoires modernes. Au reste, je ne serai point à mes Lecteurs l'injure de les rafsurer sur la foi due à de pareils monumens. Ce sont des Contes, il est vrai; mais il en est de ces Contes comme de

PREFACE. Ixix

certains tableaux dont le sujet & les personnages sont imaginés par le Peintre; & dans lesquels tout est vrai, excepté les personnages & leur aventure.

Les mœurs que présenteront les Fabliaux ne sont pas toujours honnêtes, il faut l'avouer; & plus d'une fois dans le cours de mon travail j'ai eu le chagrin de faire cette triste réslexion. Les expressions, pires encore, y sont ordinairement d'une grossiéreté qui révolte. Soit simplicité du tems, soit qu'on crût qu'il n'y avait point de mal, comme le dit le Roman de la Rose, à nommer ce que Dieu a fait, soit plutôt que la langue n'étant point formée, le libertinage n'eût pas encore inventé ces tours ingénieux, ces circonlocutions adroites qui parent le crime en le voilant à demis un chat chez les Fabliers est appellé un chat, & rien n'y est nommé que par son nom: Et ce n'est pas seulement dans la

narration de l'Auteur que se trouvent ces expressions dégoûtantes, dont l'oreille est choquée; on les voit avec surprise dans la bouche de filles honnêtes, de femmes vertueuses, de peres instruifant leurs enfans. Après tout, si l'on n'avait que des mots à reprocher aux Poëtes de ce tems, peut-être pourrait-on entreprendre de les excuser, parce que ces mots étant, comme tous les autres, de pure convention, ils ont pu être bannis de la bonne société après y avoir été admis. Mais c'est par le fonds des choses, que certains Contes sont répréhensibles; & jamais la faine morale n'approuvera, ni la débauche, ni l'adultere. Cependant, parmi ces Contes malhonnêtes, j'en vois plusieurs qu'un pere (dans le Castoiement, ouvrage' dont j'aurai occasion de parler) récite à son fils en l'instruisant; j'en trouve d'autres, qu'au siecle suivant le Chevalier de la Tour a insérés dans

son Instruction à ses filles. Les idées de pudeur sur ces nudités morales, n'étaient-elles donc pas alors les mêmes qu'aujourd'hui? Je né puis m'empêcher de le croire, sur tout lorsque je considere qu'en certains points elles différaient des nôtres fur la décence physique; que dans presque toutes nos villes méridionales, par exemple, les adulteres étaient promenés publiquement par les rues, l'homme coupable en pur caleçon, la femme toute nue, ou dépouillée jusqu'à la ceinture; que quelquesois on obligeait celle-ci de conduire ellemême fon complice d'une maniere plus indécente encore; que ce châtiment d'être promenées dans la ville à moitié nues, était la peine ordinaire des prostituées; que pendant long-tems il y a eu à Beaucaire pendant la foire, une course publique, dont le prix était un paquet d'éguillettes, & où couraient seules ces

lxxij PRÉFACE.

malheureuses, en chemise, ou même entiérement nues; &c. &c. &c.

Quelqu'étranges que soient mœurs des Fabliaux, il est de mon devoir de les représenter telles qu'elles sont puisqu'elles peignent leur siecle. L'on aurait même, je pense, autant de droit de me blâmer, comme Traducteur, si je les altérais, que comme Auteur, si j'osais les imaginer. Eh! pourquoi ne les regarderait-on pas avec le même œil dont on voit ces statues antiques, qui dans tous les pays sont exposées sans voile aux regards du public, & de la nudité desquelles personne ne s'apperçoit, parce qu'elles ne sont plus pour nous qu'un monument de l'art. Néanmoins, je n'ai garde d'oublier ce que je dois de respect à mes Lecteurs. Il est des Contes licentieux que je supprimerai en entier; il en est que je ne présenterai qu'en extrait, ou dont je retrancherai

PRÉFACE, lxxiej

les détails trop libres. Ce n'est point là dépouiller un Auteur, c'est le mettre en état d'entrer chez les honnêtes gens.

Il ne m'était que trop aisé pourtant de me laisser induire à la licence, si i'eusse pu céder aux exemples. Depuis affez long-tems les Conteurs, par une corruption étrange, semblent s'être accordés à conspirer contre les mœurs; & qui dit Conte aujourd'hui, dit ouvrage licentieux, ou au moins libre. Ce genre néanmoins, le plus agréable de la Littérature, comme il pourrait en être le plus utile, est en même-tems le plus étendu, puisqu'il n'exclut réellement aucun sujet. Ainsi penserent les Fabliers qui l'introduisirent en France. Ils pouvaient dire avec Horace, quidquid agunt homines.... nostri est farrago Libelli. En effet, s'ils ont des Contes libres, ils en ont aussi de nobles, d'intéressans, de gais, d'hérorques: quelques-unes de leurs

exxiv PREFACE.

Pieces même, telles que les Deux Amis, Griselidis, &c. joignent aux situations les plus touchantes, une morale sublime. Bocace, qui a travaillé d'après nos Poëtes, les a imités dans leur variété. Comment se fait-il que la Fontaine, qui a travaillé principalement d'après Bocace; que la Fontaine, qui a mis tant de sentiment & d'intérêt dans ses Fables, femble dans ses Contes n'avoir songé qu'à chatouiller les sens, sans jamais s'occuper du cœur? Pour les Conteurs postérieurs à lui, Piron, Vergier, Grécourt & autres, on sait quel est le style de ces Messieurs. En un mot, pour permettre la lecture de Bocace, l'Eglise n'a eu besoin que d'employer quelques retranchements très-faciles; & je demande ce qui resterait à la Fontaine & aux Auteurs dont on vient de lire les noms, si quelqu'un entreprenait de les corriger. Une autre observation encore, déri-

vée de la premiere, & que je ne crois pas .plus à l'honneur de notre siecle, c'est que la plûpart de toutes ces historiettes ordurieres ont pour objet des Moines ou des Religieuses; comme si la luxure était nécessairement l'appanage d'un habit monastique. Je me vois avec chagrin obligé de citer ici de nouveau le bon la Fontaine, & je ne le cite même que comme le moins coupable. Mais malgré tout l'intérêt tendre qu'inspirent & son caractere connu, & ses écrits charmans, n'est-on pas révolté quand on lit, les Cordeliers de Catalogne, Sœur Jeanne, l'Abbesse Malade, &c? On croirait presqu'à l'entendre, qu'il n'habite dans les couvens que des Satyres & des Messalines. Non, non, ce n'est point ainsi que sont composées les sociétés humaines. Dans toutes peuvent se glifser des désordres sans doute, parce que dans toutes l'homme est le même; mais

lxxvj PREFACE.

il n'en est point dont tous les membres s'accordent à être généralement corrompus. Quelque licencieux que soient par fois les Fabliers, on ne leur reprochera pas au moins d'avoir calomnié à ce point un état respectable & le sexe le plus pudibond. Parmi ceux de leurs Contes qui contiennent quelque intrigue galante, il en est plusieurs dont les acteurs sont des Prêtres: & il faut convenir que les désordres du Clergé de ce tems rendaient en quelque sorte la satyre excusable; mais il n'en est que deux où il s'agisse de Moines, & un seul de Religieuses: encore ce dernier n'est-il rien moins qu'un Conte libre.

Ce n'est pas néanmoins qu'il n'y eût alors, comme aujourd'hui, du libertinage; les Fabliaux n'en sourniront que trop de preuves: & ce libertinage, chez le Peuple, était même d'autant plus grossier, que ses mœurs l'étaient beaucoup.

P. R. É. F. A. C. E. lxxvij

Mais parmi les Nobles, l'élévation d'ame qu'inspirait la Chevalerie & ses incroyables préjugés, produisait quelquefois un, enthousiasme qui s'étendait jusques sur l'amour, & qui ressemblait presque au délire. On aimait une Belle, parce que, pour être estimable, il fallait aimer; on portait ses livrées, on obéissait à ses moindres desirs, on entreprenait pour elle les pronesses les plus périlleuses; mais c'était une Divinité qu'on s'engageait à honorer & à servir toute sa vie. Jamais un mot, jamais une demande capable de faire rougir sa vertu. Pour quiconque connaît un peu les anciennes mœurs de la Chevalerie, ce n'est point une fiction absurde & chimérique que la Dulcinée du Chevalier de la Manche: & si l'on peut faire quelque reproche à Cervantes, ce ne sera point celui-ci.

Toutes les têtes néanmoins ne devaient pas, à beaucoup près, être sus-

lxxx PRÉFACE.

acte de bienfaisance & de vertu, la haute opinion qu'on y attachait déjà depuis long-tems, s'accrut à un tel point, qu'on le regarda comme la premiere de toutes les qualités. L'estime de la Noblesse s'étant tournée ainsi du côté des armes, elle imagina si bien que c'était-là exclusivement son partage, qu'elle en - vint jusqu'à se faire gloire de son ignorance. Ses jeux alors devinrent des exercices guerriers; toutes ses sêtes furent accompagnées de Tournois & de Joûtes; elle ne crut plus pouvoir plaire à une Maîtresse, qu'en rompant des lances en son honneur, ou en terrassant à ses yeux un adversaire. De pareilles mœurs, chez des gens qui ne se voyaient que pour se battre, ne pouvaient manquer de devenir féroces. Mais de la même cause d'où procédait le mal, naquit le remede. La galanterie, l'envie de plaire aux Dames, apprivoisa ces hommes de sang. Il n'y

PRÉFACE. lxxxj

eut plus bientôt de vraies prouesses, que celles dont elles furent les témoins; de gloire véritable, que la gloire qu'elles dispenserent. Cette humeur martiale, qui sans elles eût fait de la France une arêne de bêtes farouches, elles la dirigerent vers les Tournois; &, ce qu'on aura peine à croire, l'honneur dont on se couvrit dans les batailles, ne sut rien au prix de celui qu'on aquit dans ces jeux magnisiques auxquels elles présiderent.

Ces étranges préjugés du plus bisarre héroisme dont l'histoire des Nations offre l'exemple, durerent, sans presque aucune altération, jusqu'à l'accident sunesse qui sit périr Henri II. Les Tournois alors surent abolis; & quoique la Cour y substituât des Carrousels & des Courses de bague, la Noblesse néanmoins se trouva tout-à-coup sans exercices. L'ardeur qu'elle avait pour les

lxxxij PREFACE.

armes & les combats, manquant ainsi d'alimens, se convertit en sureur pour les duels; laquelle, aigrie encore par l'animosité des guerres civiles qui survinrent, a coûté à la France depuis deux siecles, plus de sang peut-être que toutes ses batailles ensemble. Telle fut la principale & la derniere révolution, qu'effuya chez nous l'ancien esprit Chevaleresque. Cependant, comme des traces aussi profondes ne peuvent jamais, & subitement sur-tout, s'effacer en entier, il s'en conserva parmi nos Militaires des débris respectables, une loyauté franche, une fidélité inviolable à sa parole, une horreur pour le mensonge, auprès de laquelle la vie n'est rien; enfin, une estime exclusive pour la profession des armes, & une haute idée de la valeur, qui dans certains sujets malheureusement, sont, comme autresois, sujettes à dégénérer en disputes & en querelles.

PREFACE. laxxiij

Avec l'esprit Chevaleresque, tomba aussi tout-à-fait l'estime dont jouissaient les Romans. Leur gloire avait duré jusqu'à cette époque sans interruption; elle s'éclipsa sans retour. Quant à la galanterie, il en subsista tout ce qui pouvait en subsister; c'est-à-dire, que les Dames continuerent d'éprouver, dans la société comme en public, tous ces égards, ces prévenances, ces distinctions & honneurs dont elles étaient en possession depuis environ cinq siecles; mais elles perdirent l'avantage le plus flatteur & le plus glorieux qu'ait jamais obtenu leur sexe : on ne chercha plus à leur plaire par de belles actions.

La preuve de cette observation frappante, se trouve sur-tout dans les Romans héroiques que le dernier siecle sit succéder aux Romans de Chevalerie. On y reconnaît encore, il est vrai, un fonds de phisionomie antique; mais au

laniv PREFACE.

lieu de ces Preux infatigables, féraillant tout le jour, & couchant le foir avec leur mie, ce sont de fades & langoureux Héros, toujours prosternés aux pieds de leurs Belles, & n'employant pour les sléchir, que des soupirs, des pleurs, un respect sans bornes, & d'éternels complimens, remplis de ce jargon précieux qu'avait mis à la mode le bel esprit du tems.

Ce genre nouveau dura jusques vers 1660, qu'il sut remplacé par les Nouvelles, auxquelles succéderent les Contes de Fées, puis les Romans historiques, puis les petits Romans turpes, puis les Romans Anglais, les Romans en Lettres, les Romans philosophiques, &c. Il en a été de ces modes littéraires comme des autres modes, elles n'ont régné qu'un instant. Un fait plus singulier est le long empire des Romans de Chevalerie. Pendant plus de cinq

PREFACE. lxxxv

cens ans, on les voit constamment, malgré leur ennuyeuse uniformité, lus, admirés & traduits; tandis que, plus variés & bien autrement agréables, les Fabliaux tombent tout-à-coup en moins d'un siecle dans le plus profond oubli. L'Etranger imite, pille, copie impunément ces derniers; & personne ne réclame pour l'honneur de la France. On ne songe même ni à les recueillir, ni à les imprimer, ni à les traduire en Prose, comme les Romans. Mais la Chevalerie avait répandu dans la Nation l'enthousiasme des hauts faits; & les Romans, par le merveilleux continuel de leurs aventures, flataient ce goût d'héroifme. Les Fabliaux, au contraire, n'offraient dans la trivialité des leurs, que des événemens domestiques, peu faits pour intéresser auprès de tous ces monstres & de ces géants terrassés: ils eurent à-peuprès le sort qu'éprouva, au milieu des

lxxxvj PRÉFACE.

excellens Ecrivains du siecle dernier; le Burlesque de Scarron. Une aussi grande dissérence de fortune dans deux sortes d'Ouvrages, qu'on croirait destinés à des succès entiérement contraires, est digne de remarque; & si je ne me suis point trompé dans le motif que je lui prête, c'est peut-être un des traits les plus honorables à la Nation.

Fauchet est le premier, je crois, qui ait renouvellé la mémoire des Fabliaux; mais, il saut l'avouer, l'idée qu'en donnent ses Notices ou Extraits, n'était pas saite pour éveiller sur ce point la curiosité. Perdus en quelque sorte dans des manuscrits qu'on s'accordait à regarder comme les monumens d'un tems de barbarie, ils étaient devenus, par la dissiculté de les lire & de les entendre, un objet d'érudition. Le Comte de Caylus en a sait le sujet d'un Mémoire, inséré parmi ceux de l'Académie des Belles-

PREFACE. lxxxvij

Lettres. Je ne connais que Barbasan, qui ait eu l'intrépidité d'en faire imprimer un certain nombre. Il est vrai qu'il y a joint un court glossaire; mais ce glossaire n'explique que des mots, encore ne les explique-t-il pas tous. De bonne soi, peut-on se flatter qu'il se trouvera des gens assez courageux pour entreprendre une lecture, dans laquelle, dix sois à chaque phrase, il leur saudra consulter un Vocabulaire. Ce n'est pas connaître les Lecteurs Français, que de leur présenter un pareil travail. Aussi l'Ouvrage est-il resté inconnu, & il est même ignoré des Gens de Lettres.

Il n'est pas possible de faire lire les Fabliaux autrement, que dans une traduction où l'on se permettra certaines libertés. Il faut en résormer le style, en retrancher beaucoup de longueurs & des choses de mauvais goût, en resserrer quelquesois la narration; en un mot, ce

lxxxviij P R É F A C E.

sont des métaux tirés de la mine, qui doivent être purgés de leurs scories, fondus & travaillés: mais qu'il faut bien se garder aussi de dénaturer. C'est à quoi je me suis spécialement attaché. J'ai conservé, autant que je l'ai pu, le caractere original de ces vieux Poëtes, leur maniere naïve de narrer, leur simplicité touchante. Quoique par fois leurs sujets soient plaisans, leur expression l'est peu; je ne me suis pas permis de l'être davantage. J'ai poussé le scrupule jusqu'à donner à quelques-uns de leurs Contes, un style, ou plus rapide, ou plus élégant, quelquesois même plus poetique, selon que pouvaient l'autoriser les faibles nuances qui distinguaient les Auteurs. Enfin, leur langage étant devenu inintelligible, je me suis fait leur interprête; & sans jamais dire autrement qu'eux, j'ai cru dans certains endroits pouvoir dire mieux. Ce n'est donc point une tra-

PRÉFACE. lxxxix

duction littérale que je donne, on ne la supporterait pas; ce n'est point une traduction libre, elle les altérerait; c'est une copie réduite, pour laquelle il a sallu employer des couleurs nouvelles, & qui, sans rendre trait pour trait l'original, est cependant sidele, parce qu'elle n'y ajoute rien. Le succès, bon ou mauvais qu'éprouvera mon travail, m'apprendra si maméthode est bonne ou mauvaise; & dans l'un ou l'autre cas, ce que je pourrais dire d'avance pour la justisser, est inutile.

Je dois à M. de Sainte-Palaye les premiers matériaux avec lesquels j'ai commencé cet Ouvrage, & qui m'en ont même inspiré le projet. Dans la collection d'anciennes poésies, que depuis soixante ans ce Savant si estimable a pris soin de faire copier dans toutes les Bibliothéques pour composer le Glossaire qu'il va donner au Public, j'ai trouvé

fept recueils, contenant en grande partie des Fabliaux; un tiré de l'Abbaye de Saint-Germain-des-Prés, un de la Bibliotheque de M. de la Clayette, deux de celle de Berne, un de celle de Turin, un qui appartenait à l'Eglife Cathédrale de Paris, sous le N° 2, & qui aujourd'hui appartient au Roi; enfin un, alors à M. Gaignat, & maintenant à M. le Marquis de Paulmy.

Le possesseur généreux de ces richesses littéraires me les a abandonnées, avec cette libéralité qu'on lui connaît, & qu'ont éprouvée avant moi tant de Littérateurs & de Savans. J'en ai fait mon bien. Il avait aussi une copie de trois manuscrits de la Bibliotheque du Roi, N° 7218, 7615, 7989½, composés en grande partie de Fabliaux; & ce renseignement me sit soupçonner que j'en trouverais beaucoup d'autres dans le trésor précieux d'anciennes poésies

Françaises que possede ce dépôt immense. Mais cette abondance même me devenait un obstacle. Comment deviner au milieu d'une telle multitude, quels volumes contenaient des Fabliaux? Il m'a donc fallu fouiller en aveugle dans cette mine, de laquelle enfin, l'impatience & le dégoût m'ont chassé, malgré la complaisance sans bornes que m'ont fait éprouver les Gens de Lettres, attachés à la garde ou au service de la Bibliotheque. Néanmoins, pendant le tems que j'y ai travaillé, le hazard, auquel on doit tant de choses, m'a fait rencontrer un certain nombre de manuscrits du genre de ceux que je cherchais; tels font les Nº 7208, 7534, 7595, 7604 & 612; 7985, 86, 87. 96, &c, &c.

Par ces aquisitions nouvelles, je rendais, il est vrai, mon Ouvrage plus complet, mais j'en multipliais aussi les dissicultés à un point dont on n'a pas d'idée. Il n'y a presque pas de Fabliaux dont je n'aie trouvé plusieurs copies; & presque toujours ces copies disséraient entre elles, soit par un certain nombre de vers, soit par des morceaux entiers, plus ou moins considérables. Quelquesois elles n'avaient que le titre de commun, & quelquesois le sonds du Conte était entiérement le même, sans qu'il y eût un seul vers de semblable. Tout ceci me ferait croire que les Ménétriers, lorsqu'on leur donnait des Fabliaux à mettre en mussique; ou les Conteurs (*), lorsqu'ils

(*) J'appelle Fabliers, les Auteurs qui compossient des Contes; Conseurs, ceux qui les débitaient; Mênetriers, les Musiciens, dont le métier était de charter & de jouer des instrumens; Menestrel, le Chef d'une troupe de Conteurs & de Ménétriers; ensin, je nomme Jongleurs, les Farceurs, Baladins, & Joueurs de gobelets, qui ordinairement se joignaient à la troupe. Fort souvent ces dissérentes prosessions se trouvent consondues, même dans les Écrivains du tems, comme on le verra. Je les distinguerai toujours, selon l'acception que je viens d'en donner.

PRÉFACE. xciij

allaient les réciter dans les Provinces; ou peut-être même les Copistes, quand ils en ont fait des recueils, se sont donné la liberté de les altérer à leur gré. J'ai éprouvé le même inconvénient dans les manuscrits contenant des Chansons. Souvent ils différaient par des couplets tout entiers; & ceci me rappelle une naïveté plaisante du fameux Jésuite Hardouin. Il causait familiérement avec un jeune homme de ses amis, auquel il étalait toutes les raisons qu'il prétendait avoir, pour prouver que les poésies des Anciens sont des suppositions récentes, & qu'elles furent composées par des Moines au tems de la basse Latinité. Mais, mon Pere, lui dit l'ami en riant, si votre système était vrai, songez-vous quel coup terrible vous porteriez aux Livres Saints, aux Canons des Conciles, aux Ecrits des Peres? Le Jésuite étonné le regarde fixement, & après un mo-

xciv PREFACE.

ment de silence, lui serrant la main; mon ami, s'écrie-t-il avec une sorte de transport, il n'y a que Dieu & moi qui connaissions la force de l'objection que vous venez de me faire.

Si la multiplicité des Variantes a beaucoup augmenté mon travail, souvent aussi elle m'a procuré un avantage. J'en ai tiré parti en les refondant ensemble; & me suis permis, toutes les fois que je l'ai pu, d'insérer dans la version principale que je suivais, les traits les plus agréables qui se rencontraient dans les autres. C'était pour moi une nouvelle peine; mais les Contes y ont gagné, & ce motif m'a suffi. Je me flatte qu'on ne blâmera point de pareilles restitutions. J'ai cru néanmoins devoir en prévenir, & je répéterai ailleurs cet avertissement plus d'une fois, afin de rassurer sur mon exactitude, ceux qui rencontrant par hazard l'original de quelque Fabliau, croiraient

voir dans ma traduction l'apparence d'une infidélité.

On trouvera insérées parmi les Fabliaux, certaines Pieces qui ne sont point des Contes; mais je regarde le recueil que je donne ici, comme des Mémoires faits pour servir à l'Histoire de notre ancienne Littérature, jusqu'à présent si peu connue. Quelques morceaux curieux, choisis dans différens genres, m'ont paru remplir ce projet; sur-tout quand je les ai trouvés instructifs, & qu'ils ne s'éloignaient point trop du sujet principal.

Je ne m'excuserai pas autrement sur la multitude de notes que j'ai employées. Les objets dont elles traitent sont la plûpart d'une érudition si commune; & dans ceux dont la discussion aurait eu de quoi piquer l'amour-propre d'un Dissertateur, je suis obligé d'être si superficiel, qu'assurément on ne me soupçonnera pas d'avoir voulu étaler de la savantasserie.

Au reste, ce sera l'utilité de ces notes qui fera mon excuse. Si elles apprennent quelque chose, elles ne sont pas trop nombreuses. On reproche tant à notre Histoire sa sécheresse & sa monotonie; on est si las de voir toujours les Rois avec quelques Grands fur la Scene, & jamais la Nation, que peut-être aura-t-on quelque indulgence pour un Auteur dont les recherches n'ont pour objet que la Nation seule, & qui la fait connaître jusques dans les plus perits détails de sa vie domestique. Les notes néanmoins avaient un grand inconvénient, celui de couper à chaque instant la narration, & par conséquent de détruire l'effet qu'elle pourrait produire. J'ai pris le parti de les rejetter toutes à la suite de chaque Conte. Cette méthode a d'autres désavantages, mais au moins elle ne nuit pas à l'intérêt; & pour les Lecteurs que touchent peu ces sortes de matieres, elle

PREFACE. xcvij

est la plus commode. Quant à ceux qui chercheronticidel'instruction autant que de l'amusement, je leur conseille de ne les lire que dans l'ordre où elles sont, c'est-à-dire après le Fabliau. Ils pourraient ensuite, si le Conte en valait la peine, le lire une seconde fois: rien ne les arrêterait plus alors, & l'intelligence du sujet ajouterait à leur plaisir. Je souhaiterais que l'Ouvrage fût assez bien fait pour mériter lui-même en entier un pareil honneur; mais je suis sûr au moins qu'à commencer par cette Préface, il contient une infinité de choses, que l'on ne comprendra bien qu'à une seconde lecture; parce qu'elles tiennent à l'ensemble des mœurs du tems, & que les traits qui peignent ces mœurs, se trouvent, par la forme indispensable de l'Ouvrage, dispersés & épars.

Dans ce grand nombre de notes, il y en aurabeaucoup probablement que les gens

neviij PREFACE.

instruits trouveront superflues, comme expliquant des mots trop aisés à entendre, ou des usages connus. Mais qu'ils songent quelle est la classe de Lecteurs qui s'occupe des Contes; & quels sont ceux par conséquent pour qui j'ai dû travailler.

Les citations seront faites avec la sidélité la plus scrupuleuse, afin qu'on puisse connaître le langage du tems. Cependant, pour en faciliter la lecture, j'ai cru devoir donner aux Lettres, des cédilles & des accens, quand ils leur sont nécessaires, ajouter aux phrases des points & des virgules, ponctuer les i: usages que ceux, auxquels est familiere la lecture des manuscrits, savent n'y être pas à beaucoup près toujours observés; j'ai séparé les mots qui dans les originaux se trouvaient réunis; j'ai écrit en toutes lettres les abréviations; enfin, j'emploie par-tout où on l'emploierait aujourd'hui le v consonne,

quoique ce ne soit que plus tard qu'on l'ait employé, & que les Copistes ne connussent alors que l'u voyelle.

En remarquant ci-dessus que les Français avaient cultivé les premiers la poésie vulgaire en Europe, & que long-tems ils avaient servi de modele, j'ai ajouté qu'on leur devait spécialement les Contes. C'est chez eux qu'en ce genre agréable, sont venus puiser leurs voisins, & les Italiens sur-tout auxquels il a fait un nom. Les preuves de cette afsertion se trouveront à la suite de chaque Fabliau. Je sais que ces sortes de découvertes ne touchent pas également tout le monde. Pour certains Lecteurs, peu importe quand & par qui un Conte aura été copié, pourvu que ce Conte les amuse. Ils ont raison. Mais j'espere aussi que quiconque s'intéresse à l'honneur des Lettres Françaises, ne verra pas ces recherches d'un œil aussi indifférent. Pour moi

j'avoue que c'est à cette idée particuliérement, que je dois le courage dont j'ai eu besoin pour me soutenir pendant quatre années d'un travail assidu, contre des dégoûts & un ennui que je puis seul apprécier. L'amour-propre trouvait peu d'aliment dans un Ouvrage qui ne demandait que beaucoup de lecture & quelque goût; mais cet Ouvrage tenait en quelque sorte à la gloire de ma Patrie; il rensermait nos titres d'aînesse littéraire; & dès-lors il m'est devenu précieux.

L'article des imitations & des plagiats devait être plus considérable; je comptais même, grace aux bontés de M. le Marquis de Paulmy, qui me permettait l'entrée de son immense & magnisique Bibliothéque, laisser sur cet objet peu de choses à desirer. La négligence d'un copiste m'a égaré un cahier de ces annotations, composé en grande partie des Conteurs en vers, & sur-tout des Conteurs Espagnols & Anglais. Mais ce qui reste est plus que suffisant pour démontrer ce que j'ai avancé sur l'antériorité de nos Poëtes. Quelques noms de plus, ajoutés sur la liste de ceux qui les ont pillés, augmenterait peu leur mérite.

La même raison pour laquelle j'ai été forcé de glisser légérement sur les matieres trop abondantes de ce Discours préliminaire, m'empêche aussi de m'étendre sur la versification des Fabliaux : car, à l'exception d'un seul, qui est mêlé de vers. & de prose, tous, ainsi que les Romans, étaient versifiés. Je me contenterai de dire que ces vers sont ordinairement de huit syllabes, rimant deux à deux, sans. faire alterner réguliérement, comme aujourd'hui la regle l'ordonne, des rimes masculines & des rimes féminines. Ce n'est pas qu'on méconnût cette sorte. d'agrément, il était au contraire fort en ulage; mais on n'en avait pas encore

fait une loi. Ceci montre combien se trompent nos Écrivains modernes, quand, disputant sur celui qui le premier l'a observée avec exactitude, ils en attribuent l'honneur, les uns à Garnier, les autres à Saint-Gelais; ceux-ci à Clément Marot, ceux-là à des Poëtes postérieurs. Il ne fallait qu'ouvrir nos Chanfonniers du treizieme siecle, pour se convaincre qu'ils la connaissaient déja. On en a vu la preuve dans les deux Chanfons citées plus haut : on y a pu voir même l'usage des rimes croisées, & celui des rimes redoublées. J'ajouterai encore un fait, qu'auront peine à croire certains Littérateurs, si fiers de la supériorité de leur siecle, mais que je me fais fort de prouver quand on voudra; c'est que pour les différentes mesures de vers, pour la variété de coupe des couplets lyriques, enfin, pour tout le technique de la versification, on n'a presque rien' inventé depuis nos vieux Poëtes; qu'il n'existe aujourd'hui que ce qui existait de leur tems, & qu'ils connaissaient même des formes de vers agréables qui sont méconnues (*).

(*) Il n'est pas jusqu'à ces extravagances de rimes bizarres & difficiles, attribuées faussement à Marot & à son siecle, dont on ne trouve chez eux des exemples. Je n'en citerai qu'un seul, de Gilles le Viniers.

Icelle est la très-mignote

Chanfon Note

Qu'amour Qu'amors fait savoir;

avoir

Que qui peut avoir belle Amie Qui puet belle Amie,

> pas mie

Ne la Nel doit refuser.

uſer

En doit sanz folie:

douce

Eft la peine des vrais Amans. Eftla painne as fins Amans.

La Chanson est toute entiere dans le goût de ce couplet-En voici une autre bien plus bizarre encore, composée de vers, que l'Auteur, Baudoin de Condé, appelle RéssoUn Auteur ingénieux a proposé de nos jours, de supprimer dans les Contes & Narrations ordinaires, ces énnuyeuses répétitions, dit-it, reprit-il; en donnant à leur dialogue, par la seule forme du stile, la vérité & la rapidité du dialogue théatral. L'idée est d'autant plus heureuse, que l'Auteur l'a exécutée avec succès; mais nos Fabliers, qu'il n'a pu connaître, l'avaient exécutée aussi. C'est même aussi chez eux une maniere de dialoguer fort ordinaire. Entre mille exemples que je pourrais citer, je choisis ce-

grades. Chaque strophe est de trois Vers, mais tellement faits, qu'en les prenant à rebours, vous en avez trois autres qui forment deux nouvelles rimes entre eux, & sournissent une rime au troisseme.

Amours est vie glorieuse,
Tenir sait ordre gracieuse,
maurs
Maintenir veult courtoises mours a
Mours courtoises veult maintenir,
Gracieuse ordre sait tenir;
Glorieuse vie est amours.

If y a quatre couplets dans ce genre.

lui-ci, tiré d'un Conte qu'on lira ailleurs. Un Amant se plaint de sa Maîtresse, qui le fait mourir, dit-il. Dans certains momens il se fait des objections à lui-même.

Par quelle réson

Est-elle l'occasion
Ele est de ta mort achoison?

& elle pas Jr l'Aime, n'el ne m'Aime mie.

d'amour priée Comment ? L'as-tu d'amors proie ?

NENNIL. Donc ce n'est pas pas li:

lui déclaré Car si tu li eusses gehi

Et descouvert tout ton corage,

Ele est si douce, ele est si sage

aurait
Qu'ele averoit merci de toi.

meurs fais pourquoi Tu muers, & si ne sez porqui.

Oui je le sais Pongos! Ss sat. Or di comment.

Quant je la vi premiérement,

Aussi-20t je l'aimai Oui.
TANTOST L'AMAI. Tu 'ami Voire.

fait
Porqoi? T'avait-ele fet croire

t'accorderait son amour. Qu'ele s'amor t'otrieroit, &, &,

Je n'ai rien à dire sur le personnel

evi PRÉFACE.

des Fabliers. Les Troubadours ont eu le bonheur de trouver plusieurs Historiens; & nos Poëtes, oubliés tout-à-coup avec leurs compositions, n'ont laissé d'eux aucunes traces. Peut-être même n'en connaîtrait-on pas un seul aujourd'hui, si quelques-uns d'entre eux ne s'étaient nommés dans leurs Contes. Voici ces noms, dont la plûpart indiquent la Patrie de l'Auteur. J'y joins le titre des Pieces, quoique plusieurs ne doivent être qu'extraites, & même indiquées dans l'Ouvrage. Celles que j'ai supprimées pour leur indécence, vont être indiquées par des points.

Adam de le Halle, furnommé la Bergere de la Bergere.

le Bossu d'Arras . . . Le Jeu d'Adam, ou le Mariage.

Lai de Béatrix.

Isabeau,

Audefroi le Bâtard. . . . Argentine.

Idoine.

Ammelos :

Baudouin de Condé Le Dit des Hérauts.
Bernier Le Bourgeois d'Abbe-
Courte-Barbe Les trois Aveugles de
Coursois d'Arras Boivins de Provins.
Durand Les trais Boffus.
Enguerrand d'Orfi Le Meunier d'Aleus.
Eustache d'Amiens Le Boucher d'Abbe- ville.
Fourques Le Credo de l'Ufurier.
Garin ou Guérin Garin ou Guérin Le Curé qui mangea des mûres. La Dame qui fit accroire à son mari qu'il songeait. Béranger. Le Chevalier.
Peut être Gautier Le Forgeron.
le même. Gautier le long . La Veuve.
Guiart L'Art d'Amour.
Guillaume le Normand Le Prêtre & Alison.
Haifiau
Henri d'Andeli Lai d'Aristore.
Hugues de Cambrai La Male Honee.
Hugues Piaucele

cviij PRÉFACE.

Hugues de Méri Le Tournois d'Ante-
christ.
Hugues le Roi Le Vair Palefroi.
Les trois Chevaliers &
Jacques Basir la Chemise.
(La Vessie du Curé.
Les deux Chevaux.
Les deux Envieux.
La Vache du Curé.
Jean de Boves Le Villain de Bailleut.
Les etois Larrons.
Gombert & les deux
Clercs.
Jean Bédau
Jean Bodel, d'Arras Le Jeu de S. Nicolasa
Jean le Chapelain Le Sacristain de Cluni.
Jean de Condé Les Chanoinesses & les
Nones grifes.
Jean le Gallois d'Aubepierre. La Bourse pleine de
sens.
Jean Renard L'Ombre & l'Anneau.
Jonglet Le fot Chevalier.
Marie de France Le Purgatoire de fains
Patrice.
Païsan de Mésieres . • La Mule Sans frein.
Le Revenant
Le Chevalier qui enfer-
Pierre d'Anfol ma sa semme dans une
Lour.

Raoul de	Ho	uda	an	•	•	•	. Le Songe d'Enfer.
Renaud	•	•	•	•	•	•	. Lai d'Ygnaurés.
, Rutebeuf	•	.•	•		•	•	La Demoifelle qui vou- lait voler. La Voie de Paradis. Le Sacriflain & la fem- me du Chevalier. L'Indigestion du Vil- lain. Frere Denise. Le Testament de l'Ane.

Nota. Les Fabliaux qui auront en tête ce signe*, sont ceux qu'a fait imprimer Barbasan. Celui-ci con désigne ceux dont le Catalogue de la Bibliotheque de Berne fait mention. (On a oublié dans l'impression de le mettre à la Mule sans frein). Ensin, ceux qui portent deux astérisques **, sont tirés, comme je le dirai plus bas, du Castoiement.

Les Croisades.

Corredions & Changemens.

PRÉFACE.

Page xvij, ne s'en est pas même; list ne s'en est même. Page xxx, celles dont; list celle dont. Page xxxviij, nommait Flables; list nommait Fables.

FABLIAUX.

Page 5, de choses; lif. des choses. Page 9, qu'elle; lif. quelle. Page 19, annonner; Lif. annoncer. Page 36, quelque pas; lif. quelques pas. Page 57, mlne; lif. mine. Page 59, par Fleury; par l'Abbé de Fleury. Page 61, nomme il y devait; lis. comme il y devait. Page 70, la jetté; lif. l'a jetté. Page 75, fut mit; Lif. fut mis. Page 78, œvres; lif. œuvres. Page 80, ajoutés, aux noms; list ajoutés aux noms. Page 90, écrase les autres; Lis. écrase les plus faibles. Page 100, rendît prisonnier; Uf. constituât prisonnier. Page 142, j'ai cependant trouvé; ajoutez: chez nos Poetes. Page 148, lu beaucoup; lif. lus beaucoup. Ibid. desloyaux aides; lif. des loyaux aides. Page 154, pour les distinguer; lisez: par où on les diffinguait. Page 170, cette fonction; lif. cette destination. Page 206, on trouve austi le même sujet; lisez : on trouve aussi ce sujet imité. Page 236, le par des Chevaliers; lif. le parti des Chevaliers. Page 238, ne sortira; lif. ne sortiras. Page 273, & de tous les états; lis. & de gens de tous les états. Page 282, il la trouvait; lifez: Gautier la trouvait. Page 305, la muse est donc; ajouter : probablement. Page 359, javoue; lif. j'avoue. Page 388, mais l'autre les ; lif. mais le Renard les. Page 415, au bas de la Table; ajoutez:

Jeu de S. Nicolas, pag. 339.

Jeu du Berger & de la Bergere, pag. 348.

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, un Manuscrit intitulé: Fabliaux ou Contes des douzieme & treizieme Siecles; & je n'y ai rien trouvé qui m'ait paru devoir en empêcher l'impression. A Paris, le 2 Décembre 1778.

Signé, COQUELEY DE CHAUSSEPIERRE.

PRIVILEGE DU ROI.

OUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navare: A nos amés & féaux Conscillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prévôt de Paris, Baillis, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, Salut. Notre amé le sieur ***, Nous a fait exposer qu'il désireroit faire imprimer & donner au Public. Public un Ouvrage de sa composition inutulé: Fabliaux ou Conies des douzieme & treizieme steeles; s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilège à ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui semblera, & de le vendre, faire vendre par-tout notre Royaume. Voulons qu'il jouisse de l'effet du présent Privilége, pour lui & ses hoirs à perpéruité, pourvu qu'il ne le rétrocéde à personne; & si cependant il jugeoit à propos d'en faire une cession, l'Acte qui la contiendra sera enregistré en la Chambre Syndicale de Paris, à peine de nullité, tant du Privilége que de la ceffion; & alors par le fait seul de la ceffion enregistrée, la durée du présent Privilége sera réduite à celle de la vie de l'Exposant, ou à celle de dix années à compter de ce jour, si l'Exposant décéde avant l'expiration desdites dix années : le tout conformément aux articles IV & V de l'Arrêt du Conseil du trente Août 1777, portant Réglement sur la durée des Priviléges en Librairie. FAISONS désenses à tous Imprimeurs, Libraires & autres personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression etrangere dans aucun lieu de notre obeissance; comme aussi d'imprimer ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire ledit Ouvrage, sous quelque prétexte que ce puisse être, sans

la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de celus qui le représentera, à peine de faisse & de confiscation des exemplaires contrefaits, de six mille livres d'amende, qui ne pourra être modérée, pour la première fois, de pareille amende & de déchéance d'état en cas de récidive, & de tous dépens, dommages & intérêts, conformément à l'Arrêt du Conseil du 30 Août 1777, concernant les contrefaçons. A la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraites de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en beau papier & beau caractere, conformément aux Réglemens de la Librairie, à peine de déchéance du présent Privilège : qu'avant de l'exposer en vente, le manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage, sera remis dans le même étar où l'Approbation y aura été donnée ès mains de notre très-chez & féal Chevalier Garde des Sceaux de France, le sieur HUE DE MIROMENIL; qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothéque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle de notre très cher & féal Chevalier Chancelier de France, le sieur de MAUPEOU, & un dans celle dudit fieur Hue de Mitomenil; le tout à peine de mullité des Présentes: du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant & ses hoirs pleinement & paisiblement, saus souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. VOULONS que la copie des Présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, soit tenue pour duement signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers Secrétaires, foi foit ajoutée comme à l'original. COMMANDONS au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires. CAR tel est notre plaisir. DONN's à Paris le dixieme jout de Mars, l'an de grace mil sept cent soixante-dix-neuf, & de notre Regne le cinquieme. Par le Roi en son Conseil.

Signé, LE BEGUE.

Registré sur le Registre XXI de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 1778. folio 105, conformément aux dispositions énoncées dans le présent Privilège, & d la charge de remettre d'Iadite Chambre les huit Exemplaires prescrits par l'article CVIII du Réglement de 1723. A Paris ce 20 Mars 1779.

Signé, DE HANSY, Adjoint.

FABLIAUX

2

• \$-



Cette Figure, composée d'après les monumens des xille fiecle, représente un Chevalier armé de toutes pieces. Il tient de la main gauche un écu, & de la droite une lance avec banderolle. Son cheval est bardé, & son heaume plat sur le haut de la tête, ainsi qu'on le portait sous S. Louis. Au bras & au col s'apperçoit son haubert, dont l'extrémité paraît sur la cuisse. On voit aussi ses chausses de mailles, ses étriers, ses éperons, le baudrier dessiné à soutenir son épée, le poignard nommé Miséricorde, & ensin cette sorte de soubreveste qu'on appellait Cotte - d'armes. Il sera souvent mention des dissérentes pieces de cette armure dans le cours de l'Ouyrage qu'on va lire.

Tome I, page si



FABLIAUX OU CONTES

DU XII. ET DU XIII. SIECLE.

MERLIN.

L'Auteur, dans un préambule trivial & fort long que je supprime, comme je ferai toujours en pareil cas sans en prévenir, déclame contre l'ingratitude des hommes & leur insolence dans la prospérité. Il les avertit de craindre les humiliations que le Ciel prépare de tems en tems à l'orgueil, & veut leur en citer un exemple terrible, capable, dit-il, de faire trembler les superbes & les ingrats.

DEUX Bucherons, voisins & amis, habitaient un même village. Pauvres, mais accoutumés dès leur naissance à la pauvreté,

Tome I. A

contens dans leur état, parce qu'ils n'en connaissaient point de meilleur, leurs bras suffisaient à leurs besoins : que faut-il en effet pour rendre riche celui qui n'a rien? Chacun d'eux avait pu même, du fruit de son labeur, acheter un âne. & cet animal utile qu'ils laissaient gratuitement paître dans la forêt, allégeait leurs fatigues en rapportant le bois qu'ils y avaient coupé. Tous les matins, au point du jour, les deux voisins partaient enfemble pour aller à l'ouvrage, le soir ils revenaient ensemble, & depuis vingt ans, ils menaient, sans se plaindre, cette vie pénible & innocente; mais l'un d'eux ayant eu de sa femme une fille & un fils, ce surcroît de dépense que n'avait pas l'autre, le rendit pendant quelque temps plus mal-aisé que lui. Néanmoins par un redoublement de travail & une épargne rigoureuse, il fit si bien que les deux enfans furent élevés, & que le fils même reçut quelque éducation.

Un jour d'hyver cependant que la neige l'avait empêché d'aller à la forêt, la famille se trouva tout-à-coup sans pain & sans argent. Il se promettait bien de sortir le len-

demain pour remédier à ce malheur, & il alla effectivement au point du jour prendre fon camarade; mais la gelée avait été si violente, & la neige était si haute, qu'après avoir fait quelques pas, celui-ci, désespérant de pouvoir travailler, rentra chez lui. Le pauvre pere que pressait le besoin & dont les enfans étaient à jeûn depuis la veille, continua sa route malgré l'inclémence de l'air. & il commença même sa tâche avec courage; mais bientôt ses mains engourdies laisserent échapper la cognée, & il se vit obligé de tout abandonner. Alors sans espoir & sans ressource, songeant à toute la rigueur de son fort, il se mit à pleurer amérement. Condamné par sa naissance à l'avilissement & à la peine, qu'a-t-il eu dans sa vie autre que de la douleur! pas un seul jour de repos! & encore le Ciel lui rend-il aujourd'hui son travail stérile. Que va-t-il devenir? Quel spectacle à son retour! des enfans tendant les bras en demandant du pain, une femme forcenée de rage & de tendresse, des gémissemens, despleurs (a). A cette idée son cœur se déchire, il s'arrache les cheveux, & appelle la mort.

Tout à coup une voix fort d'un buisson, & lui demande quel est le sujet de ses cris. «Je suis un pere malheureux, répond-il, » né sans bien, maudit de Dieu, qui hais » la vie, & ne peux mourir. Et moi, dit » la Voix, je suis Merlin (b): Consoles-toi, » j'ai pitié de ton sort, & veux te rendre » heureux ». Merlin alors lui parla de Jesus-Christ & de l'Evangile: il lui enseigna ensuite certain endroit de son verger où était enfoui un trésor; & après l'avoir exhorté à faire un bon emploi de ses richesses, à soulager les pauvres, enfin à mériter sa protection par une conduite vertueuse, il lui ordonna de revenir au même lieu dans un an. Le paysan se prosterna pour remercier son biensaiteur, & retourna aussi-tôt à sa cabanne, enyvré d'avance du plaisir qu'il allait causer à sa famille.

Elle l'attendait avec toute l'impatience du besoin, les yeux tournés sans cesse du côté de la forêt: elle l'apperçut enfin, mais qui revenait sans bois avec son âne & sa cognée. Leur douleur alors ne put se contenir, les sanglots éclaterent: la mere furieuse s'élança hors de la maison; du pain, malheureux! lui dit-elle, du pain, ou tue-moi avec mes enfans.

Celui-ci fouriant lui dit,
Cil en foriant li dift, Dame:

Vous
Vos estes ma mie & ma fame;

fort
Or ne me criez pas si seure:

pen t tems Dieu fait bien de choses.
En peti de tens Diex labeure.

Et il conta tout ce qui venait de lui arriver, son désespoir, la bonté de Merlin, & le don qu'il en avait obtenu. Tous deux aussitôt coururent au verger; ils souillerent avec empressement, & découvrirent ensin ce qui allait sinir tous leurs maux.

Ils n'eurent garde néanmoins d'étaler trop promptement une aisance qui les eût trahis, & qui aurait invité peut-être à les dépouiller. Le mari continua même d'aller de tems en tems au bois comme auparavant : mais bientôt ennuyé d'un travail que n'ordonnait plus la nécessité, il y renonça tout-à-fait; il acheta des terres, une maison; &, comme pour se dédommager à la fois de tant d'années de souffrance, il ne songea plus qu'à

se procurer tous les plaisirs. Tant qu'il avait été pauvre, il n'avait eu ni amis ni parens; dès qu'il sut riche, il devint l'ami & se trouva être l'allié de tout le monde.

L'année révolue, il retourna à la forêt, comme on le lui avait recommandé; il se présenta au buisson, & appella Merlin: «Qu'as-» tu, dit la Voix ? te manque-t-il quelque » chose? Parle, car j'ai promis de te rendre » heureux », Il répondit qu'il avait du bien assez, mais il voulait quelque honneur, & demanda la Prévôté du lieu. Merlin la lui promit, & en l'exhortant de nouveau à être homme de bien, lui enjoignit de revenir encore dans un an. Quelque temps après le Manant fut fait Prévôt : mais cette dignité ne fit qu'ajouter l'orgueil à ses autres vices, & augmenter sa licence par l'impunité qu'elle lui assurait. Il oublia tout-à-fait son ancien ami, son voisin, le compagnon de ses premiers travaux. Tous les jours il voyait le malheureux revenir de la forêt; & loin de le secourir, affectant au contraire de le méconnaître, il femblait ne plus regarder que comme un songe, le tems où il avait mené cette vie misérable. A la fin de l'année, il se rendit au buisson; & comme son ambition s'accroissait avec sa fortune, il demanda alors pour sa fille l'honneur d'épouser le Prévôt d'Aquilée, & un Evêché pour son fils qui était bien lettré & bien lisant dans tous livres (c). Ceci lui sut encore accordé, le nouveau rendez-vous sixé à l'année suivante, & l'indulgence poussée jusqu'au point de ne lui saire aucun reproche, quoiqu'il en méritât beaucoup.

Mais ce fut bien pis après cette grace nouvelle; il ne connut plus de frein, donna dans
tous les excès, & alla même enfin jusqu'à
outrager son bienfaiteur; car ne voyant plus
de vœux à former dorénavant, & joignant
l'insulte à l'ingratitude, il se rendit exprès au
buisson, & là déclara à Merlin qu'ennemi de
la gêne, même de celle qu'on n'éprouvait que
tous les ans, il venait lui dire adieu & renoncer pour jamais à des saveurs qu'il fallait
toujours acheter par des prieres. Merlin ne
répondit que pour annoncer sa vengeance,
& elle sut terrible. Peu de jours après, les
deux ensans du coupable moururent: lui-même ayant resusé au suzerain du canton quel-

ques secours que celui-ci lui demandait pour soutenir une guerre entreprise contre un Seigneur voisin (d), il sut dépouilsé de toutes ses terres; on lui ôta sa charge; bientôt ensin sa misere devint si grande qu'il se vit contraint de reprendre son ancien métier, & passa ainsi sa vie, accablé de honte & de remords, & abandonné de tout le monde.

Ainsi bôte
Einsi orgeuil paie son oste;

Dit l'Auteur en finissant, & il exhorte les riches à profiter de cet exemple, s'ils ne veulent pas avoit une fin semblable.

N O T E S.

mes
(a) Et mi enfans les mains me tendene
pleurent meurent
Et plorent qu'ils muerent de faim....

cœur fend
Si que pitié le cuer me part;
Et leur mere vient d'autre part
Qui m'affaut de rage & d'amors.

Il n'est personne qui ne se rappelle ici le Bucheron d'Esope imité par Lasontaine. Ce serait faire un honneur bien gratuit, peut-être, à l'Auteur de Merlin, que de le supposer capable d'avoir connu le Fabuliste grec; mais au moins, s'il est imitateur, il a, sans le savoir, imité comme les grands maîtres, & il faut convenir que la fituation de ce pere malheureux qui veut mourir parce qu'il va voir périr sa famille sans pouvoir la sauver, est bien autrement intéressante que celle d'un paysan fatigué qui demande la mort parce qu'il a trop de peine.

(b) Grand Enchanteur qui, selon nos anciens Romanciers, naquit en Angleterre, du commerce d'un démon avec une fille vierge. Il servit long tems, par sa science magique, le Roi Artus; mais enfin il périt par cette science même : car s'étant choisi pour maîtresse la jeune Viviane. dontil fit son éleve, celle-ci, sous prétexte de n'avoir rien à craindre de ses parens, lui demanda deux enchantemens avec lesquels elle pourrait les tenis endormis ou ensermés autant qu'il lui plairait. Merlin les lui enseigna : elle se servit du premier pour l'endormir lui-même chaque fois qu'il venait coucher auprès d'elle, & par cette adresse, dont on ne saurait trop louer le motif, sut ainsi se conserver toujours pure; mais par une perfidie horrible, qu'on ne peut excuser, elle employa le second pour l'enfermer dans une forêt, d'autres manuscrits portent dans un tombeau, où il mourut. Les Romanciers ajoutent que son esprit y subsistait toujours, & que de tems-en-tems on y entendait sa voix. L'Arioste a adopté la version du tombeau, & il le place auprès de Poitiers '.

VII du Rolland Fur.

- (c) Par la sorte de science donnée ici comme suffisante land Fur. pour une des premieres places du Clergé, on peut juger qu'elle devait être l'ignorance des Ecclésiastiques, & à plus forte raison celle des autres états.
 - (d) Un des droits les plus importans qu'avaient usurpé

les Seigneurs, celui dont ils se montrerent le plus jaloux & qu'ils disputerent le plus opiniâtrement contre l'autorité royale, c'était le droit de faire la guerre. Il n'est pas posfible de dire tous les désordres affreux que produisit un abus qui rendait chacun juge & vengeur de sa propre cause. Un Gentilhomme se prétendait-il offensé ? il armait ses vassaux, allait ravager les terres & assiéger les chateaux ou villes de son ennemi : celui-ci de son côté, armant les siens, venait en faire autant chez le premier. On brûlait les maisons, on égorgeait les habitans avec leurs bestiaux, on détruisait les moissons, les arbres, les vignes; c'était à qui ferait le plus de dégât. Louis le jeune, au moment de revenir de la Terre Sainte, ayant eu l'imprudence de renvoyer en France avant lui une partie des Seigneurs.

S. Louis.

croisés qui l'avaient accompagné, son ministre Suger lui 'Dan. Hift. écrivit qu'il livrait le Royaume à des loups ravissans '. Ces de France Observ. sur guerres privées n'étaient pas seulement la guerre de deux le regne de particuliers : tous les parens de part & d'autre, josqu'au quatrieme degré, & pendant long-tems jusqu'au septieme, étaient obligés de prendre parti; fi quelqu'un d'eux eût refulé, il eut perdu tout droit à la parenté & à la succesfion du guerroyant. Pendant que duraient ces guerres sanglantes, il semblait qu'il n'y eût plus de souverain; on faisait la guerre, on faisait la paix sans sa participation, & de toutes parts il voyait son royaume livré à l'incendie, au meurtre & au pillage, sans pouvoir souvent s'y opposer. Au milieu de ce brigandage cependant, on s'était fait quelques principes. Il était de l'honneur, par exemple, d'envoyer d'abord une déclaration de guerre ou défi, &

de ne commencer les hostilités que trois jours après. Mais quelle resource contre ceux qui agissaient autrement? On avait même intérêt à ne point s'avertir, parce que le pillage enrichissant, on avait intérêt à se surprendre; & ce désordre regardait particulièrement les parens, qui n'ayant aucun sujet de désiance se trouvaient tout d'un coup attaqués sans avoir eu le tems de songer à se désendre. Pour prévenir cet abus, Philippe-Auguste régla que les parens qui entraient en guerre pour cause de parenté ne pourraient être attaqués que quarante jours après qu'elle aurait été ouverte entre les deux contendans. Ce délai de quarante jours, dont S. Louis renouvella l'Ordonnance, fut nommé la quarantaine le Roi; & voilà ce que pouvait alors, pour le bon ordre, l'autorité du Prince. Le Clergé avec toutes ses excommunications si redoutées, n'avait pas pu davantage. Il crut obtenir beaucoup en assignant dans la semaine certains jours pendant lesquels il ne serait pas permis de poursuivre ses injures particulieres; & ce réglement qu'on décora, pour le rendre plus respectable, du nom saint de Treve de Dieu, sut annoncé même d'après une vision prétendue, & comme un ordre particulier du Ciel. Les Rois fuccesseurs de Saint Louis firent, au sujet des guerres privées, dissérentes Ordonnances que pendant long-temps leur faiblesse particuliere ou celle de leur pouvoir rendit presque toujours inutiles. Peu à peu cependant la puissance royale, en prenant des forces, vint à bout de les faire respecter; & ces milliers de petits tyrans qui voulaient avoir comme elle le droit du glaive, le

FABLIAUX

perdirent insensiblement, sans qu'on puisse assigner l'époque précise où ils cesserent de l'exercer. Il y a des 'Ordon. des exemples que les rômriers ont guerroyé quelquesois Rois de Fr. ainsi que la noblesse 'Des Communes même obtinrent p. viii.

p. viii.

prés. p. zlj. d'assassigner son ennemi.



LA MULE SANS FREIN.

Par Paylans le Mailieres

Ce Conte, ainsi que les deux suivans, a déjà paru, d'après les Manuscrits de M. Sainte-Palaye, dans la Bibliotheque des Romans, mais imité plutôt que traduit. Pour moi, à qui les ornemens étrangers sont interdits, & qui suis sévéremens astreint à la fidélité de la traduction, je le donne ici avec sa phisionomie antique & tous les défauts de l'original.

ARTUS(a), aux fêtes de la Pentecôte, tenait cour pleniere (b) dans sa cité de Carduel (c); & tout ce que ses Etats renfermaient de semmes distinguées, de hauts Barons & de Chevaliers s'y était rendu. Le second jour, au moment qu'on se levait de table, on apperçut au loin dans la prairie une Femme qui paraissait venir vers le Château, & qui était montée sur une mule sans licol & sans frein. Cet objet piqua la curiossité; le Roi, la Reine, tout le monde accourut aux senêtres, & chacun cherchant à deviner, saisait sa conjecture. Quand la puecelle sur plus à portée, on vit qu'elle était

jeune & très-jolie. Tous les Chevaliers aussitôt volerent au-devant d'elle, on l'aida à descendre; mais son visage était mouillé de pleurs & annonçait un grand chagrin.

Introduite devant le Prince, elle le salua respectueusement; & s'étant essuyé les yeux, lui demanda pardon de venir l'importuner de fes douleurs; mais on lui avait pris, disaitelle, le frein de sa mule: depuis ce jour elle pleurait & se voyait condamnée aux larmes jusqu'à ce qu'il lui fût rapporté. Il n'y avait que le plus brave des Chevaliers qui pût le conquérir & le lui rendre; & où chercher ce héros ailleurs qu'à la cour d'un si grand Roi? Elle pria donc Artus de permettre que quelques-uns des braves qui l'écoutaient voulût bien s'intéresser à son malheur. Elle assurait le Chevalier qui consentirait à devenir son champion, qu'il serait conduit sûrement au lieu du combat par sa mule; & pour prix de son courage, elle s'engageait publiquement à devenir sa mie.

Tous allaient s'offrir & briguer l'honneur du choix; mais le Sénéchal Messire Queux (d) parla le premier, & il fallut bien accep-

ter son bras. Il jura donc de rapporter le frein, sût-il à l'extrémité du monde; néanmoins, avant de partir, il exigeait de la pucelle un baiser à compte, & s'avança même pour le prendre. Elle resusa absolument toute avance jusqu'à ce qu'il sût de retour, & lui promit alors non-seulement ce qu'il demandait, mais encore autre chose. Queux voulut bien se contenter de cette parole; il prit des armes, & partit, se laissant conduire par la mule, comme il lui était recommandé.

A peine fut-il entré dans la forêt que des troupeaux affamés, de lions, de tigres & de léopards accoururent avec des rugissemens affreux pour le dévorer. Le pauvre Queux se répentit bien alors de son indiscrette fansaronnade, & dans ce moment il eût pour jamais renoncé de grand cœur à tous les baissers du monde. Mais dès que ces animaux terribles reconnurent la mule, ils se prosternerent devant elle pour lui lécher les pieds, & retournerent sur leurs pas.

Au sortir de la forêt se présenta une vallée, mais si obscure, si prosonde & si noire

que l'homme le plus brave n'eût ofé y entrer sans frémir. Ce fut bien pis encore quand le Sénéchal y eut pénétré, & qu'entouré de serpens, de scorpions & de dragons vomisfant des flammes, il ne marcha plus qu'à la lueur funebre de ces feux menaçans. Autour de lui tous les vents déchaînés mugissaient à la fois, des torrens grondaient comme le tonnerre, des montagnes s'écroulaient avec un fracas horrible; & quoique l'air y fût plus froid & plus glaçant que celui de mille hyvers ensemble, la sueur ruisselait sur tout son corps. Il fortit pourtant, à la faveur de sa monture; & après avoir encore marché quelque tems. il arriva enfin à une riviere large & profonde dont les eaux noires n'offraient ni pont, ni bateau; mais seulement une barre de fer en forme de planche. Queux ne voyant point là de passage, renonça à l'aventure, & revint fur ses pas. Malheureusement il fallait repasser par la vallée & la forêt. Les serpens & les lions s'élançaient sur lui, avec une espece de joie, & il en eût été dévoré mille fois, s'ils l'eussent pu faire sans toucher à la mule.

Du plus loin qu'on l'apperçut venir au Château, on s'apprêta à rire: les Chevaliers s'affemblerent, comme pour le recevoir avec honneur; Artus lui-même vint lui proposer de le conduire au baiser promis; hommes & semmes ensin, chacun le plaisanta; & le malheureux Sénéchal ne sachant plus à qui répondre & n'osant lever les yeux, disparut, & alla se cacher.

La Demoiselle était plus affligée que lui encore: déchue de son espoir, elle pleurait amérement & s'arrachait les cheveux. Le brave Gauvain sut touché de ses douleurs; il s'approcha, lui offrit avec assurance son épée, & promit de tarir ses larmes; mais, comme Messire Queux, il voulut d'avance un baiser. Les dangers étaient connus, les malheurs de la belle augmentés; & comment resuser d'ailleurs un Chevalier si preux dont la valeur, tant de sois éprouvée, inspirait la consiance? Le baiser sut donc accordé, & Gauvain partit à son tour sur la mule.

Les mêmes dangers se représenterent, il n'en fit que riré. Les serpens & les lions vinrent sondre sur lui; il tira son épée, & alallait les combattre: il n'en eut pas besoin; les monstres s'inclinant de nouveau à l'aspect de l'animal se retirerent tranquillement. Enfin il arrive à la riviere, voit la barre, se recommande à Dieu, & s'élance sur ce pont périlleux. Il était si étroit qu'à peine la mule pouvait-elle y poser les pieds à moitié. Tout au tour du héros les vagues écumantes s'élevaient en grondant, & s'élançaient sur lui pour le renverser & l'engloutir; mais il sut inébranlable, & aborda heureusement au rivage.

Là se présenta un château fortifié, garni en dehors d'un rang de quatre cens pieux, en forme de palissades, dont chacun portait sur sa pointe une tête sanglante, à l'exception d'un seul qui, nu encore, semblait attendre cet ornement terrible. La forteresse, entourée de fossés prosonds, remplis par un torrent impétueux, tournait sur ellemême comme une meule sur son pivot, ou comme le sabot qu'un enfant fait pirouetter sous sa courroie. Elle n'avait d'ailleurs aucun pont, & paraissait interdire à Gauvain tout moyen d'exercer sa valeur. Il résolut d'at-

tendre néanmoins, espérant que la forteresse peut-être, dans une de ses révolutions, lui offrirait quelque sorte d'entrée; & déterminé en tout cas à périr sur le lieu, s'il le sallait, plutôt que de retourner honteusement. Une porte s'offrit en esset; il piqua sa mule, lui sit sauter ce large sossé, & se trouva dans le château.

Tout semblait y annonner une dépopulation récente. Des rues vides, personne aux fenêtres, par-tout le silence affreux de la solitude. Un Nain paraît enfin, & le regarde avec attention. Gauvain lui demande quel est son Seigneur ou sa Dame, où l'on peut les trouver, & ce qu'ils exigent. Le Nain ne répond rien, & se retire. Le Chevalier poursuit sa route, & voit sortir d'une caverne un Géant d'une laideur affreuse, les cheveux hérissés, & armé d'une hache. Celuici applaudit à son courage; mais il le plaint d'être venu tenter une aventure, dont l'issue ne peut que lui être funeste, & que la palissade terrible eut du l'avertir d'éviter. Il lui offre ses services cependant, le fait manger, le traite bien, le mene à la cham-

bre où il doit coucher; mais, avant de sortir, il ordonne au héros de lui abattre la tête, en annonçant qu'il viendra le lendemain à son tour lui en faire autant. Gauvain prend son cimeterre, & fait rouler la tête à ses pieds. Mais quel est son étonnement, de voir celui à qui elle appartient la relever, la replacer sur ses épaules & sortir. Il se couche néanmoins, & dort tranquillement, peu effrayé du fort qui l'attend le lendemain. Au point du jour le Géant arrive avec sa hache pour effectuer sa promesse; il éveille le Chevalier; & selon leurs conditions de la veille, lui ordonne de présenter sa tête. Gauvain tend le cou sans balancer; ce n'était qu'une épreuve pour tenter son courage; on le loue, on l'embrasse. Il demande alors où il pourra aller chercher le frein & ce qu'il lui faut faire pour l'avoir. Tu le sauras avant la fin du jour, lui dit-on; mais prépare toute ta valeur; jamais tu n'en eus plus besoin.

A midi, il se rend au lieu du combat, & voit un lion énorme qui, en écumant, rongeait sa chaîne, & de ses griffes creusait la

terre avec fureur. A la vue du héros, le monstre rugissant hérisse sa criniere; sa chaîne tombe, & il s'élance sur Gauvain, dont il déchire le haubert (e). Après un long combat cependant il est tué. Un autre est détaché plus grand & plus surieux encore : il périt de même. Gauvain ne voyant plus d'ennemis paraître, demande le frein. Le Géant, sans lui répondre, le reconduit à sa chambre. Il lui fait servir à manger pour rétablir ses sorces, & lui présente ensuite un autre ennemi.

C'était un Chevalier redoutable; celui-là même qui avait planté les pieux de l'enceinte, & qui de sa main y avait attaché les têtes des quatre cens vaincus. On leur amene à chacun un cheval, on leur donne une forte lance; ils s'éloignent pour prendre carrière, & fondent l'un sur l'autre (f). Du premier choc leurs lances volent en éclats, & les sangles de leurs chevaux se rompent. Ils se relevent aussi - tôt pour commencer à pied un combat nouveau. Leurs armes retentissent sous leur épée redoutable, leur écu étincelle, & pendant deux heures entières la victoire reste incertaine. Gauvain ensin re-

double de courage; il assene sur la tête de son adversaire un si terrible coup, que lui sendant le heaume jusqu'au cercle, il l'étourdit & l'abbat. C'en était sait du Chevalier; il allait périr s'il ne se sût avoué vaincu; & déjà on lui arrachait les lacets de son heaume. Mais il rendit son épée & demanda la vie. Dès ce moment tout sut terminé. Le vainqueur avait droit au frein; on ne pouvait le lui resuser; il ne restait plus que la ressource de l'y saire renoncer lui-même, & ce sut le stratagême qu'on employa.

Le Nain venant le saluer avec respect, l'invita, de la part de sa Maîtresse, à manger avec elle. Elle le reçut parée de tous les attraits que l'art peut ajouter à la beauté, & assise sur un lit (g) magnisique dont les pieds d'argent portaient un pavillon orné de broderie & de pierres précieuses. Elle l'y sit placer à ses côtés, n'eut avec lui pendant le repas qu'une même assiste (h); & après quelques reproches statteurs sur ce courage, qui l'avait privée de tout ce qui pouvait la désendre, sui avoua que sa pucelle était sa sœur, & qu'elle lui avait enlevé le

frein. « Mais si vous voulez renoncer aux » droits de votre victoire, ajouta-t-elle, si » vous voulez vous fixer auprès de moi & » me vouer ce bras invincible dont je viens » d'éprouver la force, ce château & trente- » huit autres, plus beaux encore, sont à » vous avec toutes leurs richesses; & celle » qui vous prie de les accepter s'honorera » elle-même de devenir le prix du vainqueur».

Gauvain ne sut point ébranlé par ces offres séduisantes. Il persista toujours à exiger le frein, & quand il l'eut obtenu, il repartit sur sa mule au milieu des cris de joie d'une soule de peuple qui, à son grand étonnement, accourut sur son passage. C'étaient les habitans du Château qui, confinés jusqu'alors dans leurs maisons par la tyrannie de leur Dame, ne pouvaient en sortir sans être aussi-tôt dévorés par ses lions; & qui, maintenant libres, venaient baiser la main de leur libérateur.

De retour à Carduel, le Chevalier sut reçu de la pucelle avec les transports & la reconnaissance que devait inspirer un pareil service. Elle l'embrassa plus de cent sois, & convint que le héros qui avait tant sait pour elle, méritait bien plus qu'une si saible récompense. Mais elle sit tout préparer aussi-tôt pour son départ. Envain Artus & la Reine la presserent d'attendre que les sêtes sussent sinies; rien ne put la retenir; elle prit congé d'eux, monta sur sa mule & repartit.

Ce Come, qu'avec un peu plus de variété, quelques changemens, & la suppression sur-tout de cette bride ridicule que deux sœurs se disputent sans qu'on sache pourquoi, l'Auteur, je crois, eut pu rendre inseressant, est en petit un vrai roman de Chevalerie; & c'est pour faire connaître à mes Lesteurs le genre de composition de ces longs poemes que j'ai admis ici avec toute teur étendue certains détails que sans cela je n'eusse fait qu'indiquer. De la Férie, des combats incroyables, de grands moyens qui ne produisent que de petites choses; quant aux détails, un Nain, un Géant, des monstres, des entreprises péritleuses, une Belle pour qui le héros expose ses jours sans la connaître, ou qui, devenue sa mie, court les chemins avec lui : voilà à peu-près à quoi se réduisent ces milliers de poèmes, calqués tous sur un même dessin, & qui, malgré tous leurs défauts, offrent quelquefois cependans des morceaux d'imagination très-agréables, &, comme je l'ai dit, possédent particulierement sur-tous le calent d'exciter la suriosité.

NOTES.

(a) Héros fameux dans nos vieux Romans, qui, selon eux, régna dans la Grande-Bretagne, sit beaucoup de conquêtes, & porta au plus haut degré de gloire l'Ordre institué par son pere, des Chevaliers de la Table Ronde, ainsi nommés d'une table mystérieuse que leur avait donnée l'Enchanteur Merlin. Artus possédait une épée magique nommée Escalibor, à qui nulle arme ne pouvait résister; pour enseigne il avait un dragon d'acier qui vomissait des stammes, &c; & malgré toutes ces choses merveilleuses, il sut tué dans une bataille avec un grand nombre de ses Chevaliers. On peut voir dans la Colombiere le nom & les armoiries de ces braves, la merveille du monde.

Theatre d'Hon. t. I p. 136.

(b) Les Rois & les Princes souverains alors ne tenaient pas, comme les nôtres, une cour ouverte dans tous les tems. Enfermés avec leur famille & les officiers de leur maison dans des cités on châteaux, où ils vivaient des différens revenus de leurs domaines, ils ne déployaient leur magnificence qu'en certaines occasions d'éclat. C'était ordinairement aux trois on quatre grandes fêtes de l'année, & ces assemblées se nommaient Cours Plénieres. Des hérauts & des messagers allaient les annoncer dans les villes, & y inviter non-seulement les Barons & Seigneurs relevant du Prince, mais même les étrangers. Outre les sessions & les danses, on y réunissait encore tous les amusemens connus dans

ces siecles, les Ménériers, les Jongleurs, les Jouenrs de Gobelets, les ours dansant, &c. Pendant ce peu de Jours, tout semblait être à l'abandon. C'était une libéralité, ou plutôt une profusion incroyable; des présens sans sin, des distributions d'habits, de l'argent jetté au peuple en criant largesse, &c. Mais malheureusement, comme il arrive toujours, le peuple faisait les frais de la sête; car les vassaux étaient tenus d'offrir un présent à leur seigneur, & la ville où elle se donnait obligée d'en payer une partie.

Les Cours Plénieres duront leur origine à ces Dietes célebres que convoquait Charlemagne pour y délibérer des affaires de les valtes otats, & auxquelles le rondaient des Ducs, des Comtes puissans, suivis d'une cour égale à celle des Rois. Quand Hugues Capet fut monté sur le trône, pour cacher au peuple la faiblesse de sa puissance sous une magnificence apparente il rétablit les Cours Plénieres. Ses successeurs maintinrent un usage qui se trauva bientôt adopté par tous les autres souverains. Saint Louis lui-même, tout modeste & tout économe qu'il était, outrait la somptuosité dans ces jours de représentation. Joinville nomme la Nonpareille la cour pléniere qu'il tint à Saumur quand il reçut Chevalier son frere Alphonse. Mais ces assemblées, même sons les Rois de France les plus puissans, ne forent jamais que l'ombre des cours plénieres de Charlemagne, parce que les grands vallaux qui s'étaient rendus souverains en tenaiont d'autres choz eux, & dédaignaient de fe trouver à celle du Monarque. Charles VII enfin,

sous prétexte des guerres qu'il avait à soutenir contre les Anglais, se dispensa de donner ces sêtes ruineuses, & elles, s'abolirent ainsi.

On verra dans le Fabliau de la Cour du Paradis une image, & dans celui du Siege Prêsé & Rondu, des détails d'une cour pléniere.

- (c) Les Romanciers donnent au Roi Artus quatre de ces cités, Caramalot, où était la fameuse Table Ronde, Carlion, Caradigan & Carduel; & c'est de-là que partent presque toutes les avantures des Romans.
- (d) C'est le Thersite de nos Romanciers qui n'en parlent que pour le rendre ridicule. Il était stere de lait d'Artus, qui le sit son Gonsanonier & son Sénéchal; c'est-à-dire, qu'il portait en guerre la lance qui servait d'enseigne au Prince, & qu'il était le Grand-Maître de sa Maison; caustique d'ailleurs & médisant, grand sansaron, grand servailleur & toujours battu.
- (e) Piece de l'armure défensive, faite de chaînons on de mailles de fer, d'où elle était nommés aussi cotte (habit) de mailles. Elle eut d'abord la forme du sarrau de nos rouliers, se serrait sur le corps avec une ceinture, se ne descendait qu'aux genoux, ce qui suffissit dans les combats particuliers où il était désendu de frapper ailleurs qu'entre les quatre membres. Bientée on y ajouta des gants se des chausses saites de la même matiere. Il y avait aussi un chaperon on capuchon qu'on relevait sur la tête pour la couvrir; de saçon qu'un Chevalier qui portait le haubert n'avait absolument de découvert dans tout le corps entier que le

visage. Afin d'empêcher les impressions que ce treillis de ser devait laisser sur la peau, on avait soin de se matelasser en dessous. Malgré ces précautions cependant il en laissait encore; ces marques s'appellaient camois, & on les faisait disparaître par le bain.

Le haubert était à l'épreuve de l'épée : quelques lourdes qu'elles fussent alors, il y avait peu d'hommes assez vigoureux pour pouvoir l'entamer, & c'est-là une des prouesses que les Romanciers prêtent à leurs héros. L'effort de la lance était plus à craindre; elle pouvait blesser, soit en perçant les mailles, soit en les enfonçant dans le corps. On y avait pourvu par une espece de camisole épaisse & fortement rembourée qu'on nommait gambeson, gambison, gaubeson ou auqueton; & ordinairement, en outre, par une plaque de fer ou cuirasse nommée plate, qui s'appliquait immédiatement sur la pequ. L'avantage de cette armure, qui fut en usage pendant deux cens ans, & que les curieux peuvent aller voir encore au Garde-Meuble du Roi, était tel que les Chevaliers se l'attribuerent exclusivement, & la défendirent aux simples Ecuyers, comme s'ils eussent voulu être les seuls invulnérables. Cependant, malgré sa bonté, elle était si incommode par la chaleur des garnitures qu'elle exigeait, que vers la fin du treizieme siecle. l'on commença à y renoncer pour en prendre une de fer plein, composée de différentes pieces adaptées aux différentes parties du corps. Celle-ci, sous Philippe de Valois, était presque généralement en usage. Mais, outre la difficulté de bien faire jouer toutes ces pieces

entre elles pour se prêter aux mouvemens du corps, elle eut bientôt un autre inconvénient; ce fut le poids énorme qu'elle aquit, à mesure que l'usage des armes à feu s'étendant, il fallut la fortifier; poids qui devint tel à la fin que la Noue ' l'appelle une enclume, & qu'à . Dife. Potrente-cinq ans, dit-il, un jeune homme est estropié des épaules. On l'abandonna enfin comme l'autre; & malgré l'Ordonnance de Louis XIII, pour enjoindre à tout gentilhomme, sous peine de dégradation, & à tout soldat, sous peine de punition corporelle, de porter des armes défensives, on ne les a point reprises; & malheureusement pour le courage, on n'y a point suppléé.

En route le haubert se roulait & se portait en trousse. Les Baronnies, dans quelques Coutumes, sont appellées Fiefs de Haubert, parce qu'on était obligé de les desservir avec le haubert, le heaume, l'écu & les armes complettes du Chevalier.

(f) Je demande pardon de la multiplicité de ces notes & de la longueur de quelques-unes; mais il s'agit ici d'usages abolis depuis long-tems, inconnus à la plupart de mes lecteurs, & qui se rencontrant fréquemment dans le cours de cet ouvrage, ne seraient, sans ces explications préliminaires, jamais entendus.

Ce duel des deux Chevaliers est ce qu'on appellait alors joute; c'est-à-dire, un combat à cheval, dans lequel deux rivaux, après avoir pris carriere, fondaient l'un sur l'autre de toute la roideur de leur course, & cherchaient à se renverser avec la lance. La distance stait ordinairement de la portée d'un trait d'arbalête. Le grand art de ces combats consistait à savoir opposée adroitement son écu pour parer le coup, & sur-tout à se bien tenir en selle; sans cela on risquait d'être enlevé & jetté quelquesois à huit ou dix pas au loin, brisé par la chûte, hors d'état de se relever par la pesanteur des armes, & à la merci du vainqueur quand le combat était à outrance. Souvent le cavalier se trouvait renversé avec son cheval, & c'est ce qui arrivait aux jostteurs habiles. Dans ce cas, s'il ne vidait pas les arçons, il n'était pas censé vaincu. Aussi avait-on sévérement défendu de se faire lier ou attacher à la felle, & était-il enjoint dans les tournois aux hérauts de s'en assurer par les visites les plus exactes.

Les lances étaient d'un bois souple & en même tems léger, tel que le frêne, l'orme, &c. Comme elles se brisaient ordinairement dès la premiere course, ce combat durait sort peu; & à moins qu'on n'en reprit d'autres, il fallait en venir à l'épée.

Ces épées étaient de la longueur du bras, larges de trois doigts, afin que la pointe ne pût pas entrer par la visiere du heaume, & si pesantes que, pour donner un grand coup, on les levait à deux mains. Ce n'était presque que des barres de ser, avec un tranchant mousse des deux côtés, & une pointe un peu arrondie. Le P. Mabillon, qui a eu la cursosité de saire peser cesse qu'on prétend avoir appartenu à Ogier le Danois, l'un des preux de nos vieux romans, dit que son poids est de cinq livres un quart, & que la lame a trois pouces de large vers la garde, & un & demi vers la pointe. Au

reste, on juge que pour fracasser toutes ces armes de ser, la trempe des épées devait être excellente. Les plus renommées venaient d'Altemagne.

L'écu des Chevaliers, scutum, était ordinairement un bouclier de sorme à pen-près triangulaire, large par le haut pour couvrir le corps, & se terminant en pointe par le bas, asin d'être moins lourd. On les faisait de bois qu'on recouvrait avec du cuir bouilli, des nerss ou autres matieres dures; mais jamais de ser ou d'acier. Seulement il était permis, pour les empêcher d'être soupés trop aisément par les épées, d'y mettre un cercle d'or, d'argent ou de ser qui les entourât. C'est ce cercle que le Poète sait étinoeler dans son Fabliau.

La piece de monnie à laquelle nous donnons aujourd'hui le nom d'écu, n'a été ains appellée que parce qu'elle portait l'empreinte de l'écu du Prince. Il y avait aussi des écus ronds, & d'autres quarré-longs & concaves, de la sorme à peu-près de nos tuiles saitieres

On a vu plus haut que le haubert couvrait tout le corps. Il ne restait à couvrir que la tête, & c'est ce que faissit le heaume, sorte de casque sermé qui l'enveloppait toute entière. Il ne laissait, pour voir & respirer, qu'une petite ouverture ou grille pardevant, qu'on nomma par cette raison visiere ou ventaille; laquelle étant à coulisse, & pouvant glisser sur le front du easque, se levait quand on voulait prendre l'air.

Pour le souvenir & l'empêcher d'être brisé par les épées, par les haches & les massues, on le sortifiait en dedans avec plusieurs corcles de ser, (c'est un de ces

cercles qu'atteint l'épée de Gauvain;) & comme les mouvemens violens d'un combat n'eussent pas manqué de le déranger, on l'assurait sur la tête en l'attachant au haubert par le bas avec des lacets. Ainsi, quand on avait renversé un Chevalier, comme il était cependant encore invulnérable, on cherchait à soulever les pans de son haubert pour lui percer le ventre, ou à lui arracher son heaume en cassant les lacets, asin de découvrir le cou & de pouvoir l'égorger. On se servait pour cette derniere opération d'un petit poignard qu'on portait au côté droit; & qu'on nommait misericorde, parce que, quand il était une sois tiré, si le vaincu ne criait pas miséricorde, il était mort.

La forme des heaumes a beaucoup varié. Sous Saint Louis, tems où presque tous nos Fabliaux ont été composés, on s'avisa de les faire plats par le haut. Mais comme on s'apperçut ensin que le coup ne pouvant glisser & tombant à plomb, ne perdait rien de sa force, & devenait dangereux, on les arrondit. Dans la suite on y ajouta un timbre, un cimier, des plumes, &c. Paris était renommé pour la fabrique de cette armure; & une de ses rues s'appelle encore aujourd'hui de la Heaumerie, du nom de la sorte d'ouvriers qui alors l'occupaient. Il y avait de ces heaumes qui étaient relevés en or & garnis de pierreries.

(g) On verra par plusieurs endroits des Fabliaux que la coutume de manger sur des especes de lits, à la maniere des anciens, subfishait encore. On s'en servait aussi pour la conversation, & peut-être est-ce à ces lits qu'ont succédé

fuccédé nos chaises longnes, nos lits de repos, sophas, ottomanes, &c.

(A) L'usage de faire manger avec soi quelqu'un dans son assiette, était la plus grande marque d'amitié qu'on pût donner : de-là cette expression, manger dans la même écuelle pour être ami. Dans les grands repas on était réuni deux par deux, & les deux personnes qu'on avait miles ensemble n'avaient qu'une même assiette ou un seul plat. La galanterie du maître du logis confistait à savoir bien arranger son monde; & peutêtre les avantages qui en résultaient quelquesois, serontils regretter cette coutume à quelques-uns de mes lecteurs ': Y eut huit cens Chevaliers séant à table ; & si 'Perces. vol. n'y eust celui qui n'eust une dame ou une pucelle à son écuelle. Dans Lancelot du Lac, une dame que son mari "jaloux fait manger à la cuifine, dit que grand "Ibid.t. II. zems y a que Chevalier ne menja en son écuelle. Un fol. 60. Fabliau que je supprime, parlant d'un oncle qui était amoureux de sa niece, dit:

> Et a fachiez que chascun jour En une écuelle menjoient. Manusc. de la Bibl. du Roi, nº 7588.



LE CHEVALIER A L'ÉPÉE.

Quelou'un aime-til joie & déduit? Qu'il vienne à moi, & qu'il écouté l'aventure de ce bon Chevalier qui fut l'ennemi des traîtres & des lâches, & qui maintint toute sa vie honneur, prouesse & loyauté; c'est Monfeigneur Gauvain (a).

Après ce début pittoresque, l'Auteur sait un reproche à Crestien de Troyes (b), dont la plume a célébré tant de Chevaliers de la Table Ronde, d'avoir oublié celuici. Il veut réparer, dit-il, l'injure faite à la gloire de ce héros. Il chantera au moins quelques-unes de ses actions, puisqu'il est impossible de les raconter toutes; & sans un plus long préambule, il entre en matiere.

Artus habitait Carduel avec la Reine son épouse, Gauvain son neveu, & un certain nombre de Chevaliers. On entrait dans le printemps: le jour étoit extrêmement beau. Gauvain, dans le dessein d'en profiter, demanda son cheval, & après avoir chaussé ses éperons d'or (c), sans autres armes que son épée, sa lance & son écu, il prit le chemin

de la forêt. La beauté du ciel, le chant des oiseaux, la fraîcheur de la verdure naissante le plongerent insensiblement dans une douce rêverie; il s'y abandonna quelque temps, & n'en sortit que pour s'apperçevoir qu'il s'était égaré. La nuit qui allait le surprendre dans le bois, l'inquiétait beaucoup. Il retourna donc sur ses pas, suivir, quitta, reprit diverses routes, & ne sit que s'égarer encore plus.

Il était dans cet embarras, quand ses yeux entrevirent au loin à travers les arbres, la lueur d'un grand seu. Arrivé plus près, il vit un cheval attaché à une branche, & près du seu un Chevalier assis. Il l'aborda aussi-tôt pour le supplier de vouloir bien lui enseigner la route de Carduel. Le Chevalier s'osfirit à le conduire lui-même au Château, dès que le jour le leur permettrait; & en attendant il le pria d'agréer qu'il lui sît compagnie. Gauvain descendit donc de cheval, il s'enveloppa dans son manteau, & prenant place auprès de l'inconnu, se mit à causer avec lui. Naturellement droit & loyal, il déploya dans cet entretien sa franchise ordi-

naire; l'autre au contraire ne cherchait qu'à le tromper: & vous en verrez bientôt la raison. Enfin après quelque temps de conversation, le sommeil les gagna, & ils s'assoupirent jusqu'à ce que le jour vint les réveiller. « Nous sommes assez loin de Carduel, dit » alors le Chevalier, & vous n'avez point » soupé; mon Château est à quelque pas d'ici, » acceptez sans façon un repas sans apprêt » & offert avec amitié ». Gauvain ne se fit pas prier; l'on partit : mais à peine furent-ils sortis de la forêt que l'inconnu demanda la permission de prendre les devants: « je n'ai personne, dit-il, qui puisse aller » annoncer votre arrivée (d); fouffrez que » je vous quitte un instant pour m'aquit-» ter de ce devoir. Vous voyez mon manoir » fur la croupe de cette montagne au bout » du vallon: c'est-là que je vous attends ». En disant cela, il partit au galop, & Gauvain qui n'avait pas sur cette offre si généreuse le moindre soupçon, le suivit tranquillement au pas.

A quelque distance, celui-ci rencontra quatre bergers qu'il salua. L'air noble du héros,

cette prévenance de sa part les intéressa en fa faveur: beau Sire! s'écria l'un d'eux. vous ne méritez pas d'aller à la mort. Le Prince ne fit point d'abord attention à ce discours, & il continuait sa route: mais tout-à-coup il s'arrêta par réflexion, & revint sur ses pas pour demander aux Pasteurs l'explication des paroles sinistres qu'il veneit d'entendre: ils répondirent naivement que. s'ils l'avaient plaint, c'est qu'ils voyaient souvent de braves Chevaliers se rendre, comme lui, au Château, & que jamais ils n'en avaient vu revenir aucun. Gauvain étonné, fit sur cela diverses questions auxquelles ils ne purent satisfaire; car comme personne n'avait pu dire ce qui lui était arrivé, on ne pouvait guere en parler que d'après des bruits & des foupçons. Ils lui apprirent seulement, & d'après ces bruits, que le Chevalier ne voulait être contredit en rien; que sa coutume était de lasser par les épreuves les plus dures, ceux qu'il pouvait attirer chez lui, & qu'à la moindre réfistance de leur part, il les faisait égorger.

Ces avis donnés avec l'air & le ton de la vérité, étaient faits pour effrayer; & Gau-

vain hésita quelque temps s'il ne retournerait point sur ses pas. Mais le peu de soi dû à de pareils propos, tenus malicieusement peutêtre pour tenter son courage, la crainte surtout qu'on ne pût lui reprocher un jour d'avoir manqué à sa parole, & tremblé une sois dans sa vie, lui sermerent les yeux sur le danger, & il résolut de tenter l'aventure.

On l'attendait au Château. Dès qu'il parut, tout ce qui l'habitait, & le Seigneur lui-même, accoururent au-devant de lui avec les apparences du plaisir & de la joie : on prit fon cheval, on le désarma, & le Chevalier le conduisit par la main dans une salle richement ornée, où il le fit asseoir en attendant qu'on servît. « Beau Sire, lui dit-il, soyez ici » à votre aile, & si quelque chose y déplaît » à vos yeux, dites-le en Maître; car vous » l'êtes dès ce moment, & tout y est à vous ». Gauvain n'avait pas oublié l'avis des Bergers, il trouva tout bien. Un moment après le Châtelain rentra avec une Demoiselle d'une beauté éblouissante (e). C'était sa fille : il lui ordonna d'obéir en tout aux volontés de son hôte, & pour qu'il ne s'ennuyât pas, la laissa seule avec lui.

Ce discours, cette conduite, cette belle fille sur-tout, avaient tellement troublé le prince qu'il fut quelque temps sans parler. Revenu un peu à lui, sa situation ne lui parut pas médiocrement embarrassante : il se voyait ensermé avec la fille de son hôte, & craignait de lui faire ou trop ou trop peu de politesses. Il se hasarda pourtant à lui offrir l'hommage de sa valeur, & la pria de permettre qu'il fût son Chevalier. A travers tout cet embarras & cette circonspection, la jeune Beauté lut sans peine dans les yeux de Gauvain l'impression qu'elle lui avait faite. Elle se sentait de son côté quelque penchant pour lui, & avait été frappée de sa bonne mine. Néanmoins la crainte de son pere combattait dans son ame l'intérêt que lui inspirait l'aimable étranger. & elle n'osait l'en instruire. L'amour l'emportant enfin, après lui avoir fait jurer un fecret inviolable, elle l'avertit, comme avaient fait les Bergers, de ne jamais contredire son pere, & lui recommanda sur toutes choses de la respecter. « Vous l'avez entendu, dit» elle, m'ordonner de vous obéir en tout; » gardons-nous-en bien, vous ne seriez déja » plus, si vous eussiez rien exigé».

Le Chevalier rentra pour conduire son hôte à table. « Quand j'ai un convive chez » moi, dit-il, en s'asseyant, s'il est curieux » de ne pas me déplaire, je veux qu'il y » ordonne, qu'il se fasse servir, & se plaigne » ensin comme s'il était chez lui ». D'après cette déclaration il offre de tout à Gauvain, le fait boire largement, & le questionne sur chaque plat. Celui-ci boit & mange sans replique, & vous vous doutez bien qu'il trouve tout excellent. On va même jusqu'à lui proposer la pucelle pour mie; il ne sait pas la moindre objection, remercie & l'accepte.

Après le repas, le Châtelain qui voulait aller au bois à son ordinaire pour chercher aventure, se sit seller un cheval; mais avant de partir, il commanda expressement à son hôte de l'attendre, & lui désendit, sous peine de la vie, de quitter le Château sans sa permission. Il lui laissa cependant sa sitle pour l'amuser, car il voulait sur-tout qu'il s'amusât. Gauvain interdit, ne savait que pen-

de brutalité. Néanmoins comme il était de fon naturel franc & loyal, il cherchait à tout cela des excuses, & ne pouvait croire qu'un homme qui, de son plein gré, l'avait invité chez lui, & qui l'y traitait si bien, pût songer à le trahir. La Demoiselle dont la tendresse commençait déja sérieusement à s'allarmer, était plus inquiete que lui encore. Elle eût voulu connaître tous les piéges qui le menaçaient, afin de l'en instruire & de lui apprendre à les éviter: elle lui répétait au moins de se bien tenir sur ses gardes, & lui recommandait sur-tout d'aquiescer sans résistance à tout ce qu'on lui demanderait.

A souper recommencerent les mêmes importunités que le matin. Mais ce sut bien un autre étonnement quand on se leva de table, & que le pere donnant ordre qu'on lui dressât un lit dans la salle, destina le sien pour l'étranger & pour sa fille. A ce discours, Gauvain ouvre de grands yeux; il craint d'être tué s'il resuse, d'être tué s'il accepte, & n'a pas la sorce de répondre. Sans attendre son aveu, on le conduit dans la chambre

avec la pucelle. Douze bougies (f) y font allumées; & pour qu'il puisse jouir toute la nuir des charmes de la compagne qu'on lui destine, il lui est expressément désendu de les éteindre: on l'enferme après cela, & la clé est emportée. La Demoiselle se couche donc, & Gauvain se place à ses côtés. Quelques dangers qu'on lui eût annoncé jusqu'alors, le péril s'oublie aisément en pareille eirconstance. Il allait manquer de mémoire; tout-à-coup on l'arrête : je ne suis pas ici sans garde, lui dit-on. Ce mot de garde, l'étonne, il promene ses yeux dans la chambre, & ne voit rien; mais on lui fait remarquer près de la fonêtre une épée suspendue. » Cette épée est enchantée, dit la Demoi-» felle, elle me garde & veille sur moi, & » c'est la derniere épreuve que réserve mon » pere à ceux qui ont eu le bonheur d'é-» chapper aux autres. A l'instant même qu'on » s'oublie, elle fort du fourreau, & vient per-» cer le coupable. De plus de vingt Chevaliers, » qui, comme vous, sont entrés dans ce lit, » aucun n'en est sorti vivant. O mon bel » ami, de grace, ne vous exposez pas à

» leur fort, & n'allez pas me coûter des lar-» mes qui ne finiraient qu'avec ma vie. » A ce discours s'augmenta encore la surprise de Gauvain. Jamais il n'avait entendu parler de pareille aventure; & elle lui paraissait si étrange qu'il ne pouvait y croire, & qu'il alla même jusqu'à la regarder comme une ruse adroite de la pudeur aux abois. Déja il s'apprêtait à l'éprouver: foudain la fille fait un cri, & l'épée, tombant comme la foudre, vient blesser le prince, & retourne à sa place. Il reste éperdu, & presque interdit. Sa compagne lui fait un tendre reproche sur le danger auquel il s'est exposé, elle le félicite de n'avoir mérité qu'une légere blessure, & l'exhorte à se livrer comme elle au sommeil.

Mais les bougies brûlaient toujours, & l'épée enchantée ne punissait pas les regards. Cette clarté cruelle faisait le supplice de Gauvain; bientôt il ne sut plus le maître de commander à sa contrainte. En! que dirait-on d'ailleurs à la cour d'Artus, d'un Chevalier à qui sut offerte la plus douce des aventures, & que la crainte du danger arrêta? Qu'y penserait-on de cette épée incroyable que per-

fonne ne conduisait? Que de railleries! que de reproches!.... C'en est fait, il aime mieux mourir. Mais déja l'épée vole, elle send l'air, & le sang coule de nouveau. Après cette seconde leçon, vous devinez aisément que le Prince ne se plaignit plus de la clarté des bougies, & que pendant toute la nuit, quelque longue qu'elle lui parût, les railleries de la cour d'Artus ne surent pas ce qui l'occupa davantage.

Le pere, quoique par un autre motif, n'avait pas dormi plus que lui. Il était inquiet du fuccès de fa cruelle épreuve, & n'attendait que le jour pour s'en éclaircir. Quelle fut fa surprise, quand il vit l'étranger vivant! Par ma foi, répond Gauvain:

Sacher fait
Sachiez que je n'ai chose fet

quoi doive mis
Par coi je doie estre à mort tret.

La couverture sanglante & percée le trahissait cependant, & malgré la prétendue sagesse dont il se vantait, il se vit obligé d'avouer la vérité. On lui demanda son nom, ce nom si célébre & illustré déja par tant d'exploits. Le Châtelain alors parut saiss de respect, & il avoua,

malgré lui, à son tour, que l'enchantement de l'épée venait de finir «. Elle devait épar» gner, dit-il, le meilleur & le plus preux
» de tous les Chevaliers: c'était-là l'époux que
» je destinais à ma fille, & il en a coûté,
» pour le rencontrer, la vie à plusieurs bra» ves; mais puisqu'elle l'a trouvé ensin, ac» ceptez sa main avec ma terre & mon Châ» teau ».

Lors l'en a Gauvain mercié; je fuis \
Sire, dit-il, bien sui payez

De la Pucelle seulement.

On sut aussi-tôt dans les environs qu'un Chevalier était venu, que l'épée redoutable avait épargné. De toutes parts on accourut pour le féliciter, & sa victoire sut célébrée le jour même par une sête & des divertissemens. Après le festin, les Ménétriers entrant dans la salle, la firent retentir du son des violons, des slûtes & des chalumeaux: d'autres chanterent en s'accompagnant de la vielle ou de la harpe. Ceux-ci lurent des Romans, ceux-là conterent des Fabliaux (h); & pendant ce temps les conviés s'amusaient aux

échecs ou à d'autres différens jeux (i). Les plaifirs furent ainsi prolongés jusqu'à la nuit que tout le monde se retira pour dormir. Quant aux deux amans, ils furent conduits en pompe dans cette même chambre où ils avaient été ensermés la veille; & comme cette sois-ci l'un n'eut point l'épée stale à craindre, l'autre n'eut pas non plus de représentations à lui faire.

Après avoir resté quelque temps dans le Château, uniquement occupé de ses plaisirs, Gauvain songea cependant à son départ. Une absence aussi longue pouvait causer des inquiétudes au Roi son oncle: il prit donc congé du pere, & partit avec sa Mie pour Carduel. Elle montait un joli cheval richement enharnaché. Lui, armé comme quand il était venu, l'accompagnait monté sur son grand palefroi. Mais ils avaient à peine fait cent pas que la Demoiselle s'arrêtant tout-àcoup avec une sorte de colere, se plaignit d'avoir laissé au Château deux levriers qu'elle avait nourris, & qu'elle aimait beaucoup: l'Amant empressé retourna aussi-tôt, il les ramena, & l'on continua de marcher.

Au milieu de la forêt environ s'offrit un Chevalier armé de toutes pieces, & qui voyageait seul. Le Prince s'apprêtait à le saluer. quand celui-ci poussant brutalement son cheval entre les deux Amans, saisst par le frein celui de la Demoiselle, & s'en fit suivre. Je n'ai pas besoin de vous dire quelle fut la colere de Gauvain; mais avec une épée, une lance & un écu, que pouvait-il contre un homme invulnérable (k)? Il s'avança vers lui cependant, & avec un ton de fierté menaçante: « Vassal (1), s'écria-t-il, vous venez » de commettre l'action d'un lâche: si vous ne » l'êtes pas, quittez vos armes, ne gardez » que celles que j'ai, ou donnez-moi le tems « d'en trouver de pareilles aux vôtres; & » alors disputez - moi ma Maîtresse, si vous » l'osez ». Le Chevalier répondit froidement: « Vous pouvez sans crainte m'insul-» ter; je suis armé, vous ne l'êtes pas; & » j'ai sur vous trop d'avantage; mais, écou-» tez-moi : cette femme est votre Maîtresse. » dites-vous; sans doute, parce que vous » vous en faites suivre! Eh bien, je vais » l'emmener à mon tour, & elle sera la

» mienne. Au reste, pourquoi nous battre, » & ne pas nous en rapporter à elle, puis-» que c'est d'elle qu'il s'agit ? Eloignons-nous » tous deux, laissons-la choisir, & suivre ce-» lui à qui elle croira devoir donner la préfé-» rence. Si elle retourne à vous, j'y renonce » & vous quitte; mais si elle vient à moi... » Oh! de tout mon cœur, dit Gauvain, qui, » sûr de sa mie, ne croyait pas que pour » l'univers entier elle eût même hésité un » seul instant : ça, la Belle, jugez-nous, & » prononcez ». A ces mots, ils s'éloignent; elle les regarde tous deux, les examine, balance; or devinez quel fut fon choix $\{...(m)\}$ elle se décida pour l'homme qu'elle n'avait jamais vu. Le héros fut humilié; mais il était. si modéré & si sage, que, malgré toute sa colere, il ne dit mot, & reprit sa route (n)

La Demoiselle, quand elle eut fait quelques pas, s'apperçut que les levriers le suivaient. Elle voulut les ravoir, & exigea de son nouvel Amant qu'il allât les reprendre. « Lorsqu'il » s'est agi de ma Maîtresse, répondit Gauvain au Chevalier, vous avez exigé qu'on » s'en rapportât à elle & qu'elle sût libre » de

» de choisir. Il s'agit des chiens maintenant;
» eh bien, appellons-les, & qu'ils soient de
» même à celui de nous deux qu'ils suivront ». La proposition était si raisonnable qu'on ne
pouvait s'y resuser sans injustice. Les levriers furent appellés, & ces animaux sideles accoururent aussi-tôt à la voix de celui qu'ils
avaient vu au Château. « Ami, ajouta le
» Prince, je viens de recevoir une leçon
» que probablement on vous rendra bien» tôt; mais auparavant apprenez de moi qu'on
» voit tous les jours des ingrates trahir
» ceux qui ont tout fait pour elles, & qu'on
» n'a point vu encore un maître délaissé par
» le chien qu'il a nourri (0).

Le Chevalier ne répondit rien, & s'en retourna. Mais quand la Demoiselle le vit revenir seul, elle entra en sureur, & lui déclara que s'il ne lui rendait ses levriers, elle ne vou-lait le revoir de la vie. Il galoppe donc de nouveau après Gauvain, la lance en arrêt. Le Prince, sorcé de se désendre, se couvre adroitement de son écu, & en même tems il porte au ravisseur un tel coup de la sienne, qu'il l'enleve hors de la selle. Il saute ensuite

à terre, met l'épée à la main, lui souleve les pans du haubert, & lui perce le flanc; puis appellant les chiens, il remonte tranquillement sur son cheval. La Demoiselle s'était approchée pour voir le combat. Sans resfources par la mort de celui à qui elle venait de se donner, elle se jette en larmes aux pieds de Gauvain, lui demande pardon, & le conjure de ne pas l'abandonner seule, aux approches de la nuit, dans cette forêt. « Je » vous laisse où vous m'avez laissé, répondit-» il; avec les talens que je vous connais, » vous faurez y trouver compagnie; adieu». Alors il la quitta, & il arriva le soir à Carduel, où il raconta son aventure, que l'on eut soin d'écrire aussi-tôt.

NOTES.

⁽a) Ce Gauvain, le héros du Conte précédent & de celui-ci, était le neveu, le conseiller & le bras droit d'Artus. Il fut l'un des plus fameux Chevaliers de la Table Ronde. Nos vieux Romanciers ne le désignent que sous le nom du Sage Gauvain. On va voir qu'elle était la sagesse de ces tems-la.

i (b) Poëto qui florissait vers l'an 1168, Auteur de

plusieurs Romans en vers sur les Chevaliers de la Table Ronde, dont plusieurs nous sont parvenus manuscrits. Chrétien fut surnommé de Troies, de la ville sa patrie. C'était assez l'usage des Poètes de prendre le nom du lieu de leur naissance; on peut le voir par la liste des Fabliers, & l'on en trouve des exemples parmi les gens de Lettres, jusques dans le siecle dernier.

Fauchet & la Croix du Maine ont attribué à Chrétien, le Chevalier à l'Epée; il ne fallait que lire ce préambule pour être convaincu du contraire.

- (c) Les épérons d'or ou dorés étaient le figne distinctif des Chevaliers: les Ecuyers ne pouvaient en porter que d'argent. Dans les commencemens de la Chevalerie, ce ne sut que des especes de poinçons qu'on faisait tenir en les enfonçant par une de leurs pointes dans le talon du soulier'. Un sceau d'Alain Fer- 'Nouv. Dipt. gent, Duc de Bretagne en 1084, le représente avec ces sortes d'éperons. A ces pointes meutrieres on substitua ensuite une molette qu'avec le tems on agrandit au point que vers le tems de Charles VII, elle eut la largeur de la main, sans compter une branche d'environ un demipied de longueur. Quand quelqu'un recevait la Chevalerie, la premiere piece de l'armure qu'il commençait à prendre étaient les éperons d'or; & ordinairement le Roi ou le Prince qui la lui conférait les lui, chaussait de sa propre main. Quand on le dégradait, la premiere cérémonie était de les lui couper ou de lui faire chausser ceux d'argent.
 - (d) Ceci était en usage lorsqu'on voulait recevoir avec

distinction quelqu'un que l'on considérait. Alors nonseulement tous les domessiques, comme on le verra dans le Fabliau, mais la maîtresse même du logis & ses selles venaient au devant du Chevalier. Elles lui tenaient l'étrier pour l'aider à descendre, le désarmaient ellesmêmes, & lui donnaient de ces habits commodes que l'on tenait en réserve dans les Châteaux pour ces occasions. On en verra plusieurs exemples dans la suite; les Romans en sourmillent.

Le château du Chevalier est représenté sur une montagne. Dans un tems où les armes à seu & l'artillerie n'existaient pas encore, c'était la situation la plus savorable : on ne pouvait gueres prendre ces sorteresses que par la famine. Le même principe a sait bâtir sur des hauteurs, la plupart des villes anciennes.

(e) Ici est le portrait de la Demoiselle; & ce portrait, ainsi que plusieurs autres qu'on verra dans la suite, montre qu'on avait alors sur la beauté les mêmes idées à peu-près que nous avons encore aujourd'hui. L'Auteur a grand soin de répéter que son héroine était blonde. C'était le genre de beauté qu'on estimait le plus. Tous les Chansonniers, les Romanciers, les Poètes de ce tems ne célébrent presque jamais que des blondes; & ce préjugé subsistait encore tellement sur la fin du quatorzieme siecle, qu'Eust Deschamps', qui écrivait alors, compte parmi les soins qu'exige l'éducation de l'enfance celui de rendre les cheveux blonds. Plusieurs siecles après, quand la mode des perruques s'établit, les perruques du bel air pendant long-tems surent les blondes, Au reste, on sait

Poésies manus c. que telle était la couleur des anciens Gaulois, qui; selon Pline, employaient même une composition pour la rendre plus soncée: que c'était celle des Barbares qui vinrent conquérir la Gaule; & personne n'ignore que les hommes par toute la terre n'attachent la beauté qu'aux traits qu'ils ont reçus de la nature. Ce n'est que peu à peu, & par le commerce, par les guerres, les immigrations, les conquêtes, &c. que les peuples bruns des provinces méridionales de l'Europe, se mélant insensiblement dans toute la France, en ont altéré la couleur originelle.

(f) Il y a dans l'original douze cierges; c'est le mot dont se servent toujours les Fabliers & les Romanciers. Je ne me rappelle pas d'avoir lu celui de bougies dans les poésies de ce tems, & ne l'ai remarqué pour la première sois que dans une Ordonnance de Philippele-Bel en 1313, concernant les Epiciers, par laquelle il leur est désendu de mêter du suif dans la cire des bougies.

Ordonn.des

(g) Le mariage dans l'original n'est pas tout-à-sait tom. La aussi solemnel que je le sais ici; mais j'ai craint d'ossrir un tableau qui eût révolté. Le pere y dit à Gauvain que, puisqu'il a mis à sin l'aventure, son château, sa sille & l'épée sui appartiement. Telles étaient alors les soix des combats. Tout ce qui faisait l'objet ou le prix d'une entreprise appartenait de droit au vainqueur; les poésies du tems en offrent mille preuves. C'était la saute du Chevalier d'avoir risqué sa fille. Cependant quoiqu'on n'eût pas alors tout-à-sait les mêmes idées qu'aujourd'hui.

sur les bâtards, quoique les Romans présentent beaucoup d'exemples de parens qui s'applaudissent d'en recevoir de leurs filles qand les peres étaient de grands hommes, quoique la plupart de ces héros fabuleux soient dits l'être eux-mêmes; pour l'honneur de ces siecles, j'aime à croire qu'une pareille dépravation n'a jamais existé que dans les Romans, & qu'en tout tems les hommes ont eu trop d'intérêt à accréditer les mœurs & la vertu pour avoir attaché l'honneur au libertinage & la probité à la prostitution.

Dans les Contes du Serrail, attribués à Mademoifelle Fauque, il y a un Géant cruel qui ayant conduit chez lui deux jeunes freres, les envoie de même coucher avec ses filles, dans l'espérance que pendant la nuit elles les massacreront. Mais ce sont eux qui les tuent, & ils ont ensuite différentes aventures qui ne ressemblent plus à celles de Gauvain.

(h) Il a été déjà parké de ces troupes de musiciens ambulans qui dans les grandes sêtes, dans les cours plénieres, & aux mariages, accouraient amuser la noblesse. Cette profession que la misere, le libertinage & la vio vagabonde de ces sortes de gens, avaient fort décriée, exigeait pourtant une multiplicité de connaissances & de talens qu'on aurait aujourd'hui de la peine à trouver réunis, & qui ont bien plus droit d'étonner encore dans un secle d'ignorance; car outre toutes les chansons anciennes & nouvelles, les historiettes courantes, les contes & fabliaux qu'ils se piquaient de savoir, outre les romans du tems qu'il leur fallait connaître & posséder en partie,

ils pouvaient déclamer, chanter, composer en musique, jouer de plusieurs instrumens & accompagner; souvent même ils étaient auteurs, & faissient eux-mêmes les pieces qu'ils débitaient. Tels ont été Rutebeus & Baudouin de Condé, dont les noms se trouvent parmi ceux des Fabliers. Ensin il y en avait qui, à tous ces talens, joignaient la science de l'escamotage, de la jonglerie & de tous les tours connus: on en verra la preuve dans une note qui est à la suite du Siege prêté & rendu.

La musique dont il est parlé ici, & dont on trouve encore beaucoup de morceaux dans les anciens manuscrits, est un plain-chant en notes quarrées, rangées sur quatre lignes, sous la cles de C fol ut'. Ce ne sut que vers la fin du regne de Saint Louis qu'on ajouta une cinquieme parla Raval. barre aux quatre premieres portées. Pour mettre mes lecteurs en état de juger où l'art en était alors, & satisfaire en même tems leur curiosité, je m'étais proposé de faire graver à la fin de ce conte une ou deux chansons du tems; mais je viens de lire dans le prospectus d'un ouvrage annoncé sur la musique, qu'on se propose d'y examiner celle de nos peres, d'en donner des modeles, de faire connaître leurs instrumens; & m'en rapporte en ce genre aux lumieres d'un auteur dont les succès connus sont faits pour inspirer la consiance.

On connaissait plus de trente instrumens dissérens, militaires ou autres. Les ménétriers n'avaient pris que oeux qui pouvaient accompagner la voix. On en verra le nom dans la note que j'ai annoncée ci-dessus. Je crois

auparavant devoir faire une remarque susceux dont parle le Fabliau; voici le texte:

Li uns atempre sa viele

celui-ci joue de la flûte; celui-lastu chalumesu,
Cil flauste, cil chalemele,
Et cil autres rechante & note

Ou à la harpe ou à la rote.

Ce qu'ils nommaient Viele paraît être notre par-dessus de viole d'aujourd'hui, ou le violon; car les miniatures des manuscrits & les monumens anciens la représentent avec cette forme: & d'ailleurs elle se touchait avec un arches.

de l'gui tirée
La vielle a don fuerre traite,
l'archet aux
L'arçon as cordes fait sentit.
Miracles manusc. de Caut. de Coinsi.

elle dans la prairie J'alai à li el praelet

Q la vielle & l'archet.

Chans. manusc.

La Ravalliere prétend que ce que nous appellons Vielle est leur rote, ainsi nommée, dit-il, de sa roue, rota. Cependant on lit dans les Lettres de Bonisace, Archevêque de Mayence, Citharizare in citharâ quam nos appellamus Rottæ. C'est une attention bien essentielle à avoir que celle de la signification des mots, lorsqu'il s'agit de nos vieux auteurs: si on les explique par les acceptions substistantes, on risque souvent de se tromper, & je pourrais, en ce genre, citerplus d'une erreur. Telle

est celle, par exemple, de l'Auteur d'une dissertation sur la Vielle; il a trouvé dans Fauchet quelques passages où ce mot se rencontre, & par un beau zele pour son instrument il les lui applique tous, sans être arrêté par cet archet qui est embarrasse un autre, & qu'il prétend signisser la manivelle ou la poignée de la Vielle.

jouent aux.
(i) Cil Chevalier jeuent as cables

Et as eschés de l'autre part,

O à la mine, o à hazart.

Le Hasard était une sorte de jeu de dez. Je ne connais point la Mine; j'ai trouvé seulement ailleurs un passage qui prouve que ce jeu était très-dangereux, & qu'on pouvait s'y ruiner en peu de tems. Celui des Tables est trèsancien; il en est fait mention dans Grégoire de Tours, dans Frédégaire, Aimoin, &c. Le Dictionnaire Etymologique de Ménage, & l'Editeur de Gérard de Nevers, disent que c'est notre jeu de Dames d'aujourd'hui. Je crois qu'ils se sont trompés, car on le jouait avec des dez. De plusieurs preuves que je pourrais en rapporter, je me contenterai de celle-ci. Saint Louis, à son retour d'Egypte, voyant jouer aux Tables dans le vaisseau, le comte d'Anjou, son frere, malgré tous les malheurs qu'ils avaient essuyés, alla en colere prendre les dez & les Tables, & les jetta dans la mer avec l'argent qui était sur les Tabliers', 'Joiny.p. 804 Je retrouve les Tables dans Montaigne & dans les Nuits de Straparole. Au reste j'ignore ce que c'est, & le laisse deviner à ceux qui connaissent les jeux mieux que moi

Mais je suis persuadé qu'il en est de ces jeux anciens comme de la plupart des vieux usages; & qu'un grand nombre doit se retrouver encore dans le sonds de nos provinces.

Mém. de l Acad. des B. L. t. v.

M. Freret'a prouvé que les premiers Auteurs qui ont parlé des échecs dans l'Occident, sont nos Romanciers. Ce jeu philosophique, originaire de l'Inde, avait été porté par les Persans chez les Grecs & chez les Sarrasins de qui l'apprirent nos Croilés. La vogue prodigieuse qu'il eut en France me surprend d'autant plus, qu'avec les combinaisons réfléchies qu'il exige, c'était de tous les jeux le moins fait pour une noblesse élevée dans la plus crasse ignorance; & incapable, par l'éducation qu'elle avait reçue, de la moindre application d'esprit. Un changement qu'on y fit sur la seconde piece, qu'aujourd'hui nous nommons Reine, & qu'ils nommaient Fierce (vierge), présente une réflexion intéressante. Cette piece dans l'Orient s'appellait le Ministre; elle ne peut aller que de case en case comme le pion, & s'éloigner du Roi que de deux. De ce Ministre, la galanterie chevaleresque fit une dame; puis trouvant que cette marche gênée, trop ressemblante à l'esclavage des semmes d'Asie & contraire aux égards dont jouissalent celles d'Europe, lui convenzit peu; ils lui en donnerent une aussi libre qu'elle pouvait l'être, & en firentla piece de toutes la plus importante.

Eudes de Sully, Evêque de Paris sous Philippe-Auguste, désendit au Clercs de jouer aux échecs, & même "Ordon. des d'en garder chez eux'. S. Louis condamna à l'amende Rois de Fr. tous ceux qui y joueraient. Pierre Damien imposaune pénitence à un Evêque qu'il avait trouvé s'y amu-

`Hift. Ecc. par Fleury.

- (k) On se rappelle ce qui a été dit ci dessus du Haubert & du Gambison.
- (1) Terme de mépris dont on se servait en voulant insulter un Chevalier, & qui devenait une injure quand il n'était pas vassal de celui qui lui parlait.
- (m) L'Auteur, outre le plaisir du changement, donne encore à la demoiselle les motifs de la Bartholomée de Bocace & de la Fontaine; & ce morceau est fort plaisamment tourné.
- (n) Le Dictionnaire d'Anecdotes, tom. I, pag. 269, donne l'abrégé de notre conte; mais il le termine ici, & supprime le combat qui va suivre.
- (0) Cette aventure des levriers, au dénouement près, se trouve dans le roman de Lancelot, en prose & imprimé, où on l'a insèrée d'après notre Fabliau probablement. J'ai voulu vérisser si elle se trouverait aussi dans les anciens eriginaux de ce roman en vers; j'en ai cherché des manuscrits, & n'ai pu en rencontrer.



LE MANTEAU MAL TAILLÉ.

Ce Conte, dans les manuscries qui m'ont été consiés, porte le tiere du Court Mantel : il fut mis en prose dans le seizieme sircle, & imprimé à Lyon par Didier (qui imprimait en 1577), sous le titre du Manteau mal taillé, que l'Editeur prétend lui convenir mieux que le premier. Il en a paru depuis une autre édition sans nom de lieu ni d'Imprimeur; mais elle est postérieure aux Contes de la Foncaine, puisqu'on en parle dans une note. Comme elle est trèsrare, qu'elle est d'ailleurs conforme à l'original, & que le style, malgré plusieurs désauts, a une naiveté & une certaine bonhommie charmante, je vais m'en servir : me réservant néanmoins, outre la liberte d'élaguer, dont je me suis déjà mis en possesfion, celle de quelques changemens dans l'orthographe ancienne & dans quelques tournures de phrases que la plupart des Lecleurs n'entendraient pas. Le Comte de Caylus a imprimé cette version dans un recueil intitulé les Manteaux.

MADEMOISELLE ma cousine, ma mie, pour ce que je sais que vous prenez plaisir à ouïr conter des adventures qui advenoient

en la maison du noble Roi Artus au tems de la Table-Ronde, je vous en ai ici voulu mettre une par écrit, laquelle j'ai trouvéé en ung très-ancien livre que à peine pouvois-je lire. Toutessois pour vous donner plaisir comme à celle à qui plus je désire d'en faire, je me suis efforsé le extraire pour vous le donner; & donques, s'il vous plaît, le lirez & l'appellerez le Conte du Manteau mal taillé.

Ce fut à une Penthecouste que le gentil Roy Artus voulut tenir la plus haulte & riche cour qu'il eût onques en sa vie tenue; car il manda celle sois tous les Roys, Ducs, Comtes, Barons, qui de lui terre tenoient; & nomme il y devoit avoir grans joutes & tournois, pour ce vouloit-il que chacun y ammenât sa semme ou sa mie, ce qui sut sait; car tant y vint de Noblesse & de Chevalerie avec Dames & Demoiselles, que jamais en avant n'avoit esté vue si belle compagnie au royaume d'Angleterre.

Chacun se disposa de mener joie plus que en seste où il se sust jamais trouvé; & on eût ainsi sait, si n'eust été Mourgue (a) la

Fée, qui, envieuse de la grant beauté de la Reine, & jalouse de Messire Lancelot du Lac qu'elle aimoit, désibéra, par son enchantement, troubler toute cette belle compagnie. Et peut-estre si la Reine l'eust fait inviter à celle sesse, l'inconvénient ne sût pas advenu.

Déjà estoient les grans tables misés, tout apprestées pour dîner; & le Roi en attendant s'estoit appuyé à une senêtre qui regardoit sur la maîtresse rue de Kramalot, & devisoit avec Messire Gauvain. Et voici venir un jeune gentil-homme monté fur un cheval, qui portoit une grosse valise de fin velours cramoisi toute à bandes. Quand il fut descendu, il prend sa valise sous son bras, & se met à monter au palais, & entre dans la falle. Assez lui fait-on place; & lui qui estoit sage & bien appris, met le genouil en terre, & dit : «Sire, je suis envoyé à » vous de par une très-haulte Dame qui moult » vous aime, laquelle vous supplie de lui » accorder un don; & avant que je vous le » die, je vous assure de par elle que en ce » don ne pouvez avoir reproche ni domma» ge ». Alors le Roy hausse la tête, & dit au gentilhomme: Ami, je vous octroie le don que m'ayez demandé; & le gentilhomme le remercie de par sa Dame, & il prent sa valise & la délace.

Vous devez croire que le Roi avoit grant désir, & toute la Chevalerie qui là estoit assemblée, de voir ce qui estoit dedans. Le gentilhomme en tire le plus beau & riche manteau qui onc eust été veu au Royaume d'Angleterre. S'il estoit estrange, ne se faut étonner: car il estoit Fée & fait d'une Fée par enchantement, & avoit telle vertu qu'il descouvroit l'infidélité des Dames & aussi des Damoiselles; car nulle ne le pouvoit vestir qu'il ne lui devînt trop court ou trop long, si elle avait esté desloyale envers son mari ou son ami. Et tout ce avoit fait la méchante Mourgue afin que la Reine & ses Dames le vestissent. Mais si elles eussent su de quelle soye il estoit tissu, jamais ne se sussent trouvées pour chose du monde en lieu & place où il eust été.

Anisi fut donc présenté au Roy ce riche manteau par le Gentilhomme messager, en

lui disant toute sa vertu; & en outre il lui dit: « Sire, le don que ma Dame vous 2 » demandé & qu'il vous a plu lui octroyer » est tel, c'est qu'il n'y aura céans ni Dame » ni Damoiselle à qui vous ne le fassiez » essayer; & celle à qui il sera de mesure » ni trop long ni trop court, ma Dame lui » en fait présent, afin qu'elle en soit toute sa » vie honorée». Quand le Roy voit qu'il ne se peut dédire de la promesse qu'il a faite, il est trop marri; mais il ne peut y mettre remede. Lors messire Gauvain prent la parole, & lui dit: «Sire, puisque tant » y a, il faut que vous mandiez la Reine » & toutes les Dames & Damoiselles. Or » y allez donc, dit le Roy, car je veux » tenir promesse»; & messire Gauvain s'en va quérir la Reine, & dit : « Madame, le » Roy m'envoye à vous, & vous mande que » veniez dans la salle avec toute vostre belle » compagnie, car il veut voir laquelle est » plus belle, & veut lui faire un présent». . Il se garda très-bien de déclarer la vertu du Manteau, car aucune ne fust venue. La Reine avec sa noble compagnie, vint donc devant le Roy

Roy qui, dépliant le Manteau, lui dit: « Madame, j'ai donné ce beau présent que » vous voyez à celle de la compagnie à qui » il sera le mieux séant»; & plus n'en dit, car il lui déplaisoit de tant en faire. La Reine qui voit la grant beauté du Mantel, le désire & convoite de tout son cœur, & le sait mettre sur ses épaules pour l'essayer; mais il lui fut un petit trop court par devant, quoiqu'il fût de bonne longueur par derriere. Messire Yvain, le fils au Roy Urien, qui lui voit tout changer le visage, parce qu'elle s'apperçoit bien à la risée des gens qu'il y a quelque chose, lui dit : « Madame, il m'est » avis que ce Manteau n'est pas assez long » pour vous ; faites-le essayer à ceste Damoiselle qui est auprès de vous, c'est la » mie à Hector le fils ». La Demoiselle le prend volontiers, & le met incontinent; mais il lui fut court de grand demi-pié. Messire Queux, qui estoit le plus grand gaudisseux de la maison du Roi, dit à la Reine en ceste maniere: « Madame, vous estes plus loyale » qu'elle, Messire Queux, fait la Reine, , » qu'entendez-vous par-là? dites-le moi, je Tome I.

» veux le favoir ». Alors Messire Queux lui va tout compter de point en point. Elle fut sage, & vit bien que si elle montroit courroux, la honte en seroit plus grande. Adonc le prit en jeu & en rit, comme celle qui prenoit en jeu tout ce qui venoit de Mourgue. Et quoiqu'elle éût bien voulu n'estre point venue à celle seste, néanmoins avec un visage joyeux, dit tout haut. « Or » ça, Mesdames, qu'allez-vous attendant, » puisque j'ai commencé la première ». Messire Queux, qui estoit tant joyeux de voir ces povres Dames si entreprises, seur dit: « Mesdamoiselles, avancez-vous; aujourd'hui » sera connue la foi que vous tenez à ces » povres Chevaliers qui tant fouffrent de » peine pour vous autres ». Quand les Dames entendent parler Messire Queux, n'y en eut aucune qui n'eust voulu estre en son pays. Chacune refuse à vêtir le Manteau, & le Roi, qui en prend pitié, dir au messager: ... Amy, il me semble que vous pouvez » remporter vostre Manteau, car il est si » fort mal - taillé, à ce que je puis voir, » qu'il ne faura bien venir à Dames de céans, » Ah! Sire, dit le Chevalier, je vous » somme de promesse: Sire, ce que le Roi » promet doit estre tenu ».

Alors n'y eut Dame ni Damoiselle qui ne suât d'angoisse & ne changeast de couleur, Chacune veut faire honneur à sa compagne de le lui faire essayer la premiere, sans de rien lui en porter envie. La Reine voit Messire Queux qui ne fait que railler; elle l'appelle, & lui dit : « Messire Queux, essayez-» le à vostre semme, sans tant caqueter; si » nous verrons comment il lui fera». Or il estoit marié à une très-belle Damoiselle des plus avancées de chez la Reine, & y avoit telle confiance, qu'il lui sembloit bien qu'il n'y en avoit pas de loyale au monde, si celle-là ne l'estoit. Il l'appelle : « Venez » avant, ma mie; aujourd'hui sera connue » voître grand valeur, & serez nommée la » fleur des Dames : prenez-moi ce manteau » hardiment, & le vêtez, car je crois qu'il » a esté fait pour vous seule ». Sa semme lui répont: Messire Queux, il m'est avis qu'il » faudroit plutost le laisser à ces Dames qué » voilà; il leur semblera que je le veuille

» prendre par arrogance ou par orgueil, & » m'en sauront pis. Ne vous importe, ma » mie, fait Messire Queux, je vous jure ma » foi que quand elles devroient enrager, le » vêtirez la premiere »; & lui-même, sans plus dire, le lui met sur ses épaules. Mais ce vilain manteau s'alla si fort raccourcir par derriere, qu'il ne couvroit pas le jarret, & par-devant ne venoit environ qu'au genouil. Sainte Marie! s'écrie Messire Brehus sans pitié (c). Messire Queux ne sait qu'elle contenance tenir; il voit qu'il ne peut couvrir ceci. Chacun en est joyeux, parce qu'il avoit tant mal mené les povres Dames. Messire (d) Ydier l'appelle, & lui dit : « Messire Queux, » que voulez - vous faire de ce Manteau? » Comme il va bien à votre femme, lui » laissez-vous ou non, afin que les autres l'essayent? Queux ne répond rien, & baisse la tête; mais sa semme toute dépite & honteuse le jette & s'enfuit, tant fâchée que plus ne se peut.

Quand les Dames voient qu'il faudra que chacune tente la fortune, elles sont bien doientes. Messire Lucan le Bouteiller, qui estoit sort aimé du Roy, lui dit : «Sire, vous » devriez bien faire essayer ce Manteau à la mie » de Messire Gauvain ». Toutessois Gauvain avoit eu quelque peu de soupçon d'elle & d'un Chevalier, & eust bien voulu que Messire Lucan n'eust pas mis cela en jeu. Néanmoins le Roy fait appeller la Demoiselle qui n'ose refuser. Le Manteau lui est vêtu, lequel s'étendit si long par derriere, qu'il traînoit bien un pied & demi, & le pan du côté droit ne lui venoit pas au genouil. Alors je vous assure que Messire Queux, qui longuement avoit perdu le parler, le recouvra, & il a moult grand joie de ce qu'il ne sera plus moqué seul, dieu merci. Messire Gauvain regarde sa Demoiselle de travers, comme celui qui est très-mal content. Messire Queux la prend & la mene seoir à côté de sa femme, & dit : « Mademoiselle, tenez-vous bien » près de ma femme, car vous êtes aussi » femme de bien qu'elle ». Le Roy qui voit toute sa cour rire, ne se peut tenir de saire comme les autres, & puisqu'il a tant fait, il veut en voir la fin. Il prend par la main la mie de Messire Yvain, & lui dit : « Mademoiselle, ce Manteau doit estre vostre, » car je n'ouis jamais dire chose de vous » parquoi vous ne le deviez avoir». Le Manteau lui fut affublé. Mais ce fut toute pitié de le voir, car il traînoit par-devant, & ne venoit qu'au cu par derriere. «Hélas! mon-» dieu! dit Girflet (e), voici une terrible » tromperie; il est bien fou celui qui en » femme se fie ». La pauvre Damoiselle est si honteuse, qu'elle ne sait que dire. Elle a pris ce Manteau & la jetté sur un Chevalier. Queux le Sénéchal lui a dit : « Made-» moiselle, ne vous courroucez point, ce » font des fortunes de ce monde; allez vous » seoir auprès de Génelas & de ma femme »; & elle s'y en va bien piteusement.

Le Roy appelle la mie de Perseval le Gallois. La pauvre Damoiselle souffre qu'on lui mette le Manteau sur le dos, car sorce lui est. En esset, dès qu'il sut sur elle, les attaches rompirent tellement, qu'il tomba à terre. La Damoiselle est bien déplaisant, & le laisse là, & s'en va asseoir à côté des autres, baissant la tête, sans oser regarder nul au visage, & maudissant en son cœur celle qui en trouva

jamais l'invention. Le Roi est un peu saché du chagrin qu'il voit à ces povres Dames, & ne demandoit qu'occasion de tout laisser. Mais le messager resuse, & le somme de la soi qu'il lui a promise devant toute sa Baronnerie.

Messire Ydier avoit son amoureuse à côté de lui, & ne croyoit pas que en tout le monde il y en eust une de plus grant loyauté pleine. Il la prend par la main, & lui dit: « Or ça, ma mie, vous savez le grant amour » que je vous ai toujours portée, & la » confiance que j'ai eue en vous; parquoi » je suis sûr comme de la mort que jamais ne » pensastes à me faire un maulvais tour. Or » regardez, ma mie, de quoi il sert d'estre » ainsi loyale. Je suis plus aise du desplaisir » que vous ferez aux médisans que d'autre » chose. Je les verrai à ceste fois bien con-» fus, & ne fust-ce que Messire Queux : » allez, ma mie, vêtez hardiment devant » tout le monde pour estre la fleur des » Dames ». La Damoiselle à moitié entreprise répondit : « Messire Ydier, mon bon & » loyal ami, il me semble, sauf correction, » que vous ne devriez si fort vous hâter,

» mais attendre que le Roy le commandast. » Non, non, dit Messire Ydier, faites seu-» lement ce que je vous dis ». Lors la Demoiselle prend tout doucement le Manteau; & jamais habillement qu'elle porta ne lui fut si bien fait de mesure par devant, tant que la compagnie crut pour le coup qu'elle l'avoit gagné; mais quand on la fit tourner pour voir le derriere, ce sut une pitié; car sur ma foi il ne venoit pas jusqu'aux fesses : dont la risée commença merveilleusement grande. Queux ne se put tenir de parler, parce que Messire Ydier l'avoit gaudi, & sui dit : « Qu'en dites - vous, Messire Ydier? Il est » bien caché celui à qui le cu se montre ». Messire Ydier ne sait que dire. Queux prend la Damoiselle par la main, & la mene avec les autres, « Mesdames, divertissez-vous, je » vous ammene compagnie ».

Que vous conterois-je de plus pour allonger la matière. Pour conclusion, il n'y eut là Chevalier qui ne le fît essayer à sa semme ou sa mie, dont ils eurent depuis le cœur dolent: car tel y avoit eu consiance, qui depuis ne sit que grommeser. Le messager

voyant que son Manteau ne se vouloit donner à personne des Damoiselles qui là estoient venues, dit tout haut : Sire, je vous supplie, afin que je me sois bien acquitté de mon devoir, d'envoyer par toutes les chambres chercher, s'il n'y a plus personne. Lors commanda le Roy à Girslet qu'il s'y en aille, & Girflet s'y en va vîtement; & après avoir bien cherché, ne trouve qu'une seule Damoiselle sur un lit, malade. Girflet la falue, disant : « Mademoiselle, levez-vous, il » vous faut venir en salle. le Roy vous » demande. Messire Girslet, dit la Demoi. » selle, j'obéirai volontiers au Roi, mais » vous voyez comment je suis; parquoi il » me semble que me devez tenir pour ex-» cusée. Mademoiselle, dit Girflet, j'atten-» drai que vous soyez habillée pour venir ». Quant elle voit qu'il n'y a remede, elle fe leve & s'en vient en salle. Son ami là étoit; & si vous voulez savoir son nom, je vous dirai que c'étoit Messire Karados Brise-Bras, bon Chevalier & hardi. Quand il la voit venir. tout le sang lui mue dans le corps, & bien on le voit au visage, Il avoit été joyeux de

ce qu'elle ne s'étoit pas trouvée dans la compagnie, pour les grands dangers qu'il y avoit vus. Mais sa joie alors se tourne en chagrin. tant il craint qu'elle ne reçoive deshonneur & reproche; car il l'aimoit de si grant amour que plus ne pouvait; & si c'eût été à sa volonté, jamais elle n'eût essayé le Manteau; & il s'approcha d'elle & lui dit: « Ma mie, » je vous prie, si vous doutez de rien, de » ne point vêtir ce Manteau, car pour chose » au monde je ne voudrois voir devant » mes yeux votre honte & vous aimer moins » qu'auparavant. J'aime beaucoup mieux estre » en doute que de savoir la vérité, & vous » voir assise à côté de Mademoiselle Génelas & » la femme de Messire Queux». Girstet prend la parole, & dit à Karados. « De quoi vous » tourmentez-vous tant? N'en voyez-vous » pas là plus de deux cens assises sur ces » bancs que l'on croyoit au matin estre les » plus loyales de tout le pays ». La Demoiselle qui de rien ne s'ébahissoit, le prend & l'affuble très - hardiment. Mais en effet ce Manteau fut si bien séant & devant & derniere, que tous les couturiers du monde ne

l'eussent su mieux tailler pour elle. Le gentilhomme messager qui maintenant voit l'aventure achevée', dit tout haut : «Damoiselle, » Damoiselle, c'est à cette heure que votre » ami doit estre bien joyeux; je vous livre » le Manteau; car il est à vous de bon » droit ». Le Roi le confirme; il n'y a Dame ni Chevalier qui aille à l'encontre, quoiqu'ils aient de l'envie affez, mais semblant n'en font. Puis ils s'en retournerent tristes & dolens, & onc depuis n'en rirent Messire Karados (f) s'en va avec sa mie tant joyeux & content que plus ne pouvoit l'être, & emporterent le Manteau & le garderent depuis bien chérement. Après leur trespas, il fut mit en un lieu secret, & n'y a plus personne de nostre temps qui sache où il est que moi.

Par quoi je veux bien vous avertir, ma Cousine, que quand il vous plaira l'essayer pour vous ou pour vos bonnes amies, il est en ma puissance de le faire apporter. Toutes-fois si vous croyez que on le doive encore laisser où il est, qu'il y demeure. Vous y penserez. A l'égard de moi, je ne veux que

ce que vous voulez; car je suis & serai tant que je vivrai votre meilleur ami. Et puis, quand le Manteau vous seroit aussi un peu court, si ne laisserois-je pas cependant encore de vous aimer.

Or, vous ai-je achevé mon Conte, finon que j'ai oublié à vous dire le nom de celle qui par sa bonté gagna le dangereux Manteau; sachez que on l'appelloit.....

Le Fabliau finit par cette réticence, qui me paraît une chose fort ingénieuse.

Ce joli Conte, à la morale duquel j'espere qu'on fera grace, parce qu'on ne le regardera sans doute que comme une plaisunterie, se trouve aussi dans la premiere partie du Roman de Tristan, & dans le Roman de Perceval; mais ici, au lieu d'un manueau c'est un cor (cornet à boire) d'yvoire qu'envoie Morguain. Et c'estoit pour qu'Artus put connoistre toutes les bonnes Dames de sa Cour: & si la Roine avoit jeu avec un autre Chevalier, le sauroit son mari par le cor. On le faisoit remplir de vin, & on le donnoit aux Dames à boire. Celle qui son Seigneur avoit fausse n'y pouvoit boire que le vin ne répandit sur elle; & qui ne l'avoit pas fausse y pouvoit boire sans répandre.

Dans Perceval, les hommes, comme il est juste, esfaiem la coupe les premiers, afin qu'on sache aussi

nal-adresse de répandre. l'armi les semmes, celle qui est trouvée sidele est l'épouse, & non l'amie de Karados; ce qui est plus dans les bonnes mœurs, & doit consoler les maris.

Il n'est personne qui ne se rappelle ici la Coupe Enchantée de l'Arioste, imitée depuis par notre célebre la Fontaine qui, en tirant ses Contes des Auteurs Italiens, n'a fait que restituer à notre langue, sans le favoir, ce que ceux-ci, comme on verra dans la suite, en avaient eux-mêmes emprunté. La scene dans l'Arioste ne se passe point à la Cour d'Areus, mais dans le Château d'un Seigneur dont une Magicienne est devenue amoureuse. Celle-ci possede la coupe qu'avait faite aurrefois la Fée Morgane pour convaincre le Roi son frere de l'infidéliné de son épouse. Elle la donne dans le même deffein au Seigneur, lequel à son tour y fait boire tous ceux qui viennent loger chez lui. Renaud, à qui elle est présentée, refuse seul de la prendre, & préfere sagement la tranquillité que lui donne la bonne opinion qu'il a de la versu de sa femme à un éclaircissement dangereux qui, sans rien ajouter à son bonheur, est pu peut-être y nuire pour toujours.

La Fontaine a changé peu de chose à la marche du poëte Italien, & ne s'est permis, à son ordinaire, que l'embellissement des détails dans lesquels on sait qu'il excelle.

On sait aussi qu'après avoir mis en Conte ce sujet, il en a fait sous le même titre une Comédie qui se

erouve sous le nom & parmi les œvres de Champmêle.

Dans le Roman de Perceforet, IV Partie, on trouve quelque chose de semblable au Manteau mal taillé oud la Coupe Enchantée; c'est une rose magique qui a la même versu. Portée par une fille ou une semme qui n'a aucan reproche des faire, elle reste fralche; dans l'autre cas elle se samme.

Dans les Contes à tire , p. 89, une Silphide, amour reuse d'un Prince, & voulant lui faire connaître Linfidélité de son spouse, lui donne une fleur & un vase qui doivent naiscir se la famme est insidese.

Dans le Came de Smesé, intitulé Camille, un Magicien donne au mari jalous un portrait en cire qui aura de même la propriété de changer de couleur.

Les Fabliers se sont egayes sur la fidelisé de leur sone, comme ils ont plaisanté sur celle des semmes. Le Conte suivant est le pendant du Manteau mal taillé.

NOTES:

(a) Mourgue, ou Morgain, comme l'appellent les anciens manuscrits, était sœur d'Arms & éleve de Merlin, qui lui enseigna la magie. Elle avait pour amant le Chevalier Guismars qui, un jour, sut surpris avec elle au lit par la Reine. Genévre qui de son côté aimans le beau Lancelot, avait des motifs pour excuser sa belle-sœur, ent l'imprudence d'aller publier sa honte. Morgain se retira de la cour; mais elle jura de se venger; &

de-là toutes les niches qu'elle fit à son ennemie dans la suite. J'ai honte de tirer de l'oubli, vu el es devraient rester, ces fables insensées de l'enfance de notre littérature; mais ce sont des mémoires qui, comme je l'ai dit, peuvent servir à l'histoire de l'esprit humain, & je vois tous les jours applaudir à de gros volumes sur la Mythologie grecque & romaine, souvent bien autrement absurde, & assurément bien plus étrangere pour nous.

(b) Il y avait deux sortes de Fées; les unes étaient des especes de Nymphes ou de Divinités, & on en va voir un exemple dans le Fabliau de Lanval; les autres n'étaient à proprement parler que des sorcieres, c'est-àdire, des femmes instruites dans la magie; telles que Morgain, Viviane & la Fée de Bourgogne, toutes trois éleves de Merlin. Ces dernieres Fées avaient à leurs ordres tout l'enfer, & pouvaient opérer les plus grands prodiges ou causer aux hommes les plus grands maux. Mais elles ne possedaient point, comme les autres, un pouvoir qui leur fût propre; elles n'étaient redoutables & puissantes que par l'entremise des démons avec qui elles avaient commerce. De tems immémorial, dans l'Abbaye de Poissy, fondée par S. Louis, on disait tous les ans une messe pour préserver les Religieuses du pouvoir des Fées; & il n'y a pas fort long-tems que cet abus a été détruit. Quand on fit le procès à la Pucelle d'Orléans, les Docteurs lui demanderent pour premiere question, si elle avoit connoîssance de ceux qui alloient au Sabat avec les Fées? ou si elle n'avoit pas assisté aux Assemblées tentres à la Fontaine des Fées, proche

Domprein, & autour de laquelle dansent les malins asprics. Le Journal de Paris sous Charles VI & Charles VII, prétend qu'elle avoua qu'à l'âge de vingt-sept ans elle allait souvent, malgré son pere & sa mere, à une belle Fontaine au Pays de Lorraine, laquelle elle nommoit bonne Fontaine aux Fees, notre Seigneur. Qui n'a entendu parler du Château de Pirou en Normandie, bấti par les Fées, de celui de Lusignan, construit en Poitou par la fameuse Mélusine, &c. Tous nos vieux Romans ne sont pleins que de ces diableries insensées, que d'abord on est tenté de regarder comme un moyen grossier, employé par des gens sans goût, pour frapper & surprendre l'imagination de leurs lecteurs; mais ils content ces sottises de si bonne soi, que bientôt il faut les plaindre ; & peut - être est-ce là une des preuves les plus sûres de l'état d'enfance où se trouvait alors la raison; car enfin ces Messieurs étaient les beaux esprits de leur siecle. Cependant il faut convenir aussi que les Fabliers sont sur ce point beaucoup moins répréhensibles que les Rômanciers, & qu'au mêlange près de la dévotion avec la galanterie, leurs Contes, comme on le verra, offrent très-peu de superstition.

(c) Les sobriquets ajoutés, aux noms propres, qui, sur la fin du X° siecle, & au commencement du X1°, commencerent à se multiplier, devinrent dans le XII, & le XIII° très-communs. On trouve mille exemples de Rois & de Princes qui en porterent. Les Romanciers en ont donné de même à presque tous leurs hèros; Agravain l'Orgueilleux, Sacremor-le-Desrée, Giron-

Giron - le - Courtois , Danain-le-Roux , Harmin-le Félon &c.

- (d) Les Chevaliers, soit qu'on leur parlat, soit qu'on parlat d'eux, étaient appelles Sire, Messire ou Monseigneur. Les Rois mêmes & les Reines leur donnaient ce titre. Le Poëte observe ici exactement l'étiquette pour chacun. On ne traite encore aujourd'hui, dit on, le Parlement de Nosseigneurs, que par un ancien nsage, établi lorsqu'il était composé de Chevaliers.
- (e) Il était écuyer d'Artus', aussi n'est-il pas nommé Messire; & quand ce titre lui est donné plus bas par une Demoiselle, c'est une pure politesse.
- (f) Les noms des héros de Roman ne sont pas toujours des noms imaginaires; il en est quelques-uns qui ont appartenu à des familles illustres, & qu'on retrouve dans les histoires du tems. M. de Sainte-Palaye, aux écrits de qui je dois cette remarque, soupçonne que ce pouvait être une flatterie employée vis-à-vis d'un grand Seigneur par un Romancier son protégé ou son vassal. Je trouve un Karados dans une ballade qu'Eust. Deschamps' adresse au Roi sur les Chevaliers & Princes qui sont manusc. de sa maison; &, quoique ces poésses soient postérieures au tems de nos Fabliaux, on m'accordera sans peine qu'un nom qui était considérable au XIVe siecle pouvait l'être au XIIIe. Or maintenant ne se pourrait - il pas que l'Auteur du Court Mantel eut imaginé son Conte pour faire sa cour à quelque Karados, & amener adrois tement l'éloge de la maîtresse ou de la femme de ce Seigneur? Cette conjecture qui ajouterait au mérite de

Poifies

son Fabliau m'a séduit, je l'avoue; & si je ne craignais de trouver, comme les Commentateurs, de l'esprit où l'on n'en a peut-être pas mis, je dirais qu'elle m'a paru plus probable encore à une seconde lecture. Au reste, si elle était vraie, l'on conviendra que, malgré l'injustice qu'il y a de blamer toutes les semmes pour en louer une, nos poésies modernes offriraient peu d'exemples d'une louange aussi délicate & aussi sine.



LE VALLON

DESFAUX ÁMANS.

L y avoit un an que Lancelot (a) était absent de Carduel, & éloigné de la belle Reine Génevre sa mie. Après avoir délivré des Chevaliers, secouru des Dames, exterminé des brigands, & aboli beaucoup de mauvailes coutumes (b), il revenait vers elle plus amoureux que jamais; quand sur un tertre, à l'entrée d'un vallon, il appercut une Demoiselle qui fondait en pleurs, & qui en maudissant Morgain, s'arrachait les cheveux. Touché de compassion, le Chevalier s'approcha & lui demanda le sujet de ses douleurs. » Hélas, Sire, dit-elle, j'ayais pour » ami le plus brave des Chevaliers, & une » jalousie imprudente vient de me le faire per-» dre. J'ai voulu connaître s'il m'était fidele, je » l'ai fait entrer dans ce vallon de la détestable » Morgain: il vient d'y être enfermé pour

m'est impossible de vivre sans lui mest inclui sembla d'abord que se désire d'une tête amoureuse, dérangée par la jalousie. Envain il cherchait des yeux cette prison, dont on lui parlait; il ne voyait qu'un vallon frais & riant, arrosé d'une riviere dont les bords étaient plantés de quelques arbres, & terminé dans son enceinte circulaire par des montagnes couronnées de forêts. Il pria donc la Demoifelle de s'expliquer plus clairement, jurant au reste de lui rendre son amí, s'il vivait encore; & elle parla ainsi:

« Vous connaissez sans doute cette Mor
» gain, la sœur du Roi Artus, si sameuse

» par ses enchantemens & sa science magi
» que. Elle était devenue éperdument amou
» reuse d'un beau Chevalier; & comme elle

» l'aimait plus que toutes choses au monde,

» elle croyait aussi en être aimée de même.

» Il ne s'était rendu néanmoins qu'à la crainte

» de sa puissance, & avait pour amie une

» Demoiselle jeune & charmante, aussi belle

» que Morgain l'était peu. La Fée, quand elle » découvrit ce secret funeste, faillit à en mou-» rir de douleur; mais l'espoir de la vengeance » la ranima. Elle fit épier les deux amans, & » un jour qu'ils étaient dans ce beau val-» lon occupés à se donner des preuves mu-» tuelles de leur amour, elle parut tout à » coup à leurs yeux; & après avoir exhalé » sa fureur en reproches injurieux, leur an-» nonça un châtiment qui n'allait plus finir » qu'avec leur vie. Aussi-tôt en esset elle » les attacha magiquement dans ce lieu » même, où placés à quelques pas l'un de » l'autre, se voyant sans cesse, & sans cesse » tourmentés par les desirs les plus violens, » ils ne peuvent cependant ni se parler ni se » réunir (c). Ce n'est pas tout; pour ven-» ger son sexe des intidélités de l'autre, » Morgain destina par enchantement la val-», lée à servir de prison à tous les faux amans. » Un mur d'air transparent & solide, plus » impénétrable que le fer même, lui sert d'en-» ceinte: du moment qu'un homme y entre, » s'il est coupable de la moindre infidélité 22 envers celle qui l'aime, le retour lui est

» fermé pour jamais. La prison, au reste, » est, dit-on, assez douce: car Morgain no » veut qu'empêcher ses captifs de faire des minfidélités nouvelles. Elle fournit abon-» damment à tous leurs besoins : ils occu-» pent des appartemens isses agréables, peu-» vent jouer, danser, se voir entr'eux. Une » femme, si elle vient avec son ami, peut » y rester, & il lui est même permis de sortir » ou de rentrer à son gré, pourvu toute-» fois qu'elle-même ait été fidele. Mais, » malgré tous ces adoucissemens, l'enaui de » cette éternelle captivité est si violent que » bientôt la plûpart y périssent de langueur » & de chagrin. Voilà dix-huit ans qu'est » ouvert ce lieu de vengeance qu'on nomme » également le Vallon périlleux ; le Vallon is sans retour, ou le Vallon des faux Amans. Il » se passe peu de jours sans qu'il n'y entre » quelque amant ou quelque époux; & de-» puis dix-huit ans, il n'y en a pas encore 33 un seul, dit-on, qui ait pu en sorrir (d). » Eh bien, ils en fortiront tous aujour-» d'hui, s'écria vivement le Héros, & mon bras.... - Ah! Sire, n'exposez pas envain votre » liberté; la valeur ne peut rien ici, il ne » faut que des vertus. — J'en ai beaucoup » moins que je ne devrais sans doute; mais » enfin quand on est résolu de se battre jus-» qu'à la mort, quelles vertus faut-il donc » encore avec cela? — On doit n'avoir ja-» mais manqué à sa mie, & n'avoir même » jamais souhaité de lui manquer. — Et s'il » se rencontrait ce loyal Chevalier qui eût » toujours été fidele en amour? — Sire. 22 cette aventure le rendrait immortel : car » il aurait la gloire de délivrer tous les » prisonniers & de rompre pour toujours 35 l'enchantement du vallon. Mais nous ne » devons pas nous flatter d'un tel bonheur. » Où trouver cet homme rare, cet homme » merveilleux, assez constant pour n'avoir » aimé qu'une seule femme ? Morgain elle-» même ne l'espérait pas, quand elle a mis à » fon charme cette clause impossible. Croyez-» moi, Sire, portez vos pas ailleurs : on » peut sans honte renoncer à une entre-» prise où le courage est superflu. Pour moi » c'en est fait, je veux aller m'enfermer » dans la prison de l'ingrat que j'aime; &

» quelque libre que je sois d'en sorir, on » me verra vivre & mourir avec sui. Demoi-» secria Lancelot, non, vous no » mourrez pas; attendez-moi ici, vous allez » voir s'il est encore des amans loyaux». En disant cela il piqua son cheval, & s'élança dans le vallon.

Il ne vit d'abord qu'une espece de brouillard ou de sumée imperceptible. C'était le mur d'air qui servait de barrière, & qui s'ouvrit librement à son passage. Mais à peine eut-il mis le pied dans l'enceinte, qu'il se trouva suivi par une muraille épaisse qui sans cesse pressant ses pas, le sorçait d'avancer & l'empêchait de songer au retour. A l'entrée se voyait une chapelle que Morgain avait sait bâtir pour que ses prisonniers pussent chaque jour assister à la Messe (e). A droite & à gauche étaient leurs maisons.....

Je supprime le reste de l'aventure, dont le dénousment est absolument semblable à celui de la Mulk sans Frein, & qui de même n'offre plus que des combats; car dans ces siecles de prouesse, justice n'était bien faite que quand on avait tué ou battu. Lancelos est par tout vainqueur. Morgain soupirane de douleur de voir la Reine qu'elle hait posséder un amant si brave & si sidele, essaye en vain de le lui arracher. Il résiste à ses caresses & à ses offres. Les prisonniers sont délivrés; ils viennent en soule remercier leur biensaiteur; la Demoiselle rivale de la Fée est rendue à son ami; celle qui attendait en dehors à l'entrée du Vallon retrouve le sien, l'enchantement est rompu, & tout le monde sort content. Morgain seule était triste, dit l'Auteur qui finit par un trait nais de sentiment son historiette badine. Quand elle vit partir le Chevalier; Lancelot, Lancelot, lui dit-elle, yous yous applaudissez maintenant: mais bientôt que de reproches yous aurez à vous saire, & que de semmes par vous vont être malheureuses!

On ne sera pas surpris qu'une aventure aussi brillante pour Lancelot se trouve dans le Roman de son nom; mais pour la lier au reste de l'ouvrage, il a fallu changer quelque chose au dénouement. Ainsi Morgain, après que les prisonniers sont délivrés, enleve le héros qui par là se trouve entraîne dans d'autres aventures.

NOTES.

(a) Fils d'un de ces Rois de Gaule vassaux d'Arms, amant chéri de l'épouse du Monarque, & le plus brave ainsi que le plus beau de tous les Chevaliers de la Table-Ronde. Sa sidélité pour la Reine est renommée

dans les Romans; & avec de fi puissans moyens de plaire, on croira sans peine qu'elle sut souvent mise à l'épreuve. Une semme étant venue le trouver la nuit, & l'assurant que la Reine ne pourrait en être instruite; quand elle ne le saurait jamais, dit-il, mon cœur qui est toujours près d'elle ne pourrait l'ignorer: sentiment un peu mystique, mais sublime, & qu'on regrette de trouver avec un attachement criminel. Dans nos cartes à jouer, un des quatre valets porte encore aujourd'hui le nom de Lancelot; ce qui marque quelle était à l'époque de l'invention de ce jeu la célébrité du héros sabuleux.

(b) C'était à peu-près là que se réduisaient les exploits des Chevaliers errans, sorte de héros vagabonds qu'il a été très-facile à l'immortel Autour de Dom Quichqtte de rendre ridicules, mais dont l'enthousiasme cependant, les travaux & la valeur, méritent peut-être aujourd'hui notre reconnaissance. Qu'on se rappelle qu'il fut un tems où la France était devenue la proie d'un millier de petits tyrans qui tous aspiraient à l'indépendance & à la souveraineté; qu'on vit les plus forts, après avoir écrasé les autres, le former ainsi des domaines, battre monnaie, élever des forteresses, faire à leur gré la guerre ou la paix, condamner sans appel les vassaux qu'ils s'étaient soumis, & qu'ils nommaient leurs sujets, leur imposer arbitrafrement des taxes, & les obliger par serment de les suivre en guerre, même contre le Roi; qu'il a'y avait hulle part de sureté ni de commerce; que les femmes étaient enlevées, les orphelins dépouillés, les voyageurs volés sur les chemins ou dans les bois, les marchands rançonnés à tous les ponts, gués & passages: que par-tout enfin régnait la violence, le brigandage & la guerre. C'est au milieu de cette anarchie effroyable que l'enthousialme tout-à-coup enfanta la Chevalerie; c'est-à-dire, un ordre d'hommes généreux qui se dévouerent avec serment à secourir les veuves, les orphelins, & tous les opprimés; & dont plusieurs, sans attendre qu'on vint implorer leur secours, par un fanatisme qui ne se trouve guere que dans de grandes ames, couraient au péril de leur vie par-tout où il y avait des oppresseurs à détruire & des torts à redreffer. Hélas ! l'héroisme & la versu sont si rares parmi les hommes, qu'il n'est affurément pas de leur intérêt de leur prêter des ridicules. Il y avait tant d'autres reproches. & bien mieux fondés, à faire à la Chevalerie; mais ceux-ci n'eussent qu'attristé, & l'on veut faire rire.

- (c) Dans le Rolland du Boyardo, la Fée Silvanelle, amoureuse de Narcisse, le surprenant de même avec sa rivale, impose la même peine aux deux amans.
- (d) Dans les Cent Nouvelles nouvelles de Mad. de Gomez', un Espagnol obligé de suir sa patrie pour avoir poignardé sa semme qu'il avait surprise en adultere, se résugie à Mélille chez les Maures d'Afrique, où il change de religion & devient Roi. Asin de se venger du sexe que son épouse lui a fait hair, il bâtit un Serrail, dans lequel il enserme toutes les semmes de ses Etats dont les maris ont à se plaindre, & celles

que ses sujets corsaires peuvent prendre dant leurs coursées. On tente pendant un an la fidélité de celles-ci, & toutes ces prisonnieres ne doivent être libres que quand il se sera trouvé une femme fidelle à son époux ou à son ami, & assez verueuse pour faire excuser les désordres des aures. H est étonnant que Mad. Gomez n'ait prosué de la siction de notre Fabliau, que pour la tourner au déshonneur de son sexe.

(e) Une Chapelle ! la Messe ! dans un pareit sujet ! On verra d'autres exemples de ce mélange absurde & impie, & les Romanciers en sont pleins. Leurs héros conchent la puit avec une maîtreffe, mais ils ne manquent, jamais de leur faire ensendre la messe le lendemain. Ce Merlin même, le plus grand Magicien de la terre, felon eux, ce Merlin qui fut file d'un démon, & formé, d'après un conseil des Esprits infernaux, pour anéantir l'œuvre de Rédemption; eh bien, ce Merlin est baptise, c'est un zèlé Catholique qui n'emploie la plupart de ses enchantemens que pour avancer chrétienté; il fait faire des batards parce qu'ils soutiens dront un jour la Foi; il fayorise des adukteres.... En lisant ces absurdités dégostrantes, je me suis dit: l'ignorance n'empêche pas d'écrire, voilà ce qu'elle produit; l'ignorance n'est donc bonne à rien-



LAI (a) DE LANVAL.

ARTUS aux fêtes de la Pentecôte, tenait sa cour pléniere à Carduel; & libéral autant que magnifique, il avait répandu à pleines mains les bienfaits & les présens sur tous ceux qui l'entouraient. Un seul homme s'en vit privé: c'était Lanval, Chevalier Breton (b). qui l'avait très-bien servi, & que le Monarque néanmoins affectait depuis long-tems d'oublier. Lanval était fils de Roi, & dans toute l'Angleterre vous n'eussiez pu trouver un Chevalier plus brave & plus beau; mais ne recevant rien du Prince, & ne lui demandant rien, dénué de ressources dans un pays étranger, il se vit à la fin réduit à une telle détresse, qu'il lui fallut quitter la cour de son suzerain.

Il partit donc sans prendre congé de personne, sans même trop savoir où il irait, & marcha ainsi à l'aventure pendant plus de la moitié du jour. Ensin, ayant trouvé une prairie qu'arrofait une riviere, il descendit pour laisser paître & reposer son cheval; & pendant ce tems, couché sur l'herbe & le coude appuyé sur son manteau, il regardait l'eau couler, & rêvait tristement à son malheur. Un bruit soudain qu'il entendit à ses côtés lui fit tourner la tête. Il apperçut deux Demoiselles d'une beauté ravissante & vêtues très-richement, qui, après l'avoir salué, l'inviterent, de la part de leur Maîtresse, à se rendre dans une tente qu'elle avait fait dresser non loin de là. Lanval, étourdi du compliment, se leva & les suivit, sans songer même à fon cheval. Il trouva un pavillon de soie (c) surmonté d'un aigle d'or, & sur un lit magnifique la plus belle personne que des yeux humains puissent jamais voir.

Fleur Flor de lis & rose nouvele paraît au tems
Quant ele pert ou tans d'été,
Elle surpassait beauté
Trespassoit ele de biauté.

/ Un manteau doublé d'hermine & teint en pourpre d'Alexandrie (d) couvrait ses épaules. La chaleur (e) l'avait forcée de l'écarter un

peu; & l'œil à travers cette ouverture appercevait une peau plus blanche que l'hermine qui la touchait. Le Chevalier était tellement interdit, qu'il ne put ni avancer ni parler. Elle l'appella. «Lanval, sui dit-elle, » c'est vous que je viens chercher ici. Vous » m'avez plu, je vous aime, & veux bientôt » vous en donner de telles preuves, que » cet Artus qui vous dédaigne, & que » tous les Rois de la terre envieront votre » fort ». Ce discours tendre retira le Chevalier de son premier étonnement, & comme une étincelle enflamma subitement son cœur. Il répondit à la Dame, que, s'il était assez heureux pour obtenir son amour, jamais elle ne pourrait lui rien ordonner que sa valeur n'osât entreprendre, & protesta qu'il ne desirait plus désormais qu'une seule chose au monde, l'assurance de la voir toujours & de ne pouvoir plus être séparé d'elle. Les Demoiselles entrerent dans ce moment, apportant des habits magnifiques; il s'en revêtit, & sembla encore mille fois plus beau. Biensôt après, le dîner parut. La Fée (f) lui sit prendre place sur le lit auprès d'elle; les pucelles (g) servirent elles-mêmes; tous les plats étaient exquis; mais,

> il y eut d'abord Un entremés i ot premier Qui Ri moult plaisoit au Chevalier : il embrafair souvent. Car sa mie baissoit sovent.

Après la table il obtint d'elle d'autres preuves de son amour. Enfin, pour achever de vous peindre sa situation, il était tellement transporté de plaisir, qu'il eût voulu passer toute sa vie dans ce pavillon délicieux. Mais le soir quand la nuit approcha: «Je ne puis vous garder davantage, lui dit » la Fée; levez-vous, retournez à la Cour, » & déployez-y une magnificence digne de » vous & de moi. Quelque dépense qu'il » vous plaise de faire, l'or ne manquera » jamais à vos besoins. Si quelquesois votre » tendresse me desire, (& je me flatte que » ce ne sera jamais que dans des lieux où » votre amie pourra paraître sans rougir), » je vous permets de m'appeller; & dans » l'instant, invisible pour tout autre, je m'offrirai " m'offrirai à vos yeux; mais sur-tout que in jamais personne ne puisse sonner votre bonheur. J'exige le secret le plus proment où vous annonce que dès le moment où vous y manquez, vous perdez mes bontés, & ne me revoyez jamais mais a ces mots elle l'embrassa, & lui dit adieu. Son cheval l'attendait à l'entrée de la tente; Il partit, tellement étonné de son aventure, qu'il ne pouvait la croire, & qu'il regardait de tems en tems en arrière, comme pour se convaincre qu'on ne l'avait pas abusé par une illusion.

De retour à Carduel, il combla de préfens ceux qui l'avaient servi, racheta des prisonniers, remit en équipage des Chevaliers pauvres, habilla des Ménétriers (h), sit des dons à des Croisés & à des Pélerins; & cependant sa bourse se trouvait toujours remplie. Mais ce qui plaisait encore bien autrement à son cœur, c'est que le jour ou la nuit, dès que l'amour le pressait & qu'il appellait la Fée, elle se rendait aussi-tôt à ses desirs. Écoutez maintenant comment ce bonheur sut troublé.

A la fête de la S. Jean, beaucoup de Chevaliers se trouvaient au Château. Quand on eut soupé, ils descendirent au verger pour se promener. La Reine, qui en secret aimait Lanval, & qui des fenêtres de la tour qu'elle habitait l'avait apperçu parmi eux. proposa sans affectation aux Dames d'y descendre aussi. On se réunit, on folâtra, on se prit par les mains pour danser; la joie devint générale. Lanval seul s'ennuyait, parce qu'il songeait à sa mie, & il s'échappa, dès qu'il le put, pour retourner auprès d'elle. Genevre, qui depuis long-tems cherchait l'occasion de le trouver seul, saisissant avidement celle-ci, l'appella, & lui parla en ces termes : « Lanval, je vous ai toujours estimé, » & il ne tient qu'à vous d'avoir mon cœur, » car je vous aime: parlez, ne le desirez-» vous pas »? Le Chevalier aimait déja comme vous avez vu; & d'ailleurs, n'eût-il pas aimé, il était trop loyal pour manquer jusqu'à ce point au Monarque qui avait reçu sa foi (i). Enfin, que vous dirai-je, après bien des sollicitations tendres, la Reine surieuse s'emporta en invectives, & lui sit un

reproche si horrible, que, piqué à son tour, il avoua qu'il avait une mie, mais que fa mie était si parsaitement belle, qu'une seule de ses suivantes l'emportait sur la Reine en beauté. Cette réponse humiliante acheva d'accabler Genevre. Elle se retira dans sa chambre pour pleurer, & se mettant au lit. déclara qu'elle n'en sortirait plus que le Roi son époux n'eût promis de la venger. Il était à la chasse. Le soir quand il rentra, elle se jetta à ses pieds, & lui demanda vengeance d'un insolent qui non-seulement avait osé la prier d'amour, mais qui, sur ses resus, l'avait accablée d'injures, en ajoutant qu'il possédair une maîtresse dont les suivantes valaient mieux qu'elle. Séduit par les larmes de son épouse, Artus s'enflamma de colere; il fit serment qu'il ferait brûler ou pendre le coupable (k). & envoya dans l'instant trois de ses Barons (1) pour l'arrêter.

Lanval s'en était retourné triste & chagrin. Quoiqu'il n'eût pas nommé son amante à la Reine, il avait cependant parlé de son bonheur, & il tremblait que la Fée ne s'en vengeât. A peine sut-il rentré chez lui, qu'impatient de sortir d'inquiétude, il l'appella; mais pour cette sois elle sut sourde à ses vœux. Il eut beau se plaindre, soupirer, maudire son indiscrétion & demander grace, tout sut inutile; elle resusa toujours de se montrer. Les Barons le trouverent en larmes quand ils entrerent & qu'ils vinrent le sommer de se rendre à la Cour du Roi pour se désendre. Le désespoir dans le cœur, & peu inquiet sur des jours qui lui étaient devenus odieux, il les suivit.

Dès qu'il parut, le Monarque lui reprocha avec amertume sa sélonie. Lanval surpris protesta de son innocence sur la séduction dont on l'accusait; mais il consessa naïvement l'incivilité qui lui était échappée dans la colere, & se soumit du reste au jugement de la Cour. On lui nomma en conséquence, des Juges choisis parmi ses Pairs (m). Ceuxci lui assignerent un jour pour comparaître, & en attendant ils exigerent, ou qu'il se rendît prisonnier, ou qu'il donnât un répondant. Comme l'accusé n'avait point de parens en Anglèterre, & que dans son malheur il ne comptait plus sur ses amis, il s'apprêtait à marcher vers la prison; mais Gauvain, quoique le neveu du Monarque, & les Chevaliers qui étaient au Château, ayant offert pour son cautionnement leurs terres & leurs fiefs; la garantie fut acceptée, & il ·lui fut permis de retourner au lieu de fa demeure. Il était si profondément affligé, que ses amis qui l'y accompagnerent & qui se proposaient de lui faire quelques reproches sur sa dangereuse indiscrétion, se virent obligés, au contraire, de l'exhorter à prendre courage. Il fallut même qu'ils vinssent tous les jours le consoler; car il refusait de manger, il appellair sans cesse la mort, & leur donnait lieu de craindre que la douleur ne lui fît perdre tout-à-fait la raison.

Le jour fixé arriva enfin. Les Barons s'affemblerent, & les Chevaliers qui avaient été les pleges (n) de Lanval vinrent le leur représenter. Artus voulut présider à la séance. Animé par son épouse qui était présente, il animait lui-même les Juges. On interrogea l'accusé, & on le sit sortir ensuite pour aller aux voix; mais ces braves guerriers avaient honte de condamner ainsi à la mort (o) un Chevalier sans reproche, un jeune homme si beau, loin de sa patrie, & sans appui dans une cour étrangere. Plusieurs n'opinaient qu'à la prison; & l'un d'eux, dans l'espoir de le sauver, ayant proposé de l'obliger à montrer sa maîtresse, assu qu'elle pût être comparée à la Reine, & qu'on jugeât s'il avait eu raison de la lui présérer; cet avis sut adopté d'une voix unanime. Malheureusement il n'était plus en sa puissance de la saire voir; & ce dernier moyen qu'on vint lui offrir ne servit qu'à le convaincre qu'il n'avait plus de ressource.

On allait donc prononcer, lorsque toutà-coup on vit paraître deux Demoiselles montées sur des chevaux gris, & si belles qu'on crut d'abord que l'une des deux était la mie qu'avait tant vantée Lanval. Elles se présenterent au Roi; & en lui annonçant l'arrivée de la Dame leur maîtresse, le prierent de lui saire préparer une chambre qu'elle pût occuper. Un instant après, deux autres parurent, d'une taille majestueuse, & plus belles encore que les prèmieres. Elles éraient vêtues d'un bliaud d'or (p), & montaient

des mules espagnoles. Le Monarque à qui elles demanderent un gîte & pour elles & pour leur maîtresse, alla les conduire luimême; & comme s'il eût craint que Lanval n'échappat à sa vengeance, il revint au plus vîte presser le jugement. Mais des cris de joie & des acclamations bruyantes qu'on entendit au-dehors arrêterent de nouveau les juges. Ils regardent, & voient venir fur un cheval plus blanc que la neige (q) une Dame d'une beauté surnaturelle & divine. Elle avait un manteau de pourpre grise, était suivie d'un levrier, & tenait un épervier sur le poing (r). Hommes, femmes, Chevaliers, bourgeois, tout ce qui habitait l'enceinte du Château était accouru sur son passage, & l'on n'entendait autour d'elle qu'un murmure confus d'admiration & d'éloges. Les amis de Lanval ne doutant pas que ce ne fût-là celle qui devait le sauver, vinrent en hâte lui annoncer cette heureuse nouvelle. Assis tristement à l'écart, il n'attendait plus que la mort, & s'applaudissait de la recevoir, puisqu'il avait perdu celle qui faisait tout son bonheur. Au discours de ses amis, il leva les yeux pour

la regarder. C'est elle, c'est elle, s'écria-t-il, & je vais mourir content, puisque je l'ai revue. Le Monarque avec toute sa Cour alla au devant de la Dame. Elle entra dans le Palais, salua & parla ainsi: «Roi, & vous » Barons, écoutez-moi. Artus, j'ai aimé l'un n de tes Chevaliers, ce Lanval qui t'avait si · » bien servi (s), & que j'ai été obligée » de récompenser pour toi. Il m'a désobéi, » & j'ai voulu l'en punir en le laissant pendant » quelque tems aux portes de la mort; mais » il m'a été fidelle, & je viens l'en récom-» penser. Barons, vous avez exigé ma pré-» sence pour le condamner ou l'absoudre; » me voici: comparez maintenant & prononcez ». Ils s'écrierent tous que Lanval avait eu raison, & d'une voix unanime il sut absous. La Fée repartit aussi-tôt avec ses pucelles. Pour lui, montant sur les degrés du perron de marbre (t) qui était près de la porte, il fauta sur son cheval, quand elle passa, & sortit avec elle.

Les Bretons disent qu'elle l'emmena dans une Isle charmante, nommée d'Avalon, où ils ont vécu heureux. On n'en a point entendu parler depuis; & quant à moi, je n'en ai pas appris davantage.

Dans les Mille & une Nuit, T.6, p. 229, Ahmed, fils du Sulsan des Indes, se trouve conduit de même par une aventure singuliere au Château magique de la Fée Pari-Banou, qui est devenue amoureuse de lui. Il l'épouse; mais dans tout le reste les deux Contes ne se ressemblent plus.

NOTES.

(a) Ce mot, aussi ancien que la poésse française, signifiait chanson, & paraît venir de l'Allemand lied, qui a la même signification. Nos vieux Romanciers sont souvent chanter des lais à leurs héros. Il y en avait dans tous les genres, de gais, de trisses, d'amoureux & même de dévots. Peu-à-peu le lai se persectionna. On lui donna un nombre réglé de stances, une coupe lyrique; & c'est ainsi qu'on le voit paraître dans les poésses manuscrites de Froissart, & pendant sort longtems chez les Poètes qui suivirent celui-ci. Dans les commencemens le lai se chantait, & d'ordinaire avec un accompagnement de harge. Barbaros leus harpé relidebat.

Il avoit appris à chanter Et lais & notes à happer, Fortun, Epift.adGregor. Turen, Courtois.

Tenois une harpe, & harpois, & chantois tans doulcement un lay qui avois esté fait nouvellemens, & qui

'Rom. de étoit appellé le Lay des deux Amans'.

Il est vraisemblable que certains Fabliaux surent nommés lais, parce qu'ils se chantaient aussi. Dans le préambule de celui de Gruélan qui va suivre, le Poète dit:

> Bon en sont le lai à over, Le les notes à retenir.

Dans celui de Gugemer, qui vient ensuite, on lit de même,

Se dit en harpe & en rote:

Boine en est à oir la note.

Mais quel était ce chant? Les Fabliaux ordinaires a étaient-ils que déclamés, & les lais-fabliaux chantés en entier? Pourquoi les manuscrits n'en offrent-ils aucun de noté, tandis qu'on y trouve la musique des chanlons du tems, & celle même d'un Fabliau ordinaire, (Aucassin?) Je n'ai sur tout cela que des conjectures dont la discussion m'entraînerait trop loin, & je laisse ces détails à ceux qui entreprendront l'histoire de notre ancienne poésie.

Dans la piece intitulée, les deux Ménétriers, l'un d'eux, après avoir nommé tous les/Romans qu'il est én étacde réciter, se vante de savoir plus de quarante lais.

(b) Nos Romanciers étant Français, il était tout naturel qu'ils prissent des Français pour leurs héros. Quant à ceux qui faisaient des Romans de la Fable-Ronde, la chose était moins aisée, puisque la scene devait être en Angleterre. Ils supposent donc Artas suzerain de la petite Bretagne, ils le font venir souvent à Nantes tenir cour pléniere; & dès-lors cette province devient le théâtre de la plupart des exploits. Trois des plus célebres Chevaliers de la Table-Ronde, Tristan, Méliadus & Lancelot, sont Bretons. La forêt où Merlin sur enchanté par Viviane, & qu'habitaient les Fées, est Brocéliande auprès de Quintin, &c. Enfin ces fables, devenues populaires, avaient fait donner à certains lieux des noms qu'on retrouve encore dans les histoires. C'est ainsi que dans la vie de Louis III, Duc de Bourbon, on voit une action passée auprès du Perron de Merlin, une autre à la Croix de Malchast, où Merlin faisait ses merveilles.

(c) La Chenille qui produit la soie, originaire de la Chine & des Indes, avait été, en 551, transportée par deux Moines à Constantinople; mais le secret d'élever ces insectes & de travailler leur fil, semblait être demeuré dans l'ampire Grec, & le reste de l'Europe n'en avait point prosité. En 1130, Roger, Roi de Sicile, passant par la Grece au retour d'une expédition dans la Terre-Sainte, emmena avec sui d'Athènes, de Corinthe & de Thèbes, des Ouvriers en soie, & les établit à Palerme; où ils enseignement leur art, qui bientôt se répandit dans l'Italie. Peu de terns après, des Marchands Toscans & Lombards le porterent en France. Ceux-ci sormerent d'abord leurs Manusactures dans nos provinces mésidionales, dont la température

est plus savorable à la conservation ainsi qu'à la nourriture de l'insecte. De là ils parcouraient le Royaume & suivaient les soires pour vendre leurs marchandises. Ensin, ils vinrent s'établir à Paris, dans une rue à laquelle on donna le nom des Lombards, qu'elle porte encore.

Quant aux éteffes en soie qu'on savait sabriquer au XIII° siecle, outre celles qui étaient brochées en or & en argent on connaissait, comme aujourd'hui, le velours, le satin qui se nommait samit, & le tasseus qu'on appellait cendal ou sandal. Ce sont les soyeries, à mesure qu'elles devinrent plus communes ou mieux travaillées qui firent tomber l'usage des sourrures, si long-tems à la mode.

(d) Personne n'ignore que la belle pourpre Tyrienne des anciens était rouge, la commune violette, & qu'ils avaient plusieurs nuances intermédiaires entre ces deux couleurs. Aujourd'hui que le mot écarlate est confacté pour exprimer la premiere, nes Ouvriers, par pourpre, entendent la seconde, quoique cependant ils ne soient pas trop d'accord entre eux sur sa composition & sa vraie nuance, non plus que ceux qui ont écrit sur le Blason. Dans les Fabliaux, écarlate & pourpre sont synonymes. La plus belle se tirait d'Alexandrie, soit que cette ville possédat alors le secret de cette riche teinture, autresois la richesse des Phéniciens, soit qu'elle ne sût que l'entrepôt de ces étosses précieuses que les Italiens venaient y chercher pour les vendre ensuite au resse de l'Europe. Dans le Roman de

la Rose, il est parlé de la pourpre Sarrasinoise, qui sans doute est la même. On voit en esset dans l'histoire des Croisades que cette magnificence était en usage chez les Sarrasins; & l'on sait qu'un des maux que produisirent ces guerres religieuses sut de faire connaître & de répandre dans l'Occident le luxe de l'Asse. Le Roman de Charlemagne manuscrit du R. 7188, parlant d'un Château pris par ce Prince & rempli de richesses,

on y trouva draps dit, & moult i trouva- on pailes Alexandrins; dans d'autres Romans on l'appelle Pourpre d'Aumarie, (d'outre-mer).

On verra plus bas de la pourpre grife. Dans Ducange, au mot purpura, on en trouve de la rousse:
ce qu'on pourrait à toute force expliquer par ce qui a
été dit ci-dessus de celle de Tyr. Mais ce qui dérange
les explications, c'est que l'on trouve aussi, & de la
pourpre & de l'écarlate blanche. Je soupçonne que ces
couleurs ne s'employant, à cause de leur cherté, que
pour les draps les plus sins, on a donné dans la suite
le nom d'écarlate ou de pourpre, non à la couleur,
mais à l'étosse même.

de pourpre.

Et s'affuble.... d'un vers mantel porprine.

Fabliau de Gautier d'Aupais.

fut couvert le Baron D'une porpre sanguine su bien covert li Ber. Manusc, du R. n°. 6985.

(e) Voilà une fourrure portée en été; on en verra un autre exemple dans le Fabliau de la Robe d'écarlaire. orig des Armoiries.

Les peuples du midi de l'Europe habitant un pays chaud, usaient d'étoffes légeres propres à leur climat, & de là vient que le vair & l'hermine sont si rares *Le Labour. dans les armoiries d'Italie & d'Espagne '. En France, au contraire, & en Allemagne, où les hivers sont plus rigoureux, où les étés sont tempérés, & où ils l'étaient peut-être encore davantage alors par le grand nombre de forêts & de terres en friche, on fourrait les chappes, les manteaux, les chaperons, les cottes-d'armes, &c; & il paraît qu'on portait ces fourrures en tout tems. Les peaux d'hermine se tiraient d'Arménie, ou, comme on écrivait alors, d'Herminie, où cette espece de rats blancs est très-commune. On en trouve aussi en France & sur-tout en Bretagne; ce qui engagea les Ducs de cette Province à prendre cette panne pour leurs armoiries. Afin d'en relever la blancheur par le contraste d'une couleur opposée, on la mouchetait, comme on fait encore aujourd'hui, avec le noir du bout de la queue de l'animal, ou avec des flocons de laine d'agneaux de Lombardie qui sont renommés pour leur beau noir luisant. Le manteau d'hermine était autrefois en France la parure des grands Seigneurs & des femmes de la plus haute qualité. Une Reine d'Angleterre en faisait porter deux devant elle, comme souveraine des deux "Choisi - Royaumes d'Angleterre & de France". Il n'est plus les VI, pag. porté aujourd'hui que par les Reines le jour de leur couronnement, par les Rois le jour de leur sacre, par les douze Pairs qui dans cette cérémonie représentent

les Pairs anciens; & hors de ces occasions d'éclat, par

les seuls Chancelier & Garde des Sceaux. Les Ducs & Pairs le portent dans leurs armoiries placé derriere l'écu.

(f) Quoiqu'on trouve chez les anciens plusieurs exemples de magie, tels que la tête de Méduse, les métamorphoses faites par Circé, le cheval aîlé de Bellérophon, &c; quoique Pomponius Méla fasse mention d'une île située entre la grande & la petite Bretagne. habitée par neuf Prêtresses (antistites), à qui on attribuait le pouvoir d'exciter & d'appaiser les tempêtes, de prendre la forme de toutes sortes d'animaux, de prédire l'avenir, &c, on convient néanmoins assez généralement que ce que nous appellons férie nous vient des Orientaux, & que ce sont leurs génies qui ont produit nos Fées, especes de nymphes, comme je l'ai dit ci-dessus, d'un ordre supérieur à ces semmes magiciennes qui pourtant portaient le même nom. Mais cette fiction, en se transplantant dans nos climats, y a pris la teinte du gouvernement & de l'esprit de la nation. En Asie, où les semmes emprisonnées dans des harems, éprouvent encore, outre la servitude générale, un esclavage particulier, ce sont des Péris', de beaux génies consolateurs, qui, volant dans les airs, viennent l'Acad. des adoucir leur captivité & les rendre heureuses. Chez nos Bell. bons aleux, où la Noblesse brave & galante exposait ses biens, son repos & sa vie pour la gloire & pour les Dames, ces Péris sont devenus des Fées charmantes. & toujours jeunes, protégeant les beaux Chevaliers, & quelquesois se prêtant avec benté au délassement de

leurs fatigues. Qu'on se rappelle la remarque faite plus haut sur le changement d'une des pieces du jeu d'échecs, & l'on verra comment, jusques dans les plus petites choses, une nation souvent se peint sans le savoir.

· Nos anciens Romanciers emploient la férie jusqu'à la satiété. On sait l'usage qu'en ont fait les deux principaux Poëtes épiques de l'Italie, & il faut convenit qu'employée avec goût, cette invention poétique, la plus favorable de toutes sans contredit pour l'imagination, peut devenir une source de grandes beautés. Chez nous je ne connais parmi les modernes aucun Auteur de réputation qui l'ait employéé en grand. Quinaut, dès qu'il la connut, la transporta sur le théatre de l'Opéra, dont elle est restée la dominatrice, & où elle étonne les yeux par ses coups de baguette, sans presque jamais émouvoir le cœur. Dans la littérature (chose surprenante!) les femmes s'en, sont emparées, & elles l'ont consacrée à de petites historiettes monotones, que le genre & le sujet ont fait appeller Contes de Fées. Mais les Fées employées par nos peres étaient douces & bienfaisantes, telles que des divinités doivent êrre; elles ne se vengeaient que quand elles étaient offensées. Ce n'est que depuis que tout le monde parle d'humanité qu'on s'est avisé d'en faire des monstres d'une méchanceté atroce, de mettre par-tout des ogres qui ne vivent que de chair humaine, &c; & encore une fois, les Auteurs de presque tous ces Contes sont des femmes.

(g) C'est le nom dont se servent tous nos Romanciers pour désigner les suivantes d'une Princesse, ou les Demoiselles Demoiselles destinées à servir une femme de distinction; te mot se trouvera souvent employé dans ce sens.

(h) On voit ici für quels objets pouvait s'exercer alors la bienfaisance & la libéralité d'un grand Seigneur. Dans cette liste sont les Ménétriers (& sous ce titre se trouvent compris les Jongleurs & les Trouvetres). Ces sortes de gens étant appellés pour leurs talens dans toutes les fêtes & les cérémonies d'éclar, il leur fallait des habits pour paraître; & les Princes & les Grands leur donnaient entr'autres récompenses, ceux qu'ils avaient portes, comme ils le font encore aujourd'hui pour les Comédiens. Cette coutume de faire des présens d'habits à des Auteurs dont les ouvrages ont su plaire, venait, ainsi que mille autres, des Sarrasins', chez lesquels elle était fort ufitée, à l'imitation de Mahomet, avi, tom. 11, qui autrefois avait donné son manteau au poëte Caab. P. 844

Le goût de ces siecles pour les croisades & les pêlerinages fait imaginer sans peine avec quel respect on regardait ceux qui se dévouaient à ces pieux voyages, & combien on devait s'empresser à contribuer aux dépenses qui leur étaient nécessaires pour les entreprendre.

- (i) Attenter à l'honneur de son Seigneur était un crime de félonie, quand on était à son service : c'en était un de lese-féodalité, quand on était son vassal; & en entr'autres peines il entraînait alors la confiscation du fief.
- (k) Le premier exemple en France d'un Seigneur condamné à la corde, est celui de Remistang sous Pépin. A mesure que vers la sin de la seconde race les grands

Seigneurs accrurent leur puissance particuliere, ils se fortifierent contre celle du Prince. Aussi va-t-on voir que le Fablier, malgré toute la colere qu'il suppose ici à Arrus, lui fera observer des formes judiciaires.

- (1) Les Barons étaient les hauts Seigneurs qui possédaient un grand sief relevant immédiatement du Roi. Ceux-ci, & même les Seigneurs pasticuliers, possesseurs de domaines un peu considérables, eurent aussi des Barons à leur tour, à l'imitation de la puissance royale; comme ils eurent des grands Officiers & des Cours plénieres. Dans les procès importans, ces Barons formaient la cour judiciaire du Prince. On verra plus bas que c'est parmi ceux d'Artus que sont choisis les juges de Lanval.
- (m) Les Nobles avaient trois prérogatives réelles, l'exemption de toutes charges, excepté celle du service militaire dû au Seigneur suzerain, le droit de désendre les armes à la main leur personne, leurs biens & leurs amis, & celui de juger leurs pareils, & de n'être jugés que par eux en matiere criminelle. Nos Pairs d'aujourd'hui ont conservé ce dernier privilege.
- (n) Comme c'est une chose précieuse que tout ce qui peint les coutumes & les mœurs, & que ce détail de procédures contre un homme noble est un monument curieux, on le verra, je crois, avec plaisir, quoique dans la narration il fasse longueur. Au tems de nos Fabliers (& ils ne supposent jamais aux siecles qui les ont précédés que les usages du leur), on ne poursuivait point en justice par Procureur comme aujourd'hui.

Un homme, d'après la demande ou l'accusation d'un autre, était ajourné par les Baillis ou Prévôts; on lui envoyait pour cela quelques Sorgens ou Bédeaux, s'il était roturier, ou, comme dans le Fabliau, quelquesuns de ses Pairs, s'il était gentilhomme; & on lui prescrivait un terme pour qu'il est le tems de préparer ses moyens de désense. Dans certains cas, qui, sans . Étre extrêmement graves, oussent exigé cependant, pour une sureté plus grande, sa détention, il pouvait s'en racheter en préfertant quelqu'un qui le cautionnât, ou qui, comme on parlait alors, se rendit son plege. Ainsi, en conservant sa liberté, il conservait en même teme la facilisé de pouvoir prouver son innocence, & au moins n'était pas puni avant la conviction de son crime. Cette loi juste & sage subside encore en Angleterre en matiere civile. & c'est la fameule loi habeas corpus. Lorsque l'accusé s'enfuyait, ses pléges étaient condamnés à subir la peine qu'il est subie lui - même. Saint Louis cependant, par un égard d'humanité pour la bonne - foi généreuse & trompée, voulut bien ne les condamner qu'à 100 f. 1 d. d'amende '.

Quand le pieux Monărque, après sa croisade d'Égypte, S. Los revint en France, son vaisseau dans la route ayant essuyé une tempête, la Resne promit à S. Nicolas une nef d'argent; et comme pour rassurer le Saint par un répondant, elle exigea que Joinville sût son plage ... Los On en introduisit jusques dans les parties de table. La Joinv, mode s'étant établie de s'y désier les uns des autres et de se provoquer à boire, celui qui ne se sentait point

`Établ. de S. Louis.

`` Hift. de S. Louis par Joiny, la tête assez sorte pour soutenir la partie, pouvairchoisir quelqu'un qui le plégeât, & bût à sa place. Cet usage subsistait encore en 1635, comme il paraît par les Sérées de Bouchet; & Pasquier à ce sujet cite sur l'insortunée Reine d'Écosse Marie Stuart, une anecdote extrêmement touchante. Condamnée par sa sœur à l'échassaud, la veille de sa mort, dit-il', sur la sin du souper, elle but à tous ses gens, leur commandant de la pléger: à quoi obeissant ils se mirent à genoux, & mélans leurs larmes avec leur vin, burent à leur Mastresse.

Rech.

(o) On sera surpris de voir insliger une pareille peine à un Chevalier de la plus haute naissance, pour avoir dit qu'il connaissait des suivantes plus belles que la Reine; mais c'est qu'alors une insulte faite à une femme était le plus grand des crimes. Lorsqu'on annonçait un tournois, ceux qui voulaient s'y présenter étaient obligés, plusieurs jours avant l'ouverture, d'exposer en public leur écu armorié, afin que si l'on avait quelque reproche à leurfaire, on pût se plaindre à tems. Les Juges du Tournois étaient chargés de conduire les Dames dans ces visites, & il y avait un Héraut pout leur nommer les Chevaliers à qui les écus appartenaient. Quelqu'nne dans ce nombre rencontrait-elle un homme de qui elle est à se plaindre, elle touchait ses armes de la main; & les Juges, après l'examen fait du délit, faisaient fermer au coupable l'entrée de la lice; ou quand il y était entré, le dénonçaient aux combattans, qui tous aussi-tôt se tournaient contre lui, & le frappaient jusqu'à ce que l'offensée lui fît grace. Doit estre

A bien battu le médifant que ses épaules s'en sentene bien Tant & si longuement qu'il crie merci aux Dames à haute voix, tellement que chacun l'oie'. Louis II, Duc de Bourbon, instituant l'Ordre de l'Écu d'Hon. d'or en 1363, recommandait aux Chevaliers d'honorer fur-tout les Dames & Damoiselles, ne permettre & souffrir d'en ouir blasonner & mesdire, parce que Lelles après Dieu vient tout l'honneur que les hommes reçoivent.

- (p). Sorte de robe ou d'habit de dessus, car les hommes ainsi que les femmes, avaient des bliauds. Dans quelques - unes de nos Provinces, les paysans le nomment encore Blaude.
- (q) Les Souverains, le Pape, l'Empereur, lorsqu'ils faisaient une marche solemnelle ou leur entrée dans quelqu'une de leurs villes, ne montaient que des cheyaux blancs. Le Continuateur de Guil. de Nangis, parlant de l'entrée de l'Empereur Charles IV dans Paris, remarque que le Roi Charles V eut l'attention de lui fournir, ainsi qu'au Roi des Romains, un cheval noir, de peur, ajoute-t-il, que ce ne fut un signe de domination; & ce tems pareit le Roy de son Palais monté sur un grand palefroi blanc. Quand le Prince. de Galles entra dans Londres conduisant notre Roi Jean son prisonnier, il eut la modestie de ne monter qu'une petite haquenée. & de lui donner un cheval blanc. On verra plus bas dans le Fabliau du Villain Médecin, des Messagers du Roi montés sur des chexaux blancs. Si l'Amante de Lanval paraît ainsi à la

Cour d'Artus, c'est pour marquer la supériorité qu'elle a sur lui par sa qualité de Fée.

(r) Cet oiseau de proie & ce chien annonçaient une femme de qualité. Les gentils-hommes ne sortaient gueres de leur Château qu'avec tet équipage, soit qu'ils voulusseme en marchant avoir le plaisir de la chasse, soit pour se distinguer des roturiers par le privilege qui était propre à la Noblesse. Aussi dans les menumens & les tombeaux anciens, ceux qui ne sont pas morts dans les combass, sont-ils représentés avec un levrier sous les pieds, ou un épervier sur le poing, ou seu-lement avec le gant qui servait pour tenir l'oiseau. Les femmes nobles y sont distinguées de même par l'épervier. Nos Rois dans leurs entrées & les marches d'appareil sont encore précédés aujourd'hui par un équipage de Fauconnerie. Le Trésorier de l'Église d'Auxerre avait le droit d'assister à l'Office Divin les jours solemnels

'Hift. de avec' un épervier sur le poing ': le Seigneur de Sassait l'Egl.d'Aux. avait celui de poser l'oiseau sur le coin de l'autel ". par le Beuf,

- t. 1, p. 766. (s) Les Rois, quand ils voulaient faire la guerre,

 "Ducan. & qu'ils n'avaient pas affez de troupes de leurs vaffaux,
 au mot Ac- étaient obligés de prendre des Chevaliers à leur folde.

 C'est ainsi que Joinville, pendant la croisade d'Égypte,
 fut soudoyé avec sa troupe par S. Louis.
 - (t) Ces perrons qu'on trouve à chaque pas dans les Romans étaient des massifis de pierres avec des degrés placés sur les chemins & dans les sortes pour monter à cheval ou pour en descendre, secours souvent nécessaire, malgré les étriers, à cause de la pesanteur des

armes. On y suspendait ordinairement les écus destinés à proposer des désis de Chevalerie, afin qu'ils sussent yus de tous ceux qui s'y arrêtaient. Les Romains en avaient établis de même sur les grands chemins pour la commodité des cavaliers; & l'on trouve encore aujourd'hui dans Paris, à la porte de plusieurs maisons, des pierres en gradins qui servaient aux Magistrats à monter sur leurs mules quand ils allaient au Palais. Pour rendre les perrons plus commodes par leur ombrage, on y plantait un arbre, ordinairement un orme; & dans plusieurs coutumes cet orme est compris dans la portion des fiefs réservée par préciput à l'aîné. Les persons des Châteaux étaient plus ornés, & avaient encore d'autres usages. C'était là que les Officiers du Seigneur ou le Seigneur lui-même venait rendre la justice à ses vassaux. Joinville fut souvent employé par S. Louis à ce ministere, & c'est ce qu'il nomme les plaids de la porte. Dans le Fabliau du Sacriftain on verra un Prévôt juger assis sur son perron. Les Huissiers y faisaient leurs proclamations au nom du Seigneur.



LAI DE GRUÉLAN.

Le sujet de ce Conte est absolument le même que celui de Lanval; cependant les détails en sont si dissérens, que j'ai cru devoir le traduire aussi, & le donner après l'autre comme un modele de la maniere dont les Fabliers savaient imiter. La scene ici se passe en Bretagne, sous un Roi qui n'est point nommé, non plus que son épouse.

JE vais vous conter l'avanture de Gruélan, telle que je l'ai entendue; l'air en est bon à retenir, & le Lai mérite d'être écouté (a).

Gruélan était Breton, d'une famille illustre, & à une grande beauté il joignait encore la droiture du cœur. Le Roi qui tenait alors la Bretagne étant entré en guerre avec les Princes ses voisins, Gruélan avait volé des premiers sous sa banniere; & par sa valeur il s'était distingué tellement, soit dans les tournois, soit dans les combats, qu'il avait mérité l'estime & l'amitié du Monarque. Le bruit

de tant de mérite parvint bientôt jusqu'aux oreilles de la Reine, qui, à force d'entendre vanter le courage & la beauté du Chevalier, prit de l'amour pour lui.

Un jour elle tira à part son Chambellan: « Parles - moi vrai, lui dit - elle; qu'est - ce » que ce Gruélan dont j'entends tout le » monde faire l'éloge? le connais-tu? Ma-» dame, répondit le Serviteur, je sais qu'il » est brave & courtois, aussi n'est-il person-» ne qui ne l'aime. Mon cœur depuis long-» tems me parle en sa faveur, reprit la Reine; » fais-le venir, je veux l'avoir pour ami, & » lui abandonner mon amour ». Le Chambellan répartit qu'il ne doutait pas de la joie qu'allait donner au Chevalier une nouvelle aussi flatteuse. Il se rendit aussi-tôt chez Gruélan, qui, sans savoir ce qu'on lui voulait, le suivit au Château, & fut introduit dans l'appartement de la Princesse. Dès qu'il parut, elle alla au-devant de lui, & le serra dans ses bras, en lui donnant un baiser; puis elle le fit asseoir à ses côtés sur un tapis (b), & commença à l'entretenir de ce qui le regardait, avec un ton d'amitié & des regards si tendres qu'il devait lui être bien difficile de n'en pas deviner le motif.

Mais à toutes ces avances, Gruélan répondit d'un ton si respectueux qu'elle se vit embarrassée. Se déclarer la premiere, c'est à quoi s'opposait encore un reste de pudeur & de fierté: d'un autre côté cependant, pour se faire entendre, il fallait bien s'y réfoudre. Ensin enhardie par l'amour, elle demanda au beau Chevalier s'il avait une amie; car sans doute, il était aimé, & devait à coup sûr l'être beaucoup. Il répondit qu'il n'aimait pas encore.

Et ici l'Auteur déployant la doctrine mystique & rafinée de son siecle sur l'amour, fait disserter longtems, & avec le plus grand respect, son héros sur cette matiere. L'amour, selon lui, n'est que l'union chaste de deux cœurs, qui, liés ensemble par la vertu, vivent désormais l'un pour l'autre, n'ayant plus qu'une seule ame & une même volonté; & il regarde un engagement de tendresse comme la chose de la plus grande importance, & à laquelle on ne doit songer qu'après avoir aquis désà une haute réputation.

La Reine enchantée de ce discours qui flattait en apparence sa passion, s'ouvrit alors sans réserve au Chevalier, & lui avoua que

n'ayant éprouvé jusqu'à ce jour qu'un attachement faible pour le Roi son époux, & sentant le besoin d'aimer, elle avait cherché dans toute sa Cour le Chevalier le plus accompli; qu'elle croyait enfin l'avoit trouvé, :& se flattait de le voir répondre à sa tendresse. Gruélan, confus, témoigna sa reconnaissance de tant de bontés; mais il était à la solde du Prince, il lui avait promis sa ·foi & lui devait trop pour se rendre coupable de la plus noire des ingratitudes. A ces mots il se retira, & laissa la Reine accablée de honte & de douleur. Elle ne pouvait cependant renoncer à lui; son cœur se flattait encore de l'attendrir à force de prévenances & d'attentions : & dans ce dessein elle lui envoya des présens, le fit solliciter plusieurs fois, & lui écrivit même de sa propre main. Mais quand elle vit ses avances rejettées, & fes vœux sans espoir, la haine, dans son ame, prit la place de l'amour; elle indisposa contre le Chevalier, le Monarque son époux, & l'aigrit tellement que, privé de sa solde & obligé de servir à ses frais, Gruélan se vit bientôt dans la détresse. Successivement ses harnais & ses équipages furent vendus. Cette refsource épuisée, il ne lui resta plus que le désespoir. Que pouvait dans cet état Gruélan? Quand je vous dirai qu'il mourait de tristesse, vous n'en serez pas surpris.

Un jour il s'était retiré dans sa chambre pour se livrer à sa douleur. Ses hôtes (c) venaient de sortir, & il ne restait à la maison que leur fille, jeune enfant aussi intéressants par son caractere que par sa figure-La petite paysanne, émue de compassion, monta chez lui, & après avoir essayé de le consoler, lui proposa de l'air du monde le plus touchant, de descendre pour dîner avec elle. Son cœur était trop fortement oppressé pour pouvoir manger; il la remercia, & appella son Ecuyer, auquel il ordonna de seller à l'instant son cheval. Sa résolution était de partir & de disparaître pour toujours; mais on ne trouva point de selle, la sienne avait été vendue; & sans la fille de l'hôte qui çourut chercher celle de son pere, il eût été forcé de rester. Ce harnais ridicule avec lequel il lui fallut traverser le bourg, lui attira les ris & les huées de la populace.

Telle contume gens du peuple Tex est costume de borjois, gueres polis N'en verrez gaires de cortois.

Mais sa mélancolie était telle que rien ne l'émut; il continua sa route, morne & pensis, & entra dans la forêt.

Comme il marchait, la tête baissée, une biche, plus blanche que la neige, se leva toutà-coup à ses pieds, & parut fuir devant lui avec effroi, mais avec peine cependant, & comme blessée. Gruélan, dans l'espérance de l'atteindre aisément, se mit aussi-tôt à sa poursuite. Elle ne le devançait qu'autant qu'il était nécessaire pour l'animer davantage. Enfin après plusieurs tours & circuits, elle le fit arriver à une prairie charmante, au bord d'un ruisseau dans lequel se baignait une jeune Dame, si belle qu'il ne m'est pas possible de vous la dépeindre. Sa robe d'or était près de-là suspendue à un arbre avec d'autres habillemens très-riches; & sur le bord de la riviere deux pucelles' assises attendaient ses ordres, prêtes à la servir. A la vue du Chevalier, les demoiselles s'enfuirent avec l'air de l'épouvante. Pour lui, frappé uniquement des charmes

qu'il voyait, & oubliant à ce spectacle & ses chagrins & sa biche, il sauta en bas de fon cheval, & alla d'abord saisir les habits. Son intention, vous l'imaginez bien, n'était pas de les emporter; il voulait seulement obliger la belle Baigneuse à sortir de l'eau pour venir les lui demander : néanmoins quand elle lui eût représenté combien peu ce procédé était digne d'un Chevalier courtois, & qu'elle l'eût prié de les lui rendre, il alla les porter au rivage, & se retira même pour lui laisser la liberté de s'habiller. Il revint la prendre ensuite, & la conduisit dans la forêt, où seul avec elle il voulut profiter de son bonheur, & la pria d'amour. Sa demande fut rejettée comme elle devait l'être. Alors, sans insister davantage ni s'attirer de nouveaux refus, il ravit de force (d) ce qu'on refusait à ses prieres. Cependant à peiné se fut-il rendu coupable, que, demandant pardon du moyen auquel sa passion venait de se trouver réduite, il assura la Dame qu'elle avait les prémices de son cœur, & lui jura pour toujours un attachement & une fidélité fans bornes. La faute était faite, il fallait bien la pardonner: un baiser tendre scella la réconciliation; & on alla même bientôt jusqu'à lui avouer que ce n'était que pour amener ce dénouement, qu'on avait fait naître l'aventure de la biche ainsi que celle du ruisseau.

Après toutes les caresses dont devait être suivi un pareil aveu, la Fée se sépare du Chevalier comme celle du Fabliau précédent, en lui promessant de même de se rendre à ses désirs toutes les sois qu'il pourra le souhaiter; mais lui recommandant, comme l'autre, une discrétion & un secret inviolables.

De retour chez son hôte, Gruélan, comme s'il eût voulu prolonger son bonheur, vint s'appuyer sur sa senètre, pour regarder de loin encore la forêt qui venair d'en être le témoin. Tout-à-coup il apperçut un cavalier, qui, par la bride, conduisait un magnifique cheval richement enharnaché; c'était un Ecuyer que lui envoyait la Fée pour le servir & lui présenter de sa part ce beau palesroi dont elle lui faisait présent, & qu'elle avait nommé Gédeser (e). L'Envoyé ouvrit ensuite une valise d'où il tira de riches habits qu'il si-vra au Chevalier; puis il lui demanda l'état de ce qu'il devait, & lui déclara qu'il était

chargé de tout aquitter & de fournir désormais à la dépense qu'il lui plairait de faire. Gruélan s'occupa d'abord de témoigner sa reconnaissance à ses hôtes, ainsi qu'à ceux qui lui avaient rendu quelques services. Chevaliers pauvres, Trouverres, prisonniers éprouverent ses biensaits: s'il avait été aimé auparavant, jugez comme il le sut alors! Tout lui riait, chaque soir sa belle Maîtresse venait s'ossrir à ses vœux, & un an se passa ainsi sans qu'il eût rien à desirer; mais son bonheur même sut ce qui le perdit.

Le Roi ayant tenu à la Pentecôte une cour pléniere où tous les Barons & Chevaliers furent invités, Gruélan y parut avec eux. Le Monarque dans ces jours d'appareil avait une coutume bien singuliere. Fier de posséder la plus belle semme de son royaume, sur la sin du dernier repas, quand le vin commençait à échausser les esprits, il la fai-sait entrer dans la salle, & la plaçait sur une estrade élevée, d'où il la montrait à toute cette soule d'illustres convives, en leur demandant si dans leurs courses guerrieres, ils avaient jamais rencontré une Reine qu'on pût comparer

comparer à la leur. Le dernier jour de la fête elle parut à l'ordinaire. La salle retentit aufsitôt d'une acclamation générale, & l'assemblée transportée d'admiration, s'écria, que jamais sur la terre n'avait paru une semme aussi belle.

Gruélan seul se tut, il baissa la tête, & se mit à sourire, parce qu'il songeait à sa mie; mais l'œil jaloux de la Reine l'observait, il ne put lui échapper: « Voyez, dit-elle à son » Epoux, tout le monde vous félicite, un » homme seul m'insulte, & cet homme est ce-» lui que vous avez aimé. Etait-ce donc à tort » que depuis long-temps je me plaignais à » vous de son ingratitude »? Le Monarque irrité, l'appelle à lui aussi-tôt, & le somme par la foi qu'il lui doit, de dire la raison de ce filence & de ce fouris moqueur ? Le Chevalier répond respectueusement que depuis longtems ses yeux l'ont instruit, comme les autres sans doute, de la beauté de la Reine; mais il croit que sous les cieux cependant il peut être encore une femme plus belle. On lui demande s'il la connaît; il répond qu'oui, & qu'elle l'est même trente fois davantage.

La Reine en fureur exige qu'il la présente, & qu'on les compare toutes deux : sinon elle demande que l'insolent soit puni, & s'adresse à son Epoux pour obtenir de lui cette réparation.

Le reste de l'aventure, le plégement, le procès, la délivrance par l'arrivée de la Fée, sont les mêmes que dans Lanval. Ici seulement la Fée, plus vindicative que l'autre, après avoir sauvé la vie au Chevalier, se retire sans vouloir lui parler. Il monte sur son cheval Gédefer, & court après elle, en lui demandant grace, & cherchant par ses pleurs à la fléchir; mais elle est inexorable. Elle s'enfonce dans la foret, il la suit. Arrivée au bord du ruisseau où il l'a vue pour la premiere fois, elle s'y plonge & disparaît tout-à-coup à ses yeux ; il s'y précipite après elle, résolu de mourir, puisqu'il faut la perdre. En vain elle l'en retire, & le remet à bord en lui annonçant qu'il ne peut la suivre, & qu'il doit renoncer pour jamais à la voir; il s'y jette de nouveau, & déjà le courant l'entraîne. Mais les deux pucelles touchées de tant de repentir & d'un amour si sincere, demandent sa grace & l'obtiennent. La Fée attendrie lui tend la main. & le ramene au rivage, d'où elle le conduit dans ses domaines.

Les Bretons, ajoute l'Auteur, disent que Gruélan n'est point mort, & qu'il vit avec la Fée; mais le cheval Gédeser, quand il se vit

abandonné par son maître, parut inconsolable. Il allait courant par tout, frappant du pied la terre, & hennissant jour & nuit avec douleur. Il erra ainsi toute sa vie, sans vouloir se laisser approcher, & la tradition est que tous les ans il revient encore le même jour, au bord du ruisseau, comme pour y retrouver son bon maître. L'histoire de Gruélan & de son cheval sidele sut chantée par toute la Bretagne, & l'on en sit un Lai qu'on appella le Lai de Gruélan.

NOTES.

- (a) Les Fabliaux offrirent un grand nombre d'exemples de ces débuts imposans dans lesquels l'Auteur promet beauzoup d'amusement ou d'inffruction. On les adressair aux auditeurs, dans le dessein sans doute d'exciter leur attention & de piquer leur curiosité.
- (b) On a vu plus haut des lits employés, comme chez les anciens, pour la table & pour la conversation; voici des tapis pour s'asseoir à la maniere des Orientaux. J'en ai trouvé d'autres exemples dans les Romans. Cet usage apparemment était venu par les Croisades. Joinville dit que S. Louis, rendant familiérement justice à ses vassaux au Jardin de Paris, faisait étendre des tapis pour asseoir ses Officiers.

- (c) Les Rois & les grands Seigneurs ne donnaient de logemens dans leurs Châteaux que pendant le tems qu'ils tenaient cour pléniere. Hors de-là tous ceux qui avaient affaire à eux, ou qui étaient attachés à leur service, sans être Officiers de leur maison, se logeaient comme ils pouvaient.
- (d) Cette conduite du Chevalier est un peu dissérente de cette doctrine sublime qu'il a débitée plus haut sur l'amour pur. Un Traducteur à cette occasion serait ici les plus belles réseavons sur l'inconséquence des passions & la bisarrerie du cœur humain. Pour moi, je crois bonnement que les Poetes ignoraient alors, ou qu'ils ont quelquesois oublié ce précepte de la raison & d'Horace qui veut qu'un personnage garde jusqu'à la fin le caractere qu'on lui a une sois donné. On verra la même chose dans le Fabliau d'Hutline.
- (e) Nos Romanciers, à l'imitation des Arabes, ont donné souvent des noms aux chevaux de leurs héros, & quelquesois même à leurs épées. Qui ne connaît Bayard, Alfane, Rabican, &c. Flamberge, Durandal, &c. immortalisés par l'Arioste, & tirés par lui de nos vieux Romans?



* L'O R D R E

DE CHEVALERIE (a);

It est utile d'écouter un homme sage; on gagne toujours à l'entendre. C'est ce que vous prouvera l'histoire que je vais rimer, & qui arriva en terre payenne (b) à un Sarrasin loyal, à ce Saladin, roi puissant & guerrier si redoutable (c). Long-tems, il sit couler le sang chrétien & assiligea notre sainte Religion. Lassez ensin de leurs maux, nos pieux guerriers se réunirent contre lui. De toutes parts on les vit accourir pour le combattre; & si le courage donnait la victoire, ils l'eussent obtenue sans doute: mais le eiel, qui seul peut l'accorder, la seur resus, & presque tous dans ce grand jour perdirent ou la liberté ou la vie.

Parmi les prisonniers se trouvait le brave. Prince Hugues de Tabarie, Seigneur de Galilée (d). Il sut conduit au vainqueur, qui,

plein d'estime pour son nom déja célebre, le salua avec amitié, se sélicitant de tenir dans ses fers un tel guerrier; mais qui lui annonça fiérement qu'il fallait, ou payer une forte rançon, ou se résoudre à perdre la tête. Hugues ayant le choix, vous devinez aisément celui qu'il fit. Il demanda donc quelle serait cette rançon. Elle fut fixée à cent mille be-. sans (e): & d'abord il désespéra de l'aquitter, eût-il même vendu jusqu'à sa principauté. « Tu les fourniras sans la vendre, " répartit Saladin. Brave Chevalier & Prince . » considéré, va demander ta liberté aux » Chrétiens de ces climats. Il n'est point parmi 20 eux de guerrier estimable qui ne s'honore » d'y avoir contribué ».

D'après ce conseil, le Soudan permit à Hugues de partir dès le jour même pour en aller recueillir les fruits, & n'exigea de lui qu'une seule condition, celle de venir dans deux ans, si la rançon n'était pas entiere, se remettre entre les mains de son vainqueur. Tabarit s'y engagea par serment; & après avoir remercié Saladin, il se disposait à sortir, quand celui-ci, l'arrêtant par la main, le con-

duisit dans un appartement retiré, & là le questionnant sur cette Chevalerie dont il avait si souvent entendu parler, le pria, par la soi qu'il devait au Dieu de sa religion, de lui apprendre quelle était cette dignité, & de la lui conférer, avant son départ, de sa propre main (f). Hugues, qui eût craint de profaner le saint Ordre s'il l'avait prostitué à un insidele, s'en désendit d'abord, & s'excusa : mais le Soudan irrité lui faisant remarquer dans quels lieux il osait braver le maître de son sort, Tabarie devenu docile, commença à la sois & la cérémonie & l'enseignement.

Il fit d'abord laver le visage, raser sa barbe (g) & couper les cheveux du Soudan; & pendant ce tems il ordonna qu'on lui préparât un bain. Interrogé pourquoi ces préliminaires, il répondit qu'ils annonçaient, ainsi que le bain, symbole du premier baptême, la pureté de l'ame sans laquelle un Chevalier doit craindre de se présenter; & cette premiere explication saissit le Sarrasin de respect pour une institution si sainte. Le sit dans lequel on le coucha au sortir du bain était, lui dit Hugues, l'emblême de ce paradis que Dieu destine à la récompense d'une vie pure & au repos d'un bras employé pour secourir les saibles & les opprimés (h). La chemise qu'on lui sit prendre ensuite (i) devait le saire ressouvenir de tenir son corps net & pur comme elle; & la robe écarlate qu'il mit par-dessus, lui rappeller sans cesse qu'un vrai Chevalier doit toujours être prêt à répandre son sang pour son Dieu & pour sa soi (k).

Il restait une derniere cérémonie (1), c'était la colée (m); mais comme il fallait frapper le Monarque, Hugues le pria de ne point l'exiger. Il y substitua quatre points d'instruction bien importans, recommandant au Sarrasin de ne jamais parler contre la vérité, & de hair les menteurs au point de suir l'air qu'ils respireraient; d'entendre chaque jour la messe, & d'y faire une offrande; de jeûner tous les vendredis à l'honneur de la passion, ou d'y suppléer par quelque œuvre pie; ensin, de voler au secours des Dames toutes les sois qu'elles auraient besoin de son bras (n); car quiconque, ajouta-t-il, pré-

tend à l'honneur & à l'estime, doit se dévouer tout entier à elles, & ne redouter, pour les servir, ni dangers ni fatigues.

Ces leçons sublimes enthousiasmaient Saladin. Pour témoigner à Hugues l'étendue de sa reconnaissance, il lui accorda (o) en présent la liberté de dix Chevaliers, à choisir parmi ceux des siens qui avaient été pris dans le combat. Le Prince le remercia; mais enhardi par la bonté du Soudan, & fongeant toujours à sa rançon, «Sire, dit-il, vous » m'ordonniez, il n'y a qu'un instant, de solli-» citer le prix de ma liberté, & vous me » flattiez que je ne trouverais point dans » ces contrées de guerrier estimable qui ne » se fît un honneur d'y contribuer. Je me » m'adresse à celui que j'estime le plus, & » c'est vous-même que je prie de me prêter » ce que je dois au grand Saladin. Tu ne te » seras pas confié vainement en moi, répondit » le Soudan; je t'en assure la moitié: peut-» être même, avant la fin du jour, te ferai-» je obtenir l'autre : suis - moi ». Alors il passa dans une piece voisine où l'attendaient, confondus en foule, cinquante Amiraux (p). Il leur présenta Tabarie, & lui-même voulut bien les solliciter en sa faveur, & les prier de contribuer à la liberté d'un grand Prince. Tous à l'instant, chacun selon sa puissance, s'engagerent à l'envi pour une certaine somme, Malgré leur zele cependant, ils ne purent la former en entier, & il manquait encore treize mille besans, quand Saladin déployant cette grande ame, l'ame d'un héros, déclara qu'il voulait seul les fournir. Il les fit en effet apporter à l'instant; mais ce sut pour les donner à Hugues. Ce n'est pas tout a non content de confirmer le don qu'il lui avait fait de la liberté de dix Chevaliers, il lui accorda encore à lui-même, avec ces deux présens, la liberté sans rancon.

Rien n'aurait manqué au bonheur de Tabarie, s'il est été libre de racheter avec cet or ceux des Chrétiens qui restaient dans les sers des Insideles. Mais le Soudan avait juré par Mahomet qu'il ne recevrait plus aucune rançon; il n'osa donc insister, & accepta, malgré lui, les biensaits de son vainqueur. Ensin, après huit jours passés dans les plaisirs & dans les sêtes, il demanda un saufconduit. On lui fournit une escorte de cinquante hommes, avec laquelle lui & ses dix compagnons d'infortune arriverent heureusement en Galilée, & ce sut-là qu'il distribua généreusement à son tour ce qu'on lui avait donné avec tant de magnificence.

Messieurs, ce Fabliau est sait pour plaire aux braves gens. Quant aux autres, c'est perdre son tems que le leur réciter; car ils n'y comprendront rien. J'en connais beaucoup de cette espece qui seraient enchantés d'imiter le Prince Hugues, c'est-à-dite, de recevoir des besans comme lui, & qui, quand je deur racontais l'usage qu'il sut en faire, m'ont regardé comme un radoteur, comme un homme du bon vieux tems.

L'Auteur finit par de grands éloges des Chevaliers qu'on doit, selon lui, chérir & respecter, parce qu'ils défendent l'État, l'Église & les propriétés particulieres. Il demande ce qu'on deviendrait sans eux course les Sarrafins, les Albigsois, & les autres mécréans. C'est, dit il, pour dépendre contre ces Impies nos saints Mysteres, et les empêcher d'insulter au Culte pu Fils de Marie, qu'ils ont droit d'entrer avec toutes leufs armes dans l'Église; et si

QUELQU'UN OSAIT MANQUER DE RESPECT AU SACRES MENT, ILS ONT LE POUVOIR DE LE TUER (q).

Se trouve en abrégé dans les Cento Novelle Antiche 1 pag. 48 , Nov. LL

NOTES.

(a) Ce petit poëme qu'ont cité Fauchet, Duchesne,

- Chifflet, Du Cange, &c, a été imprimé par Barbazan, & avant lui par M. Marin', d'après une des copies manuscrites de M. de Sainte-Palaye (car j'en ai trouvé trois dans ses recueils, & toutes trois ayant entr'elles Gloff. & des différences). Du Cange " en cite une version en prose qui, comme l'annonce le langage, parait être d'un tems postérieur. J'ai rencontré aussi dans les manuscrits de la Bibliotheque du Roi, un autre Ordre de Chevalerie, en prole, postérieur encore à la version précédente? mais totalement différent, & qui n'est qu'une instruction en six Chapitres, sur les devoirs, les verms & la dignité
 - (b) Ce n'est pas se seul trait qu'on rencontrera de Pignorance profonde des Fabliers sur les mœurs étrangeres; & cette ignorance était générale. Sarrafins, Payens, tout cela se confondait dans les têtes; l'on appellait également ainfi tout ce qui n'était pas chrétien. Dans le Roman de Charlemagne, les Saxons sont représentés comme Sarrafins. Les Sarrafins, d'un autre côté, chez tous les Romanciers que j'ai vus, sont regardés.

` Hift. de

Villeh.

de Chevalier.

comme payens, adorant Mahomet, Tervagant, Apollon & plusieurs autres Dieux. Mais ce qui est plaisant, c'est que dans quelques Romans ces prétendus payens ont des Cardinaux qui disent la messe.

- (c) Salehaddin, soldat Curde, qui après avoir été au service des Soudans d'Égypte, usurpa leur trône, qui devint un conquérant célèbre, se sit pardonner ces deux crimes par ses vertus, & obtint le nom de grand que la postérité lui a conservé. Les éloges qu'en sait ici le Poète dans son Fabliau, malgré l'horreur que la religion & les préjugés de son siecle devaient lui inspirer pour le plus redoutable ennemi qu'aient eu en Asie les Croisés, est une des plus sortes preuves de l'estime que méritait & qu'avait su inspirer aux Chrétiens ce héros.
- (d) Hugues, Châtelain de Saint-Omer, sut un des Seigneurs Français qui suivirent Godesroi de Bouillon à la premiere Croisade. Dans le partage qu'on sit du Royaume de Jérusalem, après sa conquête, vers 1102, Hugues eut pour récompense de ses services la Seigneurie de Galilée & la Principauté de Tibériade, d'où il su appellé par corruption Tabarie. Celui dont il s'agit dans le Fabliau sut fait prisonnier en 1179. On voit encare dans Villehardouin un Raoul & un Hugues de ce nom, descendans des premiers, venir de la Terre-Sainte à Constantinople, quand les Croisés, en 1204, sous la conduite de Baudouin, Comte de Flandres, & du Marquis de Montserrat, s'en emparerent.
- (e) Sorte de monnaie d'or des Empereurs de Conftantinople, pesant environ une dragme, & qui avait,

dit-on, pris son nom de Bisance où elle était frappée. Biblioth. D'Herbelot ' en dérive l'étymologie de l'Arabe Beigat-Orient. ger (œuf d'or) & prétend que les Sarrasins appellaient ainsi une monnaie de Perse qui avait cette forme, & à laquelle ils donnérent cours dans l'Asse. Saint Louis étant à Acre, offrit un cierge avec ung besant.... dont chavun s'emerveilla; car famais on ne lui avoit " Joinv. veu offrir nuls deniers que de sa monnoie". Il en sera **#.** 89. souvent fait mention dans les Fabliaux; on verra même dans celui des Trois Aveugles, qu'ils avaient cours en France, soit que les Croisades & le commerce d'Orient les eussent répandus, soit, comme le prétend Le Blanc, que ce fût un nom général que le peuple donnait à toutes les monnaies d'or : (J'ai cependant trouvé des

Joinville, qui assista au paiement de la rançon de Saint Louis, dit qu'elle sut, avec celle des autres prisonniers, de 800,000 besans qui valaient, dit-il, 400,000 liv. Chaque besant valait donc dix sous; mais ces sous n'étaient pas la même chose que les nôtres, comme Barbasan l'a écrit. Du tems de la captivité de Saint Louis, on en taillait cinquante-huit dans un marc d'argent, qui vaut aujourd'hui cinquante-deux sivres.

exemples de besans d'argent.) Nos Rois pendant longtems surent dans l'usage d'offrir à la messe, le jour de leur sacre, 13 pieces d'or qu'on nommait Bysantines.

Cette coutume s'observa encore par Henri II.

Te Blanc, (Ainsi la rançon sut de 13793 1 marcs 2 gros 14 grains ".)

Traité des Monnoies.

A l'avénement de ce Prince au Trône, on taillait dans le marc cinquante-deux ou cinquante-quatre sous.

A l'époque des conquêtes de Saladin, on en taillait moins encore, quoiqu'on n'en sache pas bien certainement le nombre. Le besant d'alors valait donc plus d'une pissole de notre monnaie, & la rançon de Tabarie plus d'un de nos millions. Il est dir plus bas dans l'original du Fabliau, que ces besans étaient d'ormier, c'est-à-dire, d'or pur & sans alliage, aurum merum s ce qui rendrait aujourd'hui cette évaluation encore plus considérable.

(f) Il est certain que, soit par estime pour la Chevalerie, soit pour se rendre plus respectable à des ennemis qui au-delà de cette dignité militaire ne voyaient rien d'estimable, plusieurs généraux Sarrasins se sont fait armer Chevaliers par des généraux Chrétiens. Facardin, cet Émir qu'eut à combattre en Égypte Saint Louis, l'était des mains de l'Empereur Frédéric '. On lit aussi que pendant la captivité de ce saint Monarque, Louis, pag. un des chefs Musulmans entra dans sa tente en lui 151. criant, le fabre levé, fais-moi Chevalier, ou je te tue: & que le pieux Roi, d'un air intrépide, lui répondit: fais-toi Chrétien, & je te ferai Chevalier ". Saladin lui-môme, si l'on s'en rapporte à nos Historiens, (car on t. P. p. 404. prétend que les Historiens Orientaux n'en parlent pas) se fit conférer la Chevalerie, non par les mains de Tabarie, il est vrai, mais par celles d'un Homfroi de Toron ", qu'il fit prisonnier à la basaille de Tibériade. "Gesta Dei Ainfi, cette fiction du Fabliau, qui ne paraît être per Francos. qu'un cadre ingénieux pour amener l'éloge & les détails de cette cérémonie, est réellement fondée sur un fait véritable.

Chevalier dans l'origine signisiait tout noble titré qui devait service de cheval pour un bénésice militaire. On était Chevalier par son sief, & c'est à ce titre qu'on voit des semmes Chevaleresses, quand ce sief était de nature à être possédé par une semme. Mais ce n'est pas de cette Chevalerie qu'il s'agit ici, & dans le cours de cet ouvrage; c'est de cette dignité guerriere, inventée en France dans le XI^e siecle, adoptée par toute l'Europe, que les Rois même se faisaient honneur de porter & comptaient parmi leurs titres, & qui se consérait avec certaines cérémonies dont les principales étaient de frapper le récipiendaire, de lui ceindre le baudrier avec l'épée, & de lui chausser les éperons.

Elle est appellée ici le Saint Ordre, & dans le titre du Fabliau, l'Ordre, par assimilation à la prêtrise; & ce nom lui est donné dans une infinité de livres. Car non-seulement on avait cherché à sanctifier cette instiaution, dont le but & l'origine étaient, comme je l'ai dit, infiniment respectables; mais par un abus incroyable de la religion, & que la religion avait même consacré, il semblait qu'on eût voulu y réunir & y cumuler en quelque sorte tous les sacremens ensemble. C'était un parrein, des habits blancs, & un bain comme dans le baptême; un soufflet, comme dans la confirmation; des onctions, comme dans le dernier des sacremens. Il fallait se confesser & communier. Les cheveux du Chevalier étaient tondus sur le front pour imiter la tonsure, & coupés en rond comme ceux des Ecclésiastiques. Il jouissait des mêmes privileges qu'eux, & pouvait de même

le rendre coupable de simonie, s'il achetait ou vendait la Chevalerie. Ensin, l'on croyait de bonne soi qu'elle amprimait, ainsi que l'Ordre, un caractere inessaçable; & c'est d'après ce préjugé que quand un Chevalier avait fait quelque grand crime, on le dégradait comme le Prêtre sacrilege, & avec des cérémonies essrayantes.

(g) Les Sarrasins portaient de longues barbes, & on Le rasait en France sous Saint Louis.

Dans l'ordre de Chevalerie en prose, Hugues fait peigner seulement la barbe du Soudan sans la lui saire raser. La mode du siecle avait changé.

- (h) Ceux qui étaient reçus Chevaliers juraient sur l'évangile, à la fin de la messe, de vivre & de mourir dans la religion chrétienne, de défendre l'Église au prix de leur sang, de servir sidellement leur Prince, & de protéger les veuves, les orphelins & les Dames, quand elles auraient besoin de leur secouts.
- (i) Le Poëte ne fait prendre une chemise à Saladin qu'au sortir du lit, parce qu'alors l'usage était de coucher sans chemise. De là cette expression coucher nu à nue, si commune dans nos Fabliaux, dans les Poëtes & Chansonniers du tems; de là ces Ordonnances de nos Rois & ces Lois de nos anciens Coutumiers, qui déclarent convaincus d'adultere la semme mariée & l'homme qu'on aura seulement surpris nus dans une même chambre; de là ces peines séveres qu'on insligeait en justice à celus qui avait sait le sac à une sille (c'est-à-dire, qui par jeu l'avait enveloppée dans les draps de son lit comme dans un sac), parce qu'en l'état de nudité où pour cette

impudente plaisanterie il falsait avoir vu la fille, on avait pu, ou l'on n'avait pas daigné la déshonorer; de là enfin cet usage des anciens Moines qui couchaient dans une chambre commune, de dormir yêus. Dans le Roman de Gerard de Névers, une vieille qui aide une Demoiselle à se coucher, ne peut revenir de son étonnement de la voir entrer au lit en chemise, Dans celui de la Charrette, Lancelot, logé chez une Dame qui est amoureuse de lui, se voit forcé le soir de coucher avec elle, parce qu'elle prétend n'avoir point d'autre lit à lui donner. Mais voulant garder fidélité à sa maîtresse, il se couche avec sa chemise, ce qui était assez déclarer ses intentions. Aussi le laissa-t-on dormir. M. de Sainte-Palaye m'a affuré plufieurs sois avoir lu jadis un manuscrit contenant l'histoire du divorce de Louis XII avec Jeanne de France, dans lequel la principale preuve qu'alléguait le Monarque pour prouver qu'il n'avait pas consommé le mariage, était celle-ci, qu'il n'avait pas couché nu à nue avec la Princesse. J'ai fait des recherches pour vérifier cette singuliere anecdote, & je n'ai pu y parvenir; mais fi elle n'est pas vraie, tout ce qu'on vient de lire prouve au moins qu'elle est vraisemblable. Dans les miniatures de nos manuscrits les gens qui sont au lit sont toujours représentés nus, & il n'y a pas fort long-tems que cet ulage, de mode cheore dans les pays chands, a cesse en France. Les Contes d'Eutrapel (imprimés en 1587), parlant de promesses ridicules & difficiles à tenir, dit qu'elles reffemblent à celles d'une mariée qui entrerait au lit en chemis.

- (k) Il en est ainsi de soutes les autres parties de l'aramure & de l'habillement que je supprime; des chausses brunes, de la coeffe blanche, de la ceinture, de l'épée, des éperons, &c. Hugues explique tout cela allégoriquement; & l'on doit pardonner ces explications forcées au goût pour les allégories qu'avaient répandues les Théologiens.
- (1) L'Auteur ne parle ni de la veille d'armes dans une Eglise, ni de la confession par laquelle on devait se préparer à la cérémonie, ni de la communion qu'ou recevait le jour même; & cela sans doute parce qu'il instruit un Prince insidele. On va voir cependant qu'il lui recommandera de jeuner le vendredi à l'honneur de la Passion, & d'entendre tous les jours la messe.
- (m) On donnait effectivement un petit soufflet an Chevalier, comme pour lui annoncer que c'étale-là le dernier outrage qu'il devait recevoir. A ce soufflet, qu'on nomma colée, du latin colaphus, on subditiva, par différens égards sans doute, trois coups de plats d'épée sur les épaules ou sur le col. On embrassait en suite le Chevalier, ce qui sit nommer cette cérémonie accolade. C'était la seule qu'on employat dans les occasions pressantes où les autres étaient impraticables; par exemple, quand on consérait la Chevalerie sur un champ de bataille.
- (n) Ne point mentir & securir les Dames, entendre la messe & jeuner, ceci ne donne pas une grande idée de la morale d'un siecle, qui réduisait à ces quatre préceptes son code de prebité & sa religion. Les misacles,

les légendes en vers, les contes dévots que j'ai lus, & j'en ai lu beaucoup, font confister de même la perfection chrétienne dans le jeûne, la messe & les mortifications corporelles. Quelquesois cependant, mais rarement encore, ils ajoutent l'aumône. On verra quelques preuves de tout ceci dans le cours de cet ouvrage.

- (o) C'était la coutume que le nouveau Chevalier fignalât par des libéralités ce jour de gloire; & ces dépenses consacrées par l'usage devenaient si considérables, que les Seigneurs, quand leur fils aîné recevait la Chevalerie, s'arrogerent le droit de lever une taille particuliere sur leurs vassaux, ainsi que quand ils étaient eux-mêmes prisonniers, ou qu'ils mariaient leur fille aînée. C'est ce qu'on nommait les trois cas desloyaux aides. Dans la suite ils en ajouterent une douzaine d'autres qui furent aussi loyaux que les premiers, & qu'on nomma gracieux, pour les distinguer de ceux-ci.
- (p) Les Arabes donnaient le nom d'Émir ou d'Amir, c'est-à-dire, de Seigneur, à ceux qui dans la nation possédaient de grandes places, aux premiers Magistrats, aux Vice-Rois, aux Commandans des Armées ou des Flottes, aux Gouverneurs des Villes on des Provinces; & c'est ce qu'il fignisse dans le Conte. Chez les Empereurs Grecs qui l'adopterent, chez les Siciliens & les Génois, les deux premieres nations commerçantes de l'Occident qui en sirent un titre, il s'employa pour désigner particulierement le ches des Armées navales. C'est la dénomination qu'il eut aussi en France, lorsqu'en 1270 on y créa la dignité d'Amiral; mais il paraît

que ce mot y conserva un sens plus étendu. On voit au moins qu'il y a eu des Amiraux qui ont servi sur terre, & des Officiers de terre qui ont porté le titre d'Amiral.

Il est assez surprenant que le Président Hénaut, qui donne la liste des principaux Magistrats du Parlemene; des Savans & des prétendus Illustres de chaque siecle, ne donne pas le nom d'un seul Amiral.

(q) Telle était l'opinion du tems, qu'on pouvait &

qu'on devait même exterminer les mécréans. De là les Croisades contre les Sarrasins d'Espagne, contre les Païens d'Allemagne, & contre les Albigeois; de là les bûchers, & l'Inquisition, & le massacre des Mahométans dans Jérusalem quand les Croisés prirent cette ville, & les prisonniers de cette nation que firent mourie les Papes Léon IV, Jean VII & Benoît VIII, &c. &c. Saint Louis racontant à Joinville l'histoire d'un vieux Chevalier impotent qui avait terminé une dispute sur la religion en renversant d'un coup de sa béquille le Juif disputant, ajoutait': homme lai (laic) quand il entend médire de la loy chrétienne, ne doit la de. S. Louis par fendre que de l'épée; de quoi il doit donner parmi du Louvre le venure dedans, tant comme elle y peut entrer. Dans ses Établissemens il condamne au feu tout hérétique "; " Etabl. de & cependant quelle ame fut plus douce, plus compa- S. Louis ... tissante, plus charitable que celle de ce hon Roi! Les Historiens se donnent bien de la peine pour excuser sa seconde & malheureuse Croisade de Funis; & peutêtre ce qu'on vient de lire en est-il la clé. On n'avaig-

K 3

pas cette fois-là le prétexte de la délivrance des faints lieux; mais les esprits étaient mal éclairés, & l'on proyait honorer Dieu en massacrant ses ennemis. Le Derviche Mahométan, qui poignarde un Chrétien qu'il rencontre, ne voit de même dans sen assassinat qu'un ennemi de moins pour sa religion.



LES TROIS CHEVALIERS

ET LA CHEMISE.

Le Prologue qu'on va lire n'est point celui du Fabliau; c'est un morceau détaché que j'ai trouvé ailleurs, & que j'emploie ici, parce qu'il m'a paru digne d'être conservé, & bien convenir à un Conte qui offre l'exemple d'une audace peu commune. Comme il est dans un genre différent de tout ce qu'on verra dans la suite, que je m'y suis permis quelques transpositions, & qu'à son ton sublime & à ses images, on pourrait peus être soupçonner la sidélité du Traduelleur, je vais le joindes en original à la traduelleur, je vais le joindes en original à la traduelleur.

Que L est le gentil Bachelier (a) qui fut engendré sur un champ de bataille, allaité dans un heaume, bercé dans un écu (b), & nourri de chair de lion? Quel est celui qui aura le visage du dragon, les yeux du léopard, le cœur du lion, & l'impétuosité du tigre; qui s'endormira au bruit du tonQui est li gentis Bachelema Qui d'espée su engendrez. Et parmi li hiaume alétiez. Et dedens un escu berciez. Et de char de lion norris, Et au grand tonnoire endormis. Et au visage de dragon. Jex de liépart, cuer de lion. Dents fanglier, prompt: Dens de sengler, isniaus com tigres. Qui d'un estorbeillon s'ennyvre. Et qui set de son poing maçue.

nerre, s'ennivrera de fureur dans un combat, verra son ennemi au travers des tourbillons. de poussiere, comme le faucon voit sa proie à travers les nuages, renversera comme la foudre le cheval & le Chevalier. & de son poing, ainsi que d'une massue (c) pourra les écraser? Pour achever une aventure célèbre, il traversera, s'il le faut, les mers de l'Angleterre ou le sommet du Jura. Se présente-t-il dans une bataille ? on fuit devant lui comme la , paille légere fuit devant la tempête. S'il joûte, & c'est toujours sans étrier (d), il renverse le Cavalier avec son cheval: souvent il le perce malgré ses armes; & ni ser, ni platine, ni lance, ni bouclier ne peuvent résister à ses coups. Les épées brifées. l'haleine des chevaux fumans. les lances & les hauberts fracassés, voilà les fêtes & les spectacles qu'il aime. Ses plaifirs sont de parcourir les mon-

renverie Qui cheval & Chevalier rue Jusqu'à la terre comme foudre: Qui voit plus cler parmi la poudge; Que faucons ne fet. . . . (mot déchiré) Qui torpe ce devant derriere divertir Un tornois, por son cors déduire; ' croit tui puisse Ne cuide que riens li puist nuire; Qui tressaut la mer d'Engleterre chercher Por une aventure conquerre; mont-Jura Si fet-il les mons de mos-Geu. fes jeux Là sont ses festes & si geu; Et s'il vient à une bataille, Ainsi com li vens set la paille; Les fet fuir pardevant lui. Ni personne Ne ne veut jouster à nului Excepté . Fors que du pié fors de l'estrier : S'abat cheval & Chevalier, Et fovent le criéve par force ; ni bonclier ni lance Fer, ne fust , platine , n'escorce (fait d'écerce). coups Ne puer contre ses cops durer ; Et puet sant le hiaume endurer Qu'à dormir ne à sommeiller Ne li covient auste osciller. Ne ne demande autres dragiés

Que pointes d'espées brissés,

tagnes & les vallées, d'aller seul, à pied, attaquer les ours, les lions, les cerss en rut. Jamais il ne quitte son heaume (e); c'est son oreiller pendant le sommeil. Tout ce qui lui appartient, il le distribue.... (f).

Et fers de glaive à la moustarde: beaucoup lui plais mets . C'est un mes qui forment li tarde, brifés Et haubers desmailliés, au poivre \$ poussiere boire Et veur la grant poudriere boivre haleine Avec l'aleine des chevaus. Et chace par mons & par vaux en rut Ours & lions & cers de ruit ses plaisirs Tout à pié ; ce sont si déduit. Er donne rout fans retenir.

Le reste ne mérite pas la peine d'être copie,

NOTES.

(a) Toute la Noblesse de France, & même celle de presque toute l'Europe, se divisait en trois ordres : les Bannerets, les Chevaliers & les Écuyers. Le Banneret était celui qui avait assez de terres & de vassaux pour conduire à l'armée, sous sa banniere, un certain nombre de gentils-hommes relevant de lui. Cette dignité passait du pere au sils, & pouvait même être possoée par un Écuyer, parçe qu'elle était attachée à la terre; au lieu que celle du Chevalier mourait avec lui, comme étant propre à sa personne. Le Banneret pouvait prétendre aux qualités de Comte, de Duc, de Marquis, de Baron.

Les simples Chevaliers, c'est-à-dire, ceux qui n'étaient pas assez riches pour être Bannerets, composaient la seconde classe. Ils portaient un pennon (étendard) en pointe, pour les distinguer du Banneret dont la bannière était quarrée. On nommait Bacheliers les Chevaliers pauvres, les bas Chevaliers. Cependant il y avait des Bacheliers qui étaient tels par leur terre; (l'on en verra un exemple dans le Conte suivant). Quand ceux-ci avaient reçu la Chevalerie, on les appellait Chevaliers-Bacheliers. Dans les montres le Chevalier recevait le double de la paie de l'Écuyer, & la moitié de celle du Banneret.

Quant à l'Écuyer, c'était le prétendant à la Chevalerie; il en seta parlé plus bas.

- (b) Voyez ce qui a été dit ci-dessus des écus con-
- (c) Un Chevalier désarçonné dans une bataille était hors de combat, ne pouvant plus se relever par la pesanteur de sea armes; mais souvent il était encore plein de vie, & pouvait même n'être pas blesse. Des valets qui suivaient les armées, conraient alors de tous côtés avec de gros maillets, des haches ou des massues; & frappant à grands coups, assommaient les guerriers renverlés. Les Chevaliers eux-mêmes, pour expédier plus vîte leurs ennemis, sur qui les épées, toutes lourdes qu'elles étaient, ne faissient que glisser, se servaient dans les combats de cer armes redoutables. S. Louis combattait avec une massue. On voit encore dans l'Abbaye dil Er. t. s.

Roland & à Olivier, ces preux si renommés de nos vieux Romans. C'est un bâton gros comme le bras, ayant à l'un de ses bouts une forte courroie pour tenir l'arme & l'empêcher de glisser, & à l'autre trois chasnous de fer, auxquels pend un boulet pesant huit livres. Il n'y a pas d'homme aujourd'hui capable de manier une telle arme. Les massues étaient en usage aussi dans les tournois; & pour qu'on ne ses perdit pas dans le cas où elles échapperaient de la main, on les attachait à la selle par une petite chasné. Les Gardes de S. Louis en portaient d'airain : c'était Philippe - Auguste qui avait întroduir cette coutume. Voyez Sergens d'armes plus bas au Fabliau de l'Hermire que l'Ange mena dans le siecle.

- (d) Ceci est un tour de force. Si l'on se rappelle ce qui a été dit ci-dessus de la joute, on pourra conce-voir quelle vigueur annonçait celui qui, sans avoir le point d'appui des étriers, était assez serme sur son cheval pour n'être pas ébranlé du coup de lance, & pour désarçonner même son adversaire en lui perçant de la sienne, son haubert, se plate & son gambison.
- (e) L'incommodité de ce pôt de fer qui enveloppait toute la tête, sa grande pessateur, la chaleur qu'il occasionnait, sur-tout quand la visiere était buissée, empêchaient qu'on ne pût le porter long-teme en cet état. Aussi voit-on souvent que dans les tournois les champions suspendaient le combat d'un common accevel., Et levaient la ventaille pour respirer. Le plus essimé et le plus valeureux était celui qui gardait son heaume le plus long-tems. Qu'on juge par-là quel degré d'hé-

roilme ce devait être de ne le point quitter; même pour dormir.

(f) Les Romanciers, Fabliers, & toutes ces troupes faméliques de Poëtes & de Musiciens qui ne vivaient que des largesses des grands Seigneurs, avaient trop d'intérêt 2 leurs profusions, pour ne pas chercher tous les moyens possibles de leur inspirer cette sorte de faste ruineux. En lisant leurs ouvrages, on est tenté de croire qu'ils n'ont écrit qu'afin de vanter la libéralité; c'est, selon eux, la premiere des vertus; c'est la plus indispensable, & elle marche de pair avec la probité & la valeur. A chaque page on est forcé de rougir pour eux d'une bassesse d'ame qui malheureusement était générale, & qui serait capable de déshonorer les lettres, si les lettres pouvaient être déshonorées. Mais la servitude anhérente au gouvernement féodal avait avili les esprits, & les deux plus nobles arts que l'homme policé puisse ajouter à son bonheur, la Poésie déclamative & la Musique, n'étaient alors qu'un vil métier que des vagabonds ou de petits bourgeois entreprenaient pour vivre, & de malheureux vassaux pour gagner les bonnes graces de leur Seigneur.

Il n'y avait: pas plus de délicatesse chez les Troubadours, parce que, pour la phipart d'entr'eux, les
raisons d'avidité étaient les mêmes. Tout est renversé,
dit l'un de ces Poètes; la Cour du Roi Alphonse notre
chés étoit une source séconde de largesses: à présent
'Hist. Litt. on n'y donne plus rien'.... Garin d'Apchier, selon
es Troub
1, p. 177. les manuscrits, sut bon Troubadour, bon Chevalier;

if sut bien faire l'amour, & poussa la libéralité jusqu'd donner tout ce qu'il avait'. Si j'étais riche, dit un autre, je donnerais à toutes mains pour faire dire par-tout, voild cet homme si libéral, qui ne resuse personne". Le plus assamé des rimailleurs oserait - il "Tom. 2, aujourd'hui tenir un pareil langage? Non non; les siecles personne dégénérent pas toujours, comme on veut nous le saire accroire: & si en se poliçant, ils aquierent quelques vices, il en est d'autres aussi dont ils se corrigent.

Voici le vrai Préambule du Conte.

Les faux amans prennent, pour mieux féduire, le masque de l'amour véritable. Jour & nuit ils sont occupés de ruses nouvelles; on les voit souples & rampans, & souvent ils sont tomber dans leurs pieges un cœur naïs. Ce n'est pas ainsi qu'aima celui dont je vais conter l'histoire: mais aussi, avant de lui octroyer amour, sa belle le mit à l'épreuve. Vous qui, comme elle, avez tant d'intérêt à n'être pas trompées, imitez son exemple.

Elle n'était fille ni d'un Duc, ni d'un Comte. Sa naissance cependant était illustre,

& dans tout le Royaume vous n'eussiez pu trouver sa pareille en beauté & en courtoisie. Pour son mari, Bachelier très-opulent, mais gentilhomme fort pacifique, il ne se piquait pas extrêmement de bravoure; & il convenait sans saçon qu'il n'était pas homme à alter pour la gloire, risquer de se faire assommer dans un combat. Du reste il était libéral, tenait bonne table, recevait trèsbien ceux qui passaient par son Château: aussi se faisait-on un plaisir d'y descendre.

Un jour vinrent chez lui trois Chevaliers. On avait annoncé un Tournois (a) dans le canton, & ils s'y rendaient. Deux d'entre eux avaient un train magnifique, car ils étaient riches & puissans. Le troisieme était pauvre & n'avait qu'un écuyer (b): mais jamais lice ne s'ouvrait qu'il n'accourût pour y disputer le prix; jamais on ne l'avait vu reculer devant un danger, & quand il avait le heaume en tête, il ne redoutait ni lance ni épée.

Nos trois braves n'eurent pas plutôt vu la Dame, que tous trois en furent épris; & belle comme elle était, vous n'en serez pas étonnés. Chacun d'eux épia donc de son côté un moment favorable pour lui parler; chacun la suppliá de vouloir bien agréer d'être sa mie, & l'assura avec mille sermens que si elle daignait y consentir, il serait pour l'amour d'elle tant d'actions de prouesse & de courage, que jamais semme ne pourrait se vanter d'avoir eu pareil amant. Leurs vœux ayant été également dédaignés, ils perdirent l'espérance, & partirent le lendemain matin pour se rendre au tournois qui devait commencer le jour suivant.

La Dame cependant, quoiqu'elle eût rejetté leur déclaration amoureuse, n'avait pas laissé d'y faire attention; mais avant d'y répondre, elle s'était proposé, pour mieux choisir, de les éprouver tous trois. Il y avait au Château un Écuyer, à la fidélité & à la discrétion duquel elle pouvait se fier. Elle l'appella, & lui donnant une de ses chemises:

« Allez au lieu du Tournois, lui dit-elle,

» & présentez ceci au plus grand des trois

» Chevaliers qui viennent de partir. Dites
» lui que, s'il veut vivre & mourir à mon

» service, comme il me l'a juré, je le prie

» moi, & de se présenter ainsi au combat » sans autres armes que son èpée, ses chausses » de mailles, son heaume & son écu (c). » S'il resuse de l'accepter, vous irez l'offrir » au second, & ensin au troisseme; c'est celui » qui a cherché à vous parler quand il est » sorti».

Chargé du paquet, l'Écuyer partit aussitôt. Il se rendit au lieu du tournois, & alla offrir le don de sa Maîtresse à celui des Chevaliers qui lui était le premier désigné. Celui-ci le recut d'abord avec reconnaissance; il promit d'obéir, & jura de nouveau qu'il ferait pour sa Dame des actions telles qu'elle même ne pourrait les croire. Mais à peine eut-il réfléchi, qu'au lieu de ces impénétrables enveloppes, de cette armure de fer sous laquelle il était presque invulnérable, son corps, couvert*feulement de ce vêtement ridicule, allait sans défense être exposé à tous les coups, qu'à l'instant même son visage pâlit. Amour & prouesse chercherent en vain à le ranimer; en vain ils ui criaient que son refus allait pour jamais le couvrir de honte; Couardise venant l'épouvanter

& le menacer de la mort, lui criait de son côté qu'il valait encore mieux vivre que de tenir parole à une Maîtresse. Que vous dirai-je? Couardise l'emporta; & après avoir hésité quelque tems incertain & confus, le Chevalier renvoya la chemise. Elle sut portée au second, qui la reçut comme l'autre, & qui sinit de même par la rendre. Ensin, on l'ossirit au troisseme; c'était le pauvre.

Celui-ci se mit à genoux pour recevoir l'envoi de la Dame de son cœur. Il le baisa respectueusement; déclara qu'il se croirait mieux armé ainsi qu'avec le ser & l'acier; & pour marquer à l'Écuyer sa reconnaissance de l'honneur qu'il recevait par lui, il le pria d'accepter un cheval de main, seul présent que sa fortune lui permettait d'offrir, & prix de sa valeur gagné n'a-gueres dans un tournois (d). Toute la nuit sut employée à baiser ce gage de l'amour, & à attendre impatiemment que le jour lui permît de le mériter.

Il ne s'aveuglait pas sur le danger cependant. Vingt sois il se représenta, comme les deux autres, ces cimeterres, ces lances & ces massues qu'il allait braver sans désense; &, quand il songeait à cette épreuve terrible à laquelle jamais aucun amant n'avait été soumis, & où tout le courage possible devenait inutile, son corps malgré lui frissonnait d'épouvante. « Mais ma Dame le veut, se disait-il; & elle mérite bien que j'expose » mes jours pour elle ». Amour alors venait lui applaudir; il lui montrait au bout de la carriere tout ce qui allait devenir la récompense de sa valeur; compagnie de la plus belle des semmes, entretiens tendres, doux regards,

. . Dous sourire, Et baisers qui n'est pas le pire:

Et il se disait de nouveau que des plaisirs pareils valaient bien qu'il risquât sa vie.

Cependant le jour parut, & les hérauts crierent dans toutes les rues, lacez, lacez (e). Aussi-tôt notre héros transporté se revêt de la chemise. Il prend son épée, son écu & son heaume; & montant sur son cheval, il s'élance dans la lice, & attaque ses invulnérables rivaux. Bientôt son écu est mis en

pièces. La compassion veut en vain l'épargner: il s'enfonce au plus sort de la mêlée, frappe dans tous les rangs, provoque les vainqueurs par ses coups, & repaît son épée de leur sang. Le sien coulait par trente blessures; mais amour l'animait; il ne les sentait pas; & quoique ses sorces s'épuisassent insensiblement, il continua toujours de combattre, & ne voulut quitter la lice que le dernier.

Sa valeur fut couronnée. Hérauts & combattans, tous, d'une voix unanime, lui décernerent le prix du tournois; & tous se firent un devoir de l'accompagner en pompe jusqu'au lieu où la veille il était descendu. Épuisé par la fatigue & par ses blessures, on songea d'abord à le coucher. On voulait lui ôter cette chemise en lambeaux, épaissie & encuirassée par son sang: mais il s'y resusat toujours, déclarant qu'il aimait mieux perdre la vie; & il fallut, pour qu'il consens à laisser mettre sur ses plaies le premier appareil, se prêter à ce caprice insensé de l'amour.

La Dame était déjà instruite par l'Écuyer du danger que courait la vie de son amant,

& alors elle se reprocha la cruelle épreuve qu'elle avait éxigée. Elle renvoya aussi - tôt vers lui son agent sidele avec ordre de payer libéralement en secret tous les secours qui seraient nécessaires pour hâter sa guérison, & lui sit dire qu'en récompense de tant d'amour elle lui accordait le sien, & s'attendait pour s'en assurer elle-même par un doux baiser. Ce message, plus puissant que tous les remedes, sut un baume salutaire pour les biessures du mourant. Il se rétablit bientôt; & impatient de recevoir la slatteuse récompense de son courage, il vola vers la Dame.

Le mari dans ce moment venait d'ouvrir une Cour pléniere. Il avait annoncé des fêtes & des tournois dans son Château, & de tous les côtés une soule de Chevaliers & de gentils-hommes y étaient accourus. Le Chevalier vainqueur voulut à son tour, avant de se présenter, éprouver sa Dame. Il lui envoya par un Écuyer cette chemise qu'il avait reçue d'elle, & qu'il avait teinte de son sang dans le tournois, & la pria de la vêtir par-dessus ses habits, & de servir ainsi à table avec ses Pucelles (f), L'amante sidele n'hésita

pas. Elle répondit que ces taches du sang de son brave & loyal amant étaient à ses yeux plus belles que l'or & les pierreries; & après avoir baisé à son tour cette chemise fanglante, elle eut le courage de s'en couvrir & de servir ainsi les conviés. Tout le monde fut surpris d'abord; mais on savait l'aventure du Chévalier pauvre; on devina aisément ce qu'en retour il avait exigé, & on en estima davantage la semme, capable d'un amour si héroique. Les deux lâches qui avaient refusé la chemise; étaient venus aussi au Château. Témoins de cette scene courageuse, ils sortirent en pleurant de dépit & de rage. Quant au mari, je vous ai déjà dit qu'il n'était pas brave; il se rendit justice, serma les yeux sur l'aventure & se tut (g).

Basir en sinissant s'adresse aux Dames, aux Pueelles & à tout le corps des Chevaliers, pour leur demander lequel des deux amans sit plus, ou celuiqui pour sa mie brava la mort, ou celle qui s'exposa au blâme pour son ami. Il prie les Juges de décider loyalement cette quession importante, & souhaite qu'enrecompense Amour les comble de ses biens.

Dans les instructions du Chevalier de la Tour-Landri

à ses filles (c'écait un gentil-homme Angevin qui écrivait en 1371,) un Chevalier coupable d'un empoisonnement en accuse une Demoiselle dont il n'a pu se fuire
aimer. Elle est condamnée au seu. Au moment qu'elle
va périr, un désenseur se présente, il combat l'accusateur qui est forcé d'avouer son crime; mais il a été
blesse lui-même mortellement. En expirant il envoie sa
chemise sanglante à la Pucelle, & celle-ci par reconnaissance la porte toute sa vie.

NOTES.

(a) La France, qui donna naissance à la Chevalerie, y vit naître aussi les tournois. On appellait ainsi cès jeux militaires où la Noblesse venait en pompe s'exercer aux combats; institution brillante d'un peuple galant & guerrier, qui seule suffirait pour nous peindre les mours du tems, & qui, ainsi que la Chevalerie, su non-seulement adoptée par le reste del'Europe chrétienne, mais encore par les Empereurs Grecs, les Sarrasins d'Asie, les Maures d'Espagne, &c. L'importance du sujet exigeant quelques détails plus étendus que les autres articles, je me slatte qu'elle me sera pardonner la longueur de celui-ci.

Les Rois, Princes & grands Seigneurs qui voulaient ouvrir un tournois, (je ne parle pas ici de ceux qu'à leur imitation les petits Seigneurs particuliers donnaient dans leur manoir), long-tems auparavant envoyaient dans les Provinces voisines, & souvent jusques dans les Royaumet étrangers, des hérauts en amoncer le jour & le lieu; & l'on invitait tous les braves Chevaliers, & les jeunes Écuyers sur-tout, à venir mériter, ceux-là bonne récompense, ceux-ci merci de leur Dame ou augmentation d'amour. S'il se donnait dans une ville, le Bailli, les Maire & Echevins du lieu étaient chargés de procurer des logemens à tous ceux qui arrivaient; si c'était sous les murs d'un Château, on dressait des tentes & des pavillons dans la campagne. On a vu cidessus les précautions que l'on prenait pour qu'il n'y pût entrer que des gens irréprochables, & comment les Dames qui avaient à se plaindre de quelqu'un y trouvaient satisfaction.

Le lieu du combat était une vaste enceinte, fermée tout au tour ou par des cordes convertes de tapis, ou le plus souvent par un double rang de barrieres espacées l'une de l'autre de quatre pieds. Cet intervalle vide avait son but; on y plaçait les Ménétriers pour jouer des instrumens, les valets des Chevaliers pour retirer leurs maîtres quand ils se sauvaient de la presse ou tombaient de cheval, & les Hérauts, Sergens & Roisd'Armes, pour veiller sur les combattans, maintenir l'ordre, juger des coups & donner des avis & des secours à ceux qui en auraient besoin. Le peuple se tenait en dehors. Il y avait un amphithéâtre à plusieurs étages pour les Rois, les Reines, Princesses, Dames, Juges. du tournois & vieux Chevaliers hors d'état de combattre. Avant que les Tournoyans entrassent, on avait soin d'examiner s'ils n'étaient pas liés à la selle, si leurs armes.

se trouvaient conformes aux loix indiquées & n'avaient que la longueur prescrite.

Ces armes étaient ordinairement des bâtons ou des cannes, des lances sans ser ou à ser rabattu, des épées sans tranchant, qu'on nommait par cette raison countoises ou gracieuses. Quelquesois cependant on se servait de lances à ser émoulu, de haches & de toutes les armes des batailles; (celles-ci s'appellaient armes à outrance). La seule disserence, c'est que les coups alors étaient comptés, & qu'on ne pouvait en donner par-delà le nombre prescrit. Les masses d'ailleurs étaiens visitées la veille par les juges d'armes, & marquées, au manche, d'un ser chaud; mais dans l'un & l'autre combat il était désendu de frapper ailleurs qu'entre les quatremembres, & jamais de pointe.

Il y avait deux manieres de se battre; l'une où les Tournoyans, séparés en deux troupes rangées chacune sur une ligne, venaient, comme dans les armées, se frapper de la lance pour se renverser. En France, asin d'empêcher ceux qui étaient désarçonnés d'être soulés aux pieds des chevaux, on imagina une chose sort ingénieuse, quoique, d'un autre côté, elle eût peut-être quelques inconvéniens; c'était une double barrière plantée au milieu de la lice, dans toute sa longueur, pour séparer les deux troupes; de façon que l'on pouvait bien s'atteindre du bout de la lance, mais les chevaux ne pouvaient se toucher. L'autre sorte de combat se nommait combat à la foule; sorte de mêlée confuse, où l'on seppait à tort & à travers sans savoir sur qui,

& comme on pouvait. On n'employait ici que l'épée, la hache ou la masse. Comme il eût été assez dissicile dans tout ce chamaillis de distinguer celui qui faisait les plus beaux saits d'armes, & par conséquent d'adjuger le prix, d'autant plus que sous le heaume le visage était entiérement caché, on s'avisa d'un expédient, (& telle sut l'origine du blason); ce sut d'armorier son écu & sa cotte - d'armes. Les Hérauts & les Juges pouvaient par ce moyen suivre de l'œil les combattans & discerner les prouesses particulieres. La journée finissait par quelques joûtes sans prix, qu'entreprenaient certains braves pour donner des preuves de leur adresse, ou pour plaire à leur Belle. Cette joûte s'appellait le coup des Dames.

Les Dames, pour qui ces jours étaient des jours de triomphe, qui par leur sexe ne pouvaient paraître dans la lice, & par leur inexpérience n'eussient osé y dicter des loix, trouverent cependant moyen d'y présider d'une façon bien adroite. Elles choisssaient un Chevalier, qui fut nommé le Chevalier d'honneur, parce que ce choix était l'honneur le plus grand qu'un gentil-homme pût recevoir. Elles lui donnaient une coeffe, une guimpe ou quelque chose de semblable, qu'il attachait au bout de sa lance, & dès ce moment il recevait la surintendance & l'inspection générale du tournois. Il y veillait en leur nom, dénonçait celui qui les avait offensées, & que tout le monde devait frapper; mais dès que par leur ordre il le touchait du bout de sa guimpe, à l'inspant il devenait sacré, comme étant sous la protection

des Dames, & il n'était plus permis de le toucher. La fonction du Chevalier d'honneur ne serait que ridicule à nos yeux, si elle n'avait eu que cette fonction; mais ayant la faculté de se potter librement par-tout, & la foule s'écartant par respect à sa rencontre, il pouvait avec sa guimpe séparer ceux qui étaient trop acharnés, trop pressés & dans le danger; & par là il évitait bien des accidens.

Malgré toutes ces précautions cependant, il en arrivait toujours beaucoup. Les histoires en sont remplies; & pour n'en citer qu'un seul, dans un tournois donné à Nuits en 1240, il y eut soixante, tant Chevaliers qu'Écuyers, qui périrent sur le lieu, ou des coups reçus, ou écrasés par les chevaux, ou suffoqués par la poussiere. Ce furent ces malheurs trop souvent répétés qui firent que les Papes interdirent les tournois, avec excommunication contre ceux qui s'y trouveraient; & que les Rois non-seulement s'en dispenserent, mais désendirent même à leurs enfans d'y combattre. Néanmoins la fureur pour ces spectacles guerriers était se grande, que ni la crainte de la mort, ni les Bulles du Pape, ni l'excommunication n'en purent guérir, & que 'Chr. S. Den. la Cour Romaine fut obligée enfin de les permettre'.

t- 2 , p. 245.

Parmi nos Rois mêmes, Charles VI & François I céderent à la manie commune; & qui ne sait que c'est à un tournois que Henri II dut la mort? La Noblesse' sur-tout, qui trouvait à y satissaire à la fois sa galanterie, sa magnificence & son courage, trois choses qui seront toujours en France son caractere distinctif, vendait tout pour y paraître avec éclat, & venait s'y ruiner en chevaux de prix, en suite nombreuse, en housses brodées, en habits magnisiques. Un gentilhomme n'était estimé qu'autant qu'il s'y était distingué; & pour faire l'éloge d'un brave Chevalier, on disait de lui qu'il avait fréquenté les tournois.

Et en effet, si l'on peut objecter à ces jeux pompeux les dangers, les dépenses, les querelles & les haines qu'ils amenaient trop souvent avec eux, on peut dire en leur faveur qu'ils étaient aussi un exercice utile de force, d'adresse & de courage, & même une école d'honneur, puisque, pour y être admis, il fallait être sans reproche. J'ajouterais encore qu'étant alors, avec les cours plénieres, la seule occasion qu'eussent les deux sexes de paraître en public, ils ont contribué peutêtre plus que toute autre chose à dérouiller & à polir les mœurs. La Chevalerie d'ailleurs faisant la force des armées, car l'infanterie, composée des Communes, n'était comptée pour rien, ils devinrent nécessaires pour s'exercer à manier la lance & l'épée, à se servir du bouclier, à se tenir ferme sur son cheval. Et ne les considérât-on même que comme le simple spectacle d'un peuple guerrier, quels tableaux agréables ou imposans n'offrent pas à l'imagination du Poëte ou au pinceau du Peintre, ces deux jeunes filles de qualité qui venzient annoncer en vers l'ouverture du tournois; cette Noblesse, forte & vigoureuse, souvent l'élite des principales Cours de l'Europe, entrant dans la lice au son des instrumens de guerre, armée de lances ornées

de banderolles & des livrées de leurs maîtresses. Joignez à cet appareil la beauté des chevaux, la richesse des équipages, l'éclat des armes, ces échaffauds à plusieurs étages remplis par les meres, les épouses & les amantes des combattans; ces pavillons relevés d'or & de soie répandus dans la campagne; chaque action brillante célébrée aussitôt par les acclamations des Hérauts, par les fanfares des Musiciens & les cris répétés d'une multitude immense; le prix accordé au plus brave, d'après le suffrage réuni des Princes, des Dames, des Hérauts & des Juges, & présenté avec un baiser par la Reine du tournois; le vainqueur reconduit aux cris du peuple & au son des instrumens, désarmé par les Dames les plus qualifiées, mangeant à la table du Roi, & devenu l'objet des fêtes qui suivaient; son nom célébré par des chansons & inscrit sur les registres des Officiers d'armes, &c. Quel est le peuple dont les annales nous offrent l'idée d'une institution à la fois aussi galante, aussi guerriere & aussi magnifique? & qu'après cela on imagine, s'il se peut, l'impression qu'un pareil spectacle devait faire sur une nation vive & sensible à la gloire. Les tournois eurent toujours la plus grande vogue

Les tournois eurent toujours la plus grande vogue en France. C'est par eux que les héros de notre histoire Du Guesclin, Boucicaut, Bayard, &c, commencerent leur renommée. Mais la mort funeste de Henri II en 1559, y sit renoncer. On ne vit plus depuis ce tems-là que des carrousels, des combats à la barrière, des courses de bagues. La Cour de Suede en a publié un dernièrement; & il n'y a plus que des Souverains, &

même des Souverains puissans, qui puissent aujourd'hui nous en donner une image. On peut apprécier maintenant le projet d'un de nos Wauxhals, où avec quelques enfans à pied & vêtus d'oripeau, avec les salutations & les simagrées des salles d'escrime, le cliquetis d'une épée & d'un bouclier de fer-blanc, on a cru de bonne-soi nous représenter nos anciens tournois.

(b) Un gentil-homme ordinaire ne pouvait prétendre à la Chevalerie qu'après avoir passé par le grade d'Écuyer. Ainsi des parens d'dès que leur fils était sorti de l'enfance, le plaçaient au service d'un Chevalier pour apprendre sous lui le métier des armes. D'abord il y portait le titre de Page; il prenaît celui d'Écuyer à quatorze ans, & s'attachait plus intimement alors à la personne de son maître. Les grands Seigneurs en avaient pour leur table, pour leur écurie, &c. Les Chevaliers pauvres n'en avaient qu'un seul, qui les suivait partout, portait dans les voyages leur lance, leur heaume & leur écu, avait soin de leurs armes & de leur cheval, tenait l'étrier quand ils montaient, les armait quand ils allaient combattre, les relevait s'ils étaient renversés dans la mélée, recevait les prisonniers qu'ils faisaient, & leur rendait enfin, quoiqu'il fût souvent d'une aussi bonne, & quelquefois d'une meilleure maison qu'eux, tous les services que rend aujourd'hui un domestique. Mais tel était le préjugé reçu & le respect porté à la Chevalerie, que ces services ne déshonoraient personne. Un Écuyer, quelle que fût sa naissance, s'il se trouvait dans une compagnie de Chevaliers, s'asseyait sur un siege

plus bas que les leurs, ou un peu en arrière; il ne mangeait pas à leur table, eût-il même été Duc; & s'il eût eu l'audace de frapper un Chevalier, il aurait eu le poing coupé; enfin, il ne pouvait commander une armée, parce qu'il ne pouvait commander à des Chevaliers, ne l'étant pas lui-même.

- (c) Dans le Roman de Lancelot, douze jeunes Chevaliers voulant prouver leur amour à une Demoiselle, sont chacun à l'envi les promesses les plus extravagantes. L'un d'eux en particulier s'engage à combattre, comme ici, sans autre habit ni harnais qu'une chèmise de sa maîtresse, sans autre couverture de tête que sa guimpe, & sans autres armes qu'une lance.
- (d) Les Chevaliers pauvres pouvaient tirer parti des tournois pour leur fortune. Dans les combats qui s'y faisaient avec dési, le cheval & les armes du vaincu appartenaient de droit au vainqueur, & quelquesois lui-même devenait son prisonnier. Comme ces jeux étaient l'image de la guerre, les loix y étaient celles des armées. Souvent telle rançon enrichissait un homme à jamais. Il y avait même une sorte d'épée propre aux tournois, qu'on nommait gagne-pain.

Dont i est Gaignepains nommée,

elle le
Car par li est gagniés li pains.

Pélerinage du Monde, par Guigneville.

Dans le Fabliau de Guillaume au Faucon, on verra un Chevalier revenir d'un tournois avec quinze prisonniers.

- (e) Ceci n'est qu'une abréviation. On criait ordinairement lacez les heaumes, lacez les heaumes; c'est-àdire, armez-vous. On a déjà vu que pour assurer le heaume sur la tête, on le laçait au haubert.
- (f) Les Dames pour qui on avait un respect qui allait presque jusqu'à l'idolâtrie, les Dames dont l'amour était recommandé expressement à tout vrai Chevalier, après l'amour de Dieu, ne parlaient à un Chevalier cependant qu'en l'appellant Monseigneur. Si c'était leur mari, elles venaient au-devant de lui, quand il arrivait, tenir l'étrier pour l'aider à descendre. Quand il traitait quelques-uns de ses confreres, l'épossé servait à table avec les semmes attachées à son service; tant était haute encore une sois l'opinion qu'on avait alors de ce titre sublime.
- (g) Cette conduite de la femme, le filence du mari, & cette approbation universelle de l'assemblée sur une action qui aujourd'hui exciterait le plus horrible scandale, sont encore de ces choses dont la plupart des lecteurs seront révoltés, & qui paraîtront toujours invraisemblables jusqu'à ce qu'en ait appris à connaître les mœurs du tems, & sur-tout les étranges préjugés de ces siecles sur l'amour. Le fanatisme qu'il inspirait faisant entreprendre pouz les femmes des choses incroyables; celles-ci, emportées aussi par la force de l'opinion publique, devaient à leur tour se piquer quelquesois, comme ici, d'un héroisme bizarre. On assichait publiquement son amant; on lui donnait ses livrées à porter dans un tourneis; & pourvu qu'il sût coura-

geux, on était hors de tout blâme. Voilà les mœurs que présentent les Romans. Cet amour d'ailleurs était souvent pur & délicat; ils en offrent des milliers d'exemples, & la passion du Chevalier pauvre s'annonce ici comme telle. Ainsi, d'après l'opinion du tems, le mari n'avait pas raison de s'en plaindre; ce n'était qu'une espece de sigisbée que prenait son épouse; &, d'un autre côté, de quel front, lui qui était lâche, est-il osé murmurer devant cette soule de braves, qui dans le monde entier ne prisaient que deux choses, les sèmmes & le courage? On verra dans le Fablian de Berenger avec quel mépris insultant une semme traite son mari qu'elle a su convaincre de lâcheté, & avec quelle audace elle amene devant lui un amant dont jusqu'alors elle avait rejetté les vœux.



LE LAID CHEVALIER.

Fai trouvé cette piece dans le Menagiana, où on 'Tom. 1; la donne comme tirée d'un manuscrit ancien, sini p. 29. en 1328, par un Auteur qui se dit de Troyes. Quoique postérieure de quelques années à celles qui composent ce recueil, je m'en suis emparé, parce que je crois, avec Moliére, que tout ce qui est bon dans mon genre m'appartient; & même, comme elle est courte & contée fort naivement, je la transcrirais ici en original, si a l'orthographe & au langage je ne soupçonnais Ménage de l'avoir altérée. En voici la traduction.

It y avait un Chevalier puissant qui aimait une Demoiselle plus que de raison. Il était très-laid & mal bâti; mais du reste parsaitement sage, excepté seusèment en amour. La Pucelle, au contraire, était simple & bête, mais belle à saire plaisir, & telle qu'on n'eût pu trouver sa pareille, ni dans le canton, ni ailleurs. Le Chevalier voulait l'avoir, parce qu'il l'aimait plus que toute chose, & qu'il se trouvait épris de sa beauté. Il assembla donc tous ses amis, & leur dit : « Je

Tome I.

» veux avoir cette femme; nulle autre qu'elle » ne me plaît. — Mais vous la connaissez, » lui répondirent les amis. — Oui, je sais « qu'elle est sotte & sans esprit; mais savez-» vous ce qui arrivera? Elle aura des ensans » de moi; ils hériteront de leur mere pour » la beauté, de leur pere pour la sagesse; » sages & beaux, ils ne peuvent avoir un » autre sort».

D'après cette prophétie & cet espoir, il épousa la Demoiselle. Ils eurent des ensans comme il l'avait prédit. Mais devinez quels furent ces ensans? Laids & hideux comme le pere, sots & niais comme la mere: ce sut tout le contraire de ce qu'il avait espéré.



DE LOMBRE

Par Jean Report.

ET DE L'ANNEAU.

Ce Conte, d'une longueur mortelle, peut se réduire à cette analyse.

Un Chevalier dont l'Auteur fait le plus grand éloge est devenu amoureux d'une Dame. Il va chez elle lui déclarer son amour, & la prie de lui donner quelque chose qu'elle ait porté, asin qu'à cette vue se rappellant dans les combats celle qu'il aime, sa valeur puisse y trouver sans cesse de nouveaux motifs de bien faire. Comme elle resuse, il lui prend en riant son anneau. Elle se sâche; il seint de le lui rendre: mais il substitue adroitement le sien, qui était assez semblable, & sort. Bientôt elle s'apperçoit de la tromperie, & fait courir après lui. Il la trouve, quand il revient, se promenant sur le bord d'une sontaine. Elle sui redemande son an-

neau, & lui rend celui qu'elle a. Le Chevalier le reprend; mais voyant dans l'eau
l'ombre de sa maîtresse; puisque ma Dame
ne veut pas le porter, dit-il, je vais le
donner à ce que j'aime le plus après elle; &
alors il le jette à l'image. Cette plaisanterie
fait rire la Dame; elle regarde tendrement
le Chevalier, & le prie de la reconduire à
sa chambre. Je ne sais, dit Renart, ce qui
en arriva; mais jamais depuis elle ne lui redemanda l'anneau.



LAI DE NARCISSE.

Si ce Lai est celui dont parle, dans son Verbum abreviatum, Pierre, Chantre de Paris, videntes cantilenam de Landrico non placere auditoribus, statim
incipiunt de Narcisso cantare, il a été fait sur la
fin du XIIº siecle. Ce n'est qu'une imitation libre
d'Ovide; mais les détails en sont absolument dissérens. On croirait presque que notre vieux Rimeur
ayant vu cette fable ingénieuse, & contée en trèsbeaux vers, manquer d'intérêt, a cherché, au contraire, à en répandre beaucoup dans la sienne. Rien
de plus touchant que son héroine. Il n'y a pas
jusqu'à la mort de ce sot Narcisse, qui n'inspire
quelque attendrissement. J'invite mes lecteurs à lire
ha métamorphose du Poète latin avant le Fabliau.

Qui veut se conduire sans consulter la raison, si malheurs lui arrivent je n'en se-rai point étonné. En tout il est une regle & une loi dont il ne saut pas s'écarter. Avant de se mettre en mer, le pilote consulte les vents. S'ils lui sont savorables, alors seulement il déploie ses voiles; ainsi doit agir co-tui qui veut aimer. Ne vous embarquez point

aveuglément sur cette mer orageuse; bientôt vous vous verriez emporté malgré vous. Mais aussi quand un cœur vous aime, ne lui soyez point trop sévere. Souvent amour se venge; j'en ai vu maint exemple terrible, & ne veux vous citer que celui de Narcisse. It méprisa l'amour, Amour le punit, & à son tour il mourut d'aimer.

A Thebes jadis vivait un devin célebre dont jamais les oracles n'avaient trompé. Une mere tendre voulut le consulter sur la destinée de son fils unique. De longs jours lui furent accordés, répondit le devin; mais il en abrégera beaucoup la durée, si jamais il se regarde. La mere à cette réponse crut de bonne-soi que l'oracle ensin cessait d'être inspiré; elle sortit en se moquant de sa prédiction, & pendant quelque tems on eut lieu de la mépriser; mais hélas! l'événement ne prouva que trop combien elle était sûre.

L'enfant crût en âge, & devint un prodige de beauté. Nature avait pour le former employé tout son art. Amour, quand il le vit, en sut lui-même étonné; & voulant contribuer aussi à la persection de tant de charmes, il prêta aux yeux bleus du jouvenceau un regard si tendre, à ses levres derose un sourire si charmant, qu'il n'y eut plus de cœur qui pût lui résister.

Déjà Narcisse avait vingt ans; mais loin de s'occuper du soin si doux de charmer quelque Belle, il les fuyait toutes, & ne connaissait d'autres plaifirs que d'aller au fonds des forêts attaquer, une flêche en main, les ours, les sangliers & les animaux séroces. Il revenait de la chasse un jour. Son cheval bondissait sous lui & faisait retentir au loin la terre. Au bruit qu'elle entendit, Dane, fille du Roi, & la premiere entre les beautés de Thebes s'avance vers les fenêtres de sa tour. Elle regarde & voit paraître le jeune chasseur avec ces couleurs animées, ce maintien noble & fier, & cet air de courage qui ajoutait encore à sa beauté. Plus elle le considere, plus il lui plaît; ses yeux ne peuvent le quitter, & elle-même s'étonne du plaisirqu'elle y trouve. Amour en ce moment la guettait du haut du ciel; il lui lance une flêche qui la fait tressaillir. Elle se croit blessée, elle porte la main sur son cœur; hé≠ las! la plaie était au-dedans.

Trifte & pensive elle se retire pour soupirer. Tout son corps frissonne, elle se sent brûler, & ses tourmens sont tels qu'en peu d'heures son visage a déjà pâli. La nuit qui furvient ne la soulage point, parce que toujours elle songe à Narcisse. Dans l'espoir que le fommeil en effacera l'image, elle se couche; mais Amour ne la laisse point reposer. Envain elle cherche une situation qui la calme; toutes lui sont également insupportables, toutes ne font qu'augmenter fon mal-aise & accroître encore l'agitation de son sang. « Qui » trouble ainsi mon repos, s'écrie-t-elle? » D'où viennent ces tressaillemens, ces pal-» pitations involontaires? Un feu intérieur » me dévore, je sens ma raison se troubler, » je ne me connais plus. Pourquoi m'occu-» per sans cesse d'un homme qui fait mon » tourment? Eh! que m'importe qu'il soit » beau, s'il n'a point la bonté. Peut - être » avec tant de charmes est-il trompeur ou perfide Mais non, la nature a pris trop be de plaisir à le former pour ne lui avoir
pas donné toutes les vertus... Dane!
upas donné toutes les vertus... Dane!
upas donné toutes les vertus... Dane!
upas qu'as-tu dit? après avoir été si long-tems
estimable, veux-tu donc ensin te faire mépriser? Quoi un inconnu te plaît?... oui,
il me plaît plus que tout ce que j'aime au
monde; & à qui, grand Dieu! ne plairait-il
pas? Sa beauté, sa grace charmante m'ont
ravie, & sans lui il m'est impossible de vivre.
Mais hélas! peut-il être à moi? mon pere
me l'accordera-t-il?... Ah! c'en est fait,
je suis née malheureuse, il me faut mourir ».

Ainsi se passa la nuit à pieurer & à gémir, jusqu'à ce que les vents frais du matin vinrent calmer un peu cette douloureuse angoisse. Epuisée d'accablement & de fatigue l'infortunée princesse s'assoupit; mais l'image de Narcisse la poursuivit jusques pendant son sommeil, & bientôt elle se réveilla plus agitée encore qu'auparavant. Déja le soleil commençait à luire. Dane hors d'elle-même va s'appuyer sur sa fenêtre dans l'espérance qu'elle pourra revoir peut-être le beau chasseur qui l'embrase. En esset c'était l'heure à laquelle il se rendait dans la sorêt. Elle l'apperçoit

au loin, & soudain un cri de joie lui échappe. A mesure qu'il approche, son cœur semble s'épanouir de plaisir; elle ne peut presque respirer: on eût dit que ses regards devorans l'attiraient vers la tour & hâtaient ses pas. Elle le voit enfin, & le trouve mille fois plus beau encore que la veille. Mais à peine a-t-il commencé à s'éloigner, fon corps tremble, ses genoux chancellent, elle tombe sans connaissance. Elle ne se releve que pour maudire son rang & se désespérer. « Hélas! » s'écrie-t-elle, on m'avait dit que l'amour » était si doux... Quel état affreux! non, » je ne puis plus le supporter. Je veux faire » instruire ce jeune Thébain du doux pen-» chant que sa vue m'a inspiré, ou plutôt » je veux qu'it vienne pour avoir le plaisir » de le lui déclarer moi-même. Eh! quel » autre que moi, ê ciel! pourrait lui peindre » tout ce que je sens... Mais s'il allait re-» jetter l'offre de mon cœur? Si son indissé-» rence, son orgueil... Eb bien, j'irai, oui » j'irai sur le chemin de la forêt m'offsir à lui, » je me jetterai à ses pieds, je les baignerai de mes larmes, je lui peindrai tous les maux

» qu'il me fait souffrir; & s'il n'a point ue » ame de ser il en prendra compassion ».

Le lendemain aux premiers rayons de l'arore elle fort du lit, & sans bruit ouvranta
chambre, s'échappe par une porte dérobé,
vêtue, pour tout habillement, d'une chmise & d'un simple manteau. Tes est l'amour,
Voilà où il a conduit une fille sage & timide. Raison, prudence, respect de son rag
& de soi-même, elle a tout oublié; ce nest
plus qu'une amante désespérée, qu'une pssion aveugle entraîne hors d'elle-même. Trenblante & sans guide elle s'avance à graids
pas vers la sorêt. Là elle s'asseoit au ped
d'un arbre en attendant l'arrivée du chasseur,
& demande aux Dieux de lui inspirer des
paroles capables de l'attendrir.

Déjà il était en route. Dane entend au loin l'aboi des chiens. Bientôt elle apperçoit les valets; enfin elle le voit lui-même qui les suit à une légere distance, un trait à la main & le carquois sur l'épaule. Elle vient à lui. Surpris de trouver en ce lieu écarté une aussi belle personne, Narcisse croit voir une déesse ou Fée, & il descend de cheval pour la sa-

ler avec respect. A cette marque de déséence la triste princesse oublie tout-à-coup e qu'elle s'était proposé de lui dire; elle n'a ilus la force de parler, & ne peut qu'ourir les bras & le serrer en rougissant contre on cœur. Il la repousse, & demande qui ele est. « Je suis, répond-elle, une infortu-» née qu'amour a conduite vers vous, & » qui depuis qu'elle vous a vue déteste le » jour. Mes maux sont affez grands pour mé-22 riter qu'ils vous touchent; sans cet espoit » je ne vivrais déja plus : rendez-moi la vie » & le bonheur. Mais pourquoi détourner vos yeux? Regardez-moi, je suis Dane. 2: la fille de votre Roi. Plus d'un prince m'a » demandé mon cœur en me disant que j'é-» tais belle. Beau jeune-homme, je te l'offre » à toi tout entier, permets qu'il t'aime, & men retour accorde-moi le tien. Ah! tu ne » sais pas quel est le plaisir d'aimer !»

L'inhumain fut insensible à une douleur si touchante. « Si amour vous fait soussiri, répondit-il, chassez-le; moi je ne le connais
point, & puisqu'il cause de pareils tourmens, je ne veux point le connaître ». A

tes mots il s'éloigne. Dane pour l'arrêter se jette àses genoux, elle les arrose de ses larmes, & lui tendant les mains le conjure de l'écouter encore un moment avant de la faire mourir. Tandis qu'elle parle, son manteau s'échappe, & laisse voir à découvert des appas qui eussent fait le bonheur du plus grand roi de la terre. Mais rien ne touche Narcisse, ni les charmes de cette innocente beauté, ni les larmes que versent ses yeux si tendres, ni même le sang qui coule de ses pieds déchirés par les ronces & les cailloux. Un tyran barbare, une bête séroce eussent été attendris; il ne le sut point; il remonta sur son cheval, & disparut.

Rlus d'espoir, s'écria l'infortunée, plus d'espoir; il faut mourir. Eh! qu'ai-je done fait pour lui déplaire? Mais il me suit me envain, je ne puis l'oublier; quelques soient les tourmens qu'il me cause je les lui par donne, & veux toujours l'aimer en dépit de lui-même. Bientôt peut-être rougira-t-il de tant de cruauté; peut-être viendra-t-il à més genoux me redemander ce cœur qu'il a rejetté & qui ne veut jamais être

» qu'à lui... Non, je veux le prévenir & » le fléchir moi-même. Je lui écrirai, je fe-» rai solliciter sa compassion: pourra-t-il ré-» sister à mes prieres & à mes larmes? Il » cédera au moins à mes importunités.... » Ah! Dane, Dane, quelle est ta folie! Tu » te flattes d'amollir un cœur sans pitié, & » tu ne veux pas t'appercevoir qu'il te hait... » Dieux de la mer, de la terre & du ciel » qui avez aimé, toi Vénus, toi son fils qui » m'as trahie, foulagez mes maux, & ven-» gez-moi de l'ingrat dont l'infensibilité va » me coûter la vie. Qu'il apprenne à con-» naître aussi ce que c'est qu'amour; qu'à » fon tour il pleure & gémisse, & qu'il ne » puisse éprouver aucune consolation ». Dans à ces mots s'ensonça dans la sorêt pour retrouver celui qu'elle venait de maudire, & sans lequel elle ne pouvait plus vivre. Mais les justes Dieux exaucerent sa priere en dépit d'elle, & Amour lui-même jura dans ssa colere qu'avant le coucher du foleil elle se rait vengée.

Narcisse pendant ce tems poursuivait un cerf. Vers le milieu du jour, accablé de cha-

leur & de satigue, dévoré de sois, il s'écarta de sa troupe pour aller se désaltérer à quelque sontaine. Il en trouve une dont les eaux transparentes, entourrées d'une herbe fraîche & épaisse, coulaient sur un gravier luisant. On y descendait par un perron de marbre (a). Narcisse s'approche & veut boire : mais la mort était-là qui l'attendait. En se baissant il apperçoit dans l'eau son image, & ses yeux sascinés par la vengeance des dieux croient voir la nymphe qui préside à la sontaine.

Je supprime la suite de l'aventure dont sout le monde stit le dénouement, & qui, dans l'original, differe peu de l'Auteur latin. Éperdu d'amour pour son ombre, le jeune chasseur s'épuise en larmes & en prieres insensées. Ensin, il succombe à la violence des désirs qui le consument, & combe mourant sur l'herbe.

En ce moment il voit Dane arriver. Amour l'avait conduite à la fontaine. Il voulait lui montrer comment était puni l'ingrat pour lequel il l'avait envain enflammée. Narcisse la reconnaît, & veut lui parler, mais la voix lui manque. Il lui tend la main en levant les yeux vers le ciel, comme pour lui deman-

der pardon, & reconnaître la juste punition des Dieux. Dane consternée s'asseoit à ses côtés; elle sui pose la tête sur son sein, le couvre de mille baisers brûlans, le baigne de larmes. Mais s'en est sait, il n'est plus tems, & elle le voit expirer dans ses bras. Alors son désespoir s'exhale en longs cris douloureux. Elle cherche encore à rappeller son amant à la vie par les caresses les plus tendres, par les noms les plus doux qu'amour puisse prodiguer. Mais convaincue ensin qu'il n'est plus d'espérance, surieuse & détestant la vie qu'elle ne conservait que pour aimer Narcisse, elle se jette sur ce corps sans vie; elle colle sa bouche sur sa bouche, pousse un soupir, & meurt.

Que le ciel, ajoute l'Auteur, préserve d'un sort pareil ceux qui aimeront comme elle. Mais profitez-bien de cet exemple, vous surtout qui avez inspiré de l'amour à quelqu'un,

Quar si vous le lessez mourir, Dieu le vous saura bien mérir.

On trouve dans la Bibliotheque du Théâtre Français, T. 1, pag. 21, une moralité à trois personnages, faite

faire- exactement d'après le Fabliau. La piece finit, comme celle-ci, par un avis aux filles & aux garrons de ne pas être fi cruels quand on les aime.

NOTE.

(a) L'art du jardinage étant très-peu connu au tems des Fabliaux, & les Seigneurs n'ayant pour promenade dans leurs Terres que des vergers ou des parcs, on se piquait, quand on y trouvait une sontaine, de l'embellir par une enceinte en maçonnerie, & quelquesois par des degrés de marbte. Ces degrés se trouvent très-fréquemment chez les Romanciers. Il en sera mention dans le Paradis d'Amour. On verta aussi dans le Lai de l'Oiselet, quelle était alors la sorte de beauxé propre à ces vergers-jardins.



** DU FABLIER.

Ce morceau est siré d'une piece fort longue & fort singuliere, intitulée: le Castoiement (les enseignemens) d'un pere à son fils. Ces leçons présendues sons un composé d'apophtegmes, de fables, de bons mots, L'historierres, & même de plusieurs contes libres; tout cela cousu groffiérement ensemble par des tirades d'une morale fort insipide. & quelquefois trèsmalhonnéte. Aussi Barbazan, qui l'a fait imprimer, n'a-t-il osé donner que des extraits de ces moralités. Je ferai connaître tous ceux des Contes qui en vaudront la peine; ils seront marqués en titre, comme celui-ci, d'un double aftérifque. Au reste, cette maniere d'enseigner par apologues, ce mélange de préceptes & de contes, entierement dans le goût oriental, me feraient presque croire que le castoiement est un de ces ouvrages dont nous sommes redevables aux Sarrafins, & qui ont été traduits de l'Arabe. Qu'on fasse appraion aux Fabliaux qui en seront tirés, à mesure qu'ils se présenteront; & je suis persuade qu'on reconnaitra dans la plupart une forte teinte du génie Asiatique.

Un roi avait un Conteur de fabliaux qui l'amusait beaucoup (a). Un soir qu'il était au lit, il le sit venir, & lui demanda un conte.

Celui-ci qui mourait d'envie de dormir, fit tous ses efforts pour s'en dispenser; mais il eut beau faire, il fallut obéir. Il prit donc son parti, & commença ainsi:

Sire, il y avait un homme qui avait cent sous d'or, & avec son argent il vous lut acheter des moutons, & chaque mous ton lui coûta six deniers, & il en eut deux cens, & il s'en revint à son village avec ses deux cens moutons, & il les chassait devant lui. Mais en revenant il trouva que la rivière était débordée; car il avait beaus coup plu; & les caux s'étaient répandues dans la campagne, & il n'y avait point de pont, & il ne savait comment passer avec, ses moutons. Ensin, à force de chercher, il trouva un bateau; mais ce bateau était se petit, si petit qu'il n'y pouvait passer que deux moutons à la sois s.

Alors le Conteur se tut. « Eh bien, quand » il eut passé ces deux-là, dit le roi, que » sit-il? — Sire, vous savez que la riviere » est large, le bateau sort petit, & qu'il y » a deux cens moutons. Il leur faut du » tems, dormons un peu tandis qu'ils passent;

» demain je vous conterzi ce qu'ils devinrent «.

Se trouve dans les Cento Novelle Antiche, p. 38, Nov. XXX.

Dans Dom Quichotte. . . .

NOTE.

(a) Les Seigneurs particuliers peu riches ne pouvaient jouir des Conteurs, que quand il en passait par leurs Châteaux. Les Rois en avaient auprès d'eux, comme ils ont aujourd'hui des Lecteurs; c'était un emploi dans l'état de leur maison. & l'on chargeait ordinairement ces Conteurs d'égayer le repas. Pendant le diner de la Reine il y avait un Prudhomme qui 'Vie de Char-faisoit des Contes '. Philippe - Auguste faisait venit les V, par souvent à sa table le poète Hésinand; & le Roman d'Alexandre de Paris y représente ce Poète chantant les amours de Jupiter & le combat des Géans. A son mangier il estoit seul à table, & toujours y estoit son Médecin, & de ses gens & varlets de chambre honnêtes qui parloient de joyenseter ou d'histoires anciennes où il pre-

"Éloge de nait plaisir".

Choily.



* LAI D'ARISTOTE.

Par Henri l'Andeli.

CELUI qui sait une historiette agréable a tort de la taire. Et ceux qui l'entendent doivent l'écouter avec plaisir; car si le premier a un moyen d'amuser, şles autres ont celui de pouvoir devenir meilleurs. Celle-ci me plut du moment que je l'entendis, & j'entrepris aussitôt de la mettre en rime, parce qu'elle est jolie, & sans villenie. Un conte vilain ne doit pas être récité dans les cours. Je n'en ai jamais sait de cette espece, & jamais on ne m'en verra faire, tant que je vivrai. Ecoutez, Messieurs, celui que je vais yous dire, il est instructif & plaisant:

Vous connaissez ce monarque grec, qui fut si roi, cet Alexandre qui renversa tant d'empires & sit sentir sa colere à tant de princes. Il avait mis l'Inde sous ses pieds, & menaçait d'engloutir le reste de la terre. Tout-à-coup ce torrent sougueux s'arrêta. Si

vous m'en demandez la raison, je la sais, & je vais vous la dire. Amour qui maîtrise l'univers, Amour qui tout lie & tout soumet venait de le faire entrer dans ses chaînes. Il lui avait trouvé une amie jeune & charmante; & dès ce moment le damoiseau avait renoncé aux conquêtes, pour ne plus s'occuper que de sa belle. Qu'amour est redoutable & puissant, puisqu'il humilie à ce point les maîtres du monde, & qu'il leur fait oublier ainsi le soin de leur gloire! Ne les blâmons pas cependant. Ils sont hommes comme nous, & l'amour a autant de pouvoir sur eux que sur le dernier de seurs sujets.

Alexandre ne pouvait plus se séparer de sa mie. Bientôt, indignés de ce repos honteux, ses chevaliers & barons murmurerent; mais aucun d'eux cependant n'était assez hardi pour oser lui porter le mécontentement général. Aristote s'en chargea de lui-même. Fier d'un certain ascendant que lui avaient aquis sur l'esprit du héros l'estime & l'habitude, il alla réveiller ce sion endormi; & de ce ton de précepteur qu'il n'avait pas encore perdu, il lui représenta sort durement, & la

honte de sa conduite, & les murmures de sa Chevalerie. Alexandre l'écouta sans l'interrompre; & pour toute réponse il s'écris en soupirant: ah! je vois bien qu'ils n'ont pas aimé.

La remontrance néanmoins ent son effet; Le quelqu'effort qu'il en coûtât au monarque, il n'osa plus aller chez la belle Indienne. Celle-ci qui l'aimait tendrement, & qui croyait avoir perdu son cœur sut bien assigée de cette absence. Elle pleura, elle gémit; enfin, hors d'état de résister davantage aux inquiétudes de son amour, elle se glissa chez le prince un soir à la faveur des ténebres: &, toute en larmes, lui demanda par quel malheur elle avait donc pu lui déplaire. Alexandre l'embrassa mille fois en l'assûrant d'une constance éternelle; mais il convint que les remontrances séveres d'Aristote l'avaient à regret séparé d'elle pendant quelque tems. La belle irritée contre le pédagogue jura qu'elle s'en vengerait. Elle pria son amant de se trouver le lendemain matin à l'une des fenêtres de la tour (a), & promit de le lui faire voir dans un tel appareil que le précepteur à son tour aurait besoin d'une leçon.

Le tendemain, dès que le soleil parut, & avant que personne sût levé, elle descendit au verger (b); car le desir de la vengeance l'avait éveillée de bonne heure. Une longue chevelure blonde stottait à l'abandon sur ses épaules. Nulle guimpe, nul voile qui cachât sa tête ou son visage, & pour tout vêtement elle portait sur sa chemise un simple bliaut qu'elle avait laissé entr'ouvert comme pour respirer plus à l'aise. Dans cet ajustement voluptueux, elle vint se promener près de la fenêtre du philosophe en chantant doucement cet air (c).

Enfant j'estais & jeunette
Quand à l'escole on me mit:
Mais je n'y ai rien appris
Pors qu'un seul mot d'amourette;
Et nuit & jour le répete
Depuis qu'ai un bel ami.

'Au son de cette voix charmante Aristote sut ému; il quitta ses livres pour écouter. Bientôt, curieux de voir celle qui chantait si délicieusement, il se leva sans bruit, & s'approcha de la fenêtre. Là, caché dans l'ombre, il admirait à son aise la jeune beauté, & en-

viait en secret le sort du conquérant aimable à qui était réservé tant de bonheur. Elle savait trop bien, la rusée, ce qu'il fallait pour l'attirer dans ses pieges. Elle voulait le frapper d'une stêche dont le coup sût sûr, & la blessure incurable. Dans ce dessein, arrachant une branche de mirthe, elle s'amusa à cueillir des sleurs & à les nouer au rameau comme pour s'en saire un couronne (d). Peu-à-peu elle s'avança ainsi de la senêtre, sans paraître s'en appercevoir. Elle se baissait, se relevait alternativement pour déployer avec plus d'avantage ses graces piquantes; & elle chantait en même-tems cette autre chanson:

Ci me tiennent amourettes,

j'aime

Doucette que j'aim.

Ci me tiennent amourettes

tiens

Où je tieng ma main.

Aristote était hors de lui-même. Ses yeux enslammés suivaient la belle dans tous ses mouvemens. Ils s'ensonçaient avidement par-des sons son bliaut, quand le hasard le faisait entr'ouvrir; & comme s'il eût craint de se

déceler & de la faire fuir, il osait à peine respirer. Cent sois la raison lui conseilla de retourner à ses livres; cent sois elle lui représenta ses rides, sa tête chauve, sa peau noire & son corps décharné, saits pour éloigner l'espérance & essaroucher l'amour. La raison parla envain, il l'obligea de se taire.

L'Indienne cependant avait achevé le chapel de fleurs. Elle le posa sur sa tête; & chantant amoureusement ce troisseme air:

Dans un verger, sur l'herbette nouvelle,

Pensive
Fille à un Roi triste & mate s'affit:

En soupirant elle appelle

Son doux ami.

Ah! Comte Gui,

Pour votre amour ai perdu joie & ris.

elle passa contre la senêtre sans affectation. Le philosophe qui la guettait la saissit alors par son bliaut, & l'arrêta au passage. « Qui » me retient, s'écrie-t-elle en se retournant? » — Ma douce dame, c'est celui qui ne peut » plus vivre sans vous, & qui pour vous » plaire exposerait avec plaisir ame & vie, » corps & honneur ». Elle parut surprise de

-cet amour que jusques-là on lui avait laissé ignorer; elle s'y montra sensible cependant, & se plaignit avec une rigueur apparente de la froideur d'Alexandre, devenu, comme tous les amans, ingrat par trop de bontés. Ariftote enchanté de cet aveu, & persuadé sans doute que le dépit allait lui livrer cette beauté charmante promit d'employer, pour ramener à ses pieds l'infidelle, tout le pouvoir qu'il avait sur son esprit; mais il demandait une récompense, & sans façon il pria la dame d'entrer chez lui. C'était-là qu'elle l'attendait. Elle seignit de céder à ses desirs; mais avant de faire folie, elle exigea à son tour une complaisance. Depuis long-tems une fantaisse la tourmentait. Elle mourait d'envie de se promener, montée sur lui, & ne doutait pas un instant, puisqu'il avait tant d'amour, qu'il ne s'y prêtât avec plaisir. Aveuglé par sa passion, le grave philosophe consent à tout. Il sort dans le verger, se courbe vers la terre, & appuyé sur les mains, présente le dos. Une selle était-là toute prête, on la lui met; on lui passe la bride autour du cou; & la belle, triomphante, s'asseoit avec

-FABLIAU X

204

fierté, & se promene ainsi sur l'herbe, chartant à haute voix

Ainsi, va celui qu'amour maine.

Alexandre avait été prévenu, comme je vous l'ai dit; il était aux fenêtres de la tour. A ce spectacle il se prit à rire de toute sa force. Aristote au bruit leva la tête; il apperçut le monarque; & honteux alors de sa solie, & de la posture où il se trouvait, il convint humblement que le jeune héros était excusable de s'être laissé enslammer par l'amour, puisque sui-même, malgré les glaces de l'âge, n'avait pu s'en désendre.

Cet exemple doit nous apprendre à ne blâmer ni les amies ni leurs amans : car amour oft le maître de tous les hommes.

Amour vainc tot 80 tot vaincracomme le
Tant com li monde durera (e).

Ce Conte est vraisembleblement un de ceux que les Fabliers avaient pris des Arabes. On le trouve dans ?T.I, p. 16. les mêlanges de littérature orientale, sous le sure du

Visse selle & bride. Toute la différence, c'est qu'ici les personnages sont un Sultan, son Ministre & une Odalisque. Compre M. de Cardonne n'en a donné qu'un extrait, on ne peut juger si les détails se ressemblent; mais le cannevas est le même.

Il n'est pas aisé de deviner ce qui a engagé le Fablier à substituer Aristoie au Visir. Il est vrai qu'on a prétendu que ce Philosophe ayant épousé la niece (d'aueres disent la fille ou la petite-fille) d'Hermias fon ami, il en devine si eperduement amoureux, qu'il alla jusqu'à lui offrir des sacrifices. Peut-être notre Poète aura-t-il lu par hazard cette scandaleuse anecdote, & cru que l'homme accusé d'un pareil trait de folie pouvait bien être supposé capable d'en faire un autre moins sérieux. Peut-être aussi n'a-t-il choisi Aristote, que parce que c'étaie de son tems le dieu des universités. & des écoles d'Europe. Au reste le Fabliau qui va suivre sera voir que l'histoire & la critique qu'ella exige, étaient pour nos Poëtes des choses fort indifférentes, & qu'ils ne cherchaient souvent qu'un nom celebre auquel ils pussent coudre les extravagances de leur imagination.

Le Conte d'Aristote a fait quelque fortune. Enceas Sylvius Picolomini depuis Pape sous le nom de Pie II dans son Roman latin des Amouts d'Euriale & de Lucrece le cité comme un exemple du pouvoir de l'amour.

Il se trouve dans la Bibliotheque amusante & instructive, tom, 2, pag. 15.

Dans les Historiettes ou Nouvelles en vers, par M. Imbert, p. 87.

Spranger, Peintre de l'Empereur Rodolphe II, en to fait, au commencement du fiecle dernier, un tableau que Sadeler a gravé. Le vieil amoureux est représente marchant à quatre pattes, avec le mors en bouche, & portant fur le dos la Dame, qui d'une main cient la bride & de l'autre un fouet. Mais elle est entièrement rue; façon fort singuliere de se promener. On a fait différences copies de l'estampe de Sadeler. Les Marchands lui ont donné le nom du Philosophe. Celui chez qui f'ai eté les voir m'a die savamment que c'était l'histoire de Socrate & de Xantippe fa femme. Un Amateur m'a affure avoir vu à Paris, il y a plusieurs années, un grouppe en marbre representant le même ficjet. Il apparaenait alors à M. le Marquis de Vence. Dans l'Euvre de Fr. Van Bossuit (mort en 1692) on trouve aussi le même sujet. C'est une Fénus toute nue, monte sur le Dien Pan que l'Amour tire par un licou.

Enfin on a mis, it y a deux ans, le Conte d'Aristote en Comédie sous le sière du Fribunal Domestique. Un Vénitien las des intrigues & de la coquetterie de sa femme, veut faire revivre une ancienne loi de Rome, qui permettait aux marts de juger les leurs; & dans ce dessein il convoque la famille de l'accusée. Mais une suivante, de concert avec sa Maîtresse qu'elle a prévenue, dérange ce projet. Le Vénitien s'était épris pour elle; il lui demande d'être son Favori. Ce mou

vappelle à la foubrette un chien qui se nommait ainsi , E qu'elle dit avoir perdu. Elle exige de l'époux qu'il le remplace; lui attache au cou un ruban couleur de rose, le fait sauter, japper, &c. Le dénouement se devine sans prine.

Je ne eite point l'imitation du Philosophe des Contes Moraux, parce qu'il est instille d'indiquer les ouvrages counus de tout le monde.

NOTES.

- (a) Le Comte-de Caylus, dans l'extrait qu'il a donné de ce Pabiliau, dit que la Maîtresse d'Alexandre lui Mait prendes le dégussement d'Abbé. Cette mascarade Bell. inutile ne se trouvé ni dans l'édition qu'a donnée du T. X. Fabiliau Barbasan, d'après le manuscrit cité par M. de Caylus; ni dans deux autres versions un peu disserrences de celle-ci, que j'ai entre les mains, & d'après lesquelles det extrait est fait.
- (b) On no doit pas s'attendre à trouver le cossume bien réguliérement observé dans nos Poètes. Parsaitement ignorans pour la plupart, ils n'avaient que de l'esprit naturel & de l'imagination. Celui-ci donne à Alexandre des Chevaliers, des Barons, une tour, un verger; en un met, tout ce qu'il voyait sous ses yeux chez les Princes de son siecle. Aussi peu instruit sur l'art des bienséances, il fait du Conquérant de l'Asse un écolier timide, & de l'instituteur du Lycée un pédant

`Mem. de l'Aead. des Bell. Less T.XX. aigre & grossier. Cependant son style en plusieurs end droits a quelque sorte d'emphase; on peut en juger par la traduction, où j'ai tâché de lui conserver ce caractere.

- (c) Cette chanson n'est pas celle de l'original. Celleci ne m'ayant point paru digne d'être copiée, j'en ai substitué une autre, prise avec quelques légers changemens dans les Poésses manuscrites d'Enstache Deschamps. J'ai aussi changé quelques mots à la troisseme, qui va suivre, & qui n'était pas intelligible.
- (d) Cette couronne dans l'original est appellée Capiel de Fleurs. On nommait capiel, capel, chapel, ce qui se mettait, soit comme coeffire, soit comme ornement. sur la tête (caput). Pour les Chevaliers & grands Seigneurs titrés, c'était un cercle d'or enrichi de pierreries; & telle est l'origine des couronnes dont on timbre aujourd'hui les armoiries. Joinville dit que le Roi de Navarre, à la cour pléniere de Saumur, mangea avec un chapel d'or fin sur la tête. Dans l'inventaire de Charles V, on trouve parmi ses joyaux dix chapels, & il est dit de combien de pierreries ils étaient composés. Les Dames en portaient d'argent comme une parure. Le Roi Jean, dans une fête, en donna un de cette sorte au Roi des Ménétriers. On en faisait de fleurs pour les épousées le jour de leurs noces, & pour les confrairies dans les grandes cérémonies d'églife. Cette derniere coutume subliste encore, comme chacun sais. Quand Charles VIII fit son entrée dans Naples, les Dames de la ville lui mirent sur la tête un chapel de violettes.

violettes. Souvent dans les festins les convives en portaient à la maniere des anciens. Quelquesois même on en ernait, comme eux, les flacons & les vertes. Un des droits du Connétable était de servir le Roi à tablé avec un chapel de fleurs sur la tête & une verge blanche à la main. En un mot, ces couronnes étaient d'un usage si général, qu'à Paris ce sut une profession d'en faire & d'en vendre; & de-là vient le nom de Chapeliers, porté aujourd'hui par les Matchands de coeffures de feutre. Comme les plus communes étaient celles de roses, ils avaient le privilege d'élever des rossers chez eux'; & ceci, pour le dire en passant, explique pourquoi parmi les anciens droits seigneuriaux on trouve si des Fiele. fouvent des redevances de roses. Les marchandes de fleurs artificielles, dans leurs Statuts faits en 1736, sont encore qualifiées de Chapelieres en Fleurs.

J'ai trouvé dans un manuscrit une piece dont je ne fais ici mention que parce qu'elle rappelle la guirlande tant vantée de Julie. Elle est intitulée le Capiel aux fept Fleurs. Le Poëte dit qu'une Pucelle lui demanda un don, & que ce don était de lui faire un chapel de fleurs. Il en choisit sept qui, chacune par leurs qualités, désignaient les vertus qu'une Demoiselle doit avoir. Les sept fleurs sont le lis, la violette, le souci, la perselle, la consoude, la rose & l'ancholie. Le lis par la blancheur marque la pureté; la violette l'avertit d'être humble & retirée, &c. &c. Les vers que le Duc de Montaufier fit mettre à la suite de chaque fleur en miniature de son livre, au lieu d'être une leçon comme

Tome I.

ici, étaient un compliment pour Mademoiselle de Rambouillet : mais au fonds l'idée est la même.

En 1620, il y avait eu à la Cour de Savoie un carrousel appelle le Jugement de Flore, dans lequel les différentes fleurs s'étaient disputé l'honneur de couronner la Princesse de Piément. Chaque sleur sut re-' Ménétr. présentée par un Chevalier avec une devise analogue'.

Il sera parlé ailleurs des chapels qui étaient coeffure.

(e) Si l'on veut se rappeller ce qui a été dit plus

des Tourn. t. 2 , p. 239.

> haut des préjugés de ces siecles sur l'amour, on ne sera pas étonné de voir ici le Pocte, après avoir annoncé son Fabliau comme chaste, comme instructif & propre à rendre plus sage & meilleur, débiter ensuite toute cette morale écotique, & d'un sujet fait pour inspirer la crainte d'une passion dangereuse, tirer précisément des principes contraires. C'est que l'amour, encore une fois, (& je me vois obligé de le répéter à chaque page) loin d'être une faiblesse, était cense une vertu & une qualité nédessaire, parce que c'était

lui qui faisait entreprendre les grandes choses. Chez les Romanciers du tems les héros ont sous une amie. & on y voit les jeunes Chevallers gémir de n'avoir pas encore fait prouesse paur être dignes d'aimer &

Cleriadus.

'Rom. de d'être aimés '. Les faveurs ou l'amour d'une belle y sont souvent la récompense, & presque soujours le motif d'une action éclarante. Le Fabliqu de la Chemise en a offert un exemple. Celui: du Revenant en offrira bientôt un autre. Dans un Conte que je supprimerai parce qu'il ne contient qu'une belle répartie, on reproche à une

femme d'avoir pour amant un Chevalier fort laid; il est si brave, répond-elle, que je n'ai pas regardé son visage : (réponse absolument la même que celle de Louis XIV à la Duchesse de Bourgogne, qui se moquait d'un Officier hideux par sa laideur : Madame, il est à mes yeux un des plus beaux de mon Royaume, car c'est un des plus braves).

Sans aimer, nul ne peut à grant honneur venir; Si doist estre amoureux qui grant veult devenir.

Voilà les maximes que prêchaient les Poëtes; & l'on avouera que, confidérée ainsi, une passion qui enfantait les héros, quoique souvent par la faiblesse humaine elle dégénérat en libertinage, dans ses principes cependant était infiniment estimable. Mais ce qu'on aura peine à croire, c'est qu'elle s'était en quelque sorte incorporée avec la religion du tems. Devoirs envers Dieu, devoirs envers les Dames, tel était à peu-près le catéchisme qu'on enseignait ' à la jeune noblesse. Il " Mem sue aimait l'honneur sur-tout; bien regardait aussi les bonnes mœurs done il était plein, & fut un Chevalier fort amoureux, premièrement envers Dieu, après envers toutes Dames & Demoiselles; & ce a use tout son Vie de louis III, tems "_

Duc de Bourben, p. 3.



HIPPOCRATE.

L'Auteur dit qu'Hippocrate, avant d'avoir cette réputation célebre qui l'immortalisa depuis, étant venu
à Rome sous l'Empire d'Auguste, il trouva à son
arrivée la ville en deuil pour le neveu de l'Empereur qui venait de mourir; mais que, s'étant fait
aussi-tôt conduire au palais, il versa dans la bouche
du mort le suc de quelques plantes, & le rendit ainsi
à la vie. Le Poëte ajoute qu'Auguste, par reconnaissance, sit saire deux statues, dont l'une représentait son neveu, l'autre le Médecin, & qu'il les
plaça toutes deux sur une des portes de la ville,
avec une inscription qui annonçait qu'Hippocrate,
par son savoir divin, avait sait revivre le Prince
mort.

I L y avait déja quelques mois que le Médecin vivait à Rome, accueilli par l'Empereur comme il devait l'être après un pareil service, & adoré presque du peuple comme un dieu; quand une semme parut qui tout-àcoup changea en risées tous ces hommages. Elle était Gauloise, d'une naissance illustre, &

d'une rare beauté. Auguste qui voulait la traiter avec distinction lui avait donné, pour la servir, des dames & des demoiselles; & pour logement, une de ses maisons ayant une tour (a). Comme elle voulait connaître les beautés de la ville, & que les premiers momens de son séjour, surent employés à la parcourir, elle appercut les deux statues, & demanda pourquoi & à quelle occasion elles avaient été dressées. On le lui expliqua; mais à peine lui eut-on lu l'inscription. qu'avec de grands éclats de rire elle répondit: « J'ignorais que Rome en ce moment » possédat un dieu, & je m'étonne après ce-» la d'y voir mourir encore. Eh bien, que » pendant un jour seulement on me livre » cette petite divinité, & je réponds moi » sur ma tête d'en faire le plus sot des humains ».

On ne manqua pas, selon l'usage, de rapporter ce discours à Hippocrate. La curiosité & l'amour-propre du médecin en surent piqués. Il voulut connaître cette semme singuliere, qui annonçait avec tant d'assurance le pouvoir de sa beauté, & chercha l'occasion de la voir. Mais ce fut pour son malheur, & ce qu'elle avait promis ne se vérisa que trop: car elle était si belle, elle déploya dans la conversation tant de graces & d'enjouement, elle lui plut tant enfin, que, malgré toute la défiance dont il était armé, il ne put se désendre de l'aimer. Bientôt même cette passion devint si sorte que, perdant la raison & le repos, il tomba malade. L'empereur alors vint le visiter; les dames y allerent après l'empereur, & l'étrangere suivit leur exemple. Mais celle-ci dont l'œil pénétrant avait deviné cette maladie, eut soin de choisir un moment où elle serait seule; & du ton de l'amitié, elle fit d'abord au médecin quelques queltions fur fon état. Lui qui se trouvait trop heureux de pouvoir librement en découvrir la cause, l'avoua sans détour, & confessa naïvement à la dame qu'il mourait pour elle. C'était - là ce qu'elle vou--lait. Elle affecta donc quelque sorte d'attendriffement für ses maux, & avec l'apparence de la bonne-foi lui parla ainsi: « Je m'ex-» poserais à bien des reproches sans doute, » & je m'en ferais à moi-même bien d'autres

» encore, si, pouvant sauver un homme de » votre mérite, j'allais causer son trépas. Mais » quand vous m'auriez inspiré tout l'amour » que vous ressentez pour moi; je vous le » demande à vous-même, dans la situation » où je me trouve, & avec la quantité d'yeux » qui m'observent, m'est-il possible de vous » en donner des preuves? Daignez donc pour ' » le moment vous contenter de mes regrets; » & avec l'assurance du desir que j'ai de con-» server vos jours, recevez celle que je » vous donne encore d'agréer d'avance tous » les moyens que m'en fournira votre ten-» dresse '». Elle sortit après ces paroles, comme si elle eût rougi de les avoir laissé échapper. Pour Hippocrate, elles lui rendirent l'espérance & la santé, & bientôt if fut en état de reparaître au palais, & de recommencer sa cour auprès de la belle Gautoile

« Eh bien! lui dit-elle la première fois » qu'elle le revit, vous êtes-vous oceupé des » moyens de nous rapprocher? Avez-vous » été heureux? Où en sommes-nous?» Il répondit tristement que le jour & la nuit il y ordre de l'empereur n'avaient garde de l'entirer. Le soir heureusement, Auguste revenant de la chasse, & surpris de voir quelqu'un dans la corbeille, sans son ordre, demanda qui c'était. On lui nomma Hippocrate, & il ordonna aussitôt qu'on le sît descendre annonçant en colere qu'il le vengerait avec éclat. Mais quand il sut comment & pourquoi le médecin se trouvait ainsi basoué, il ne sit qu'en rire, & pendant longtems tous ses barons en plaisanterent avec lui-

Jai trouvé cette aventure, mise en épisode, dans un manuscrit du Roman de Lancelos en prose. Elle se trouve aussi dans les Faits Merveilleux de Virgile. Mais ce Virgile à qui elle est astribuée, & qui dans ce livre est supposé un grand sorcier, trouve bientée le moyen de s'en venger cruellement.

Dans les Contes Tartares de Gueulette, le Médecin qu'on joue est surpris par le pere qu'on a mis du complot; on le lie dans une chambre & on le garde à vue. Il cherche à séduire ses gardes qui seignent de se laisser gagner, se sert de ses cordes pour s'échapper, & descend par la senêtre dans la rue; mais à une certaine distance il tombe dans un filet, où il reste exposé à la risée publique.

NOTES.

(a) Ici l'Auteur prête à l'ancienne Rome un usage fort commun de son/tems, & j'ai déjà prévenu que quand il s'agis de costume, nos Poètes ne connaissent que celui de leur fiecle & de leur pays.

Les tours inventées dans l'origine pour la désense & la sûreté des villes, avaient été adoptées par nos Monarques pour celle de leurs palais & châteaux. Ils en firent même un droit Royal qu'ils se réserverent exclufivement, & dont ils étaient si jaloux, qu'ils le resusaient souvent aux plus grands Seigneurs. On a l'exemple de Philippe-Auguste, qui en 1216 désendit à la Comtesse de Troyes d'en élever aucune, quoiqu'eile se sit menacée d'un siege. Comme naturellement on aime à faire parade de ce qu'on a seul le droit de posséder, ils firent de ce figne de domination un ornement qu'ils employerent par-tout, non-seulement sur les murs d'enceinte, mais encore dans la construction même de leurs châteaux. Le Louvre seul en avait quinze; & le Palais, outre toutes celles qui sublikent, dix on douze autres qui ont été détruites. C'était dans ces tours que logeaient les Officiers du Prince. Pour lui, il habitait la plus confidérable, celle du milieu, qu'on appellait pour cette raison la groffe Tour. Celle - ci, qui ordinairement (comme on pout le voir encore au Château de Vincennes,) en portait une autre plus petite qu'on nommait Donjon, annonçait la justice royale; & c'était-

la Mon, Fr.

12 que les grands vassaux du Prince ou de la Couzonne étaient tenus de venir rendre leur hommage. La plupart des terres titrées un peu confidérables relevent de la grosse Tour du Louvre, ou de celles du Chàtelet; & aujourd'hui même, quand le Roi crée un grand fief, il le fait relever de la premiere, quoique "Liv. 4 .p. 5, ce ne soit plus qu'un nom. Froissart faisant la description d'un spectacle à machines donné en 1389 au Palais pour le mariage d'Isabeau de Baviere, dit qu'il y avait un château en charpente avec une tour à chacun de les angles pour représenter Troie, & une tour plus petite dans le milieu, qui représentait le château de Priam.

Les Rois dans différens tems s'étant beaucoup relàchés sur le droit de bâtir des tours, tout le monde voulut en avoir, jusqu'aux Églises & aux maisons Religieules. Que ceux qui habitent Paris se rappellent celles de Saint Paul, de Saint Étienne-du-Mont, de l'Abbaye Saint-Germain, du Temple, &c. Ce fut la même chose par-tout. Quand Louis VIII prit Avignon, il en fit abattre les murailles avec trois cens maisons flanquées "Monam. de de tours ". Guil. le Breton met au nombre des choses qui avaient ennorgueilli la ville de Gand, ces sortes de mailons.

Communia Gandaviorum

Turritis domibus, gasis & gente superba.

En Italie, c'était tellement une preuve de noblesse, que dans un acte public, lorsqu'on avait spécifié tous les eitres d'un gentil-homme, on ajoutait, & il a une Dour '. Castruccio Castracani en sit abattre trois cens 'Minetr. 4 dans Luques; & le fameux Juif Benjamin de Tudéle, la Nobl. parlant de Pise dans la Relation de son voyage, dit que cette ville en avait près de dix mille "; ce serait là beaucoup de tours : mais enfin, il résulte de tout Ev. tom. 2, ceci que c'était un des ornemens qu'employait alors p. 495. l'Architecture, & la maniere ordinaire de se loger pour quiconque possédait un fies. Ainsi, quand on lit dans les histoires du tems que tel ou tel personnage fut mis dans une tour, il ne faut pas toujours se sormer l'idée de cachot & de bastille; cela veut dire souvent que le coupable fut gardé à vue dans un des appartemens du Palais. Ce n'est pas néanmoins qu'on n'y pût emprisonner. Il y avait ordinairement une des tours qui servait de prison; on en verra la preuve dans le Fablian d'Aucassin.

(b) Je ne fais pas de remarque sur le supplice de la corbeille, sur cet Hippocrate contemporain d'Auguste, sur son voyage à Rome, &c. J'ai déjà demandé grace pour les Fabliers sur la chro logie & l'histoire. Il y a cependant dans tout ceci quelques vérités historiques. Un Médecin nommé Musa avait guéri Auguste d'une maladie, & par reconnaissance on lui avait élevé une statue à côté de celle d'Esculape; mais quelque tems après ayant causé la mort du jeune Marcellus, neveu de l'empereur, la statue sut brisée,



Par Guérin.

⇔*DU CURÉ

QUI MANGEA DES MÜRES.

Ce Conte, renouvellé de nos jours, comme beaucoup d'autres de ce recueil, est du nombre des mille & une sottises attribuées aux Beaunois. Dans la version du manuscrit de Saint-Germain, qui est celle qu'a imprimée Barbasan, l'Auteur se nomme; dans celle du manuscrit de Berne il ne le fait pas; & celle-ci a encore bien d'autres dissérences. Je les ai fondues toutes deux ensemble pour faire cet extrait.

Dussiez-vous prendre de l'humeur & vous fâcher, vous ne m'échapperez pas; & sans obtenir ni terme ni répit, il saudra que vous écoutiez cette histoire de Guérin sur un certain Curé qui allait au marché.

Afin d'arriver de bonne heure, il avait fait seller sa jument de grand matin, & même, pour ne point perdre de tems, il avait remis à dire en route ses patenôtres. Déja il n'était plus qu'à une légere distance de la ville;

mais par hasard il apperçut, un peu à l'écart du chemin, un mûrier garni de mûres bien appétissantes & bien noires, & il ne put résister à l'envie d'en manger.

La chose n'était pas aisée. Le mûrier se trouvait embarrassé tout-au-tour par beaucoup de ronces & d'épines. Les branches d'ailleurs étaient trop hautes pour pouvoir y atteindre. Le Prêtre fit donc avancer sa jument dans les broussailles; il monta sur la selle; & d'une main se tenant aux branches, de l'autre il cueillit des mûres qu'il trouva délicieuses. L'animal ne remuait non plus qu'un rocher, & son maître qui, pendant ce tems, mangeait toujours, admirait sa tranquillité. Cela lui sit faire une réflexion. « Parbleu, dit-il, » celui qui dans ce moment viendrait dire, » hu, m'attraperait bien ». Or, tout en faifant sa remarque, il prononça le mot d'un ton si haut, que la bête à l'instant partit comme un trait, & jetta mon homme au milieu des ronces. Il y demeura pris & étendu sans pouvoir se débarrasser. Le pis de l'aventure, c'est que fort mal à l'aise sur ce lit, comme vous pouvez l'imaginer, piqué partout, déchiré,

& tout en sang, il lui fallut pourtant passer là le jour & toute la nuit.

La jument était revenue chez son maître. La selle tournée, la bride traînante firent soupçonner qu'il était tombé. On le crut mort. Sa femme (a) alors de se pâmer; les domestiques de jetter les hauts cris, & tout le monde de courir sur la route pour le retrouver. Le reste de la journée & la nuit entiere furent employés à cette quête. Au point du jour enfin, à force de chercher, un valet s'approcha du mûrier. Le Prêtre entendant du bruit appella aussitôt à son secours: au nom de Dieu, dit-il, sauvez-moi la vie. Le valet reconnut la voix de son maître, & surpris de le voir là, il lui demanda par quel hazard il s'y trouvait : par ma gourmandise & mon étourderie, répondit le Curé; mais tâche de m'en tirer. On y réussit, quoiqu'avec bien de la peine; & on le ramena chez lui, où il fallut le mettre au lit, tout égratigné & à demi-mort.

Se trouve dans le Dictionnaire d'Anecdotes, tom. 1, pag. 164,

NOTE.

(a) On vetra plus d'une fois dans les Fabliaux de ces femmes de Prêtres; & les Historiens du tems ne confirment que trop les satyres des Poëtes, leurs contemporains, sur les mœurs désordonnées du Clergé. D'un autre côté, il ne serait pas impossible qu'il ne fût ici question d'une véritable épouse. Au commencement du fiecle précédent, un Concile de Reims avait excommunié tous les Ecclésiastiques mariés, désendu d'entendre leur messe, & déclaré leurs enfans bârards & leurs Bénéfices vacans, avec permission aux Seigneurs de réduire ces enfans en servieude ou de les vendre. La sévérité que le Concile employa pour remédier au desordre, (je me sers de l'expression des Auteurs Ecclésiastiques) prouve combien il était commun; & l'on ne sera pas étonné qu'il ait pu subfister encore dans le siecle suivant. L'Abbé de Longuerue, dans l'Ana, qui porte son nom, dit qu'en 1204 beaucoup d'Evêques de Normandie étaient mariés '.

Lengue-

« En 1229, dit l'Abbé Vély, les Prélats Anglais p. 72.

- » s'affemblerent à Londres pour trouver le moyen de
- » réduire les Prêtres à la continence; ceux-ci four-
- n nirent au Roi de grosses sommes ; il protégea le
- » scandale, & leur laissa leurs femmes. En Biscaye on
- alla jusqu'à ne point recevoir ceux qui n'avaient

Tome I.



DE COCAGNE.

L'AUTEUR, dont je suis obligé de ne donner qu'un extrait fort court, après avoir annoncé que s'il n'est pas vieux, il n'en est pas moins sage, & que ce n'est pas la barbe qui donne le sens, dit qu'étant allé à Rome pour l'absolution de ses péchés, le pontise l'envoya en pénitence dans une terre étrangere qui a été bénie de Dieu particulierement, & qu'on nomme pays de Cocagne (a). Sur tous les chemins & dans toutes les rues, sont des tables dressées où l'on vient librement s'asseoir; des boutiques ouvertes où l'on peut prendre sans payer; une riviere de vin; un printems éternel; par-tout des concerts, de la musique, & des danses; jamais querelle ni guerre, parce que tout y est en commun; toutes les femmes belles enfin, & peu farouches, qu'on peut choisir à son gré, & quitter au bout de l'année: les plus longs engagemens ne passant point ce terme. Mais ce qu'il y a sur-tout de merveilleux, c'est que dans ce beau pays se trouve la sontaine de Jouvence (b). Devient - on vieux? on va s'y baigner, & s'on en sort n'ayant plus que vingt ans. Il ne tenoit qu'à moi d'en prositer, dit l'Auteur, & j'en eus envie. Mais par pure bonté de cœur, je voulus venir chercher mes amis pour les y conduire, & leur saire part de ma bonne sortune; & à peine sus-je sorti de la contrée qu'il ne me sut plus possible de la retrouver. Je me vois donc aujourd'hui réduit aux regrets; & ceci doit vous apprendra que, quand on est bien, il faut s'y tenir.

NOTES.

(a) Il n'est personne qui ne sache que ce mot a passé dans notre langue:

Paris est pour un riche un pays de Cocagne.

Boileau.

C'est une chose risible de voir dans les Dictionnaires soute la peine que se sont donné les Étymologisses pour en chercher l'origine. La clé était perdue, & chacun est venu apporter la sienne.

On trouve en 1631, une farce des Roulles-bons

Tems de la haute & baffe Cocagne'. Mire la description que Rabelais fait du pays de Papimanie, on croirait Beauchamps qu'il a conmu notre Fablian.

(b) Les Orientaux, dans leurs Romans, ont une fle merveilleuse dont le sejour est si délicieux, qu'on ne veut plus en sortir, quand une fois on y est entré ". Ils supposent aussi dans le Paradie Terrestre une fontaine Orient. pag. & un arbee qu'ils appellent de vie, parce que, selon 738, eux, les eaux de l'une & les fruits de l'autre donnent l'immortalité; & c'est ainsi, disent-ils, que le Prophète Elie & le Prophète Kedher entretiennent la leur, en attendant le Jugement dernier ". Cette fiction introduite en Europe, est devenue chez nos Romanciers la fontaine de jovent ou jovence, c'est-à-dire, de jeunesse; fable charmante & bien plus ingénieuse que celle des Orientaux, puisque celle - ci ne fait qu'empêcher le dépérissement & maintenir pour toujours dans l'état où l'on se trouve, tandis que l'autre fait renaître sans cesse le printems de la vie. Le Roman de Huon de Bordeaux a adopté l'arbre & la fontaine; & comme les Romanciers Orientaux il fait venir celle-ci du Paradis Terreftre.



HUÉLINE ET EGLANTINE.

Alias

LE JUGEMENT D'AMOUR.

Atias

FLORANCE ET BLANCHEFLEUR.

Ces trois versions som absolument disserntes, quoique dans somes trois il s'agisse de deux semmes qui, aimant l'une un Chevalier, l'autre un Clerc, ont querelle sur le mérite de leurs Amans, & vont chercher une décision à la Cour d'Amour. Le Comte de Caylus en a donné un extrait dans le Mercure, (Décembre 1754), d'après la troisseme version, la seule qu'il ait connue. J'ai suivi la premiere comme la meilleure, quoique le manuscrit en soit imparsait; & me suis permis, à mon ordinaire, d'y insérer les traits les plus agréables des deux autres, quand le sens l'a permis.

I r sut assez de courtoisse celui qui trouva le conte que vous allez entendre, mais il défendit qu'on le récitat aux laches, aux indiscrets, & aux Vilains (a). Révéler les misteres d'amour à cette canaille, c'est les prosaner: ils ne sont faits que pour les Clercs, les Chevaliers, & sur-tout pour les filles tendres Le compatissantes à qui les leçons particuliérement en sont nécessaires.

Au mois de Mai, quand les prés se tapissent de verdure, deux demoiselles d'une grande naissance sortirent ensemble pour se promener. L'une s'appellait Eglantine; Huéline était le nom de l'autre. Deux sœurs ne se fussent pas aimées davantage. Après avoir marché quelque tems, elles arriverent dans un vallon qu'arrosait un ruisseau planté sur ses bords d'oliviers seuris. La beauté du lieu les invitait à se reposer. Elles s'assirent, & regardant souvent dans l'eau leur visage qu'amour altérait. « Heureux, s'écria l'une d'elles, l'a-» mant qui seul & fans crainte serait ici au-» près de fa mie (b)! Bailers & carelles, nous » ne pourrions rien lui refuser; mais pour e ces jeux qui tournent à deshonneur, nous > n'aurions garde de les permettre : car est-il » pour nous un malheur plus grand que la mi honte & le mépris? Vous avez raison, dit » l'autre; l'honneur est bien autrement pré-» cieux que des trésors. Comme un arbre, so dont la verdure bienfaisante a plu long-» tems, est délaissé tout-à-coup, dès qu'il » n'offre plus d'ombrage : telle une jeune » fille que parait la pudeur & que recher-

» chaient les amans, est abandonnée d'eux

» pour jamais, & n'éprouve plus que leurs

» dédains quand sa vertu est flétrie (c) ».

Elles passerent ainsi une partie de la journée à parler raison, folie & amour; mais une question imprudente que sit naïvement Eglan' tine vint tout-à-coup troubler cette amitié si tendre. Ma bonne amie, dit-elle à fa compagne, soyez vraie; à qui avez-vous donné ce cœur si loyal & fi bon? Huéline rougit, & elle avoua avec franchise qu'elle avait choisi pour ami un Chevalier beau & bien fait. Eglantine qui aimait un Clerc, blâma beaucoup le choix de son amie. Comment pouvez-vous aimer sans espoir de courtoifie (d), dit-elle ? Et où trouver courtoifie ailleurs que dans un Clerc (e) ? L'amie prétendit que l'homme courtois par excellence, l'homme de tous le plus estimable, était le Chevalier; & elle s'offrit à le prouver invinciblement.

« En esset, reprit-elle, à quoi est bon » votre amant, qu'à chanter dans une église » ou à marcher en procession un seautier en

». main? Tandis qu'il donne une absolution, » le mien force un château. Si j'affifte à un » tournois, il y vole pour me plaire. Aini-» mé par mes regards, il ne redoute plus » rien, & fond fur son ennemi avec une telle » force que, perçant écu & haubert, il hui » laisse dans le corps sa banderolle (f), & » le renverse. Alors il appelle son fidele » écuyer; va promptement, lui dit-il, offrir » ce cheval à ma mie, & dis-lui qu'il est le » prix de mon courage. Bientôt il accourt » lui-même, couvert de gloire, chercher dans » mes bras sa récompense. Ma chere Eglantine, voilà l'homme que j'aime; & viens après » cela me vanter ton amant tondu qu'on ne » voit en public qu'escortant un cadavre, parce qu'alors il est assûré d'un souper; » aussi voudrait-il que nous mourions tous, » Sil te fait un présent, il est tel qu'on doit » l'attendre de lui, & c'est avec cet argent » qui sent le mort. Du reste, n'espere rien » de plus que de le voir, quand il sera près » de soi, te lire un roman ou chanter. Mais » non, je me trompe; quand tu feras ma-» lade, il viendra recommander ton ame; & » après sa mort dira pour tei matines, ou

Eglantine sut courroucée de ces ironies » insultantes, «. Votre ami va aux tournois, répartitelle avec aigreur; mais c'est quand, » pour s'équiper, il a mis en gage le peu m qu'il a; car il faut que tous ces héres don-» nent des gages, on ne leur prêterait rien n fur parole. Tant que dure cet argent mendié, il a de quoi manger; mais bien-» tôt le cheval, le haubert, le heaume, tout, » jusqu'au frein & à la selle, voie chez l'u-24 Surior : & il revient dans vos bras couvers de », gloire. Si vous avez l'ame belle, c'est-là v. le moment de venir à son secours. Au » reste il n'est pas difficile; surcot, pelicon, » manteau (g) tout lui est bon: vous en se-» reg quite pour payer quand vous voum drez les ravoir. Et après tout, n'être obli-» zée de renouveller cette cérémonie que » 50 ou 60 fois par an, en vérité ce n'est v, pas trop. Pour moi qui n'ai pas ce bon-» heur, dans un moment où je suis moncha-» lamment assife sur ma chaile, je vois entrer na chambriere: Madame, me ditrelle, voi-

le ci un pelicen & un blizud que stous en-» voie votre ami; ils valent bien cent livres » d'esterbns (h). Alors, si je véux récom-» penser son amour, je puis à mon zise jouir » toutes les nuits de sa tendresse : 80 ne crains w pas de le voir absent pendant des mois en-' » • tiers, ou revenir eftropié après avoir couru » fans but tous les grands chemins. Enfin » ce qui doit sur-tout me le faire aimer, iv c'est qu'inténessé autant que unoi à garder » mon secret, je n'ai pas à redouter de lui » un éclat qui peut quelquesois déshonorer. 5 Mais au reste, ma chere, nous nous fai-» fons ici les juges, & ne fommes que par-» ties : choisssons quelqu'un qui prononce entre nous ».

Huéline y consentit. Elles sortient du vallon, & rencontrerent deux Bacheliers (i) qu'elles prierent de leur enseigner le chemin de la Cour d'amour (k). Ils s'offrirent à les y conduire, & bientôt la troupe arriva. A l'approche du séjour du Dieu, on respirant une odeus divine; l'enceinte de son palais était sormés de roses & de lys....

Li le manuscrit se trouve déchiré, & le dénouemens

manque. Je vais y suppléer par un extrait de celus de la troisseme version.

Dans celle-ci, Florance qui soutient le pardes Chevaliers, somme Blanchesseur de se rendre à la Cour d'amour. Elles y arrivent au même moment, & trouveat un verger que gardait un rossignol qui est appellé ici le messager du Dieu, sans doute comme aunonçant le printems & la saison des plaisirs. Elles lui demandent le chemin du palais. Il regarde si elles ont le sceau d'amour son n'y entre qu'avec ce signe. Il s'offre alors à les conduire, & les prévient cependant qu'à l'en trée il leur faudra payer un tribut au jeune portier. Surprises d'un abus aussi bas, elles demandent quel est ce tribut; c'est, leur diton, un baiser savoureux : il n'ouvre qu'à cette condition. Elles ne répondent que par un sourire. & entrent.

Le Dieu dont l'Auteur fait tout-à-coup un Roi, parce qu'il lui était plus aisé, dit M. de Caylus, de représenter la cour d'un Monarque que celle d'un Dieu, est couché sur un lit de roses, dans un sallon dont les murs sont couverts d'ancs & de sièches suspendues. A l'arrivée des Demoiselles, il se leve, les salue, & les prend par la main pour les faire afseoir à ses côtés. Instruit par elles du sujet de leur voyage, il assemble les Barons de fa cour qui est affez singulierement composée, puisque ce ne sont que des oiseaux; & il leur propose à résoudre la grande question des deux amantes. Le Faucon, l'Épervier, le Geai, la Pie, & pour me servir des termes de Lafontaine, tous les gens querelleurs, même le Coucou de mauvais augure, se déclarent hautement pour les Chevaliers, & foutiennent qu'ils sont les plus courteis. Le Roitelet, le Pigeon, l'Alouette à la belle huppe, & le Chardonnerst au plumage vermeil prennent le parti des Clercs. On dispute con s'échausse; déjà même on commence à voir le sang couler, & il saut que le Dien interpose son autorité pour saire respecter sa présence. Enfin le Rossignol dayançant & parlant avec plus de chaleur quionne devait l'attendre de sa petito taille, jette son gant, & soffre à sourenir, les armes à la main, contre tout venant. la cause des Clercs (1). Le Dieu se leve pour demander s'il se trouve quelqu'un

qui ose accepter le dési. Le Perroquet se présente, il donne un démenti à son adversaire,
& relève le gage de bataille qu'il présente au
Roi, asin-d'avoir son aveu pour le combat.
Amour l'accorde, & les Demoiselles aussitôt
viennent chacune armer leur champion. Une
seuille de rose sorme leur heaume, une seuille
de souci leur gambison (m), & un brin d'herbe
tranctant leur cimeterre. Tout le monde s'asseoit. Le Roi sait désendre aux spectateurs de
fortir de leur place; il ordonne le plus grand
silence, & charge le Roitelet de veiller au
maintien du bon ordres

Les deux rivaux alors entrent dans la lice. Le Rossignol parle le premier; je re désie, dir it à son adversaire, et je jure de te serrer de si près que tu ne sordra d'ici que sans vie. A ces mors il leve son épée, & sond avec légéreté sur son lourd ennemi, auquel il porte sur la tête un se terrible comp qu'il send la seuille de rose. Le Persoquet tombe étourdi. Quelqu'effort qu'il sasse, il ne peut plus se relever. Prêt à périr, & sentant bien qu'il a soutenu une mauvaise cause, il rend son épée, & recommant que les Clercs sont plus épée, & recommant que les Clercs sont plus

tourtois que les Chevaliers, & qu'ils méritent mieux qu'eux d'avoir une mie. Le Roi fait séparer les combattans, & accorde la grace au vaincu. Mais Florance qui, par la désaite de son champion, se voit condamnée, meurt de désespoir. Les oiseaux s'assemblent autour d'elle, ils lui élevent un tombeau de seurs, & y gravent ces deux vers qui assurément ne surent pas saits par le Dieu:

Qui au Chevalier su amie.

l'ignote le nom du Poète auteur de se Fabliau; il est prohable qu'il n'était pas Chevalier.

Sur la fin du quimijeme siecle, on en a sais une sarce. Une fille viene réclamer les secours du Dieu d'amour; un Moine & un Gendasme se désputent sa possession; ils exposent chasun leurs talens. & le Dieu ac orde la présérence au Moine. Voy. Bibl. du Thélisse Franc. 1000, 1, p. 10.

NOTES.

⁽a) Co nom, soit qu'il vienne du Breton vilen, que fignisse de même paysan roturier, ou du little ville, se donnait à ceux qui appartenaient à un propriétaire, et qui étaient attachée à sa métairie, villani.

[.] Il y avait dans les campagnes plusieurs hommes libres,

cultivant, ou quelque bien propre qu'ils possèdaient est franc-aleu, ou une serme appartenant à un Seigneur, avec charge de quelques redevances. Mais les autres habitans y étaient ou Sers, ou Villains. Un mot sur chacune de ces deux conditions.

L'esclavage des Serfs ne ressemblait point à celui dont on a communément l'idée, c'est-à-dire d'un homme lié à la personne d'un maître, & destiné par lui aux offices domestiques de sa maison. Les Serss établis par le gouvernement scodal, d'après ceux des Germains, & subsistant encore aujourd'hui en Hongrie, en Pologne, en Bohême, &c. n'avaient point d'office chez leur maître, mais étaient obligés de labourer ses terres, de travailler pour lui, & d'habiter ses domaines. Ils devenaient sa propriété, & se vendaient avec son héritage, parce qu'ils en faissient partie. Les stuits de leur travail, leurs effets après leur mort; leurs enfans même, quand il leur perimettait de se marier, tout lui appartenait. Il n'était tenu qu'à les habiller & à les nourrir. S'ils s'échappaient, il pouvait les réclamer. les punissait arbitrairement; & lorsqu'il les tuait, en était quitte pour unes mende légere. En un mot, qu'on imagine des hommes enfermés dans une prison par un zutre, & obligés d'y travailler pour lui, & l'on aura une idée affez juste des Serfs.

Les Églifes & les Moines en avaient auffi comme les Seigneurs laics.

, Les Villains n'étaient pas tout-à-fait aussi malhesreux. Quoiqu'attachés à la terre d'un Seigneur, ainsi que que les ferfs, & ne pouvant, comme eux, changer de demeure ni de profession, ils en disseraient cependant, en ce qu'ils pouvaient disposer des fruits de leur travail & de leur industrie, & ne payaient à leur maître qu'une rente fixe pour la terre qu'ils cultivaient.

(b) Chapelle', dans une situation pareille, a dit de $\frac{Voyage}{Bach}$. E de même, & avec plus d'esprit que de sentiment,

Chap.

Dans ces beaux lieux dignes d'envie, Hélas! que l'on serair heureux, Si, toujours aimé de Silvie, On pouvair, toujours amoureux, Avec elle paffer sa vie!

Cette pensée, au reste, a dû venir à mille auteurs. Mais ce qu'on trouvera, je crois, rarement ailleurs, c'est cette essusion si vraie d'un cœur trop plein de son objet, qui, au milieu d'un souhait fait pour une autre, se substitue tout-à-coup lui-même; c'est ce tour adroit d'une pudeur naïve qui, n'osant avouer le plaisir qu'elle aurait de céder à son amant, suppose le même desir à sa compagne, & s'écrie: nous ne pourrions rien dui refuser.

(c) Cette comparaison ingénieuse, la seule de ce genre que j'aie rencontrée chez les Fabliers, me paraît si étrangere à leur tournure d'esprit, que je suis persuadé que celui-ci l'a trouvée quelque part. Elle est de Catulle'. Au reste, on verra bientôt comment les deux 'Epithal, de Demoiselles pratiquaient la belle morale qu'elles débitent ici.

(d) J'ai conservé ce mot qui, perdu aujourd'hui comme mille autres très-énergiques auxquels on est

Tome I.

obligé de suppléer par des périphrases, n'a point été remplacé. Il désignait cette politesse universelle, cette délicatesse de procédés que donne l'usage du grand monde, & qui est propre particuliérement aux gens de Cour.

- (e) Clerc, qui dans les Fabliaux ne fignifie gueres que favant, est pris ici pour homme d'eglise. A proprement parler, ce Conte n'est qu'une dispute sur ce qu'on nommerait aujourd'hui le petit-collet & l'épée.
- (f) On a vu dans la note sur les tournois, que les lances avec lesquelles les Chevaliers y joûtaient étaient ornées d'une banderolle; & dans une autre du Fabliau de la Chemise, que le cheval du Chevalier désarçonné appartenait à son vainqueur.
- (g) Je ne dis rien ici sur ces habillemens, parce que ce sont-là de ces choses qui demandent à être mises sous les yeux, & qu'une seule estampe ferait mieux entendre que vingt pages de description. Cet objet de dépense sera réservé pour un ouvrage plus considérable, sur la vie privée des Français, dont le plan, sormé par un homme d'état, vient d'être imprimé dans le troisseme volume des Mélanges, tirés d'une grande bibliothèque. L'auteur de ce plan ne voulant pas se livrer à l'immensité de travail & de recherches qu'exige un pareil sujet, traité dans toute son étendue, je m'en suis chargé d'autant plus volontiers, qu'outre les secours de la riche bibliothèque qu'il posséde, je suis sûr de trouver encore chez lui & toutes les lumieres & toutes les connaissances qu'il faut pour en tirer parti.
 - (h) L'efterlin ou eftellin, aujourd'hui sterling, a en

parmi nous trois acceptions. Il s'est pris comme poids. & ce poids était la plus petire des parties dans les-Gloff. quelles se divisait Ponce.

Ce fut aussi une monnaie d'Angleterre & de Guyenne, qui, par les guerres des Anglais avec la France, devint commune dans nos Provinces. Saint Louis, qui voulait les y anéantir, rendit en 1265, une Ordonnance par laquelle il les fixait à la valeur de quatre deniers tournois jusqu'à un certain terme, par-delà lequel on ne les prendrait plus qu'au poids de l'argent. Un Historien de Guyenne dit qu'ils sont au titre de huit deniers de fin ". Il y en avait 160 dans le marc.

Enfin, ce fut un terme général pour exprimer la au mot Stera qualité & le titre que devait avoir une monnaie, & ling. c'est ainsi qu'on trouve des deniers, des oboles & des sous esterlings. Nul orphevre ne peut ouvrer à Paris d'argent qu'il ne soit aussi bons comme esterlins & meilleurs ". On voit dans le Roman de Garin le Loheran 300 marcs de deniers esterlings; & l'on doit vraisem- manusc. des blablement entendre de même les 100 livres esterlings Paris, D du Fabliqu. Cette conftruction du génitif paraîtra peutêtre une faute de copiste, aujourd'hui que l'on dirait 100 livres sterling; mais alors c'était la maniere de parler. On disait de même en latin, centum marcas sterlingorum, decem obolos sterlingorum.

Au reste, on trouve ce mot dès l'année 1115, obtulit 40 folidos sterlingorum "".

(i) Bachelier ici ne signifie que jeune homme, comme p. 177, c. 1. Bachelette, s'est pris souvent pour signifier jeune fille.

Dict. 🚓

(k) Voici l'une des infitutions les plus bisarres & les plus incroyables peut-être qu'ait jamais imaginées l'esprit humain. Avec son inutilité réelle & l'importance qu'on y mit, elle nous paraîtra doublement ridicule; & cependant il en est peu qui ait été reçue avec autant de respect, qui se soit maintenue avec moins de moyens, & puisse se glorisier d'avoir autant instué sur les mœurs.

Les disputes élevées sur les questions amoureuses que proposaient dans leurs jeux-partis nos Chansonniers, n'ayant point de fin, on s'avila, comme je l'ai dit, pour les décider sans replique, de former une espece de tribunal ou de cour souveraine, qu'on appella par cette raison Cour d'Amour. Les juges en étaient choisis parmi les gentils-hommes, les Dames de qualité & les Poëtes, que l'usage du monde & une longue expérience rendaient habiles dans ces matieres. Les femmes accréditerent bientôt des tribunaux où tous les honneurs étaient pour elles. Aussi se multiplierent-ils étonnamment, & dans les Provinces méridionales sur-tout. où l'on ne connaissait gueres que les chansons, & où ces graves disputes, par conséquent, étaient fort à la mode. Ceux de Romans ou Romani, & de Pierreseu, entr'autres, devinrent célebres'. Dans nos Provinces septentrionales qui les adopterent, les assemblées commençaient au mois de Mai, & se tenaient en plein champ sous un ormeau, d'où on les appella Gieux (jeux) fous l'Ormel. Les Cours d'Amour étendirent rapidement leur jurisdiction. Elles connurent de toutes

'Hift Litt. de la Fr.

les tracafferies des amans, & de tout ce qui concermait la galanterie. Elles ajournaient les coupables à comparaître; & ces guerriers féroces, qui dans leurs autres querelles ne savaient que combattre l'épée à la main leur ennemi en champ clos, venaient ici se soumettre sans murmure à des juges sans aveu dont ils n'avaient rien à redouter. Ceux-ci pesaient la faute; ils imposaient une peine proportionnée, ordonnaient la rupture, ou prescrivaient la forme de la réconciliation; & leurs sentences, qu'on nommait Arréis d'amour, & qui long-tems firent en France un code de loix, étaient tellement révérées, que personne n'eût osé en appeller. Enfin, ce qui acheve de nous peindre la vénération que le respect pour les Dames attachait à ces risibles tribunaux, c'est que des Princes & des Souverains (Alphonse roi d'Arragon, Richard roi d'Angleterre) ne dédaignerent pas de les présider, & que le fameux Empereur Frédéric Barbe-Rousse en forma un dans ses États, à l'imitation de ceux de France. Sous le regne de notre malheureux Charles VI, on en établit à la Cour auxquels ondonna tous les officiers qu'avaient les Cours souveraines, des Présidens, des Conseillers, des Maîtres des Requêtes, Auditeurs, Chevaliers d'honneur, Secrétaires, Gens du Roi, &c.'. Ces emplois 'Histoire de furent remplis par les Prince; du Sang & les plus grands Fr. par Vill-Seigneurs du Royaume, par de graves Magistrats, des P-97-Curés même, des Chanoines & les Eccléssastiques les plus respectables; & ce fur-là un des fruits qu'enfanta l'esprir de frivolité répandu par la scandaleuse Reine

Isabeau. Heureuse au moins la France si elle n'avait que ce reproche à lui faire. Une autre cause bien différente, & qu'on ne soupçonnerait gueres, le séjour des Papes

à Avignon, rendit florissantes les Cours d'amour méridionales par l'éclat soudain qu'aquirent ces contrées, devenues le centre des graces & le trésor des contributions de la chrétienté. Les Pontifes eux-mêmes protégerent ces tribunaux. On rapporte que les Corates de Vincimille & de Tende étant venus voir Innocent VI, il leur donna le spectacle d'une de ces seances, dont Discours ils furent, dit-on, émerveillés'. Mais cette splendeur Triomphaux passagere s'éclipsa bientôt. Le retour des Papes à Rome, dresses en la les malheurs sans nombre de l'État, firent tomber & ruinerent à jamais les Cours d'amour. Cependant la nation qui avait contracté le goût de ces questions subtiles de jurisprudence galante, le conserva encore long-tems. Martial d'Auvergne ayant publié des arrêes d'amour à l'imitation des arrêts anciens, ils eurent un fuccès incroyable, & il se trouva même un Jurisconsulte célebre qui entreprit de les confirmer par l'autorité des loix Romaines, par les décisions des Peres de l'Église & par des citations de Poëtes Grecs & Latins. Nos Auteurs, pendant le seizieme siecle & une partie du dix-septieme, s'exercerent encore à l'envi sur des sujets pareils, &

> Le Poète dans son Fabliau donne pour chef à sa Cour amoureuse le Dieu lui-même.

> la fameuse these du Cardinal de Richelieu sur l'amour

n'était qu'un reste de l'ancien esprit.

(1) Le dési du rossignol & le combat singulier des

Sur les Arcs ville d'Aix , p. 26.

deux oiseaux qui va suivre, nous représente ce qu'on appellait duel d outrance, parce qu'on s'y battait à mort, ou combat judiciaire, parce qu'il était autorisé juridiquement. Cette maniere extraordinaire de décider un procès s'employait dans certains cas par les tribunaux lorsqu'ils manquaient de preuves; &, d'après les principes du tems, qui en regardaient l'événement comme le signement de Dieu même, cet événement faisait toujours sentence. En voici quelques détails qui aideront à l'intelligence du Conte.

Les procédures criminelles étant faites, & le champ de bataille assigné par la cour du Prince, les deux champions, un crucifix en main, se présentaient dans la lice conduits par un parrein choisi pour cette cérémonie, couverts d'une tunique de cuir ou de lin à manches courtes; & armés selon leur condition; c'està-dire, d'un baten seulement & d'un écu, s'ils étaient Villains; des armes ordinaires, s'ils étaient Chevaliers. Dans cet état'on les faisait monter sur un échafaud, où le trouvaient assis les Juges & le Maréchal-du-Camp. Là, après qu'un Ecclésiastique leur avait remontré les suites terribles d'un faux-serment, ils juraient à genoux fur le livre des Évangiles, & par trois sois dissérentes; l'un, que celui qu'il avait aceusé était vraiment coupable du crime qu'il lui imputait; l'autre, que son accusateur était un trastre, un déloyal, &c, & qu'ik avait menti par la gorge. On leur faisait jurer aussi qu'Ils ne portaient sur eux aucun sortilege, herbe ou enchantement; car on croyait à tout cela, & on vou-

lait rendre le combat égal. Alors ils descendaient; Id Maréchal jettait le gant, qui était le gage de bataille; les hérauts criaient, faites votre devoir, & le duel commençait. Les préjugés du tems supposant, ainsi que je viens de le dire, que Dieu devait nécessairement faire triompher l'innocence, on regardait en consequence le vaincu comme coupable. S'il était tué, son corps était traîné tout nu à la voirie, ou suspendu aux sourches patibulaires; on brisait ses armes, & son cheval avait la queue coupée sur un sumier. S'il n'était que blesse ou seulement forcé de se rendre, on le livrait au bourreau qui attendait sous l'échafaud avec des cordes, & le conduisait à la potence. Enfin, si le Roi lui saisait grace de la vie, les Hérauts & Rois-d'armes, après l'avoir saisi, le couchaient à torre, lui ôtaient piece à piece toute son armure, & le conduisant à reculons hors des lices, le remettaient au bourreau qui le bannissait de Royaume, & déclarait sa postérité dégradée. Pendant le combat, les spectateurs ne pouvaient ni parler, ni cracher, ni faire aucun figne ou aucun bruit qui pût avertir qu effrayer les combattans, sous peine pour les gentils-hommes de perdre leur cheval, & pour les roturiers d'avoir le poing ou l'oreille coupée. Les mineurs, les femmes, les infirmes & les ecclésiastiques hors d'état de combattre par eux-mômes, avaient la liberté de choifir un champion pour désendre leur cause: & afin de l'obliger à y mettre le plus grand intérêt. quand il était vaincu, il subissait la même peine que s'il eut combattu pour lui-même. Notre histoire offre

plusieurs exemples célebres de duels à outrance autorisés non-seulement par l'aveu de nos Rois, mais encore honorés de leur présence. De ce nombre, & le plus extraordinaire affurément, est celui qu'on place à Montargis, & que les uns font ordonner par le sage Charles V, les autres par Charles VIII, au sujet d'un assassinat. Le chien du mort ayant, dit - on, par sa colere & ses attaques réitérées, désigné comme l'assassin un certain gentil-homme, celui-ci fut condamné à combattre l'animal en champ clos, armé seulement d'un bason & d'un écu; & après avoir été terrassé & obligé d'avouer qu'il était vraiment le coupable, il périt par Le gibet. Cette historiette, qui se trouve répétée sérieusement dans beaucoup de livres, n'est qu'une fiction d'un de nos vieux Romans, bien antérieure au tems où on la place, puisqu'il en est parlé dans Albéric de Trois Fontaines, écrivain du treizieme siecle.

Pour contestation en matiere civile, le combat avait moins d'appareil, & le vaincu alors n'était condamné qu'à une amende. Dans la coutume de Lorris, il y avait sur cette amende un usage particulier, qu'on prétend avoir eu lieu aussi dans le Bailliage d'Orléans. Tout créancier qui redemandait une somme sans pouvoir en sournir la preuve, pouvait exiger le combat. On se battait à coups de poings. Si le débiteur était vaincu, en le condamnait à payer la somme, & en outre à une amende. Si c'était le créancier, il perdait sa créance, & de plus était amendé. Ainsi dans tous les cas il y avait une amende au prosit du Seigneur. De-là ce

proverbe qui subsiste encore, de la cousume de Lorrise où les battus payent l'amende.

Quelquefois il est arrivé que dans de grandes affaires qui n'étaient pas criminelles, les juges embarrassés ont ordonné, comme dans le Fabliau, un combat judiciaire. C'est ainsi qu'on entreprit de décider dans l'Empire une grande question de jurisprudence; en Espagne le choix qu'on devait faire entre les liturgies, Romaine & Mozarabique, &c. Cette coutume absurde & barbare, digne d'une noblesse qui, ne sachant pas lire, & ne connaissant que le droit de l'épée, formait cependant par-tout les seuls juges, régna pendant plusieurs siecles dans toute l'Europe. On peut lire dans l'Esprit des Loix son origine, les essorts que sit Saint Louis pour l'abolir, l'instituence qu'elle a eu sur notre point d'honneur d'aujourd'hui, &c.

On verra dans le Fabliau du Sacriftain un duel entre Villains.

(m) Camifolle faire de cuir ou de taffetas, qu'on portait par-dessous les armes, & fortement rembourrée, comme il a déjà été dit, de laine, d'étouppes ou de erin, pour pouvoir rompre l'effort du coup de lance, qui, sans ensoncer ordinairement le haubert, pouvait cependant meurtrir le corps en faussant les mailles de fer dont il était composé.



DES CHANOINESSES

ET DES BERNARDINES (a).

Une nuit de Mai que je m'étais couché le par Jean de cœur joyeux & l'esprit échaussé des plaisirs d'amour, j'eus un rêve, & me crus transporté sous un pin toussu au milieu d'une grande forêt. Des milliers d'oiseaux y chantaient à l'envi; mais soudain un perroquet qui arriva sit taire la troupe. Il était le messager de Vénus, & venait annoncer que le lendemain, au point du jour, la Déesse reine tiendrait en ce lieu sa cour de justice (c). A cette nouvelle la joie éclata de toutes parts, les chants recommencerent, & un trône sut dressé pour la souveraine d'amour.

Le soleil était à peine levé qu'elle parut, suivie d'une cour nombreuse. La terre sous ses pas s'embellissait d'une herbe fleurie. Des sontaines coulaient autour d'elle sur un gravier luisant,

& les arbres voisins s'avançaient comme pour la couronner de leur feuillage. Elle s'assit. Tous les amans qui étaient à son service so prosternerent à l'instant pour l'adorer, & ceux qui venaient implorer sa justice, & qui avaient à se plaindre d'Amour s'avancerent humblement au pied de son trône (d). La premiere fut une Chanoinesse que plusieurs Gentilshommes & Chevaliers, tout fiers de sa connaisfance, venaient d'amener là avec quelques-unes de ses compagnes. Sa robbe propre & plissée avec grace, était couverte d'un surplis de fin lin, & blanc comme la neige, quoiqu'il parût cependant avoir été un peu chiffonné dans la route. Elle parla ainsi: « Reine, dai-» gnez nous écouter, & recevez avec bonté » les plaintes de sujettes fideles qui, juf-» qu'ici ardentes pour votre service, pro-» mettent encore à vos pieds d'avoir tou-» jours le même zèle. Long-tems tout ce qui » était noble s'est fait une gloire de nous » aimer : rien ne leur coûtait pour se pro-» curer cet honneur, & il était célébré par » des Tables-rondes (e), des fêtes & des » tournois. Les Nones grises aujourd'hui vienment nous enlever nos amis. Faciles & complaifantes, n'exigeant ni soins ni longs fervices, on a quelquesois la bassesse de nous les présérer. Nous vous demandons justice, grande Reine; punissez leur insolence; & que désormais elles ne puissent plus prétendre à ceux qui sont faits pour nous, & pour qui seules nous sommes faites ».

Vénus promit d'avoir égard à leur priere; mais avant de condamner les Bernardines, elle crut devoir les entendre aussi, & leur permit de se justifier. L'une d'elles alors s'avança, & avec une grace & une douceur infinie prononça ce discours.

« Reine aimable & puissante, au service de pui nous nous sommes vouées pour la vie, & qui dans notre situation pouvez seule saire notre bonheur, je viens d'entendre les reproches de nos ennemies. Mais quoi! la nature (& j'atteste ici votre aveu) ne nous a-t-elle donc pas sormées aussi pour aimer? N'en est-il point parmi nous d'aussi belles, d'aussi jeunes, & d'aussi sa-voureuses qu'elles? Notre cœur ensin est-il

» plus insensible? Leur habit est plus beau » que le nôtre, j'en conviens; mais en ré-» compense nous avons des égards, de la » complaisance, des soins qui valent bien » peut-être une robbe élégante. Elles nous ac-» cusent de leur enlever leurs amis. Eh! » pourquoi ne pas convenir que trop fou-. » vent la hauteur & la fierté les écartent? » Attirés par notre douceur & notre mo-» destie ils viennent à nous: voilà tout notre » art, & la violence que nous employons. » Envain nous voulons les leur renvoyer: » nous avons su leur plaire, ils reviennent p bientôt; & même, si on les en croit, cette » propreté si recherchée, & qui ne s'obtient m gueres à peu de frais, leur a plus d'une » fois offert un amour qu'ils n'ont pas trou-» vé toujours aussi pur & aussi désintéressé » que celui qu'ils sont sûrs de rencontrer au-» près de nous ».

Ces dernieres paroles piquerent vivement les Chanoinesses. Une grande rumeur s'éleva parmi elles, & leur visage rougit de colere. & Eh! quoi, reprit leur avocate, ces servantes » ajoutent l'insulte à l'insolence! Elles osens - avouer qu'elles aiment aussi, & ont l'au-» dace de se comparer à nous en agrémens » & en beauté! Certes, celui-là doit bien » rougir de son goût, qui court chercher » leur peau nourrie sous la laine, leurs cottes » grifes, & leur conversation simple & niaise. » Sans leurs agaceries & leurs avances offi-» cieuses, quel est le grand seigneur, le Che-» valier, ou l'homme d'honneur qui songe-» rait à elles? Tel est leur secret, puisqu'il » faut le répéter à la honte de l'Amour qui » voit prostituer ainsi des biens qu'il fait tou-» jours long-tems désirer aux vrais amans; » Mes amies, vous avez vos moines & vos so convers, que cela vous suffise. Aimez-les, » faites-leur des présens, retranchez même » de votre pitance pour les nourrir; nous » vous le permettons. On ne veut des gens » de cette espece ni à Moutier, ni à Ni-» velle, ni à Maubeuge, ni à Mons (f): » mais quant aux gentils + hommes, encore » une fois, pour qui nous sommes faites; » quant aux Chevaliers & aux Chanoines, n'é-» levez point vos regards jusques-là, & son-» gez à ne jamais passer vos bornes».

Quelque outrageant que fût ce discours l'orateur none n'en parut pas émue. Elle répondit tranquillement que sa cause lui semblait trop bonne pour l'affaiblir par des injures qui ne pourraient qu'indigner l'assemblée, & choquer le respect dû à la Déesse; qu'Amour ne considere ni la noblesse ni les biens; qu'il se plaît à réunir les conditions les plus opposées, & que souvent sous ses habits pauvres, une Villageoise est plus aimée qu'une Duchesse sous l'hermine. « Nos cottes » grises de Citeaux, ajouta-t-elle, ne valent » pas, j'en conviens, vos manteaux doublés de » vair (g), & vos robbes traînantes. Mais » aussi ce n'est point par-là que nous nous » comparons à vous : c'est par le cœur, par » le cœur qui seul doit plaire, & seul est » recherché quand on aime; & puisque nous » n'avons sur cet objet aucun reproche à » craindre de la Déesse, nous la prions de » vouloir bien aussi nous accorder bénésice ma d'amour m.

A peine eut-elle fini de parler, qu'un bruit sourd s'éleva dans l'assemblée. Les sentimens étaient partagés sur cette cause importante.

Les

Les uns approuvaient l'ambition des Chanoinesses, les autres, & en plus grand nombre, penchaient pour les modestes Bernardines. Vénus enfin se leva sur son trône. Il se sit aussitôt un grand silence, & telle sut la sentence qu'elle propença.

« Vous qui venez chercher iei un juge-» ment, vous savez quel est mon pouvoir » sur tout ce qui respire. C'est moi qui fais » aimer. Poissons, oiseaux, quadrupèdes, il » n'est rien dans la nature à qui je n'inspire des » desirs (h). L'animal que je force à perpé-» tuer son espece, ne suit, en obéissant à ma » loi, qu'un pur instinct; mais l'homme rai-» sonnable doit faire un choix. Je les ap-» prouve tous. A mes yeux, le fils du pauvre » & le fils du monarque sont égaux. On me » plaît pourvu qu'on aime loyalement, Cha-» noinesses au surplis blanc, j'ai toujours chéri » vos services. Vos atours, votre propreté, » vos graces & votre naissance vous attire-» ront constamment des amis : conservez-les; » mais ne chassez pas de ma cour ces Nones » retirées qui me servent en secret avec tant s de constance, & dont la contrainte austere

» rend le cœur si ardent pour moi. Vous » êtes plus élégantes, plus amusantes, j'en so conviens; mais fouvent l'humble cheval o du laboureur fournit une course de plus so longue haleine que le palefroi fringant du » chevalier. Le pân charme nos yeux, son ... plumage éblouit; & cependant, vous le so savez, c'est sa chair que l'on présere (i). » A ma cour je veux que tout le monde » puisse choisir, parce que je veux que tout » le monde puisse trouver. Quant à vos amis e c'est de vous seules qu'il dépend de les » conserver. Imitez vos rivales; soyez, comme » elles, douces & complaisantes; & je vous » réponds que vous n'aurez à craindre alors » l'infidélité d'aucun ».

Jean de Condé finit par une longue explication allégorique de son Fabliau. A propos de cette messe chantée par les offeaux dont il a été porsé dans la note, il fait un commentaire sur la messe. Son repas d'amour est, selon lui, l'embléme de la joie du ciel; ensin, il compare la dispute des Nones & des Chanoinesses à celle des Disciples dans l'Évangile sur la place qu'ils voulaient occuper dans le Paradis, & à la parabole des ouvriers qui vinvent travailler à La vigne. J'ai déjà prévenu sur cet alliage monstrueux de volupté à de dévotion qu'on rencontre si souvent dans les Poètes de ce tems. Mais ce à quoi l'on ne s'attend gueres, q'est la raison qu'en donne celui-ci. Il le sait, divil; pour avoir de quoi plaire à tout le monde, aux sous sous sages; les uns; à ce qu'il prétend, y trouverone des instructions auxquelles ils pourrone réstéchir, & les autres des choses de leur goût dons ils s'amusserone.

NOTES

- (a) Il y a dans le texte, des Nones grifes; mais dans le cours du Conte elles sont nommées Nones de Claceaux.
- (b) Je n'en sais pas davantage sur la personne de ce Fablier que sur celle des autres ses contemporains. Son nom même ne se treuve dans aucun des Bibliographes qui parlent de nos Poètes ancient, Fauchet, Duverdier, la Croix du Maine, &c. Mais dans le même manuscrit qui contenait le Fabliau, j'ai rencontré de lui une piece assez curieuse; c'est une apologie des Ménétriers, ou plutôt une satyre violente contre les Dominicains, qui en chaire avaient mal parlé de ces baladins chanteurs. Jean allegue, pour désendre ses camarades, deux raisons qu'il trouve invincibles, & qui paraîtront bien plaisantes; l'une, que David jouait de la harpe comme eux; l'autre, que c'est à deux

Ménétriers que la Vierge fit présent de la sainte Chandelle d'Arras: (cierge miraculeux, qu'on dir dans le pays bruler toujours sans se consumer : il y a un livre imprimé sur les miracles de la sainte Chandelle). Les raisons que l'Auteur emploie à la suite de celles-ci sont meilleures, quoiqu'après tout elles conviennent plus aux Poetes mêmes qu'à ceux qui chantaient leurs ouvrages. Ce sont les Ménétriets, dit-il, qui reprennent les vices des grands, qui les exhortent à la vertu. & qui par la voie du plaisir les instruisent de leurs devoirs. Il se fache aussi contre les Franciscains, que dans sa colere il associe aux Freres Prêcheurs; & après quelques invectives qui ne manquent pas de sel, il avertit les Religieux de ces deux Ordres de me pas l'irriter, s'ils veulent eux-mêmes vivre en repos. At reste, je ne me cache pas, ajoute-t-il; mon nom est Jean de Condé, Poëte qui ai quelque réputation, qui déteste les hypocrites, & qui, si vous le fâchez, peux longtems vous en faire repentir.

Il était du Hainaut, comme l'antique le sutnom de Condé, qu'il a pris du lieu de sa maissance à se son style, qu'on ne dissingue en rien de celui des autres Fabliers, prouve qu'on parlait alors aussi-bien le français dans cette partie de la Flandre, que dans nos autres Provinces. Je trouve aussi dans un Roman de Hugues Capet, manuscrit, qu'on parlait roman à Nivelle, qui est du Brabant.

(c) Ce Fabliau représente l'image d'une de ces cours de justice que tenaient les Princes & Seigneurs pour

juger leurs vassaux; comme le précédent représentait une cour d'amour.

- (d) Je supprime ici deux morceaux également abfurdes dans deux genres différens, & qu'on est tout surpris de trouver après la description charmante qu'on vient de lire. L'un est une grand'messe chantée par les oiseaux, le rossignol ossiciant, avec un sermon sur l'amour que le perroquet prononce à l'ossertoire, & après lequel il donne l'absoute aux vrais amans: l'autre est un repas qui suit la messe, repas allégorique, & digne de faire le pendant de la Carte de Tendre. Le premier mets est d'œillades, le second de sourires, le troisseme de soucis & de plaintes, &c. La boisson est parlouse qui renverse toutes les têtes. Sur la fin du diner heureusement, on sert un plat de baissers dont chacun peut prendre tant qu'il veut, & qui est cause qu'on sort de table assez joyeux.
- (e) On nommait ainsi certaines sêtes, accompagnées de tournois, & qui finissaient par un repas où les Chevaliers étaient assis à une table qu'on faisait ronde exprès pour éviter toute dispute sur les préseances. Cette coutume venait des Gaulois, qui l'avaient établie par le même motif 'Nos Romanciers attribuent l'invention Dissert. Juit de la table ronde au Roi Artus, ainsi que celle des Joinv. Joûtes & des tournois.
- (f) Ces quatre Colleges nobles de Chanoinesses étaient dans l'origine des Monasteres de filles, fondés aous quatre dans le septieme secle ", En 953, un Evêque Christ.

de Cambray nommé Bruno, fils de l'Empereur Henri, frere de l'Empereur Othon, & oncle de Hugues Capet, ayant été nommé Légat du Saint-Siége pour la suppression ou le rétablissement des couvens ruinés par les Normands, & trouvant la noblesse de ces cantons peu riche, imagina ces sortes de Chapitres, asin de servir de retraite à des filles de condition qui jouissent d'une prébende & conservent la liberté de se marier, Le changement de Nivelle arriva vers 1059. Celui de Moûtier-sur-Sambre ne se fit qu'en 1282; & ceci prouverait que notre Poète écrivait sur la fin du treizieme siecle, ou peut-être au commencement du quatorzieme.

(g) Le vair, sourrure la plus estimée alors après l'hermine, est la peau d'une espece d'écureuit des pays froids, grise sur le dos, blanche sous le ventre. On lui avait donné ce nom à cause de cette variété, Dans le blason on emploie les deux couleurs en les opposant l'une à l'autre pour saire le vaire & le contrevairé, Nos premiers Présidens & Présidens à Mortier portent des robes fourrées de vair. Le Fabliau semblerait faire entendre que les quatre Chapitres nobles de Chanoinesses avaient leur manteau doublé de même. Les choses ont changé. Maubeuge le porte de drap noig, & Mons de drap noir doublé d'hermîne ; il en est de même des Bernardines qui aujourd'hui sont habillées en blanc, & qui dans le Fabliau sont toujours nommées Nones grifes; mais c'est que dans ses Ordres qu'alors on appellait blancs, on poetait les habits avec la couleur naturelle de la laine, & par consequent gris.

Guil. le Bréton, dans sa Philippide, dit que les peaux de vair se tiraient de Hongrie,

- Et quas huc mittit VARIAS Hungaria pelles.
- (h) Le début de ce discours ressemble à celui du Poeme de Lucrece.
- (i) On verra par plusieurs endroits des Fabliaux gue la chair de pan était un mets très-estimé.



LE BACHELIER NORMAND.

L'AUTRE année, quand Acre sut prise (a), arriva en Normandie une aventure sort plaisante. Je l'ai bien retenue, & vais vous la raconter,

Un Bachelier (b) de ce pays,

Où maint gentilome mandie, n'avait pour dîner, un certain matin, qu'un petit pain d'une maille. Afin que le pain pût passer plus aisément, il alla au cabaret, & demanda du vin pour un denier (d). Le ta vernier était un homme grossier & bourru, qui, après avoir rempli la mesure au tonneau, vînt présenter impoliment un hanap (e) au pauvre gentil-homme, & y versa le vin avec tant de rudesse qu'il en répandit la moitié. Pour comble d'insolence, il ajouta : « Vous alles devenir riche, sire Bachelier; car vin répandu, c'est signe de bonheur ». Se sâcher contre ce brutal, c'eût été perdre son tems; le Normand s'y prit avec plus d'adresse.

Il lui restait encore une maîtle dans sa bourse; il la donne au tavernier. & lui demande un morceau de fromage pour manger avec son pain. Celui - ci la prend d'affez mauvaise grace, & monte au cellier chercher ce qu'on lui demande. Le Chevalier pendant ce tems va au tonneau, il arrache le robinet, & laisse couler le vin. L'autre quand il redefcend, & qu'il voit son vin ruisseler sur le pavé, court vîte boucher le tonneau, & revient en fureur fur le gentil-homme qu'il saisit par le surcot pour le battre. Le Normand qui était fort & vigoureux, le jette à la renverse sur ses barrils qu'il brise (f); & si des voisins ne sussent accourus pour les séparer, dans sa colere il l'eût tué. Cependant l'affaire fut portée devant le Roi. C'était le comte Henri de Champagne (g). Le marchand parla le premier, & demanda un dédommagement. Le prince, avant de condamner le Chevalier, voulut savoir ce qu'il avait à répondre; celui-ci alors raconta son aventure dans la plus exacte vérité: puis en finissant il ajouta: « Sire, cet homme m'avait u dit que vin répandu portait bonheur . & paque j'alfais devenir riche, moi à qui il n'ent avait fait perdre que la moitié d'une mefure. La reconnaissance m'a rendu libéral;
ke pour l'enrichir plus que moi encore,
je lui en ai répandu la moitié d'un tonneau ». Tous les gens du Roi applaudirent des mains à ce bon mot. Jamais, selon eux,
n'avait été ouie en cour si honne jonglerie;
tous allerent se ranger autour du Normand (h). Henri lui-même riait aux larmes, & il renvoya les parties en disant,
ce qui est répandu est répandu.

NOTES.

⁽a) Philippe-Auguste & Richard Cœur-de-Lion, prirent Acre en 1191. Le Soudan Mélech-séraf la reprit sur les Chrétiens cent ans après. Ce sont les deux seules époques qui pourraient convenir au tesse des Pabliaux.

⁽b) On a vu plus haut dans les notes qu'un Bachelier était un Chevalier pauvre.

⁽c) On diffit à dix heures du matin, & l'on soupair à cinq du soir; nos ouvriers conservent encore aujourd'hai cet usage.

⁽d) Cette monnaie, aussi ancienne que la Monare chie sous la premiere & la seconde race su d'argent

Hin. Sous Saint Louis, & même avant lui, elle était de billon, & ne contenzit plus que fix grains & demi d'argent'. La maille, qu'autrement on nommait obole, 'Le Blane, Traité des Valait la moitié du denier. Il n'y avait au-dessous que Mong. la demi-maille.

Dans la Chronique de Saint Magloire, Thibaut, Comte de Champagne, pour exprimer le petit nombre de perfonnes à qui il ole se fier, dit qu'il reliassierait tous ses amis avec un denier de pain.

- (e) Espece de coupe avec pied & oreilles. Il y en avait de toutes sortes de matieres. & de différentes grandeurs. C'étaient les vases dont on se servait à tablé pour boire. Quand le Roi tenait Cour pléniere, son hanap appartenait au Grand-Bouteiller. Dans les festins, ceux qui mangeaient à la même écuelle n'avoient aussi que le même hanap.
- (f) Ce que nous appellons bouteilles n'était point connu alors. Le vin se tirait à la piece, ou se conservait dans des pots, des cruches, des peaux préparées. Ce sont ces vases qu'on nommait boutsaux, bouchaux, bouties, boutilles, & que le Fablier nomme barrils, que casse, en tombant, le cabaretier. L'officier qui avait l'intendance de la boisson de nos Rois, se nommait Grand-Bouteiller, & c'était un des cinq grands officiers domestiques de leur maison. Il envoyait pour sa table tirer du vin au même tonneau où l'on en tirait pour le Roi, & dans les grands jours de cérémonie ceux qui Gr. Off. de étaient entamés lui appartenaient ".

(g) Je ne connais point de Duc de Normandie qui me, 4 1/15

sût alors en même tems Comte de Champagne; n'e aucun qui, comme Souverain de cette Province, aît porté le titre de Roi. Quelques-uns, il est vrai, posséderent en même tems l'Angleterre; mais il n'y avait aucun Roi Anglais qui portât le nom de Henri en 1791 ni en 1291, c'est-à-dire, quand Acre sur prise. Ainsi ces sortes de dates qu'emploie ici le Fablier pour donnes, à son Conte un air de vérité, y paraissent mal employées.

(h) l'ignore ce que c'était que cette coutume d'aller se ranger auprès d'un Orateur qui avait bien paelé, en d'un accusé qui s'était bien désendu. Je ne trouve que ce seul exemple de cet usage.



GRISÉLIDIS

Ce Conce, devenu celebre, & celui qui a le plus contribué à la réputation de Bocace, est si connu, que j'ai presque hésité à le donner. Je ne l'offre à mes lecteurs que comme on offre quelquefois à une famille d'anciens titres honorables qui hu ons eté des rohes pendant long-tems, & qu'un Archiviste probe vient enfin lui rapporter. Duchat , dans ses notes fur Rabelais, avait déjà dit que Griselidis étais tire d'un manuscrit autrefois de la Bibliotheque de M. Foucaut; insitulé le Parement des Dames; & d'après ce témoignage sans douse, M. Manni, dans son Illustrazione del Bocaccio, en a restitué l'honneur aux Français. La quantité de versions en, prose qu'on en fit au quatorzieme siecle, prouve la grande reputation qu'il avait des-lors. J'en ai - trouvé plus de vingt différentes sous les titres de Miroir des Dames, d'Enseignement des Fernmes marićes, d'Exemple des bonnes & mauvaises Femmes, &c. &c. Il a été imprimé en gothique, puis remis en vers par Perraus dans le siecle dernier, & en 1749, retraduit en prose avec des changemens E des augmentations par Mademoiselle de Montmartin.

Moguier, prétend que Grisellidis n'est point un nom ... Hist. de imaginaire. E que ce phénix des semmes a existé 187.

vers l'an 1003. Philippe Foresti, Historiographe.

Italien, donne aussi son histoire comme véritable.

En Lombardie, sur les confins du Piémont, est une noble contrée qu'on namme la terre de Saluces, dont les seigneurs ont porté de tout tems le titre de Marquis. De tous ces Marquis, le plus noble & le plus puissant sur celui qu'on appellait Gautier. Il était beau, bien sait, avantagé de tous les dons de la nature; mais il avait un désaut: c'était d'aimer trop la liberté du célibat, & de ne vouloir en aucune saçon entendre parler de mariage. Ses barons & ses vassaux en étaient affligés. Ils s'assemblement pour conférer entr'eux à ce sujet, & d'après leur délibération, quelques députés vinrent en leur pom lui tenir ce dissours:

« Marquis, notre seul maître & souverain

3 seigneur, l'amour que nous vous portons

» nous a inspiré la hardiesse de venir vous

» parler: car tout ce qui est en vous nous plait,

» & nous nous réputons heureux d'avoir un

» tel seigneur. Mais cher Sire, vous savez

» que les années passent en s'envolant, &

De qu'elles ne reviennent jamais. Quoique vous » soyez à la seur de l'age, la vieillesse néan-» moins, & la mort dont nul n'est exempt, » s'approchent tous les jours. Vos vassaux » qui jamais ne refuseront de vous obéir. » vous supplient donc d'agréer qu'ils cherso chent pour vous une Dame de haute naifsance, beile & vertueuse, qui soit digne s de devenir votre épouse. Accordez, Sire, = cette grace à vos fideles fujets, afin que so si votre haute & noble personne éprouwait quelqu'infortune, dans leur malheur au » moins ils ne restassent point sans seigneur ». A ce discours Gautier attendri, répondit affectueusement: « Mes amis, il est viai, » je me plaisais à jouir de cette liberté qu'on » goûte dans ma-fituation, & qu'on perd si dans le mariage, si j'en crois ceux qui l'ont » éprouvé. Un autre inconvénient encore de » ce lien, c'est que ces enfans que nous déin firons fi fort, nous ne fommes pas tou-» jours sûrs qu'ils soient les nôtres. Toutesois, »- mes amis, je vous promets de prendre une » femme, & j'espere de la bonté de Dieu, » qu'il me la donnera telle que je pourrai » avec ella vivre heureux. Mais je veux aussi » auparavant que vous me promettiez une » chose, c'est que celle que je choissrai, quelle » qu'elle soit, sille de pauvre ou de riche, » vous la respectiez & l'honoriez comme votre » Dame; & qu'il n'y ait aucun de vous dans » la suite qui ôse blâmer mon choix ou en » murmurer». Les Barons & sujets promirent d'observer sidelement ce que leur avait demandé le Marquis leur Seigneur. Ils le remercierent d'avoir déséré à leur requête; & celui-ci prit avec eux jour pour ses nôces : ce qui causa par tout le pays de Saluces une joie universelle.

Or, à peu de distance du château il y avait un village qu'habitaient quelques laboureurs, at que traversait ordinairement le Marquis, quand par amusement il allait chasser. Au nombre de ces habitans était un vieillard, appellé Janicola, pauvre, accablé d'infirmités, at qui ne pouvait plus marcher. Souvent dans une malheureuse chaumiere repose la bénédiction du ciel. Ce bon vieillard en était la preuve; car il lui restait de son mariage une fille nommée Grisélidis, parsaitement belle de corps, corps, mais l'ame encore plus belle, qui soutenait doucement & soulageait sa vieillesse. Dans le jour, elle allait garder quelques brebis qu'il avait; le soir, quand elle les avait ramenées à l'étable, elle lui apprêtait son chétif repas, le levait ou le couchait sur son pauvré lit; & ensin tous les services & tous les soins qu'une fille doit à son pere, la vertueuse. Grifésidis les rendait au sien.

Depuis long tems le Marquis de Saluces avait été informé, par la renommée commune, de la vertu & de la conduite respectable de cette sille. Souvent en allant à la chasse il lui était arrivé de s'atrêter pour la regarder, & dans son cœur il avait déjà déterminé que, si jamais il lui fallait choisir une épouse, il ne prendrait que Grisélidis.

Cependant le jour qu'il avait fixé pour ses nôces arriva, & le palais se trouva rempli de Dames, de Chevaliers, de Bourgeois & de tous les états. Mais ils avaient beau se demander les uns aux autres où était l'épouse de leur Seigneur, aucun ne pouvait répondre. Lui alors, comme s'il eût voulu aller au devant d'elle, sortit de son palais; & tout ce

qu'il y avait de Chevaliers & de Dames le fuivit en foule. Il se rendit ainsi au village chez le pauvre homme Janicola, auquel il dit: « Janicola, je sais que tu m'as toujours ai-» mé, j'en exige de toi une preuve aujour-» d'hui, c'est de m'accorder ta fille en mariage ». Le pauvre homme interdit à cette proposition, répondit humblement: « Sire, » vous êtes mon maître & seigneur, & je » dois vouloir ce que vous voulez «. La pucelle pendant ce tema était debout auprès de son vieux pere, soute honteuse; car elle n'était pas accoutumée à recevoir un pareil hôte dans sa maison. Le Marquis lui adresfant la parole: « Grisélidis, dit-il, je veux » vous prendre pour mon épouse : votre » pere y consent, & je me flatte d'obtenir » ausii votre aveu; mais auparavant répon-» dez-moi à une demande que je vais vous » faire devant lui. Je desire une semme qui » me soit soumise en tout, qui ne veuille » jamais que ce que je voudrai, & qui, quels » que soient mes caprices ou mes ordres, » soit toujours prête à les exécuter. Si vous * devenez la mienne, consentez-vous à ob» server ces conditions? Grisélidis lui réso pondit : Monseigneur, puisque telle est » votre volonté, je ne ferai ni ne voudrai » jamais que ce qu'il vous aura plu me com-» mander; & ordonnassiez-vous ma mort, je » vous promets de la souffrir sans me plaindre. » Il suffit, dit le Marquis ». En même tems il la prit par la main, & sortant de la maison il alla la présenter à ses Barons & à son peuple: « Mes amis, voici ma femme, voici » votre dame, que je vous prie d'aimet & » d'honorer, si vous m'aimez moi-même ». Elle fut menée au palais où les matrones la dépouillerent de ses habits sustiques pour la parer de riches étoffes & de tous les ornemens nuptiaux. Elle rougissait, elle était toute tremblante; & vous n'en serez pas surpris. Vous-même, si après l'avoir vue l'instant d'auparavant dans son village, on vous l'eût montrée tout-à-coup avec la couronne en tête. je suis sûr que vous n'auriez pu vous défendre d'une sorte d'étonnement. Le mariage & les nôces furent célébrés le jour même. Le palais retentissait de toutes sortes d'instrumens; de tous côtés on n'entendait que des cris de joie; & les sujets ainsi que seur seigneur paraissaient enchantés. Jusques - là Grisélidis s'était sait estimer par une conduite vertueuse. Dès ce moment, douce, assable, obligeante, elle se sit aimer encore plus qu'on ne l'estimait; &, soit parmi ceux qui l'avaient connue avant son élévation, soit parmi ceux qui ne la connurent qu'après, il n'y eut personne qui n'applaudît à sa fortune,

Au bout de quelques mois elle devint enceinte, & elle accoucha à terme d'une fille qui promettait d'être un jour aussi belle que sa mere. Quoique le pere & les vassaux eussent plutôt désiré un fils, il y eut cependant partout le pays de grandes réjouissances. L'enfant fut nourrie au palais par sa mere; mais . dès qu'elle fut sevrée, Gautier, qui depuis long-tems s'occupait du projet d'éprouver son épouse, quoique de jour en jour charmé de ses vertus il l'aimât davantage, entra dans sa chambre en affectant l'air d'un homme troublé, & lui tint ce discours. «Grisé-» lidis, tu n'as point oublié sans doute » quelle fut ta premiere condition avant » d'être élevée à celle de mon épouse, Pour

» moi j'en avais presque perdu la mémoire, » & ma tendre amitié dont tu as reçu tant » de preuves t'en assûrait. Mais depuis quelque » tems, depuis ton accouchement fur-tout, » mes Barons murmurent : ils se plaignent » hautement d'être destinés à devenir un jour s les vassaux de la petite-fille de Janicola; » & moi dont l'intérêt est de ménager leur » amitié, je me vois forcé de leur faire ce » facrifice douloureux qui coûte tant à mon » cœur. Je n'ai point voulu m'y résoudre ce-» pendant sans t'en avoir prévenue; & je viens » demander ton aveu, & t'exhorter à cette » patience que tu m'as promise avant d'être mon épouse. Cher Sire, répondit humblement Grifélidis sans laisser paraître sur son » visage aucun signe de douleur, vous êtes » mon seigneur & mon mari, ma fille & moi » nous vous appartenons; & quelque chose » qu'il vous plaise ordonner de nous, jamais » rien ne me fera oublier l'obéissance & la : soumission que je vous ai vouée & que » je vous dois ».

Tant de modération & de douceur étonnerent le Marquis. Il se retira avec l'appa-

rence d'une grande tristesse, mais au fonds du cœur plein d'amour & d'admiration pour sa femme. Quand il fut seul, il appella un vieux serviteur, attaché à lui depuis trente ans auquel il expliqua son projet, & qu'il envoya ensuite chez la Marquise. « Madame, dit le » sergent, daignez me pardonner la triste com-» mission dont je suis charge; mais Mon-» seigneur demande votre fille ». A ces mots Grisélidis se rappellant le discours que lui avait tenu le Marquis, comprit qu'il envoyait prendre sa fille pour la faire mourir. Elle étoussa sa douleur néanmoins, retint ses farmes: & sans faire la moindre plainte, ni même pousser un soupir, elle alla prendre l'enfant dans son berceau, la regarda longtems avec tendresse; puis lui ayant fait le signe de la croix sur le front, & la baisant pour la derniere fois, elle la livra au sergent. Celui-ci vint raconter à son maître l'exemple de courage & de foumission dont il venait d'être témoin. Le Marquis ne pouvait se lasser d'admirer la vertu de sa semme; mais lorsqu'il vit pleurer dans ses bras cette belle enfant, son cœur fut ému, & peu s'en fallut qu'il ne renonçât à sa cruelle épreuve. Cependant il se remit, & commanda au vieux serviteur d'aller à Boulogne porter secrettement sa fille chez la Comtesse d'Empêche sa sœur, en la priant de la faire élever sous ses yeux, mais de saçon que personne au monde, pas même le Comte son mari, ne pût avoir connaissance de ce mistere. Le sergent exécuta sidelement sa commission. La Comtesse se chargea de l'ensant & la sit élever en secret, comme le lui recommandait son frere.

Depuis cette séparation, le Marquis vêcut avec sa semme comme auparavant. Souvent il lui arrivait d'observer son visage, & de chercher à lire dans ses yeux, pour voir s'il y démêlerait quelque signe de ressentiment ou de douleur. Mais il eut beau examiner, elle lui témoigna toujours le même amour & le même respect: jamais elle ne montra l'apparence de la tristesse; & ni devant lui ni même en son absence, ne prononça une seule sois le nom de sa sille. Quatre années se passerent ainsi, au bout desquelles elle accoucha d'un ensant mâle qui acheva de combler le

bonheur du pere & la joie des sujets. Elle le nourrit de son lait comme l'autre. Mais quand ce sils bien aimé eut deux ans, le Marquis voulut le faire servir à éprouver encore la patience de Grisélidis, & il vint lui tenir à peu-près les mêmes discours qu'il lui avait tenus autresois à propos de sa sille.

Oh! quelle douleur mortelle dut ressentir en ce moment cette femme incomparable, quand se rappellant qu'elle avait déjà perdu fa fille, elle vit qu'on allait faire mourir encore ce fils, son unique espérance, & le seul enfant qu'elle croyait lui rester. Quelle est, je ne dis pas la mere tendre, mais même l'étrangere compatissante & sensible, qui, à une telle sentence, eût pu retenir ses larmes & ses cris? Reines, Princesses, Marquiles, femmes de tous les états, écoutez la réponse que fit celle-ci à son seigneur, & profitez de l'exemple. « Cher Sire, dit-elle, je vous " l'ai juré autrefois, & je vous le jure en-20 core, de ne vouloir jamais que ce que 20 vous voudrez. Quand, en entrant dans » votre palais, je quittai mes pauvres ha-» bits, je me défis à la fois de ma propre

.» volonté, pour ne plus connaître que la » vôtre. S'il m'était possible de la deviner » avant qu'elle s'explique, vous verriez vos » moindres desirs prévenus & accomplis. Or-» donnez de moi/ maintenant tout ce qu'il » vous plaira. Si vous voulez que je meure » j'y consens: car la mort n'est rien auprès » du malheur de vous déplaire ». Gautier était de plus en plus étonné. Un autre qui eût moins connu Grisélidis eût pu croire que tant de fermeté d'ame n'était qu'insensibilité; mais lui qui, pendant qu'elle nourrissait ses enfans, avait été mille fois témoin des excès de sa tendresse pour eux, il ne pouvait attribuer son courage qu'à l'amour qu'elle lui portait-Il envoya comme la premiere fois son sergent fidele prendre l'enfant, & le fit porter à Boulogne où il fut élevé avec sa petite sœur.

Après deux aussi terribles épreuves, Gautier eût bien dû se croire sûr de sa semme, & se dispenser de l'affliger davantage. Mais il est des cœurs soupçonneux que rien ne guérit; qui, lorsqu'une sois ils ont commencé, ne peuvent plus s'arrêter, & pour lesquels la douleur des autres est un plaisir délicieux. Non-seulement la Marquise paraissait avoir oublié son double malheur, mais de jour en jour il la trouvait plus soumise, plus caressante & plus tendre; & néanmoins il se proposait de la tourmenter de nouveau encore.

Sa fille avait douze ans, fon fils en avait huit. Il voulut les faire revenir auprès de lui, & pria la Comtesse sa sœur de les lui ramener. En même-tems il fit courir le bruit qu'il allait répudier sa femme pour en prendre une autre. Bientôt cette barbare nouvelle parvint aux oreilles de Grisélidis. On lui dit qu'une jeune personne de haute naissante & belle comme une Fée, arrivait pour être marquise de Saluces, Si elle sut consternée d'un pareil événement, je vous le laisse à penser. Cependant elle s'arma de courage, & attendit que celui à qui elle devait obéit en voulût ordonner. Il la fit venir. & en présence de quelques-uns de ses Barons lui parla ainfi : « Grisélidis, depuis douze ans que » nous habitons ensemble je me suis plu à » t'avoir pour compagne, parce que je re-» gardais à ta vertu plus qu'à ta naissance, » mais il me faut un héritier, mes vassaux l'e-

» xigent, & Rome permet que je prenne en-» fin une épouse digne de moi. Elle arrive » dans quelques jours; ainsi prépare-toi à cé-» der ta place; emporte ton douaire; & rap-» pelle tout ton courage. Monseigneur, ré-» pondit Grisélidis, je n'ignore point que la .» fille du pauvre Janicola n'était pas faite » pour devenir votre épouse; & dans ce pasa lais, dont vous m'avez rendue la dame, » je prens Dieu à témoin que tous les jours, » en le remerciant de cet honneur, je m'en n reconnaissais indigne. Je laisse sans regret, » puisque telle est votre volonté, les lieux w où j'ai demeuré avec tant de plaisir, & je » retourne mourir dans la cabane qui me wit naître, & où je pourrai rendre encore n à mon pere des soins que sétais forcée, » malgré moi, de laisser à un étranger. Quant » au douaire dont vous me parlez, vous sawoz, Sire, qu'avec un cœur chaste je ne » pus vous apporter que pauvreté, respect 23 & amour. Tous les habillemens que j'ai vê-» tus jusqu'ici sont à vous : permettez que je » les quitte, & que je reprenne les miens que n j'ai conservés. Voici l'anneau dont vous » m'épousâtes. Je sortis pauvre de chez mon » pere, j'y rentrerai pauvre; & ne veux y » porter que l'honneur d'être la veuve irré-» prochable d'un tel époux ».

Le Marquis fut tellement ému de ce discours qu'il ne put retenir ses larmes, & qu'il se vit obligé de sortir pour les cacher. Grisélidis quitta ses beaux vêtemens, ses joyaux, ses ornemens de tête; elle reprit ses habits rustiques, & se rendit à son village, accompagnée d'une foule de Barons, de Chevaliers & de Dames qui fondaient en larmes & regrettaient tant de vertu. Elle seule ne pleurait point, mais elle marchait en silence les yeux baissés. On arriva ainsi chez le pere qui ne parut pas étonné de l'événement. De tout tems ce mariage lui avait paru suspect, & il s'était toujours douté que tôt ou tard le Marquis, quand il serait las de sa fille, la lui renverrait. Le vieillard l'embrassa tendrement, & sans témoigner ni couroux ni douleur, il remercia les Dames & les Chevaliers qui l'avaient accompagnée, & les exhorta à bien aimer leur seigneur, & à le servir loyalement. Imaginez quel chagrin ressentait intérieurement le bon

vieillard, quand il songeait que sa fille, après un si long-tems de plaisirs & d'abondance, allait le reste de sa vie manquer de tout : mais elle ne semblait point s'en appercevoir, & ellemême ranimait le courage de son pere.

Cependant le Comte & la Comtesse d'Empêche suivis d'un grand nombre de Chevaliers & de Dames ellaient arriver avec les deux enfans. Déjà ils n'étaient plus qu'à une journée de Saluces. Le Marquis, pour confommer sa derniere épreuve, envoya chercher Griselidis qui vint aussi-tôt'à pled, & dans ses habits de paysanne. « Fille de Janicola. si lui dit-il, demain arrivema nouvelle épouse; » & comme personne dans mon palais ne » connait aufli-bien que toi ce qui peut me » plaire, & que je fouhaite la blen rece-» voir, ainsi que mon frere, ma sœur & toute » la chevalerie qui l'accompagnent, j'ai vou-» lu te charger de ces soins, & particulie-» rement de ceux qui la regardent. Sire, ré-» pondit-elle, je vous ai de telles obliga-» tions, que; tant que Dieu me laissera » des jours, je me ferai un devoir d'exécu» ter ce qui pourra vous faire plaisir ». Elle alla: aussi-tôt donner des ordres aux Officiers & Domestiques; elle-même aida aux différens travaux, & prépara la chambre nuptiale & le lit destiné à celle dont l'arrivée prochaine l'avait fait chasser. Quand la jeune personne parut, loin de laisser échapper à sa présence, comme on devait s'y attendre, quelque signe d'émotion, loin de rougir des haillons sous lesquels elle se montrait à ses yeux, elle alla au-devant d'elle, la falua respectueusement, & la conduisit dans la chambre nuptiale. Par un instinct secret, dont elle ne devinait pas la raison, elle se plaisait dans la compagnie des deux enfans, elle ne pouvait se lasser de les regarder, & louait sans cesso leur beauté. L'heure du festin arrivée, lorsque tout le monde fut à table, le Marquis la fit venir & lui montrant cette épouse prétendue qui, à son éclat naturel, ajoutait encore une parure éblouissante, il lui demanda ce qu'elle en pensait. « Monseigneur, répon-» dit-elle, vous ne pouviez la choisir plus » belle & plus honnête; & si Dieu exauce

» les prieres que je ferai pour vous tous les » jours, vous serez heureux avec elle. Mais » de grace, Sire, épargnez à celle-ci les dou-» loureux aiguillons qu'a sentis l'autre. Plus » jeune & plus délicatement élevée, son cœur » n'aurait peut-être pas la force de les sou-» tenir; elle en mourrait». A ces mots, des larmes s'échapperent des yeux du Marquis; il ne put dissimuler davantage, & admirant cette douceur inaltérable & cette vertu que rien n'avait pu lasser, il s'écria: « Grisélidis. » ma chere Grisélidis, c'en est trop, J'ai fait, ». pour éprouver ton amour, plus que jamais » homme sous le ciel n'a osé imaginer, & je » n'ai trouvé en toi qu'obéissance, tendresse » & fidélité ». Alors il s'approcha de Grisélidis qui, modestement humiliée de ces louanges, avait baissé la tête. Il la serra dans ses bras, & l'arrofant de ses larmes, il ajouta en présence de cette nombreuse assemblée : « Femme incomparable, oui, toi seule au » monde es digne d'être mon épouse, & toi » seule le seras à jamais. Tu m'as cru, ainsi » que mes sujets, le bourrezu de tes enfans: » ils n'étaient qu'éloignés de toi; ma fœur » aux mains de qui je les avais confiés vient » de nous les ramener; regarde, les voilà. » Et vous, ma fille, vous mon fils, venez » vous jetter aux genoux de votre respec-» table mere ».

Grisélidis ne put supporter tant de joie à la sois. Elle tomba sans connaissance, & quand les secours qu'on lui prodigua lui eurent sait reprendre ses sens, elle prit les deux ensans qu'elle couvrit de ses baisers & de ses larmes, & les tint si long-tems serrés sur son cœur, qu'on eut de la peine à les lui arracher. Tout le monde pleurait dans l'assemblée. On n'entendait que des cris de joie & d'admiration; & cette sête, ce sestin qu'avait préparés l'amour du Marquis devinrent pour sa semme un triomphe.

Gautier sit venir au palais de Saluces le vieux Janicola qu'il n'avait paru négliger jusqu'alors que pour éprouver sa semme, & qu'il honora le reste de sa vie. Les deux époux vécurent encore vingt ans entiers dans l'union & la concorde la plus parsaite. Ils marierent leurs

leurs enfans dont ils virent les successeurs, & après eux seur sils hérita de la terre, à la grande satisfaction de leurs sujets.

Il serait difficile de compter toutes les imitations qu'on a faites de ce Fabliau, l'une des histoires les plus attendrissantes qu'aucune nation ait jamais imaginées. Il a été traduit dans presque toutes les langues de l'Europe, mais d'après Bocace, qui seul a eu l'honneur de le faire connaître; tant sont à estimer la grace du style & le mérite de la narration. Le célebre Pétrarque en a fait une version latine que M. Manni dit être une traduction de Bocace. Je la croirais plutôt faite d'après nos Prosateurs du quatorzieme siecle, qu'il suit assez exactement, & que j'ai suivis moi-même; au lieu que Bocace dans la sienne a fait quelques suppressions, telles, par exemple, que celle du discours tendre & naif des vassaux à leur Seigneur pour l'engager à se marier, celle du tableau si touchant du caractere de Grisélidis & de ses soins pour son vieux pere, &c. Peut - être aussi que Bocace, qui avait du goût, a voulu sauver quelques-unes des invraisemblances de ce Conte, & qu'il n'a pas cru qu'un vieillard infirme qu'on est obligé de lever & de coucher tous les jours, puisse vivre encore douze ans, après avoit été abandonné.

Vers les dernieres années du quatorzieme siecle, on en fit chez nous une piece de théâtre sous le nom

Hist. du de Mistére de Grischidis; & ce mistere existe encore Th. Fr. t. 2, manuscrit à la Bibliotheque du Roi. Il sui imprimé Beauch. Recherc. sur les Aparis, avec quelques changemens, par Bonsonds, Th. t. 2, vers 1548. Plusieurs nations, & en particulier les P. 241. Bibl. du Th. Italiens, l'ont mis de même en drame, & il y en a Fr. tom. I, un d'Apostolo Zeno.

290



*LE SIÉGE PRÊTÉ ËT RENDU.

Un Conteur qui a quelque talent, & qui, connaissant quel est le but qu'on doit se proposer dans son art, se pique de le remplir, devrait toujours être écouté avec attention. Pourquoi cela? C'est qu'il enseigne à bien saire, & que les bons exemples qu'il vous récite peuvent vous instruire (a). Mais qu'arrivetil trop souvent? A peine ouvre-t-il la bouche que certaines gens vous disent, il va mentir. Messieurs, sachez qu'il n'y a que l'homme courtois & gentil qui cherche à devenir meilleur; au Villain & à l'Envieux rien ne prosite.

Certain Comte, nommé Henri, avait pour Sénéchal (b) un homme dur, avare & brutal. Il fût crevé de dépit, je crois, s'il eût vû son Seigneur faire du bien à quelqu'un. Co n'était pas au reste qu'il fût extrémement attaché à sa personne, ou zélé pour ses intérets; le fripon au contraire le volait tant qué

durait la journée, & n'était occupé qu'à escamoter vin, poulets & chapons, pour aller tout seul dans la dépense s'empissirer comme un pourceau. Mais tel était son caractere; il ne voulait que pour lui seul. Cette humeur revêche occasionnait quelquesois, sur - tout quand il arrivait des étrangers au château, des scènes divertissantes dont s'amusait le Comte, Ceux qu'elles regardaient n'en riaient pas d'aussi bon cœur; & il n'y avait aucun d'eux qui n'eût donné volontiers bien des choses pour voir le bourru corrigé comme il le méritait.

Un jour Henri qui était noble & généreux, annonça qu'il tiendrait Cour pléniere, & il la fit publier dans tout son voisinage. Chevaliers, Dames, Ecuyers, il y vint un monde prodigieux. La fête sut somptueuse; par-tout les portes ouvertes, par-tout des tables dressées, & la plus grande profusion. Il ne faut pas demander quelle sut dans ce jour l'humeur du Sénéchal. » Ces gueules af» samées, disait-il en grondant, n'ont peut» être pas une sois dans l'année mangé tout
» leur appétit; elles viennent ici se souler à

» nos dépens. Courage, Messieurs; prenez, " demandez, n'ayez pas honte : on voit bien

» que vous n'êtes pas chez vous ».

Dans ce moment entra un Bouvier crasseux & mal peigné, nommé Raoul, qui revenait de la charrue. « Que vient faire ici » ce gredin, demanda l'ordonnateur en co-» lere? - Eh! parbieu, répondit le Villain, » j'y viens manger, puisqu'on y régale ». Et en même-tems il pria le Sénéchal de lui faire donner une place, car il n'y en avait pas une seule de vide; tout était pris. L'autre furieux, lui allongea de toute sa force un coup de pied dans le derriere : tiens, lui dit-il, affeois-toi là-dessus, je te prête ce siege (c). Cependant quand il eut résléchi que si le Comte venait à être instruit de cetre violence, il pourrait lui en faire des reproches, il voufut appaiser un peu le Bouvier, & fit signe qu'on lui donnât à manger. Raoul affectant de rire, mais dans son ame très-résolu de se venger s'il le pouvait, se retira dans un coin, où il s'arrangea comme il put; & après avoir bien bu, bien mangé, il passa dans la salle. Le Comte venait d'y faire entrer les ME-

nétriers & les Jongleurs pour amuser l'assemblée; & afin de les exciter à bien faire, il avait promis sa belle robbe neuve d'écarlate à celui d'entr'eux qui ferait le plus rire. Tous aussi-tôt se piquant à l'envi de se surpasser, on vit les uns conter des fabliaux ou chanter, les autres faire des tours de passe-passe; celui - ci contrefaire l'ivrogne, celui - là le niais; d'autres représenter des querelles de femmes; chacun enfin s'ingénier à qui imaginerait quelque chose de plus plaisant (d), Raoul debout au milieu de la salle, sa serviette en main, s'amusait à les regarder & riait de tout son cœur. Mais quand tout sut fini, il s'approcha du Sénéchal qui était auprès du Comte; & lui lançant dans les fesses à son tour un tel coup de pied qu'il lui fit donner du nez en terre, il ajouta: « Sire, » voilà votre serviette & puis votre fiege » que je vous rends: rien n'est tel que les » honnêtes-gens, vovez-vous; avec eux rien » n'est perdu».

Cependant la chûte du Sénéchal avait fait jetter un cri à l'assemblée. Les domestiques étaient accourus, & déjà ils s'apprêtaient à emmener le Villain pour châtier son manque de respect, quand le Comte le faisant approcher, lui demanda pourquoi il avait frappé son Officier. « Monseigneur, répondit Raoul, » on m'a dit que je pouvais faire aujour-» d'hui bonne chere au château; & j'y suis » venu, puisque c'est un esset de votre bon-» té (e). Mais les autres avaient été plus » alertes que moi. J'ai donc prié monsieur » votre Sénéchal qu'il me procurât une pe-» tite place, & lui qui est fort poli m'a fait » tout de suite présent d'un coup de pied, » en disant qu'il me prêtait ce siege-là. A' » présent, que j'ai mangé & que je n'ai plus » besoin de son siege, je suis venu le lui rendre: & je vous prends à témoin, Mon-» seigneur, que je n'ai plus rien à lui; car, » quoi qu'un pauvre homme, j'ai de la cons-» cience. Si pourtant il en voulait encore » un pour le louage du sien, il n'a qu'à dire, .» me voilà tout prêt » ?

A ces mots le Comte & tous les spectateurs éclaterent de rire. Le Sénéchal pendant ce tems se grattait le derriere; & son air décontenancé ajoutait encore au comique de la scère. Enfin, on rit si fort & si longtems que le Comte adjugea sa robbe à Raoul, & que les Jongleurs eux-mêmes convinrent qu'il l'avait méritée.

En s'en allant, le Villain faisait cette réslezion. « On dit communément que pour faire par quelque chose dans ce bas monde, il faut fortir de chez soi. Le proverbe a parbleu raison: car si je n'étais pas venu ici, je n'aurais pas cette bonne robbe qui me vaux dra bien de l'argent ».

NOTES,

- (a) On a déjà vu assez de ces débuts triviaux & imposans, pour n'être point dupe de celui-ci, qui assurément ne pouvait plus mal remplir ce qu'il ansonce.
- (b) Le Sénéchal était ce que dans certains endroits en appellait Bailli. (Il en sera parlé plus bas.) Celui-ci est en même tems Maître-d'Hôtel, & il a les cless de la dépense, parce que les Seigneurs qui n'étaient pas assez riches pour avoir tous les officiers que comportait un grand état, & qui par vanité voulaient en avoir au moins les titres, donnaient à la même personne pluseurs emplois.
- . (e) Dans l'original il s'agit d'un sousset, & non d'un

coup de pied. Le Sénéchal dit à Raoul qu'il va lui donner un buffet pour s'affeoir, & en même tems il lui donne un bufet, c'est-à-dire, en vieux langage, un soufflet sur la joue. C'est sur cette équivoque de mots que roule la plaisanterie du Conte. On sent biem que n'ayant pu la faire passer dans notre langue, il m'a fallu y suppléer par quelque chose d'équivalent. En conséquence j'ai changé le titre, qui dans le manuscrit est intitulé, le Dit (la plaisanterie) du Buffet.

(d) La Chronique d'Albéric, parlant du mariage de Robert, frere de Saint Louis, en 1237, avec Mathilde, fille du Duc de Brabant, dit qu'aux quatre coins de la salle étaient des Ménétriers qui montaient des bœufs habillés d'écarlate, & cornaient à chaque service. C'était-là joindre à la fois la magnificence à la plassanterie. Le manuscrit du Roi, nº 7588, nous représente, dans une occasion à peu-près pareille, des chiens dansant, des singes allant à cheval, un ours faisant le mort, une chevre jouant de la harpe. Un autre parle de Jongleurs qui contrefaisaient le chien ou le chat. Quelquesois ces boussons imaginaient une querelle; & après s'être dit bien des injures, ils finissaient par se battre. Le Dit des Hérauts, par Baudouin de Condó, (les Ménétriers étaient appellés Hérauts, parce qu'à cause de leur voix sorte, on les employait à saire les proclamations dans les tournois & les cérémonies), n'est que l'histoire fort détaillée d'une de ces scènes. Le Poëte s'y glorifie d'avoir été le battant & d'avoir reçu du Seigneur qu'il avait amulé vingt sous en argent avec

un garde-corps (forte de robbe avec des manches) & un chaperon de camelin (camelor), tandis que le battu n'avait eu que des draps de lin (du linge, des chemisés). On pourra juger, par ce peu d'exemples, de la maniere dont s'amusaient nos peres quand ils voulaient bien rire. J'aurais peur qu'on ne se moquât d'eux bien davantage encore, si je rappellais ici nos sêtes modernes, nos bals parés, nos banquets royaux, &c; mais au moins dans toutes les descriptions que j'ai vues de leurs divertissemens grossiers, j'ai remarqué une chose qui fait plaisir; on y trouve toujours, & ils riaient.

(e) Les gens du peuple qui dans tous les fiecles ont dû nécessairement avoir, par le désaut de leur éducation, un langage corrompu & un patois à eux, chez les Fabliers n'ont rien de tout cela. Le Bouvier & le Roi y parlent absolument la même langue. Je ne sais à quoi attribuer ce désaut de cossume, si ce n'est à l'ignorance de ces Poètes, qui ne connaissant point les bien-séances de style, ont fait parler tout le monde comme eux.

On remarquera aussi que dans les Fabliaux on ne donne jamais à personne des titres honorisques en lui parlant. Les Rois, les Grands, les Chevaliers, sont appellés sire ou messire, & voilà tout; du reste point d'altesse, de majessé, &c. Ces rasinemens de statterie étaient encore inconnus alors dans la bouche des sujets, quoique depuis long-tems les Papes, les Evêques, les Grands les employassent par politesse en écrivant aux Rois, & que ceux-ci eux-mêmes s'en servissent dans leurs leures & diplômes en parlant de leur personne.

LES DEUX MÉNÉTRIERS.

A ce que vient d'apprendre sur les Ménétriers la Conte précédene, je demande la permission d'ajouter ici cette piece curieuse, qui, à proprement parler, n'est point un Fabliau, mais qui, en achevant de faire connaître des gens dont il est si souvent fait mention dans cet ouvrage, surprendra, s'en suis sûr, par la quantité presque incroyable de talens qu'on verra qu'exigeait une prosession décriée. Cependant comme cet article ne peut gueres être qu'instructif, & qu'il consistera presque tout entier en discussions, je conseille à ceux qu'intéresse faiblement l'histoire de notre ancienne poésie, de l'omettre en entier, ou tout au plus de s'arrêter à la Pastouvelle qui se trouvera parmi les notes.

EXTRAIT

DEUX troupes de Ménétriers se rencontrent dans un château, & veulent, comme on l'a vu plus haut, amuser le Seigneur par une querelle. L'un d'eux se détache de sa troupe, il va insulter un Ménétrier de l'autre bande; & après lui avoir reproché d'avoir tout l'accoûtrement d'un gueux, d'être un ignorant qui jamais ne méritera le don d'une robbe neuve, & autres gentilles pareilles que j'omets, parce qu'elles n'apprennent rien, il se vante de valoir mieux que sui; & entre, pour le prouver, dans le détail de tous ses talens. Il peut, dit-il, conter en Roman & en Latin; il sait plus de 40 Lais, & des Chansons de geste, & toutes les chansons possibles qu'on imaginera de lui demander. Il connait aussi les Romans d'aventure, & en particulier ceux de la Table-ronde. Il sait ensin chanter beaucoup de Romans, tels que Vivien, Renaud le Danois, &c. & conter Flore & Blanchesseur. Je m'arrête un instant pour donner sur tout ceci quelques éclaircissemens, ou proposer mes conjectures.

Quoiqu'après tout il pût très-bien se faire qu'un Ménétrier sût le Latin, & sût par conséquent en état de composer des Contes dans cette langue, je suis convaincu pourtant qu'on s'en gardait bien. J'en ai vu très-peu au moins dans tous les dépouillemens que j'ai faits; & s'on conviendra sans peine qu'il n'y avait pas assez de gens capables de les entendre, pour qu'ils sussent bien communs. Ainsi ce dont se vante se querelleur ne se

rait ici qu'une forfanterie pure, ou qu'une espece de cartel qu'il propose, & se fait sort de soutenir quand on voudrz.

Il a été parlé des Lais à l'occasion de celui de Lanval.

Ces Chansons de geste, distinguées ici des autres chansons ordinaires, sont probablement ce qu'Albéric appelle Heroica cantilena, c'està-dire, celles qui célébraient les gestes & actions des preux Chevaliers, soit sabuleux. foit véritables. De ce nombre était la chanson de Rolland dont il a été parlé plus haut. Ellen'est point parvenue jusqu'à nous. Mabillon en a publié une en ancien langage Teuton, faite sur Louis III, à l'occasion d'une victoire que ce Prince remporta en 881, sur les Normands, & qui a de grandes beautés. J'en ai trouvé plusieurs autres du même genre chez nos Poëtes, & en particulier une sur la victoire de S. Louis à Taillebourg, que je me serais fait un plaisir de citer comme modeles; mais elles sont si niaises & si plates qu'il a fallu y renoncer, & celle de Louis III m'est interdite, étant en langue étrangere.

Les Romans d'aventures sont sans doute les Romans de Chevalerie, & sur-tout ceux dont les héros étaient Chevaliers errans; commé les prétendus Paladins d'Artus.

On voit par ce passage qu'il y avait des Romans qui n'étaient que contés (car Flore & Blanchesteur est un Roman;) mais on y voit aussi, & je pourrais en donner d'autres preuves, qu'il y en avait qu'on chantait. Or maintenant qu'était ce chant dont on ne trouve aucun monument dans les manuscrits? Estil vraisemblable qu'on ait jamais pu se réfoudre à mettre en musique, ou entreprendre de chanter des ouvrages dont les plus courts ont deux ou trois milliers de vers? Sur ces difficultés, voici ma conjecture. L'auteur de Gérard de Roussillon dit à la tête de son Roman qu'il l'a fait sur le modele de la chanson d'Antioche, & que ses vers ont la même mesure. Cela veut dire, selon moi, que son Poëme peut se diviser par couplets, ainsi que cette chanson, & ces couplets se chanter de même. Ainsi quand on demandait à un Ménétrier Gérard de Roussillon, il choisissait (comme autrefois les Rapsodes Grecs,) un morceau particulier, une aventure, un combat, & le chantait sur l'air de là prise d'Antioche. C'était probablement la même chose pour les

avait un air qui lui pouvait convenir. Je sens qu'on me peut faire encore sur tout ceci plus d'une difficulté; mais le sujet n'est pas assez important pour que je m'y arrête davantage; & encore une sois je ne donne mon explication que comme une conjecture qui ne manque pas de vraisemblance. Retournons au Ménétrier.

Il finit l'énumération de ses talens par quelques plaisanteries, & prétend que s'il a pris le métier qu'il fait, ce n'est pas qu'il n'en ait beaucoup d'autres capables de lui procurer une fortune considérable : car il sait trèsbien cercler un œuf, saigner les chats, ventouser un bœuf, & couvrir les maisons en omelettes. Il sait faire aussi des coeffes à chevres, des brides à vaches, des gants à chiens, des hauberts à lievres, des fourreaux pour trépieds, des gaînes pour serpes; & si on lui donnait deux harpes, il se sent capable de faire une musique telle qu'on n'en aurait jamais entendu de pareille. Enfin après quelques nouvelles injures, il conseille au Ménétrier qu'il a attaqué de sortir du château sans se faire prier; le méprisant trop, dit-il, pour

fe deshonorer lui & ses camarades à frapper un homme si méprisable.

Celui-ci le ravale à son tour, & lui demande comment il ose se dire bon Ménétrier, lui qui ne sait ni Contes ni Dits agréables. (Les dits sont tantôt des moralités ou des morceaux d'instruction, tantôt un Fabliau qui contient un bon mot ou une plaisanterie, tel que celui qu'on vient de lire & qui en porte le titre.) Pour moi, dit-il, je ne suis pas de ces ignorans qui ne savent que faire le chat, le niais, l'homme ivre, ou dire des sottises à leurs camarades; je suis du nombre de ces bons Trouveurs qui inventent tout ce qu'ils disent.

Je joueur
Ge sui juglere de viele;
Si sai de muse & de frestele,
Et de harpe & de chiphonie,
De la gigue, de l'armonie,
du
Et el salteire, & en la rote.

Il a déjà été remarqué que la Vielle des Fabliers est notre violon d'aujourd'hui, & que leur Rote est une sorte de guitarre. Je trouve ailleurs dans une chanson, où il s'agit d'un berger, qu'il chalemele de la Muse au gros bourdon sourdon. La Muse est donc la cornemuse de nos paysans, ou bien notre musette; car toutes deux ont un bourdon & un chalumeau,

Le Fretel ou Fretiau est cette flûte compo. sée de sept tuyaux inégaux, que les anciens mettaient entre les mains du dieu Pan, & qu'on connaît sous le nom de flûte des chauderonniers. Il en est souvent fait mention dans les chansons de bergers, & c'est l'instrument qu'on leur prête avec le Pipeau, la Muse & le Chalumeau.

Je n'ai pu trouver d'éclaircissement sur la Chiphonie, qui ailleurs, chez nos Poëtes, est nommée Cyfoine, Sissoine, Symphonie. Du Cange of Glosse rapporte des citations qui prouvent que c'est nias un instrument à vent, & d'autres par lesquelles on voit que c'était une espece de tambour, percé dans le milieu comme un crible, & qu'on frappait des deux côtés avec des baguettes. Un autre Auteur prétend, sans aucune preuve, que c'est la vielle. Il paraît par une anecdote de la vie de du Guesclin que cet instrument n'avait pas une grande considération, ou du moins qu'au XIV^e. siecle il

V.

7.

était tombé dans le mépris. Le Roi de Portugal, dit l'Historien, avait deux Ménétriers qu'il estimait & vantait beaucoup. Il les sit venir, & ils jouerent de la Cyfoine; mais le chevalier Mathieu de Gournai qui était-là se moqua d'eux, en disant que ces instrumens en France & en Normandie n'étaient qu'à l'ufage des mendians & des aveugles, & qu'on les y appellait instrumens Truands.

J'ignore ce que c'est que l'Armonie & la Gigue. Je trouve dans quelques Auteurs que cette derniere est une espece de flûte. Le Dictionnaire de la Crusca, qui en parle d'après le Danté, la donne comme un instrument à cordes.

Le Salteire est notre psaltérion ou timpanon. Il est appellé Saltérion dans le Roman du Brut, qui, parlant d'un Musicien sameux, & nommant tous les instrumens dont il savait jouer, met dans le nombre celui-ci, & en ajoute deux autres qu' ne sont pas dans la liste qu'on vient de voir; la Lyre & le Chorom. Cette lyre était-elle une de celles des Anciens? Je l'ignore. Tout ce que je puis dire sur le Choron, ç'est que c'était un instrument à cordes. L'Auteur de la vie de Louis III. Duc de Bourbon (mort en 1419.) dit qu'on lui trouva le corps ceint, par pénitence, d'une corde à fouet & d'une corde de Choron,

Notre Ménétrier ajoute:

Je fuis chanfon Sai ge bien chanter une note; Ge sai Contes, je sai Fableax, beaux dits nouveaux Ge sai conter beax diz noveax, vieilles nouvelles Rotruenges viez & noveles, Et servantois, & pastoreles. Si sai porter conseil d'amors chapel Et faire chapelez de flors, d'amoureux Et çainture de druerie courtoifie Et beau parler de cortoisse.

Les derniers vers n'ont pas besoin d'explication. Mais je crois qu'il y aurait aujourd'hui peu de Musiciens qui pussent ou qui osassent se vanter de pouvoir en certains cas conseiller un amoureux, ou lui enseigner la fine sleur des complimens, ou lui faire une couronne galante de sleurs, ou nouer sa ceinture avec grace, Le Ménétrier cite plus bas les Fabliaux qu'il sait; je les ai retrouvés, excepté deux, Richard & Me Erme; ce qui prouve que tous ne nous sont point parvenus.

Les Rotruenges étaient des chansons à ritournelle qu'on chantait en s'accompagnant de la Rote; les Servantois ou Sirventes, des pieces satyriques; & les Pastourelles, celles ou il était question d'aventures de bergers ou de bergeres. Ces dernieres sont de toutes les plus agréables. Elles offrent de l'action, beaucoup de naturel, un dialogue plein de naïveté; & si elles étaient plus variées & moins libres, j'eusse entrepris d'en donner un recueil. Mais qui en lit une en a lu mille. Le Poëte sort pour aller se promener, & c'est toujours au printems; il trouve une jolie bergere à qui il fait des propositions. Quelquefois elle appelle à son secours les bergers qui le font fuir promptement. Ordinai, rement elle accepte le marché, dont la conclusion est décrite avec toutes ses circonstances; & voilà le cannevas de toutes les Pastourelles. Cependant pour faire connaître à mes Lecteurs ce genre de poésie, je vais

en donner une dont le dénouement est assez plaisant, & où l'on reconnaîtra d'ailleurs cette chanson d'Annette & Lubin, devenue populaire: Il était une fille.

PASTOURELEE.

« Je me promenais à cheval l'autre jour » & je suivais le grand chemin, quand à l'ombre d'un bosquet j'apperçus jolie bergere. Joyeux de la rencontre j'allai aussitôt m'asseoir auprès d'elle: Dieu vous gard, la belle enfant : depuis le jour que je vous ai vue ici, je songe à vous, & je vous aime plus que ma propre mere.

» Elle ne se déconcerta pas; & en me ren
» dant séchement mon salut; passez votre

» chemin, dit-elle, & ne venez pas ici me

» faire gronder. Mon pere est-là vis-à-vis

» qui laboure dans ce vallon; s'il me voyait

» vous parler, il soupçonnerait du mal.—

» Rassurez-vous, la belle; je ne suis point

» un trompeur, mais un homme qui vous

» aime tant qu'il veut se faire berger avec

» vous. Je vous donnerai peliçon, ceinture

» à deux tours, & surgot d'écarlate. Nous

so ferons riches d'amour, nous irons ensemble so cueillir la violette, & vous serez plus gaie so que l'alouette à l'aube du jour. — Sire,

» vous m'avez persuadée, & je consens à faire

» tout ce qu'il vous plaira; mais laissez-moi

» auparavant aller rassembler mon troupeau,

» & attendez-moi ici un instant.

» En disant cela, elle entre dans le bois, » & il la suit des yeux en lui lançant des » œillades tendres. Mais elle rejoint son pere, » & l'autre reste-là comme un sot. Maudit » soit l'imbécille qui laissa échapper si jolie » proie ».

Cette digression nous a fait oublier le Ménétrier. Après le détail de ses talens comme musicien & comme bel esprit, il passe à ceux qu'il a pour les tours d'adresse & l'escamotage.

Bien sai joer de l'escambot,

l'escarbet

Et faire venir l'escharbet

sausant

Vif & saillant dessus la table.

mains jeu

Et si sai meint beau geu de table

d'adresse de magie

Et d'entregiet & d'artumaire.

Bien sai un enchantement faire. ...

jouer bâtons Ge sai joer des baasteax,

Et si sai joer des costeax,

Et de la corde, & de la fonde.

Il se vante de plus de savoir toutes les chansons de geste que sait le premier, & d'autres encore, qu'il cite, Ogier, Roland, &c. & finit de même par quelques plaisanteries. Il connaît, dit-il, tous les bons Sergens & les Champions renommés de son tems : Augier Poupée qui d'un coup d'épée a tranché l'oreille à un chat: Herbert Tue-bœuf qui d'un coup de point brise un œuf, &c; & les Ménétriers les plus célebres, Fier-à-bras, Briseverre, Tourne-en-fuite, Tranche-côte, &c. (ce qui fait voir que les Ménétriers se donnaient des noms de guerre & des sobriquets ridicules.) Enfin s'adressant à son rival. il lui conseille, s'il a un peu de honte, de ne jamais entrer dans les lieux où il le saura: & vous, Sire, ajoute-t-il, si j'ai mieux parlé que lui, je vous prie de le mettre à la porte, & de lui prouver ainsi que c'est un ignorant.

LES DEUX BOURGEOIS

ET LE VILLAIN,

DEUX Bourgeois allaient en pélerinage (a), Un Paysan qui se rendait au même terme s'étant joint à eux dans le chemin, ils firent route ensemble, & réunirent même leurs provisions (b), Mais à une demi-journée de la maison du Saint, elles leur manquerent, & il ne leur resta plus qu'un peu de farine, à peu-près ce qu'il en fallait pour faire un petit pain. Les bourgeois, de mauvaile foi, comploterent de le partager entr'eux deux, & d'en frustrer leur camarade qu'à l'air grossier qu'il avait montré, ils se flattaient de duper fans peine. « Il faut que nous prenions notre » parti, dit l'un des citadins; ce qui ne peut 34 suffire à la faim de trois personnes peut en rassasser une, & je suis d'avis que le 22 pain soit pour un seul. Mais afin de poun voir le manger sans injustice, voici ce que

pour celui qui aura eu le plus beau ». Le camarade, comme on s'en doute bien, applaudit beaucoup à cette idée. Le Villain même l'approuva, & feignit de donner pleinement dans le piége. On fit donc le pain, on le mit cuire sous la cendre, & l'on se coucha. Mais nos Bourgeois étaient si fatigués qu'involontairement bientôt ils s'endormirent. Le Manant, plus malin qu'eux, qui n'épiait que ce moment, se leva sans bruit; il alla manger le pain, & revint se coucher.

Cependant un des Bourgeois s'étant réveillé, & ayant appellé ses deux compagnons:

Amis, leur dit-il, écoutez mon rêve. Je
me suis vu transporté par deux Anges en
nesser. Long-tems ils m'ont tenu suspendu
sur l'absme du seu éternel. Là, j'ai vu les
tourmens..... Et moi, reprit l'autre, j'ai
so songé que la porte du ciel m'était ouverte: les Arcanges Michel & Gabriel, après
m'avoir enlevé par les airs, m'ont conduit
devant le trône de Dieu. J'ai été témoin
de sa gloire »; & alors le songeur com-

mença à dire des merveilles du paradis, comme l'autre en avait dit de l'enfer.

Le Villain pendant ce items, quoiqu'il les entendît fort bien, seignait toujours de dormir. Ils vinrent le réveiller. Lui, affectant l'espece de faisissement d'un homme qu'on tire subitement d'un profond sommeil, demanda avec un ton effrayé; « Qui est-là? — Eh! » ce sont vos compagnons de voyage. Quoi! » vous ne nous connaîssez plus? Allons, le-» vez-vous, & contez-nous votre rêve. --» Mon rêve! Oh! j'en ai fait un singulier, » & dont vous affez bien rire. Tenez, quand » je vous ai vus transportés. l'un en para-» dis, l'autre en enfer, moi j'ai fongé que » je vous avais perdus, & que je ne vous re-» verrais jamais. Alors je me suis levé, & » ma foi, puilqu'il faut vous le dire, j'ai été » manger le pain».

Se trouve dans les Facéties & mots subtils en français & en Italien, fol. XXIV.

Dans les Facétieuses Journées, p. 152.

Dans les Contes du sieur d'Ouville, t. 1, p. 363.

Dans les Scelta di sacezie cavare da diversi auxori,

p. 112, il s'agit de trois Théologiens qui n'ont qu'un œuf à partager. Ils proposent de l'adjuger à celui qui dira le plus beau passage de l'Écrisure. Le plus sin des trois l'avale, en disant consummatum est.

Se trouve ainst répété dans les Contes du sieur d'Ouville, tom. 2, p. 253.

Dans Giraldi, au lieu de deux Bourgeois & d'un Paysan, c'est un Soldat avec un Astrologue & un Philosophe, IV. Journ. Nov. III.

Dans les Nouveaux Contes à rire, p. 273, il s'agis d'un Espagnol & d'un Gascon.

NOTES.

(a) La dévotion des pélerinages, l'une de celles qui n'engagent point à devenis meilleur, & faite pour réuffix en France, parce qu'elle exerçait l'inquiétude naturelle & la mebilité qu'on reproche à la nation, y était devenue fort à la mode; & elle est l'origine de ces hospices qui subsistem encore dans mille endrois du Royaume. Les péleries jouissaient de beaucoup de privileges; ils étaient regardés comme des personnes sacrées; & l'on a vu dans le Lai de Gruélan que c'étais un des objets sur lesquels s'exerçait la biensaisance des grands Seigneurs. Chez les Romanciers, quand quelqu'un veut pénétrer, sans crainte d'être arrêté, dans un camp ennemi ou dans une ville assiégée, il se déguise en pélerin. Tout le monde allait aux lieux de dévotion, dit l'Abbé de Fleury, même les Princes & les

- Maurs des Rois'. Le Roi Robert passoit les Carémes en péletichrêt. p. 3961 nage, & sit le voyage de Rome. Les Évéques ne faisoient point de difficultés de quitter leurs Églises pour
 ce sujet. Le pèlerinage de Jérusalem devint entr'autres
 très-fréquent vers l'an 1033. De là vinrent les Croisades: car les Croisés n'étaient que des pélerins armés
 & assemblés en grandes troupes. L'Auteur ajoute que dès
 le onzieme siecle on se plaignait des abus qu'entraînaient
 ces pieux voyages. Des Prêtres & des Clexes trimimels se prétendaient purgés & réhabilités. Les Seigneurs
 en prenaient occasion de faire des exactions sur leurs
 sujets, & c'était un prétente aux pauvres pour mendier & vivre vagabonds.
 - (b) Les auberges ne se trouvant gueres que dans les villes, & étant infiniment rares dans les campagnes, où il n'y avait presque que des châteaux isolés ou des villages peuplés de Sers, les voyageurs, sur-tout ceux de la classe du peuple, qui n'avaient point la ressource de pouvoir aller se présenter dans les gentilhommères, étaient obligés de porter en route avec eux leurs provisions. C'est ce désaut d'hôtelleries qui engagea la plupart des anciens sondateurs d'Ordres à prescrire par leur regle l'hospitalité, & beaucoup de personnes dévotes à sonder des hôpitaux pour les voyageurs & les pélerins. Charlemagne dans ses Capitulaires avait désendu de leur resuser le couvert, le seu & l'eau.

LE REVENANT.

Par Pierre d'Anfol.

SANS un plus long préambule, je vais vous conter une aventure arrivée n'agueres en Normandie à un Chevalier.

Il voulait faire sa mie d'une grande Dame. épouse d'un riche Seigneur Châtelain (a); & dans ce dessein il employa long - tems. fans se décourager, tout ce qu'il put imaginer de moyens pour l'instruire de son amour, & parvenir à lui plaire. Vous ennuyer de tout ce détail, c'est ce que je ne serai point, Je vous dirai seulement qu'il la pressa tant, qu'un jour enfin elle lui demanda comment il pouvait se flatter d'obtenir son cœur, lui qui n'avait encore fait pour elle aucune de ces actions éclatantes capables de rendre sensible une semme qui s'estime. « Vous vou-» lez que je vous aime, ajouta-t-elle en sou-» riant; eh bien, sachez que jamais je n'aurai » d'ami que celui dont je pourrai hautement » me glorifier, & qui par plus d'un beau

so fait d'armes, m'aura montré comment sied so dans ses mains la lance & l'écu. Agréez so donc, Madame, répondit le Chevalier, que pour vous sournir les moyens de vous en convaincre, j'indique avant peu un tour nois à la porte de votre château, & que ce soit votre époux même que j'y désie. Yous pourrez de vos senêtres apprécier les coups, & juger ensin par vos yeux qui de nous deux est le plus digne de posséder votre cœur ».

La Chatelaine le lui permit, & d'après cet aveu il sit annoncer un tournois, où sut invitée, à plus de dix lieues à la ronde, toute la noblesse de la contrée. Jamais on ne vit assemblée plus nombreuse, & jamais on n'en vit une plus redoutable & plus imposante. Vous n'eussiez pu vous empêcher de trembler, quand parut dans la lice cette soule de braves, le haubert sur le corps, & le heaume en tête. Ils se partagerent en deux troupes qui allerent chacune se placer à leur poste en attendant le moment du combat. Le tournois devait s'ouvrir par le dési de l'amant & de l'époux. Ils sortirent des rangs; & la

lance au poing, dressés sur leurs étriers, & la tête enfoncée sous l'écu, au signal donné ils s'élancerent l'un sur l'autre avec le bruit & l'impétuosité de la foudre. Tous deux s'atteignirent; & d'une telle force, que le mari, enlevé avec la selle & les sangles de son cheval, sur jetté au loin sur le sable. Quant au Chevalier il ne parut pas plus ébranlé qu'un rocher, & la lance de son adversaire se brisa, comme le verre, sur son écu. La Dame qui de ses senêtres était spectatrice du combat, ne vit qu'avec chagrin sans doute son époux vaincu: mais le vainqueur était son amant, & cette idée la consola.

Que vous dirai-je? On se mêla ensuite, on se battit avec ardeur, & chacun à l'envi cherchait à se distinguer. Mais malheur & péché vinrent troubler la sête: un Chevalier sut tué. Comment & par qui arriva cet accident, je l'ignore. Il suffit au reste pour interrompre le Tournois. On inhuma le mort sous un orme (b), & comme d'ailleurs le jour était sort ayancé, l'on se sépara.

La Chatelaine qui voulait récompenser son Chevalier & lui tenir parole à son tour, lui envoya dire de se rendre au château la nuit à une heure qu'elle indiqua. Il n'eut garde d'y manquer, & trouva à la porte une suivante qui l'attendait. Sans sui dire un seul mot, elle le prit par la main, sui sit saire dans l'obscurité plusieurs détours pour n'être vus de personne, & le conduisit dans une chambre où elle le laissa, en le priant de ne point s'impatienter. Mais bien - tôt, soit ennui d'attendre, soit plutôt la satigue du jour, il s'assoupit.

Obligée d'entrer au lit avec son époux, la Dame ne pouvait s'échapper qu'à la saveur de son sommeil; & c'est ce qui l'avait retenue si long-tems. Elle accourut ensin, & déjà s'apprêtait à réparer par ses caresses le tourment involontaire qu'elle avait causé à son amant, quand elle le trouva endormi. Il n'est pas possible d'exprimer l'indignation dont la pénétra un manque aussi sensible de respect & d'amour dans un pareil moment. Elle se retira sans prononcer une parole, & l'instant d'après envoya au dormeur sa sui-vante avec ordre de sortir sur le champ de chez elle, & désense de se trouver jamais dans

les lieux où elle pourrait être. La pucelle alla donc l'éveiller. Il se leva en sursaut; & croyant parler à la Châtelaine, il commença, les yeux encore troublés, à bégayer quelques phrases d'amour & de reconnaissances « Réservez ces douceurs pour une autre, dit » la Demoiselle; elles vous seront désormais » inutiles ici ». Et alors elle lui annonça, ee qu'elle était chargée de lui dire. Interdit & confus il convint de ses torts; & sans vouloir excuser une faute inexcusable, il ne songea qu'à la réparer. Une ruse heureuse qui lui vint tout-à-coup à l'esprit, lui en fournit le moyen. Avant de sortir il demanda à voir le mari, prétextant un besoin essentiel de lui parler, & pria la pucelle de lui îndiquer la chambre où il reposait. Celle-ci. trompée par le motif qu'on lui alléguait, y consentit. Le Chevalier quitta ses vêtemens. ne garda que sa chemise; & s'ayançant avec grand bruit, l'épée à la main, vers le lit des deux époux, il resta ainsi debout près d'eux, sans remuer & sans prosérer une parole. Comme leur coutume était de tenir toutes les nuits une lampe allumée, il pouvait éga-X

Tome I.

lement les voir & en être vu. En effet. le Châtelain réveillé par le bruit, apperçut à ses pieds ce phantôme tout blanc, dont il fut d'abord effrayé; & d'une voix troublée, il s'écria, qui es-tu? « Rassurez-» vous, répondit le phantôme; vous voyez » une ame souffrante, qui, loin de songer à vous irriter contr'elle, ne veut au con-» traire qu'implorer votre bonté. Je suis le » Chevalier tué aujourd'hui au tournois. Pu-» ni d'une faute que j'ai commise il n'y a pas » long-tems contre Madame, je viens ici lui » en demander grace, & j'y viendrai toutes » les nuits jusqu'à ce qu'elle me l'ait accor-» dée, si vous ne daignez, Sire, vous joindre » à moi pour la fléchir, & dès ce jour obtenir » d'elle mon pardon». Le mari dupe de ce Aratagême intercéda de bonne-foi pour le Chevalier, & pria sa semme d'oublier les torts qu'il pouvait avoir eus. Elle avait très-bien reconnu sa voix; mais elle était encore irritée, & refusa de pardonner. Le Châtelain surpris d'un pareil ressentiment demanda quel était donc ce crime énorme dont le courroux s'étendait jusqu'aude-là du tombeau. « Ma faute

» est grande, sans doute, puisque je ne me » plains pas de la punition, répondit le Che-» valier; mais je ne puis la dire, car j'en » ferais une plus grande encore, & mérite-» rais alors la colere dont on m'accable ». Ce dernier trait de prudence & de soumission acheva de désarmer la Dame, « Sire Che-» valier, dit-elle, retirez-vous, & allez en » paix; tout vous est pardonné. — C'est la » seule chose que je souhaitais, Madame; & » que le ciel en récompense vous accorde » une vie toujours heureuse. Mais puisque » vous consentez à oublier ma faute, le châ-» timent va donc finir austi, & mon bonheur » fans doute ne tardera gueres à commencer »; En disant ces mots il se retira, & la Châtelaine qui reconnut alors la ruse ingénieuse de son ami; se prit à sourire. Ce sut ainsi qu'il regagna son cœur: sans cette adresse il la perdait pour toujours.

Vergier, t. 1, p. 176, a aussi un Conte de Revenant; mais les choses s'y passent de concert avec la semme. L'amant vient la nuit réveiller l'époux; il se dit son frere mort depuis peu, l'envoie à l'Église prier Dieu pour lui, & pendant ce tems prend sa place.

NOTES,

- (a) On nommait ainsi, & celui à qui un haut Baron ou un Souverain consiait le gouvernement & la garde d'un de ses Châteaux, & le Seigneur qui possédait une Châtellenie; c'est-à-dire, un sief ayant droit de château & de haute-Justice. C'est presque toujours dans ce dernier sens que les Fabliaux emploient le mot de Châtelain.
- (b) Les Papes, en lançant des anathèmes contre les tournois, avaient défendu d'inhumer en terre-sainte ceux qui étaient tués dans ces combats. Ordinairement même on n'enterrait point du tout les excommuniés. On jettait leurs cadavres dans un champ, & pour en désober le spectacle & l'odeur aux passans, on les couvrait d'un monceau de pierres.



LAI DE COURTOIS.

«A.L.ONS, allons, debout, c'est assez dormi. Il y a long-tems que le rossignot chante, mi. Il y a long-tems que le rossignot chante, c'est sit sit jour; vous devriez déjà être aux champs avec vos bêtes. — Eh quoi! mon pere, tous les jours me coucher tard & me lever matin; parbleu, si c'est-là la vie que vous me destinez, else est aussi par trop dure. Je vous sers de mon mieux, & vous me traitez en vrai sers; tandis que mon frere cadet vit près de vous sans rien faire, ou qu'il perd au Trémerel ce qu'avec bien des sueurs nous gagnons tous les deux ».

Tel est le début de cette pièce originale, qui n'est rien autre chose que la parabole de l'Enfant Prodigue mise en action. J'en ai peu vues d'aussi mal écrites, & dont la narration sût aussi obscure & aussi dissuse; mais elle a cela de singulier qu'à l'exception de huit ou dix vers, tout s'y trouve ou en dialogue ou en monologue; en un mot, c'est une espece de drame, dans lequel cependant les dissirentes actions se suivent sans aucune in-

serruption ni changement de scène. Ainsi le Prodigue réduit au plus grand état de pauvreté, forme la résolution de retourner chez son pere; & dans le vers suivant il est représenté à ses genoux & lui demandant pardon. Une autre singularité digne d'attention est un monologue que l'Auteur a fait en vers Alexandrins, sandis que le seste de la piece est en vers de quatre pieds. Je vais donner l'extrait de ce qui suit. Il amenera quelques remarques importantes que le sujet me donnera lieu de faire sur l'origine du théâtre Français, qu'on doit, je pense, à ce Fabliau. Elles seront suivies de quelques pieces curieuses que je crois inconnues.

Le pere défend son second fils contre les reproches de l'aîné. Cet aîné prend de l'humeur, il veut s'en aller, & demande ce qui lui appartient. Le pere lui donne soixante sous, qu'il accompagne de sages avis sur la - maniere de se conduire. L'étourdi, ébloui de cette somme qu'il croit ne devoir jamais finir, part fort content. Dans sa route il entend crier, ban vin de Soissons à six deniers * Mesure de le Lot *. L'Aubergiste l'invite à entrer; il lui fait des politesses, & lui offre une chambre dans laquelle il trouvera un bon lit fait à la Française, haut de paille & mou de plume, avec un oreiller parfumé de violettes, de l'élec-

deux bouteil-

tuaire & de l'eau rose pour se laver le visage; enfin toutes les petites recherches qu'on peut désirer. Courtois entre. On lui donne à boire. Enchanté de l'empressement qu'on marque à le servir, il s'applaudit d'avoir entrepris de voyager, & tout en se moquant des avis circonspects de son pere, il trouve qu'il faitlà meilleur qu'à l'Église. Un moment après il est accosté par une fille de joie, nommée Perrette, qui lui présente la tasse d'argent pour boire, & lui fait compliment sur ses beaux yeux & sur ses graces. « Que je me trou-» verais heureuse, dit-elle, d'avoir si bet » ami! Je voudrais qu'il n'eût rien à faire, » & qu'on ne pût trouver en France ni Duc » ni Comte aussi-bien mis que lui ». Survient une autre drôlesse qui, feignant, quoique d'intelligence avec la premiere, de venir-là par hasard, s'entretient tout bas avec lui du mérite de sa compagne, & le félicite d'avoir rencontré pareille aventure. S'il cherche un cœur sûr & fidele, c'est-là fon fait; il ne saurait mieux trouver. Elles l'agacent. On boit ensemble, & même on ne veut qu'une tasse pour les trois. Les deux co-

quines lui avaient vu de l'argent dans fa bourse, & avaient comploté avec l'Aubergiste de le lui dérober: c'est ce qu'elles font en proposant de jouer à la Mérelle. Pendant le jeu, la bourse est escamotée, & elles disparaissent. L'Hôtelier se présente alors pour demander fon payement: Courtois n'ayant plus rien à donner est dépouillé, & abandonné ainsi sur le grand chemin. Sans argent & fans ressource, il se rappelle, mais trop tard, les avis de son pere, & songe à ce frere qui se trouve dans l'abondance, tandis que lui il va manquer de tout. Un Paysan touché de son état, lui propose de garder ses porcs, & il se trouve trop heureux de l'accepter. Le pain dont il est nourri, est du pain d'orge, rempli de paille.....

Le reste comme dans l'Évangile.

Dans la Bibliotheque du Théâtre Français, e. r., p. 4, on trouve une piece de l'Enfant Prodigue, semblable au Fabliau.

Il n'y a gueres que des conjectures à donner sus Cépoque & sur la véritable origine du théstre en France.

On en attribue communément la naissance à la dévotion de quelques particuliers qui s'étant réunis sous le nom de Confreres de la Passion, commencerent, en 1402, à représenter sur des treteaux, dressés dans Paris à l'Hôsel de la Trinisé, des sujets de piété qu'on appella Misteres. MM. Parfait & Beauchamps . Th fone remonter l'époque de notre scène jusqu'aux Froubadours; & parce que les Poëses Provençaux, ainst que les Jongleurs, ont été quelquefois appellés Comics, par un abus de termes auffi répréhenfible que l'ignorance même ils inscrivent en cête de leur liste dramatique ces Chanfonniers, tout-à-fait étrangers à notre littérature française, & encore plus à notre littérature dramatique. D'autres trompés par les mots de comédies, tragédies, représentations, qu'on rencontre dans des Écrivains antérieurs aux Troubadours, nous donnens un shéâtre des la seconde race.

Iliacos intra muros peccatur, & extra-

Les premieres pieces dramatiques connues & imprimées font, sans sontredit, les Misteres. Il y en a eu cependant de représentées dans Paris avant celles des Confreres de la Passion. Une vieille Chronique en vers " parlant de la flie que donna Philippe-lo-Bel en 1313, Fauv.manufa du R. 6812 à l'occasion de la Chevalerie conférée à ses ensans, dit que pendant les quatre jours que durerent les réjouissances, on eue différens spectacles qui représentaiene Adam & Eve, les Trois Rois, le meurire des Innocens, N. S. siant avec fa Mere & mangeant des

pommes, les Apberes difant avec lui leurs patenôtres. la Décollation de S. Jean-Bapt ste, Hérode & Caiphe en mitre, Pilate lavant ses mains, la Résurrection, le Jugement, un Paradis dans lequel on voyait quatrevingt-dix Anges, un Enfer noir & puant où combaient les réprouvés, & d'où fortirent cent Diables qui allaient saisir des ames qu'ensuite ils tourmensaiens. Parmi ces sujets dévots, le Chroniqueur en compte plusieurs dans un autre genre, tels que des farces satyriques, & des danses ou pantomimes burlesques, destinées probablement à égayer le sérieux de La piece sainte, en servant d'intermede, ou, selon l'expression du siecle, à'entremets à ses différens actes. Ces entremets étaient des Ribauds qui dansaient & chansaient en chemife, un Roi de la feve, un tournois d'enfans, un homme fauv age, un loup qui filait, un rossignol & d'autres oiseaux qui chantaient; enfin, la vie entiere du Renard, d'abord Médecin & Chirurgien, puis Clerc & chantant une éplire & un évangile, puis Évêque, puis Archevêque, puis Pape, & toujours mangeant poules & poussins. (Il sera parlé plus bas de cette demiese allégorie).

Ces différentes pieces ne sont point parvenues jusqu'à nous; mais j'en ai découvert trois qui sont antérieures, & que je vais donner ici comme des monumens précieux pour l'histoire du théâtre & de la poésie française. On les doit à nos Fabliers. Ce sont eux qui ent ouvert en France la carrière dramatique; & le genre de leurs ouvrages, faits pour être chantés ou

déclamés par des Ménétriers, devait naturellement les y conduire; sur-tout quand leurs Contes dialogués, comme ils en ons quelques-uns, offraient le récit alsernatif de deux perfonnages. La tragédie chez les Grees n'eut point une autre origine. Pour avoir un vrai drame, il ne fallait qu'augmenter le nombre des interlocuteurs, & joindre à ce récit une action. C'est ce qu'a fait à sa maniere l'Auteur du Lai qu'on vient de lire; le plus ancien, au moins si l'on en juge par le style, des ouvrages de ce sems qui offrent quelques traits de phisionomie dramatique, & l'Adam, selon moi, de tous les misteres, farces, souies & moralités, qu'ont produit les trois siecles suivans. Son informe production n'est qu'un cahos où rous les élémens de l'art se trouvent confondus. Trois Auteurs contemporains, Rutebeuf, Jean Bodel & Adam de Le Hale (ce Poëte surnommé le Bossu d'Arras, dont on lira ci - après un morceau intitulé le Mariage), donnerens les premiers, chacun à leur maniere, quelque arrangement & quelque forme à ces principes bruts & grossiers. Dans la piece de Rutebeuf qui va suivre, an trouvera des personnages clairement désignés, des scènes distincles, une action qui marche & qui amene un dénouement. Il est vrai qu'on ne pourra gueres s'empêcher de rire quand on verra en quoi consistent ces distinctions de scènes, plus ridicules encore que le sujet & que le choix de quelques-uns des personnages; mais ainsi dans son enfance marche l'esprit humain. Aujourd'hui que l'industrie & les arts nous

ont procuré mille commodisés superflues, nous nous moquons du tems où nos aieux marchaient nus pieds. Cependant celui qui le premier alors s'anifa de creuser un morceau de bois pour s'en faire une chaussure, était assurément un homme fort supérieur à ses contemporains.



LE MIRACLE DE THÉOPHILE. Par Rue

Moralité avec perfonnages, tirée du manuscrit de la Bibl. du Roi, n° 7218, fol. 198, vers. col. 1.

PERSONNAGES.

LA SAINTE VIERGE.

L'ÉVÊQUE DE SICILE.

THÉOPHILE, Sénéchal du dernier Évêque.

PIERRE,

THOMAS,

PINCEGUERRE,

SALATIN, Magicien.

SATAN.

EXTRAIT.

Monologue de Théophile, qui, destitué de sa place de Sénéchal par son nouvel Evêque, se plaint de la misere où il se trouve. Il a tout donné aux pauvres, & voit sa famille exposée à mourir de faim. Il souhaite pour instruire les Fideles de la méchanceté de l'ennemi commun, la lit publiquement en chaire, & finit par faire chanter un Te deum-

Afin de ne pas interrompre le récit, je n'ai point voulu parler de la division des différences scènes. Elles sont désignées par ces paroles du Poëte. Ici vient Théophile à Salatin.... Or se départ Théophile de Salatin.... Ici parole Salatin au Déable.... Or vient le Déable qui est conjuré.... Théophile revient à Salatin, &c. &c. La piece est en vers de quatre pieds; mais l'Auteur en change la forme plusieurs fois. On a vu qu'elle était celle du second monologue; elle est encore employée plus bas au moment où la Vierge vient dans la Chapelle. Les regrets de Théophile, quand il reconnaît son crime, sont exprimés en douze strophes ou couplets de quatre vers Alexandrins chacun. La priere qu'il fait à la Vierge est de neuf strophes en vers de trois pieds, & l'exhorzation enfin de l'Évêque au peuple en contient cinq de quatre vers sur une rime féminine.

J'ai siré la piece suivante d'un manuscrit de M. le Duc de la Valliere, que m'a communique l'homme de lettres savant & officieux à qui est consiée cette riche Bibliotheque que ses soins ont formée. Les vers ici sont, comme dans le Miracle de Théophile, de différences formes: tantôt ils ont huit syllabes, tantôt six, tantôt douze, Qualquesois les rimes y sont croi-

sees; quelquefois elles sont croisées & redoublées. L'Auteur a donné à son drame le titre de Jeu, nom que porce aussi la pastorale qui suivra, & que porsaient probablement les pieces dramatiques, parce qu'elles se jouaient par les Ménétriers.

NOTE.

(a) Quiconque recevait ou entrait en possession d'un Fief, devait faire hommage au Seigneur, & par cette cérémonie il devenait son homme. On faisait hommage à genoux, la tête nue, sans épée & sans éperons, les mains jointes & enfermées dans celles du Suzerain qui était assis & couvert ; le serment prononcé, celui-ci donnait l'investiture du Fief & baisait son vassal sur la bouche. Presque toutes les terres en France étant féodales, il y avait très-peu de grands terriens qui ne recussent & fissent tour-à-tour plusieurs hommages. Le Roi luimême le devait à ses propres sujets quand il tenait d'eux quelque Fies. On lit dans Brussel des Actes de Philippe - Auguste, où ce Prince reconnaît que les Evêques de Térouenne & d'Amiens l'ont dispense de l'hommage auquel il était tenu vis-à-vis d'eux. S'il n'y a point de preuves que nos Rois l'aient fait en per- Differt. sur sonne, il y en a qu'ils l'ont fait faire quelquesois par l'Etat procureur . Il en était de même du service pour la par M. l'Aba terre, quand le cas l'exigeait: ils nommaient alors p. 2800

perf. en Fr.

Tome I.

un ou plusieurs Nobles pour l'aquitter, & cette Jurisprudence se trouve confirmée à l'égard de Philippe-le-Bel, par un Arrêt de la Cour des Grands Jours de Champagne, en 1286. Ce sont encere là de ces vérités que peu d'Historiens ont le courage d'avouer, tout indifférentes qu'elles sont aujourd'hui.



LE JEU DE S. NICOLAS, PAT Jean

PERSONNAGES

Un Ange.
Saint Nicolas.
Un Chevalier Chrétien.
Un Vieillard Chrétien.
Plusieurs Chrétiens.
Tervagant, l'un des Dieux prétendus des Mahométens.
Le Roi d'Afrique.
Son Sénéchal.

Les Amiranx
DE COISNE,
D'OLIPERNE.
DE L'ARBRE-SEC,
P'ORCANIE,

AUBERON, Courier.
COMMART, Crieur public.
UN TAVERNIER.
CAIGNE, Garçon du Tavernier.
CLIQUET,
PINEDE,
RASOIR,
DURANT, Géolier.

Un PREMIER ACTEUR

"Seigneurs, & vous, Dames, écoutez«
" nous. Nous voulons aujourd'hui vous en-

» tretenir de Saint Nicolas le Confesseur, » qui a fait tant de beaux miracles, lesquels » sont vrais ».

« Il y avait jadis un Roi qui faisait la guerre » aux Chrétiens, & les désolait par des in-» cursions journalieres sur leurs terres. Un » jour qu'ils n'étaient point sur leurs gardes. » il les surprit, & en tua ou enleva un grand » nombre. Parmi ces derniers se trouvait un » vieillard respectable. Saisi au moment qu'il » était en prieres devant une statue de Saint » Nicolas, il fut, avec la statue, préseiné » au Roi paien. Villain, lui dit le Prince, » tu as donc confiance dans ce morceau de » bois? Sire, répondit le prud'homme, c'est » l'image d'un Saint que j'honore. Jamais » homme ne s'est recommandé à lui, qu'il » n'en ait été setouru aussi-tôt : jamais on » ne lui a rien confié, qu'on ne l'ait » trouvé peu de tems après multiplié » avec profit. Eh bien, je vais lui confier » mon trésor, répartit le Roi. Je verrai s'il » le fait multiplier'; mais s'il y manque, c'est » à toi que je m'en prends, & tu peux t'at-» tendre à être lardé. Alors il envoya le

prud'homme en prison, & fit coucher l'image du Saint dans le coffre où était son
trésor. Mais pendant la nuit le coffre ayant
été enlevé, le Roi furieux fit maltraiter
le vieillard. Celui-ci invoqua l'afsistance de
fon protecteur; & le Saint qui ne voulait
pas l'abandonner alla trouver les voleurs

» qu'il avait exprès endormis, & les obligea » de rapporter le trésor. Touché du pro-

» dige, le Roi se convertit, & se sit baptiser

» avec ses sujets ».

« Voilà, Messieurs, le beau miracle qu'on » lit dans la vie du Saint dont demain se cé-» lébre la sête. Ne soyez point surpris, car » nous allons vous le représenter; & tel est » le sujet de notre jeu. Faites silence, nous » commençons ».

On ne peut nier que ce ne soit là un prologue trèsdistinct, & l'annonce d'une véritable piece dramatique-Cependant comme cette piece n'est en grande partie que le miracle du prologue un peu étendu, qu'elle est erès-longue & encore plus ennuyeuse, je crois suffisant d'en donner un court extrait.

Le Courier Auberon ouvre la scène en souhaitant au Roi une longue prospérité, &c.

fur-tout le bonheur d'exterminer ses ennemis; mais il lui annonce que les Chrétiens ont fait une irruption sur sa terre. Le Roi surpris ne peut le croire. Son Sénéchal avoue que depuis le jour où Noë sit l'arche, jamais on ne vit pareille hardiesse; néanmoins il est forcé de consirmer la nouvelle, & dit que si on ne repousse au plutôt ces ribauds, tout le pays va être ravagé & brûlé.

LE ROI à son dieu Tervagant.

Fils de p.... Quoi! j'ai fait couvrir d'or ta laide figure, & tu me laisse déshonorer à ce point! Je regrette bien maintenant ce qu'il m'en a coûté pour toi. Je veux te faire fondre, & te distribuer en détail à mes gens... Sénéchal, je suis dans une telle fureur que je ne me possede plus.

LE SÉNÉCHAL.

Sire, vous ne devriez pas vous permettre vis-à-vis de Tervagant des discours que vous n'oseriez tenir à un Roi, ni même à un Comte. Il ne faut jamais maudire ses dieux. Mais puisque vous me demandez mon avis, je vous dirai que le parti le plus sage dans ce moment est d'aller, les genoux & les coudes nus, implorer le secours de Tervagant, & hui promettre, s'il veut humilier les Chrétiens, vingt marcs d'or pour couvrir ses joues.

L B R o L

Allons donc, puisque tu le veux... Tervagant, j'ai laissé dans mon chagrin échapper contre toi mainte folie; j'en dis ma coulpe, & te demande grace. Souviens-toi de notre loi, Sire; accorde-nous ta protection contre ces Chrétiens qui te maudissent, & daignes nous en assurer d'avance par un sourire si je dois les vaincre, ou par des pleurs si je dois en être vaincu... Sénéchal, l'as-tu remarqué comme moi? Il me semble que Tervagant a ri & pleuré tout-à-la sois. Qu'annonce ce signe?

LE SÉNÉCHAL

Sire, il faut vous fier au ris, vous vaincrez les Chrétiens.

LE Ron

Soit; & maudit celui qui parle ou pense autrement. Sénéchal, fais crier le Ban.

D'après cet ordre le Crieur Connart an-

enjoint de se rendre en armes sous ses étendarts. On lui donne des lettres munies du sceau royal, pour aller publier par-tout le même commandement, & il part. Mais il entend crier dans une taverne, du pain srais, des harengs chauds & du vin d'Auxerre. Il s'y arrête pour boire, & joue avec le garçon. L'instant d'après on le voit parler aux Amiraux de Coine, d'Orcanie, d'Oliserne & du Sec-arbre, qui promettent des secours. Les troupes arrivent; le Monarque en donne le commandement au Sénéchal; celui-ci les anime au combat, & d'une voix unanime, tous s'écrient: marchons, Mahomet l'ordonne.

Les Chrétiens voyent luire dans la plaine les armes Mahométanes: mais glacés d'effroi à l'aspect des troupes innombrables des Infideles, un des leurs est obligé de les ranimer en promettant le ciel comme récompense à ceux qui mourront pour la gloire de Dieu (a). Un Ange vient de la part du Très-haut leur faire les mêmes promesses. It leur annonce qu'ils seront vaincus, mais que le paradis les attend.

L'Amiral de Coine recommande aux foldats Mahométans de massacrer sans miséricorde tous les soldats Chrétiens. Pour lui il veut de sa seule main en abattre autant qu'un moissonneur abat d'épis d'orge. L'Amiral d'Orcanie a peur qu'il ne les tue tous, & le prie de lui laisser au moins le plaisir d'en exterminer quelques-uns. Celui de l'Arbre-sec s'écrie: la voici cette Nation exécrable qui maudit Mahomet; frappez, frappez. On combat, & tous les Chrétiens sont tués.

Un vieillard Chrétien est surpris par les Sarrasins priant un Mahomet cornu, (Saint Nicolas, ainsi nommé par eux à cause de sa mître). Ils conduisent le prud'homme à leur Roi, &c. &c. &c.

D'après le prologue on devine le reste de la piece, & ce qu'on vient d'en lire sussiti pour en donner l'idée. A travers tous ses désauts on y remarque beaucoup de mouvement & d'action, & sur-tout un grand spectacle, puisque indépendamment des principaux acteurs qui sont assez nombreux, elle offrait deux armées & un combat. Chez nos dramatiques modernes les personnages discourent beaucoup, parce que les Auteurs, instruits dans la théorie de leur art, veulent étaler de l'éloquence. Tout s'y passe en beaux colloques, en éclaircissemens & en disputes. Chez un Poète ignorant, tels qu'étaient les nôtres, ces jeux d'esprit sont étrangers: comme il ne sait point l'art de faire disserter ses héros, il les fait agir. Poyez dans Shakes, pear quel fracas d'action.

Le Jeu qu'on va lire est d'un genre différent & d'un gout bien autrement délicat que les deux pieces préoédentes. Quelquefois cependant la succession des événemens y manque aussi d'une certaine vraisemblance. faute de préparation ou d'un juste intervalle de sems. Robin, par exemple, fort pour aller chercher ses camarades afin d'amuser sa materesse, & au vers suivant il leur parle dejà. Mais on doit pardonner ces défauts à la barbarie d'un fiecle où l'on ignoraie même qu'il y eue un art & des regles; & cette jolie pastorale avec une marche claire, avec des mœurs antiques, simples & pures, présence d'ailleurs des détails si agréables & une naïvete se exquise, que se on la compare aux misteres & aux sotties que renferment les premiers ages de l'histoire de noure Théaire, on ne pourra jamais croire à la prodigieuse distance d'une degénération parcille.

Elle est entremélée de plusieurs morceaux de chans. J'en indiquerai quelques-uns.

NOTE.

(a) Autre préjugé de ces fiecles. Comme on croyait saire une œuvre méritoire en égorgeant les Insidelles, on croyait aussi mériter le Ciel en mourant de leur main, ou même seulement si l'on mourait dans use Croisade contre eux; & c'est là le principe de cette sorte de fureur épidémique qui, pendant deux siecles, porta la Nation vers ces guerres religieuses, Joinville, dans sa Vie de S. Louis', témoigne sa surprise de ce 'Pag. 4 qu'on n'avait pas mis ce pieux Monarque au rang des Martyrs, pour les grans peines qu'il souffrit ou (au) pélerinage de la Croix, par l'espace de six ans. Car ainsi que notre Seigneur Dieu, dit-il, est mort pour l'umain lignage en la Croix, a semblable mourus croise, à Tunes, le bon Roy S. Loys.



LE JEU DU BERGER ET DE LA BERGERE.

Tire du manuscrie de la Bibliotheque du Rei, nº 76044

PERSONNAGES.

AUBERT, Chevalier.

MARION OU MAROTTE, Maîtresse de Robin (a).

PÉRETTE, amie de Marotte.

ROBIN, Amant de Marotte.

BAUDOUIN, Bergers & parens de Robin,

MAROTTE chante.

Robins m'aime, Robins m'a, Robins m'a demandé si m'aura;

m'a achess Robins m'acata cotele (cotte, forte d'habillement) D'escarlate bone & bele,

(Autre habilie- Souscanie, & cheinturele, ment.)

Robins m'aime, Robins m'a (b).

EXTRAIT.

Un Chevalier nommé Aubert, sorti avec un faucon sur le poing pour chasser, passe haite le bon jour, & lui demande pourquoi elle répete si souvent & avec tant de plaisir le nom de Robin. « Sire, répond-elle, j'en » ai sujet; c'est que j'aime Robin, & que » Robin m'aime. Et il m'a bien montré que » je lui suis chere; c'est lui qui m'a donné » cette panetierre, cette houlette, & ce » couteau ».

Elle demande à son tour au Chevalier ce que c'est que cet oiseau qu'il porte sur le poing, quelle est sa nourriture & son usage. Sur les réponses qu'on lui fait; « Robin, dite » elle, n'a pas de ces goûts-là. Il sait nous » amuser; aussi, quand il joue de sa musette, » tout le village accourt ».

Aubert.

Faites-moi une confidence, jolie Bergere; seriez-vous d'humeur à aimer un Chevalier?

MAROTTE.

Beau Sire, vous pouvez continuer votre chasse. Je ne connais point les Chevaliers, & ne veux aimer que Robin. Tous les jours le soir & le matin il vient me voir; il m'a

encore apporté aujourd'hui du fromage frals & du pain.

AUBERT.

Douce Bergerette, venez avec moi. Vous monterez sur ce beau cheval, & nous irons là-bas dans le vallon jouer au bord de ce bosquet.

MAROTTE

Sire, quel est votre nom?

A UBERT.

Aubert.

MAROTTE en chantant.

. Sire Aubert, vous perdez ici votre tems; je n'aimerai jamais que Robin.

AUBERT.

Mais savez-vous que je suis Chevalier, & que vous n'êtes qu'une Bergere, vous qui saites tant la dédaigneuse?

MAROTTE.

Votre Chevalerie ne vous fera pas aimer davantage. Je ne suis qu'une Bergere, il est vrai; mais j'ai un ami gai, bien sait & joli.

AUBERT.

Bergere, puisque c'est ainsi, n'en parlons plus; que Dieu vous sasse goûter avec votre ami beaucoup de plaisir; je vous quitte. Il sort en chantant.

Marotte restée seule chante aussi en appellant Robin. Celui-ci l'entend de loin, & répéte le refrein de la chanson de sa mie. Elle le reconnaît à sa voix, il arrive.

MAROTTE.

Robin, tu ne sais pas, doux ami, ce qui vient de m'arriver; mais au moins, je t'en prie, ne te sâche pas. Ecoute, il est venu tout-à-l'heure un beau Monsieur à cheval qui m'a priée d'amour; mais il a perdu ses peines, je te serai toujours sidele.

Robin qui est fort jaloux s'emporte en menaces contre le Chevalier. Il proteste que s'il avait pu être averti plutôt, & amener ses deux cousins, son rival ne se serait pas ainsi retiré impunément. Marotte le calme de son mieux, & propose de manger ensemble. On met sur l'herbe des prunes qu'il a apportées, du fromage & du pain. Robin s'asseoix à côté

de sa mie, & ils dînent gaiment. Après ce repas frugal il sa prie de lui donner le chapel qu'elle porte; elle le lui place elle-même sur la tête; & en retour, il annonce qu'il va chercher Baudouin & Gautier ses coufins, afin de pouvoir passer agréablement le reste de la journée. Marotte le prie d'amener aussi son amie Perrette. Robin part, & va les avertir.

Le Chevalier pendant ce tems revient auprès de Marotte. Sous prétexte de demander des nouvelles de son oiseau, qu'il prétend s'être échappé, il renoue une conversation avec la Bergere, & déclare qu'il se consolerait bientôt de la perte du faucon, s'il pouvait avoir si gentille amie. L'autre répond toujours qu'elle n'aime que Robin, & prie le Chevalier de la laisser, de peur que si Robin survenait, & qu'il la trouvât causant avec quelqu'un, il ne lui en voulût, & ne cessat de l'aimer.

Robin arrive en effet en jouant de son flageolet d'argent. Aubert qui veus lui faire une querelle, l'accuse d'avoir tué son faucon & le frappe. Marotte demande grace pour celui celui qu'elle aime. Volontiers, dit Aubert; à condition que vous viendrez avec moi. Elle a beau refuser, il l'enleve. Mais elle fait des eris si astreux, elle se débat si violemment qu'il prend le parti de la lâcher, & de s'en aller. Elle accourt aussitôt vers Robin, & lui demande s'il est blessé.

ROBIN.

Marotte, je suis guéri puisque je te vois.

MAROTTE.

Eh bien! viens donc m'embrasser.

Puis voyant arriver tout-à-coup Perrette & les deux Cousins qui la surprennent embrassant son ami, elle reste interdite & consuse. N'ayez pas honte, lui dit Gautier en riant; il est mon Cousin.

MAROTTE.

Ce n'est point par rapport à vous que je suis fâchée, Gautier; mais c'est qu'il est si étourdi qu'il m'embrasserait de même devant tout le village.

ROBIN.

Eh! qui pourrait s'en empêcher?

Tome I. Z

Pour oublier le moment de chagrin qu'a donné le Chevalier, on s'amuse à de petits jeux, tels que S. Coisne. Gautier se charge de faire le faint, les autres vont à genoux lui porter un présent. Il employe, pour les faire rire, différens moyens; & quand il y réussit, le rieur est obligé de donner un gage. On joue ensuite au Roi. C'est Baudouin qui l'est. Il s'asseoit; on commence par le couronner; Perrette lui pose pour cela son chapel sur la tête, & ensuite les sujets s'avancent pour lui rendre leurs hommages. A mesure que chacun se présente, le Roi lui fait ou une question, ou un commandement. Par exemple, il demande à Gautier s'il est jaloux. « Je l'ai été, répond celui-ci. Un certain » matin j'entendis frapper à la porte de ma » mie, & je soupçonnai que c'était un amou-» reux: mais je ne fus jaloux que ce jour-» là ». On demande de même à Perrette quel est le moment où Amour lui donne la plus grande joie. « Sire, répond-elle, c'est quand » celui qui m'a donné son cœur & son ame » vient dans les champs me tenir compagnie, » & que, sans dire choses villaines, il s'asseoit

so auprès de moi so. Robin est interrogé à son tour, & le Roi satisfait de sa réponse, lui ordonne d'aller donner à Marotte un bai-ser si doux qu'il puisse plaire à la pucelle.

GAUTI'ER.

Marotte, réponds au Roi; comment aimestu Robin, ce joli garçon qui est mon cousin?

MAROTTE.

Sire, je l'aime plus que toutes mes brebis ensemble, & même plus que celle qui vient de me donner un agneau.

Pendant qu'on joue, un loup parait qui emporte un mouton de Marotte. Robin court après l'animal, armé d'une massue; il l'atteint, & lui arrache le mouton qu'il rapporte à sa mie. Le Roi pour récompense, lui adjuge un second baiser. Baudouin demande à Perrette si elle ne se sent point l'envie d'en saire autant. Non, répond-elle, je n'y songe pas: & d'ailleurs qui est - ce qui voudrait de moi? Les trois bergers s'offrent à l'envi, mais elle les resuse. On interrompt le jeu pour goûter. Chacun des Cousins avait apporté quelque chose, l'un du jambon,

l'autre du fromage de lait de brebis. Robin, sous prétexte d'aller chercher quelque chose aussi, va au village, & amene des Ménétriers. Sa premiere phrase, en arrivant, est de demander à Marotte si elle l'aime, & l'on devine quelle est la réponse. Marotte voyant rêver Gautier, lui demande à quoi il pense.

GAUTIER.

Ma foi, je pense que si Robin n'était pas mon cousin, je t'aimerais de tout mon cœur. Tien, Baudouin, regarde; est-ce là une taille?

ROBIN.

Otez, ôtez vos mains de-là, s'il vous plaît.

GAUTIER.

Quoi! tu es déjà jaloux?

Řовім.

Oui, je le suis.

MAROTTE.

Tu as tort; & vous, Gautier, point de ces jeux-là dorénavant, je vous en prie. Mais commençons notre fête.

Gautier annonce qu'il sait chanter en dé-

clamant, & veut en donner des preuves; mais comme il commence une chanson polissonne, on lui impose silence. Robin propose alors de danser, & il danse avec sa mie....

La suite manque parce que les dernieres seuilles du manuscrit se trouvent déchirées. Celui de M. le Duc de la Valliere, où ce Jeu se trouve aussi, & où il est attribué à Adam de le Hale, contient quelques vers de plus, que chante Robin, & dont le sens est: Venez avec moi le long du sentier, venez avec moi le long du sentier, venez avec moi le long du sentier du bois. Je ne doute pas que le Mariage du même Adam, qu'on lira plus bas, & qui est aussi intitulé Jeu, ne soit un drame du tems, & n'ait été fait pour être joué comme les deux derniers; d'autant plus qu'on y trouve les noms, que j'ai supprimés, des interlocuteurs amis du Poète. J'avancerais volontiers la même chose pour les Croisades de Rutebeus. Cest, selon moi, un vrai jeu, avec son prologue, comme S. Nicolas.

Le manuscrit de M. le Duc de la Valliere en contient encore deux autres dons je ne fais point mention, tant ils sont plats. Le moins mauvais est celui qui porte le titre du Pélerin, & dans lequel un Pélerin veut en faire accroire à des paysans. Les uns se moquent de lui, les autres veulent le battre. Je suis convaincu que ce ne sont point là les seuls anciens Jeux qu'on trouvera dans les manuscrits, si l'on veut y souiller; mais ceux-ci du moins sont suffisans pour prouver que l'époque de notre Théaire remonte plus haut qu'on ne l'a cru jusqu'ici, & qu'au treizieme siecle nous avions déjà des drames, & même des drames dans plus d'un genre, puisque voilà une pastorale, une surce (le Jeu du Pélerin,) deux pieces dévotes, & deux pieces morales (le Mariage & les Croisades.) De ces différens genres naquirent vraissemblablement les mistères, les farces & les moralités du quinzieme siecle. Mais ce qui marque le mauvais goût de ce dernier tems, c'est que le genre absurde de Rutebeuf & de Bodel sut imité, & que la passorale charmante d'Adam ne le sut pas.

Il y aurait encore sur cette matiere intéressante quelques questions à faire. 1°. Les Ménétriers qui représentaient les Jeux en représentaient ils plusieurs à la fois, & plusieurs d'especes dissérentes? Je le crois. Ils se trouvaient intéressés à varier les plaisirs de leurs auditeurs, & j'ai déjà remarqué qu'à la séte que donna Philippe-le-Bel en 1313, il y eut une farce & des misteres. 2°. Les villes n'ayane point, comme aujourd'hui, de spectacles réglés, quand se représentaient les jeux? Je l'ignore. Mais comme il n'y avait que des Princes ou de grands Seigneurs qui sussent en état de faire ces dépenses, on peut conjecturer que c'était un des plaisirs des Cours plenieres & des grandes solemnités. On a vu dans celui de S. Nicolas qu'il sus

joue la veille de la fête du saint : il n'y est point dit si ce fut pour célébrer celle d'un Grand, ou pour quelque cérémonie de dévotion. 39. Les asteurs avaient-ils un théâtre? Avaient-ils des décorations? Ces décorazions dans le Jeu du Berger, par exemple, étaientelles différences de celles du Jeu de S. Nicolas? Les apparitions du Saint & de l'Ange dans cette derniere piece, celle de la Vierge dans le Miracle de Théophile, se faisaient-elles par des machines? Y avait-il des troupes de Ménétriers assez-nombreuses pour représenter avec quelque sorte de vraisemblance un combat entre les Chrétiens & les Mahométans? La troupe avaitelle des actrices pour les rôles de femmes, ou étaiensce des acteurs habillés en femmes qui les jouaient? Satan, l'Ange, la Vierge, S. Nicolas, Tervagant, les Sarrasins, avaient-ils des habits de costume? Le Chevalier Aubert paraissait réellement sur la scène avec un cheval? Y voyait-on Robin & sa Bergere collationner & danser, & le Courier Auberon boire & jouer dans la taverne? Dans les pieces qui avaient du chant, comme le Jeu du Berger, l'acteur était-il accompagné par les instrumens? Finissait-on le misacle de Théophile par un Te Deum enchœur, &c. &c. &c. A toutes ces questions j'avoue avec chagrin que je n'ai point de réponse; peut-être eussé-je pu la faire si j'avais eu en mains plus de manuscrits. Elle regarde ceux qui entreprendront de traiter un sujet qu'en ce moment javoue n'être pas le mien.

l'ai trouvé dans les poésies manuscrites d'Eust.

Deschamps que possede M. de Sainte-Palaye, une comedie d'Amphytrion. Mais ceci est postérieur à nos Fabliers & ne les regarde pas. Je retourne à eux.

NOTES.

- (a) Je ne doute pas que ce ne soit cette piece qui a donné lieu à l'expression proverbiale, être ensemble comme Rabin & Marion.
- (b) L'Auteur met ici dans la bouche de Marotte une chanson du tems, du nombre de celles qui couraient parmi le peuple; je l'ai trouvée dans un recueil de Chansonniers antérieurs à la pastorale: cependant les quatre derniers vers sont différens, quoique le sens soit le même:

Robins m'achata cotroie (courroie, ceinture), Et aumoniere de soie:

Pourquoy donc ne l'aimerois-je pas ?
Robins m'aime, Robins m'a.



LE LIBERTIN CONVERTI.

DEPUIS hier je suis dans une grande incertitude, & ne sais quel parti prendre. De quelque côté que je me tourne, j'apperçois des inconvéniens: car entre deux maux le choix n'est pas aisé. Ensin dois - je prendre semme, ou non?

Me voilà bien confessé, bien absous. Le Patriarche m'a fait donner maints coups de discipline, & il nous dit que, selon Saint Paul, on est ainsi lavé de tous ses péchés (a). J'ai promis de vivre en bon Chrétien, il saut tenir parole: je me damnais. Avec une semme on a dequoi se sauver, ainsi je me marierai, c'en est fait.

Mais aussi cette rage d'épouser ne sera-t-elle pas suivie de regrets? Ne vais-je pas saire une sottise? Si ma semme est Demoiselle, elle me méprisera; si elle est jolie, elle me sera insidele; méchante, elle me sera damner, C'est un trésor qu'une bonne semme, j'en conviens: qui l'a trouvé, qu'il le garde; mais où chercher ce phénix? Une semme est un terrible sardeau; j'en ai déjà tant sous-fert, quand elles n'étaient pas à moi! Que sera-ce quand j'en aurai une qui m'appartiendra, & que je ne pourrai m'en débarrasser?

D'un autre côté, si je me marie, tout va être réglé dans mon ménage. Plus de soins, plus d'embarras pour moi : rien à faire que manger & dormir. Si ma moitié me voit triste, elle viendra rire & m'égayer; si j'ai de l'humeur, elle préviendra jusqu'au moindre de mes desirs. Quelle joie, chaque fois que je rentrerai, de la voir accourir au-devant de moi, me bailer tendrement, me serrer dans ses bras! Oui, il n'y a pas à hésiter, je ne saurais rien faire de mieux. Une femme non-seulement rend heureux fon mari, elle égaie encore sa maison. Je sais fort bien que ce miel attirera chez moi quelques frêlons; mais je sauraj m'en débarrasser, & ne suis pas d'humeur à faire tous les jours des nôces pour nourrir mes voisins. D'ailleurs je connais un peu trop par moi-même les suites dangereuses qu'ont pour

les maris toutes ces amitiés prétendues. Je serai donc des serviteurs à Dieu, & des sujets à l'État.... Que dis-je? Je serai: en suis-je bien sûr? Hélas! combien en nourrissent, dont d'autres ont eu le plaisir d'être les peres? Ce n'est pas tout encore; mon épouse peutêtre aura une coquetterie qui me ruinera. Il lui saudra joyaux, bagues, ceinture, ajustemens; car elles aiment tout cela plus que sermons. Peut-être aussi voudra-t-elle se rendre maîtresse. J'en ai tant vues! Et dans ce cas ce serait à moi une grande solie de changermon état pour un pire.

Mais non, j'ai tort de m'allarmer. Je la choisirai douce, honnête, & incapable de me tromper. Elle passera les jours à m'aimer & à prier Dieu; ce sera l'exemple du quartier. Dieu a fait la semme pour l'homme, disent nos Prêtres; il ne saut pas séparer ce qu'il a réuni. Eux-mêmes, qui ne peuvent en avoir à eux, ne courent-ils pas après celles des autres? L'Évêque a beau les en reprendre & les châtier, il ne leur est point possible de se passer de cette consolation. Ainsi je veux me marier, mon parti est pris. Je ne

desire plus qu'une jolie compagne, & déjà je voudrais être aux nôces.....

Mais cependant, toutes réflexions faites, je crois que ce régime ne me convient pas, & que même il m'est contraire. J'ai appris à mes dépens à connaître les femmes, & si la mienne se mettait en tête de faire mal, il n'y a prison, tour, château ni sorteresse, il n'y a puissance sur la terre qui sût capable de l'en empêcher.

NOTES.

(2) La flagellation, soit avec des verges, soit avec des cordes nouées, était un châtiment monastique emplayé dans les Couvents pour certaines fautes. L'Eglise le mit au nombre des peines canoniques qu'elle imposait aux pécheurs péniteus; & pour ne citer que des exemples connus parmi nous, Louis-le-Débonnaire, après avoir été forcé d'abdiquer la couronne, fut frappé de verges à Soissons dans l'assemblée des Evêques. Les Papes, pour donner l'absolution de certains crimes, imposerent entre autres pénitences une flagellation pu-Fleuri blique'. Ils y soumirent même des Princes : tels furent Hist. Eccl. Raimond - le - Vieux, Comte de Toulouse, accusé de f. 236 & 37. favoriser les Albigeois; Henri II., Roi d'Angleterre, cause, par un mot imprudent, de la mort de l'Arche-

veque de Cantorberi, &c. J'appelle supplices, dit l'Abbé de Fleuri, ces spectacles affreux que l'on donnait au public, faisant paraître le pénitent nud jusqu'à la ceinsure avec une corde au cou & des verges à la main dont il se faisait fustiger par le Clergé; comme on fit entre autres à Raimond..... Je ne doute point que ce ne soit l'origine des amendeshonorables reçues, depuis plusieurs siecles, dans les Tribunaux séculiers, mais inconnues à toute l'antiquité'. Une Charte de l'an 1240, ordonne que les excommuniés, qui voudront rentrer en grace, assisteront à la Procession nus pieds ; en chemise & tenant en main des verges qu'ils présenteront ensuite à genoux au Semainier pour être fustigés par lui".

'Id. Dife.

Plusieurs personnes, par dévotion employaient ce cessio. genre de pénitence. S. Louis se faisait donner tous les Vendredis la discipline par son Confesseur ". Il y avait "Duchéne, des Prêtres qui, avant de donner l'absolution à leurs Ludov. pénitens, les frappaient de verges "". Dans l'Ordre de "Du Cang. Cluni, on ne se présentait à confesse que le dos décou- mot pœnivert par cette raison '.

Du Cange au mot pro-

'lb. au mot

En 1260, s'éleva en Italie une secte de Fanatiques Flagellatio. qu'on nomma Flagellans, & qui couraient les campagnes & les villes, nus jusqu'à la ceinture, se déchirant le corps à coups de fouet pour appailer la colere de Dieu, & chantant des cantiques ajustés à cette dévotion dégoûtante. Ils se répandirent dans toute l'Europe, & il fallut l'autorité des Princes pour arrêter. ou pour détruire leurs progrès, Les confrairies de pé-

FABLIAUX

366

nitens de nos provinces méridionales qui, à certaines Pêtes de l'année se fouettent publiquement dans les Processions, la coutume où sont encore quelques Prédicateurs zélés d'Italie, de sinir leurs Sermons par une discipline sanglante, &c. sont des restes de cette superstition.



LE MARIAGE.

Alias

Par Adam de le Hale, surnommé le Bossu & Ar-

LE JEU D'ADAM LE BOSSU D'ARRAS.

FAUCHET en fait mention.

Les manuscrits qui offrent si souvent plusieurs versions tout-à-fait différentes d'un même Conte, offrent quelquesois aussi pour ces versions un différent titre. On en a vu un exemple dans se Fabliau d'Huéline, & l'on en versa beaucoup d'autres dans la suite. J'aurai soin à chaque Conte de transcrire ces titres, comme je le fais pour celui-si.

Il commence par douze vers alexandrins; tout le reste est en vers de quatre pieds.

Le Poète nous apprend dans une autre piece que le furnom de Bossu lui avait été donné comme sobriquet, sans qu'il le méritat par une infirmité réelle.

Mes amis, savez-vous pourquoi j'ai changé d'habit? Vous m'avez vu marié, je me sais Clerc, & viens vous dire adieu. Paris (a) m'a offert des beautés dignes de mon cœur, je vole les retrouver. Ce n'est pas à tort qu'on

vante cette ville; & vous voyez que je n'y ai pas perdu mon tems. - Insensé! quel est ton projet? Tu crois bonnement qu'on va voler au-devant de toi, dès que tu te présenteras? Non, jamais homme de mérite ne fortit d'Arras (b). Tu auras beau te faire annoncer, on te laissera dans l'oubli. - Dieu m'a donné quelqu'esprit, je veux en prositer. Ici je ne trouve que des sots qui me rient au nez quand je leur récite mes vers. Ma foi je ne trouve point parmi eux assez d'agrément, & entre nous j'ai tiré un assez bon parti des belles de la ville pour n'y regretter personne. — Et la commere Maroie, que deviendra-t-elle? — Ma femme? Je la laisse chez son pere. - Ne t'attends pas qu'elle y reste, elle voudra t'aller retrouver. Et toimême auras-tu la dureté de séparer ainfi ce 'qu'a uni l'Église. - Faut-il vous parler vrai? Eh bien, j'ai fait une fottise. J'étais, quand je l'épousai, jeune & ardent; à cet âge le cœur s'enflamme comme paille, & la raison ne parle gueres; bref, je devins amoureux? Vous est-il arrivé quelquesois de voir un beau jour de printems? Les oiseaux chantent; le ciel

tiel est serein, la terre verte & sleurie, l'eau des ruisseaux claire & brillante. L'hiver vient ensuite; & plus de chant, plus de verdure: tout change. Mes amis, voilà en deux mots mon aventure. Ma semme, quand je la vis la premiere sois, me parut blanche comme lis, vermeille comme rose. Je lui trouvai l'humeur joyeuse, la taille bien saite, l'œil amoureux. Peu de tems a sussi pour lui saite perdre tous ces avantages; son teint est devenu jaune, sa taille épaisse, son caractere triste & grondeur. — Elle est la même encore; vous seul êtes changé, & j'en sais la raison,

fast ... Ele a fet envers vous

Trop grant marchié de ses denrées;

Et tel est l'effet ordinaire des plaisirs qu'on a droit d'exiger. — Tel est aussi l'amour; il embellit tout, & d'une laide semme peut à son gré faire une belle reine. Les cheveux de la mienne qui aujourd'hui me paraissent noirs (c) & pendans, me semblaient alors blonds, luisans & bouclés. Ses yeux qui me semblent petits, je les trouvais bleus, charmans, & bien sendus. Couronnés par un

Tome I.

sourcil brun & dessiné comme au pinceau, quand elle vous lançait un regard, il n'était pas possible de s'en désendre. Sur ses joues vermeilles & arrondies se creusaient, dans le moment du rire, deux jolies fossettes qu'on croyait voir naître au milieu des roses. Non, ie n'imagine pas que Dieu puisse faire un visage plus agréable. Que vous dirai-je? son petit pied, sa jambe fine, son menton fourchu, ses dents petites, blanches & serrées, tout m'enchantait. Elle ne s'en apperçut que trop la friponne; elle joua la réserve, affecta des rigueurs, & ne fit, comme vous vous en doutez bien, qu'accroître mes desirs. Un grain de jalousie, le déséspoir, la rage, que sais-je; tout s'en mêla. Plus j'aimais, moins j'avais de raison. Enfin je n'y pus tenir, & j'épousai. Voilà comme je sus pris. Mais je n'ai point trouvé ce qu'amour me promettait; & puisqu'il ne m'a point tenu parole, il m'est permis de lui en manquer à mon tour. Ainsi donc, tandis qu'il est tems encore de me repentir, & avant qu'une grossesse ou d'autres obstacles viennent m'arrêter, je prends mon parti, & je pars; car ma faim est entiérement appailée.

NOTES.

(a) Quoique Paris alors fut bien loin d'être ce qu'il est devenu depuis, cependant le séjour qu'y faisaient les Rois, l'affluence des étrangers qu'y attirait la célébrité des Écoles, plus de facilité pour les commodités de la vie, une liberté plus grande, inséparable des grandes villes, une police meilleure en bien des points que celle des autres, pouvaient en faire un lieu de délices & de plaisirs. Une chanson du x111° siecle, titée d'un manuscrit qui a appartenu au Président Bouhier, après avoir parlé des ressources qu'offrait ce sejour pour le luxe, la bonne chere & les agrémens de la via, ajoute qu'on y trouvera des Dames d'honneur, & quelques autres d'une vertu moins farouche pour le secours de ceux qui sont pressés.

> trouve-t+on Et si trueve-on entre deus moindre qualité De menre fuer pour homes désireus.

(b) Ce reproche fait à la ville d'Arras a été renouvellé, il n'y a pas long-tems. L'Abbé Lebœuf a cru devoir y répondre '; & pour le détruire il cite le nom de quatre ou cinq Prêtres ou Chanoines qui, tation sur l'édans le XI ou XII fiecle, ont écrit sur l'Office divin & tat des Scient sur la Messe. Outre Adam de le Hale, on compte depuis le Roi encore parmi les Poëtes d'Arras, au xIII siecle, Jean Bodel dont il vient d'être parlé plus haut; & l'on a vu que

ces deux Auteurs sont, avec Rutebeuf, les premiers qui aient fait en France, ou du moins les premiers dont il nous soit parvenu des pieces dramatiques.

(c) J'ai déjà prévenu qu'on ne voyait loués dans les Fabliaux que les beautés blondes : ici voilà des cheveux noirs regardés comme une marque de laideur. Cependant on va voir qu'avec des cheveux blonds & des yeux bleus, le Poète donne à sa belle des sourcils bruns.



LES CROISADES.

Par Ruce.

Alias

DISPUTE DU CROISÉ ET DU NON-CROISÉ.

Cette piece, sur le sujet de laquelle je m'interdis toute réslexion, est remarquable par sa sorme; étant composée de trente couplets, chacun de huit vers, sur deux rimes croisées qui sont alternativement, excepté dans quatre strophes, masculine & séminine.

Les cinq premiers se trouvent employés pour l'exposition; les vingt-cinq autres sont prononcés par les deux Interlocuteurs, qui tour-à-tour en disent chacun un, ou chacun deux.

JETAIS monté à cheval l'autre jour (c'était vers la Saint-Remi,) & je marchais tout pensif, songeant à nos pauvres Chrétiens d'Acre, que l'ennemi presse, & que les Chrétiens d'Europe abandonnent. Cette pensée douloureuse m'affecta si fort, que sans m'en appercevoir je m'égarai. Revenu à moi, & cherchant quelqu'un qui pût me remettre dans ma route, je vis par hasard sortir d'une maison peu éloignée deux Chevaliers, qui après

leur souper, allaient respirer l'air de la campagne (b). Je m'approchai pour leur parler, quand je les vis s'asseoir au pied d'une haie & causer avec assez de chaleur. Comme la haie nous séparait, & que je pouvais tout entendre sans être vû, j'écoutai un instant. L'un des deux avait pris la croix (c), il exhortait son compagnon à suivre son exemple, & lui parlait ainsi.

Vous savez, bel ami, que Dieu vous a donné une ame raisonnable capable de discerner & le bien & le mal, & qu'il vous a promis, si vous pratiquez ce qu'il ordonne, une grande & magnisique récompense. Or il vous offre en ce moment l'occasion de la mériter. Vous n'ignorez pas en quel état se trouve la Terre-Sainte. Le royaume de Dieu est en proie aux Insideles. Si nous avons quelque courage, verrons-nous de sang-froid une profanation pareille; & pouvons - nous mieux employer qu'à sa gloire la vie & les biens que sa main nous a donnés (d)?

Je vous entends, répondit l'autre; vous voulez, n'est-ce pas, que pour aller au prix de mon sang, reconquérir un pays lointain, dont on ne me laissera rien quand on en sera le maître, j'abandonne ici, & que je laisse en garde aux chiens mon héritage, ma semme & mes ensans? J'ai souvent entendu dire, ce que tu tiens, garde-le; ce mot a un grand sens: il me dit que ce serait solie de quitter cent sous pour en aller gagner quarante en solde. Dieu ne nous enseigne nulle part à semer ainsi; & qui fait ce métier, court grand risque de finir par avoir saim.

LE CROISÉ

Vous naquîtes nu du sein de votre mere, & cependant vous voilà grand, sort & bien vêtu. La Providence a pourvu à tout. Oubliez-vous d'ailleurs que Dieu rend au centuple ce qu'on perd pour lui, & ignorez-vous que ce n'est pas gratuitement qu'il donne son Paradis (c).

LE Non-Croisé.

Ami, je vois tous les jours des gens qui ont travaillé toute leur vie, & sué sang & eau pour amasser quelque chose. On les envoie pour leurs péchés à Rome, en Asturie (f), je ne sais où; & j'ignore ce qu'on

leur fait dans ces pays-là: mais je les vois tous en revenir nus, & n'avoir plus ni valet ni servante. On peut servir Dieu ici comme à Rome, & mériter Paradis sans courir si loin. ¡Vous croyez, vous, qu'il saut pour ce-la passer la mer; & moi je tiens que ce n'est pas être sage que d'aller bien loin se faire le serviteur d'un autre, tandis qu'on peut de même chez soi gagner le ciel, & vivre en paix dans son héritage.

LE CROISÉ

Ce que vous dites est tel, que je ne dois pas y répondre sérieusement. Vous pensez donc vous sauver en riant & sans peine? Tandis qu'il en a coûté la vie aux Martyrs; & que tous les jours vous voyez des pénitens renoncer à tout, aller s'ensevelir dans des Monasteres, & ne croire jamais en faire assez pour mériter la récompense qu'ils atatendent.

LE Non-Croisé.

Sire, en honneur vous parlez très - bien; mais que n'allez-vous prêcher tous ces riches Abbés, ces gros Doyens & ces Prélats qui se sont voués à servir Dieu? Quoi! ce sont eux qui ont ici bas tous ses biens; & c'est nous qu'on vient exhorter à aller le venger! Convenez-en, la chose n'est pas juste. Hélas! peu leur importe la grêle ou l'orage; les revenus leur viennent en dormant. Ma soi, si c'est par ce chemin qu'on va en Paradis, ils seraient sous de le changer; car je doute qu'ils en trouvent un plus doux.

LE CROESÉ.

Laissez-là les Prélats & les Prêtres, & considérez le Roi de France, qui, déposant ses enfans entre les mains de Dieu(g), va exposer sa vie pour sauver son ame. Il quitte bien plus que nous assurément, & néanmoins rien ne l'arrête.

LE Non-croist.

Mon ami, je dors toutes les nuits en paix, je ne fais tort à personne, je vis bien avec tous mes voisins; & par Saint Pierre, si cette vie vaut celle d'aller au loin obéir à un autre, je veux encore la mener quelque tems, & rire ici, & chanter avec eux. Pour vous, qui, visant aux hauts saits d'armes, coures.

abattre outre-mer l'orgueil du Soudan votre maître, dites-lui, je vous conjure, que je me ris de ses projets & de ses menaces. S'il vient me troubler dans mes soyers, oh! alors je saurai me désendre: mais s'il reste chez lui, qu'il ne craigne rien, je n'irai certes pas l'attaquer.

Le Croisé.

Vous ne parlez que de vie & de divertiffemens. Eh! croyez-vous donc vivre toujours? Peut-être votre terme est-il proche? Buvez, mangez, enivrez-vous; demain, aujourd'hui peut-être, vous ne serez plus. La mort marche au milieu de nous la massue levée; jeunes & vieux, elle renverse à ses pieds tout ce qu'elle rencontre. Si par hasard elle vous menaçait, que de reproches en ce moment votre conscience aurait à se saire!

LE Non-Croisé.

Sire Croisé, il y a des choses qui m'étonnent toujours. Beaucoup de gens, grands & petits, sages & honnêtes, vont dans ces pays que vous vantez tant. Ils s'y conduisent bien, de n'en doute pas; seur ame en est sanctissée affurément. Cependant (& je ne sais comment cela arrive), quand ils en reviennent, ce sont des méchans & des bandits (h). Au reste encore une sois, si Dieu est par-tout, il est aussi en France, & il ne s'y cachera pas exprès pour moi. D'ailleurs je vous dirai à l'oreille que je passe hardiment un ruisseau; mais il y a tant d'eau depuis Acre jusqu'ici, & elle si prosonde que, si j'y plongeais par accident, j'aurais peur d'y rester.

Le Crois É.

Encore une fois, vous ne parlez que de vivre, & vous ne songez donc pas qu'on meurt? Que deviendrez-vous quand arrivera ce moment? Voulez-vous ressembler à l'animal de votre écurie, qui finit d'exister sur sa paille? Ah! mon ami, pensez à l'enser, & n'oubliez pas que pour sauver son ame, il faut perdre son corps, & renoncer à sa semme & à ses ensans.

LE Non-Crois

Sire, vous m'avez convaincu. Je me rends à votre éloquence tranchante, & consacre à Dieu ma vie & mes plaisirs. Au nom du Roi de gloire, qui, pour nous racheter, se sit une mere de sa créature, je veux prendre la croix comme vous, & mériter de voir làhaut tant de merveilles. Car qui ne serait rien pour y entrer, il serait bien juste qu'il restât à la porte.

NOTES.

- (a) Ce Fablier, Poëte & Ménétrier en même tems, qui ne mourut que vers 1310, florissait sous S. Louis, auquel même plusieurs morceaux de ses poésses sont adresses; il fait dans celui-ci mention du pieux Roi.
- (b) Comme on soupait de très-bonne heure, ainsi que je l'ai déjà remarqué, les gens de qualité se promenaient ordinairement avant de se coucher. On a vu dans le Lai de Lanval, que c'est à l'une de ces promenades d'après-souper qu'arrive l'aventure principale du héros.
- (c) Tout le monde sait que ceux qui se vouaient aux guerres saintes de ce tems allaient prendre des mains des Prélats ou des Abbés, une croix qu'ils consaient sur leurs habits entre les deux épaules, ou plus ordinairement sur l'épaule droite; & que c'est de là qu'ils s'appellerent Croisés. Dans les guerres contre les Albigeois, on portait la croix sur la poitrine, pour se distinguer des Croisés d'outre mer.
 - (d) Tels étaient exactement, & presque mos pour

mot, les motifs qu'alléguaient alors les Prédicateurs dans leurs Sermons, & les Papes dans leurs Lettres pour exhorter aux Croisades '. Rutebeuf paraît n'avoir fait qu'analyser leurs raisons.

Fleuri, t. XVI , de l'Hift. Eccl

- (e) Il y a ensuite dans l'original: Les Princes des Préj.p. rij. Apôtres ne crurent pas trop faire en mourant pour le mériter: le second Chevalier répond: Ces deux Apôtres étaient des sots. J'ai supprimé cette implété sans esprit.
- (f) Apparemment qu'il y avait alors dans cette province un pélerinage célébre, qui n'est plus connu aujourd'hui; ou peut-être que le Fablier, par une ignorance trop commune aux Poëtes de son tems, aura placé dans les Assuries S. Jaques de Compostelle, qui est en Galice.
- (g) Le Roi de France dont il s'agit est Saint Louis. Il avait, quand il partit, trois enfans, deux garçons & une fille qu'il laissa sous la tutelle de la Reine Blanche sa mere.
- (h) Ce n'est pas ici un trait de satyre de Rutebeus; les Auteurs du tems sont aux Croisés les mêmes reproches que lui, & il n'y a chez tous les Historiens qu'un cri contre leurs désordres. Je ne suis pas surpris qu'ils soient vaincus, disait Saladin leur ennemi: Dieu ne peut accorder la vistoire à des hommes si vicieux.
- (d) Si j'osais hazarder sur cette piece une conjecture qui pourrait, selon moi, y ajouter quelque intérêt; je dirais qu'elle me semble avoir été faite en 1246, quand Saint Louis ayant pris la Croix, sit vœu d'aller à-la Terre-Sainte. On sait que ce voyage, contre

par le Pere Daniel.

'Hiff. de Fr. lequel les regles de la véritable prudence 'pouvaient faire beaucoup d'objections, fut assez généralement désapprouvé; que la Reine Blanche employa tout, larmes & prieres, pour l'empêcher; que l'Évêque de Paris chercha lui-même à en dissuader le Roi, &c. Rutebeuf paraît avoir voulu aussi lui en montrer les inconvéniens, & il s'y prend d'une maniere fort in- < génieuse pour son tems, en supposant deux interlocuteurs qui disputant sur les Croisades, étalent ainsi ce qu'on pouvait dire de mieux alors pour ou contre. Mais tandis que l'un n'allegue jamais en leur faveur que des motifs de dévotion, l'autre déployant contre elles le sarcasme, le ridicule & la plaisanterie, les attaque encore avec des raisons excellentes. Le dénouement sur-tout, où le Poëte fait prendre la Croix au second Chevalier, me semble une chose assez adroite; il ne pouvait ménager avec plus de respect la conduite de son Souverain, ni se mettre plus surement lui-même hors de toute atteinte. Mais cette conversion subite, qui d'ailleurs ne détruit pas une seule raison, vient si brusquement, & elle est énoncée même dans l'original d'une maniere si burlesque que, loin de produire quelque impression sur le lecteur, elle ne fait que le révolter.

> Rutebeuf, quand il vit le Monarque rester inébranlable dans sa résolution, changea de ton sans doute pour lui plaire; car j'ai vu de lui quelques pieces où il exhorte très-sérieusement aux Croisades. Cette basse flatterie n'eut aucun succès; il paraît par plusieurs endroits de les poésies qu'il vécut pauvre & misérable.

LA CONFESSION DU RENARD (a)

ET SON PÉLERINAGE.

Jadis vivait tranquillement dans son palais de Mau-pertuis un vieux Renard. Mais l'âge depuis quelque tems commençait à l'appésantir; de jour en jour il sentait diminuer ses sorces, & entrevoyait déjà une sin malheureuse. « Hélas! je ne puis plus mal-saire, » se disait-il. Qu'est devenu ce tems où, sûr » de ma proie, quand je l'avais une sois saiv sie, & plein d'assurance en mes pieds, je » ne craignais la poursuite d'aucun ennemi? » Que de vols, que de sang répandu j'ai à » me reprocher! C'en est sait, il saut chanis ger; c'est trop long-tems être craint & » haï ».

Tandis qu'il s'occupait ainsi de ce pieux projet, un Villain, ensoncé dans son chapéron (b), passa par-là, & le voyant pleurer lui demanda ce qu'il avait. — « Ce que j'ai, » bon Dieu! Eh! ne dois-tu pas le deviner?

Après une vie passée dans le brigandage & & dans le crime, mes larmes peuvent
elles te surprendre? Mais j'ai entendu prê
cher dans ma jeunesse que qui demande pardon l'obtiendra, & j'espere en la misé
ricorde du Ciel ». Alors il pria le Paysan de lui enseigner dans le voisinage quelque saint homme auquel il pût aller s'accuser de ses fautes, & en demander l'absolution. L'autre qui connaissait le drôle crut d'abord qu'il voulait se moquer; cependant quand il le vit insister & avec serment protester de sa bonne
foi, il lui nomma un bon hermite qui habitait dans un bois assez près de-là, & s'offrit même à le conduire.

Si l'aspect de ce brigand, connu au loin par ses rapines, surprit le Solitaire, son repentir & ses larmes le toucherent. Il le loua sur son retour à la vertu, & écouta le récit de ses fautes; mais elles étaient telles qu'il ne pouvait lui en donner l'absolution, & il lui enjoignit d'aller à Rome. « Eh! pour» quoi, se dit à lui-même le pénitent, m'en» voyer chercher si loin un pardon que le » ciel peut m'accorder également ici? C'est donc

denc pour nous faire courir que le Pape se fe réserve à lui seul un pouvoir qu'il est se le maître de communiquer »? Néanmoins comme c'était une nécessité, il s'y soumit, prit un bourdon, se passa une écharpe au cou, & partit (c). Une chose le fâchait uniquement, c'était de voyager seul. D'un autre côté, le grand nombre d'ennemis qu'il s'était saits lui donnant lieu de craindre pour ses jours, il se vit obligé de s'écarter des grandes routes, & de suivre des chemins détournés. Mais au bout de quelques lieues, sa bonne sortune lui sit trouver un compagnon.

En traversant une plaine, où passsaient des moutons, il apperçut Bélin, le bélier du troupeau, qui s'était retiré à l'écart, & rêvait tristement, couché sur l'herbe. Le Pélerin s'approcha pour lui en demander le sujet. « Hé
las! je pleure ma mort prochaine, répon
dit Bélin en soupirant. Voilà plusieurs an
nées que je sers ce Villain; & c'est moi

qui suis le pere de presque tout ce beau

troupeau que tu vois. J'espérais au moins

que, pour prix de mes services, l'ingrat

Tome I.

Bb

» me laisserait mourir en paix. Je me suis » trompé: il vient de me destiner à nourrir » ses moissonneurs, & ma peau est vendue » pour faire des houseaux à quelqu'un qui » part pour Rome. Rome encore! s'écria le » Renard, je n'entends parler que de Rome; » mais tout va donc-là (d)? Du moins, si » l'on t'y envoyait comme moi, tu ne four-» nirais pas de houseaux. Ah! mon pauvre » ami, tu me fais grand pitié, & je vois qu'on » te jouera un mauvais tour, si tu ne prends » bien vîte ton parti. - Eh! quel parti pren » dre? J'ai beau rêver, il ne me vient rien; » conseille - moi donc, toi qui as de l'es-» prit. — Le conseil est aisé; & d'abord il » faut commencer par t'ensuir. Ecoute; j'ai » été long - tems, comme tu sais, un assez » grand vaurien; mais à tout péché miséricor-» de, & j'ai lu dans l'Écriture que les Anges 59 se réjouissent plus au Ciel pour un larron » qui vient à résipiscence, que pour quatre-» vingt-dix justes qui perséverent. Qu'est-ce » après tout que ce monde & ses plaisirs? Du » vent & de la fumée. Dieu nous commande » d'y renoncer & de quitter tout pour lui,

» pere, mere, herbe & pré; j'obéis, & j'es-» pere bien que tu me verras un jour cou-» ché dans la Légende. En attendant, je vais » chercher à Rome une absolution du Pape. » Veux - tu me suivre? J'y vois pour toi » double profit; des pardons à gagner, & » point de houseaux à fournir ». Bélin, fort fimple de son naturel, trouva le conseil admirable. Il embrassa son ami en pleurant de joie. · & se mit en route avec lui.

Ils n'eurent pas fait cent pas qu'ils appercurent Bernard l'Archiprêtre *, qui mangeait *un Ane. des chardons dans un fossé. C'était une si ancienne connaissance qu'il eût été mal de passe fer sans lui rien dire. On le salua donc. Bernard levant la tête, & surpris de voir Me. Renard dans l'équipage de pélerin, lui deman. da ce que c'était que cette mascarade. « Mon » cher, répondit celui-ci, rien ne coûte pour » sauver son ame; &, si tu étais sage, tu fe-» rais comme nous. Car enfin, au lieu de » porter du bois & du charbon, d'avoir le » dos pelé, de recevoir cent coups de bâ-» ton par jour, il ne tient/qu'à toi de n'a-» voir plus de maître, & de vivre sans tra-

vailler, puisque tu es sûr de trouver parvailler, puisque manger van Ce dernier article sut celui qui frappa le plus Bernard; il se le sit assurer bien expressément encore. L'autre le lui jura soi de Renard; & d'après cette promesse, voilà nos trois Pélerins en campagne.

Comme ils avaient un grand bois à traver-

ser, la nuit les y surprit; & ce sut alors qu'ils commencerent à sentir les inconvéniens du pélerinage. Le Renard, fait aux injures de l'air, proposa de coucher sur l'herbe au pied d'un arbre. Bélin, accoutumé à rentrer tous les soirs dans une bonne étable, ne goûtait pas trop cette façon de dormir; & d'ailleurs il craignait les loups. L'Ane appuya très - fort l'avis de Bélin. Le Renard donc, forcé d'y déférer, proposa de faire encore quelques pas, *Le Loupe assurant qu'ils trouveraient l'hôtel d'Isangrin *, fon beau-frere & fon ami, chez lequel ils seraient sûrement bien reçus (e). A ce nom d'Isangrin les deux autres reculerent d'effroi; ils craignaient quelque trahison. Mais l'autre les rassura si positivement sur sa probité, il leur fit tant de sermens, qu'enfin nos deux idiots consentirent à le suivre.

Il n'y avait personne au logis d'Isangrin, quand ils arriverent. Celui-ci & sa femme Hersant étaient à la chasse; mais les voyageurs trouverent sorce provisions de toute espece: & sans attendre leurs hôtes, ils commencerent sans saçon à boire & à manger. Peu-àpeu la bonne-chere & la gaité animerent les cerveaux; on oublia la dévotion, & chacun de son côté se mit à chanter à qui mieux mieux.

Pendant ce tems les deux chasseurs revenaient avec leur proie. Ils entendirent de loin cette orgie bruyante dont retentissait toute la forêt, & d'abord la crainte les sit arrêter. Mais Hersant s'étant avancée avec précaution pour savoir ce que c'était, vit, par le trou de la serrure, les trois Pélerins étendus gaiment autour de la table, où ils s'égosillaient à chanter. Elle revint aussi-tôt avertir son mari, qui courut en sureur frapper à la porte pour se faire ouvrir, & d'une voix terrible leur annonça qu'il allait les dévorer tous trois. Si nos deux imbécilles eurent peur alors, vous n'en serez point surpris. Le Renard les rassures. Ce Poltrons que vous êtes,

» leur dit-il, est-ce que vous ne me connais. » sez point? Je vais vous tirer de ce mau-» vais pas; ne craignez rien. Toi, Bernard, » entr'ouvre un peu la porte; Isangrin va s'y » jetter étourdiment. Dès qu'il aura la tête » passée, referme austi-tôt; tiens bien; & pen-» dant ce tems Bélin se chargera du reste». Le stratagême réussit; Isangrin se trouva pris comme au piége. Ausli-tôt vous eussiez vu Bélin fondre sur lui pour le frapper de ses -cornes, puis s'élancer de nouveau, puis reculer pour le frapper encore. Jamais porte de ville assiégée n'essuya de si terribles coups, Bref, tant & si bien sut heurté que la cervelle du captif en sauta. Hersant voyait de dehors ce spectacle douloureux sans pouvoir l'empêcher. Elle courut dans le bois pour appeller du secours; & dans l'instant il vint plus de deux cens loups qui, à la vue du corps de leur camarade poussant des hur-1emens effroyables, s'animerent mutuellement à le venger. Les prisonniers frissonnaient de tous leurs membres, & c'était bien sincérement que Bernard se repentait d'avoir quitté ses sacs de charbon, & Bélin son Berger. Le

Renard lui-même n'était pas sans inquiétude; cependant comme besoin est la mere d'invention, il proposa de grimper sur le toit de la loge, & de s'élancer de-là sur un arbre où l'on n'aurait plus rien à craindre. En mêmetems, sans attendre la réponse des deux autres, qui, ne se sentant point aussi lestes, n'eussent probablement pas été de son avis, il sauta sur un chêne voisin. Quand ils se virent abandonnés, ils se crurent morts; mais il leur dit: « Chers camarades, nous avons » encore une ressource. Je vais, par ma voix, » jetter l'épouvante parmi nos ennemis, se->> condez-moi l'un & l'autre; & lorsque vous » les verrez ébranlés, fondez sur eux pour » achever de les dissiper ». Il commença aussitôt à crier haro, haro, & à contrefaire le bruit des cors, & l'aboiement des chiens. Les loups se crurent attaqués par des Chasseurs; ils ne songerent plus qu'à suir. Bernard alors faisant retentir sa voix effrayante, acheva tellement de les troubler, qu'ils se culbutaientles uns sur les autres. Bélin lui-même enhardi par leur fuite, fortit & vint les frapper par derriere avec ses cornes. Enfin en moins

d'un instant tout disparut, & il n'en resta pas un seul.

Les deux champions, par ce stratagême, se virent délivrés du danger; mais la peur qu'ils en avaient eue les guérit de l'envie des pélerinages, & ils dirent adieu à leur camarade. « Vous avez raison, répondit le Renard, » & je veux vous imiter. Il y a tant d'honnétes gens qui n'ont pas été à Rome, & il y en a tant qui, après y avoir été, en sont revenus pires! Je vais regagner mon manoir; j'y travaillerai, je serai du bien aux pauvres, je vivrai en bon Chrétien; » & je crois que cette conduite plaira autant à Dieu que si je courais les chemins pour lui ».

Bernard & Bélin s'écrierent qu'il avait raifon; & tous trois, de compagnie, s'en revinrent chez eux.

Ce Conte se trouve inséré dans le Roman du Renard & d'Isangrin, Poëme singulier, composé successivement par trois auteurs; achevé, comme l'apprend le manuscrit, en 1339, & dans lequet on a fait entres tout ce que les sables & les poésies du tems

fournissaient sur le Renard. Ce libertin, que le Loup accuse de l'avoir fait C... est traduit par lui de la cour du Lion. Celui-ci blâme Isangrin d'un éclat dont le seul fruit sera de rendre sa honte publique. · & le renvoie, en l'exhortant à se consoler d'un évé-, nement qui arrive aux Rois & aux Comtes, & qui de jour en jour devient à la mode; trait de satyre d'autant plus hardi, qu'il faifuit allufion probablement à l'aventure des trois fils de Philippe-le-Bel, dont les femmes furent toutes trois publiquement accusées d'adultere. Ensuite viennent différens tours du Renard, celui du fromage qu'il attrape au corbeau; celui du puits dont il se tire en faisant descendre le Loup dans l'autre sceau; son pélerinage à Rome, c'est-à-dire, notre Fabliau en entjer, &c. &c. Il défie enfin Isangrin aux échecs, & dans la confiance où il est de le gagner, il propose par malice de jouer ce qu'ils one tous deux le plus d'intérêt de conferver. Il perd, & meurt des suites de cette sottife.

Toute cette multitude d'allégories sur le Renard pourrait bien n'être primitivement qu'une imitations de celle de Bid-paï. On sait que l'ouvrage de ce Philosophe Indien, qu'an nomme Fables, n'est rien autre chose qu'une instruction qu'il sit pour le Prince son souverain, & dans laquelle il suppose un Renard qui après avoir supplanté & fais mettre à mort un Bauf, grand Visir du Lion, périt ensin lui-même vistime de la calomnie. Tout cela est entremelé, à la maniere des Orientaux, de sevences, de maximes, d'apologues,

de contes absolument étrangers au sujet principal, & propres à le saire sans cesse oublier. Nos Poëtes ont connu cet ouvrage, comme on le verra pas plusieurs morceaux qu'ils en ont imités; & il se pourrait très-bien, encore une sois, que ce sui-là, plutôt que dans l'Histoire de Réginald, qu'ils eusseus pris l'idée de sous ces Poëmes dont j'ai parlé.

Au reste dissérens traits, recueillis des poésses du tems, m'ont prouvé que notre Fabliau, tout scandaleux qu'il parasirra aujourd'hui, eut une très-grande vogue chez nos dévots aieux. On l'employait même en tableau, & un Poèse moraliste reproche aux Prêtres de faire plusôt peindre ce sujet dans leurs sulles que le portrait de la Vierge dans leurs Églises.

Église
En leur Moultier ne sont pas sète
Sitost l'image Notre-Dame
comme ils
Com sont Mangrin & sa same,
En leurs chambres, & de Renara
Vie des Peres manass.

Dans la fuite, quand Paris eus des treteaux, & qu'on y représenta des milieres, on sit, des divers Contes du Renard, quelques-unes de ces farces qui, comme je l'ai dit plus haus dans la note sur l'origine du théatre, servaient d'intermede aux différens actes de la piece fainte. On a lu dans cette même note qu'à la fête que donna en 1313 Philippe-le-Bel, on vit, entre autres spectacles, la vie entiere du Renard, lequis

Anisalt par devenir Pape, mangeant toujouts poules & poussins.

NOTES,

(a) L'Histoire parle d'un certain Réginald ou Reimard, politique très-rusé, qui vivait dans le Royaume d'Austrasie au IXe siecle, & sur conseiller de Zuensibold. Exilé par son Souverain, il alla, au lieu d'obéir, se mettre à couvert dans un château fort dont il était le maître, & d'où il suscita au Prince toutes sortes d'affaires fâcheuses, armant contre lui tantôt les Français, tantôt le Roi de Germanie. Cette conduite artificieuse & fausse rendit son nom odieux. Son fiecle fit sur lui différentes chansons dans losquelles il est appellé Vulpecula; & les fiecles suivans, plusieurs poemes allégoziques & satyriques en Romane, traduits depuis en plusieurs langues, & où il est toujours désigné sous l'emblême de l'animal, auquel dans la nôtre il a donné son nem. Ces allégories qui prêtaient à la méchanceté de nos vieux Poetes furent long-tems à la mode parmi eux. J'ai vu plus de vingt pieces dissérentes sur le Renard. Il suffira de faire connaître l'une des principales. C'est le Roman du Nouveau Renard, par Jaquemars Giélée de Lille, fini en 1289.

Le Lion convoque tous les animaux à sa Cour; le Renard lui joue mille tours, & en vient à une révolte ouverte. Affiégé dans son château de Mau-pertuis, it emploie tant de ruses, que le Monarque, après avoit

perdu bien du monde, & ne pouvant le réduire, le fait excommunier par l'Archiprêtre l'Ane. Ils se réconcilient ensuite; mais le Renard, qui est toujours le même, qui vole, qui débauche des semmes, &c, met le Clergé dans son parti afin de n'avoir plus rien à craindre. Les Prêtres suivent les principes d'hypocrise qu'il leur enseigne, & deviennent par son moyen si puissans &c si riches, qu'ils se prosternent devant lui pour l'adorer. Il fait un de ses sils Jacobin, un autre Frere-Mineur. Ensin il se consesse à un Hermite, lequel l'envoie à Rome. Là il trouve la Fortune qui lui met une couronne sur la tête, & l'éleve au plus haut de sa roue; & c'est ainsi qu'il est représenté dans la miniature du manuscrit.

Le Fabliau qu'on va lire, & dans lequel, à travers quelques traits de saryre assez fine, on reconnaît pour-tant toujours la plaisanterie d'un siecle grossier, semble n'avoir eu principalement en vue que de ridiculiser les pélerinages, & sur-tout celui de Rome.

(b) Sorte de couverture de tête, presque aussi ancienne que la Monarchie, & dont l'usage n'a commencé à s'abolir que sous. Charles VI, quand les chapeaux devinrent à la mode. C'était une espece de coqueluchon qui se portait par-dessus la chape, qui couvrait les épaules, & se relevait sur la tête quand on voulait se garantir du soleil, du froid ou de la pluie. On voit encore aujourd'hui des voyageurs en porter à cheval par-dessus leur chapeau. Souvent on les garnissait de sourrures précieuses. On en saisait même entièrement en peaux; & ceux-ci

se nommaient aumusses. Quant à la forme des chaperons, elle a fort variée, quoique le nom en soit toujours resté le même. Il y en avait de quarrés, de pointus, de grands, de petits, quelques-uns faits comme les capuchons de nos Moines, d'autres avec des houppes, &c. &c. La plupart des habillemens de femmes en avaient aussi; & ces coqueluchons inutiles qu'elles portent encore à leurs différentes sortes de mantelets, & à quelques-uns de leurs déshabillés, paraissent n'avoir d'autre origine.

- (c) C'est probablement ce Fabliau qui a donné lieu à l'acception, subfissante encore dans notre langue, du mot pélerin, pour signifier un homme ruse & matois; Je connais le pélerin.
- (d) Ces sorties violentes contre l'avidité des Papes, fi communes dans nos Poètes, n'exigeaient alors aucun courage. Il n'y avait sur cet objet qu'un cri général. S. Louis lui - même, si dévot, si soumis au Saint-Siege, dans une Ordonnance 'concernant la collation des Prélatures, se plaint des exactions insupportables par Rois de Fr. lesquelles la Cour de Rome avait malheureusement 1268. appauvri le Royaume, & défend toute levée d'argent, à moins que ce ne soit dans une nécessité urgente & avec le consentement du Roi & celui de l'Église Gallicane.

(e) Le nom d'Isangrin est donné au Loup à cause de sa couleur grise; celui de Bélin vient du mot béler. Le premier se trouve aussi dans les poésses des Troubadours.

😝 LE MÉDECIN DE BRAI.

Alias

* LE VILLAIN DEVENU MÉDECIN.

Jadis sut un Villain qui à sorce d'avarice & de travail avait amassé quelque bien. Outre du blé & du vin en abondance, outre de bon argent, il avait encore dans son écurie quatre chevaux & huit bœuss. Malgré cette sortune cependant il ne songeait point à se marier. Ses amis & ses voisins lui en faisaient souvent des reproches. Il s'excusait en disant que s'il rencontrait une bonne semme il la prendrait. Eux se chargerent de lui choisir la meilleure au moins qu'on pourrait trouver, & en conséquence ils sirent quelques recherches.

A quelques lieues de-là vivait retiré un vieux Chevalier veuf, & fort pauvre, qui avait une fille très-bien élevée & d'une figure charmante. La Demoiselle était en âge d'être

mariée; mais comme le pere n'avait rien à lui donner, personne ne songeait à elle. Enfin, les amis du Villain étant venus en son nom en faire la demande, elle lui fut accordée; & la pucelle qui était sage & qui n'osait désobliger son pere, se vit, malgré sa répugnance, obligée d'obéir. Le Villain, enchanté de cette alliance, se pressa bien vîte de conclure. & fit ses nôces à la hâte. Mais elles ne furent pas plutôt faites que des réflexions chagrinantes survinrent, & qu'il s'apperçut que dans sa profession rien ne lui convenait moins qu'une fille de Chevalier. Pendant qu'il sera au-dehors occupé à sa charrue ou à quelqu'autre travail, que deviendra sa semme, dont l'état est de rester au logis, & de ne rien faire? Le Curé pour qui tous les jours de la semaine sont Dimanche, ne manquera pas alors de s'empresser à lui tenir compagnie: il y viendra aujourd'hui, il y reviendra demain, puis gare l'honneur du sot mari. Comment donc faire, quand il n'y a plus de remede? «Si le matin, avant que de partir, » je la battais, se dit-il à lui-même, elle pleu-» rerait tout le reste du jour; & il est sûr. » que pendant qu'elle pleurerait, elle ne son-» gerait point à écouter les galans. Le soir, » en rentrant, j'en serais quitte pour lui de-» mander pardon, & je sais bien comment il » faut s'y prendre pour l'obtenir».

Rempli de cette belle idée, il demande à dîner. Après le repas, il s'approche de la Dame, & de sa rude & lourde main lui applique sur la joue un tel sousslet, que la marque de ses cinq doigts y reste imprimée. Ce n'est pas tout; comme si elle lui eut essentiellement manqué, il redouble de quelques autres coups, & fort ensuite pour aller aux champs. La pauvrette se met à pleurer & se désole. « Mon pere, pourquoi m'avez-» vous facrifiée à ce Villain? N'avions-nous » donc pas encore du pain à manger? & moi » pourquoi ai-je été assez aveugle pour con-» sentir à ce mariage? Ah! ma pauvre mere. » si je ne vous avais pas perdue, je ne se-» rais pas malheureuse. Que vais-je devenir »? Elle était si affligée, qu'elle ne voulut écouter ni recevoir de consolation de personne, & passa tout le jour à pleurer, comme l'avait prévu le mari.

Le soir, quand il rentra, son premier soin sut de chercher à l'appaiser. C'était le Diable qui l'avait tenté, disait-il. Il jura de ne jamais porter la main sur elle, se jetta à ses pieds, & lui demanda pardon d'un air si pénétré, que la Dame promit d'oublier tout. Ils souperent de la meilleure amitié, & sirent la paix. Mais le Villain qui avait vu son stratagême réussir, s'était proposé de l'employer encore. Le lendemain donc à son lever, cherchant querelle à sa femme, il la frappa de nouveau, & la quitta comme la veille. Elle se crut pour le coup condamnée sans espoir à être malheureuse, & s'abandonna aux larmes.

Tandis qu'elle se désespérait, entrerent chez elle deux Messagers du Roi, montés chacun sur un cheval blanc. Ils la saluerent au nom du Roi, & lui demanderent un morceau à manger (a): ils mouraient de saim. Elle leur apprêta aussi-tôt ce qu'elle avair, & pendant le repas les pria de lui dire où ils allaient ainsi. « Nous ne savons trop, répondirent-ils; mais nous cherchons quel-

20 que Physicien * habile, & nous passerons * Médecia,

» s'il le faut, jusqu'en Angleterre. Demoi-» selle Ade, la fille du Roi, est malade. Il » y a huit jours qu'en mangeant du poisson, » une arête lui est restée dans le gosier. » Tout ce qu'on a imaginé depuis ce tems » pour l'en délivrer a été sans succès. Elle » ne peut ni manger ni dormir, & souffre s des douleurs incroyables. Le Roi qui se » désespere nous a dépêchés pour lui amener » quelqu'un capable de guérir sa fille. S'il » la perd, il en mourra. — N'allez pas plus » loin, reprit la Dame; j'ai l'homme qu'il » vous faut, grand Physicien, & plus ex-» pert en urines qu'Hippocrate. — Oh! Ciel! » se pourrait-il! & ne nous trompez-vous » pas? - Non, je vous dis la pure vérité. » Mais le Médecin dont je vous parle est un » fantasque, qui a particuliérement le tra-» vers de ne vouloir point exercer son talent; » & je vous préviens que si vous ne le » battez fortement, vous n'en tirerez aucun » parti. — Oh! s'il ne s'agit que de battre, » nous battrons; il est en bonnes mains. » Dites-nous seulement où il demeure ». La Dame alors leur enseigna le champ où labourait- son mari, & leur recommanda surtout de ne point oublier le point important dont elle les avait prévenus. Ils la remercierent, s'armerent chacun d'un bâton; & piquant vers le Villain, après l'avoir salué de la part du Roi ils le prierent de les suivre, « Pourquoi faire, dit-il? - Pour guérir sa » fille. Nous savons qu'elle est votre science, » & nous venons exprès vous chercher en » son nom ». Le Manant répondit qu'il savait labourer, & que si le Roi avait besoin de ses services en ce genre, il les lui offrait; mais pour la Médecine, il protesta, sur sa conscience, qu'il n'y entendait absolument rien. Je vois bien, dit l'un des Cavaliers à son camarade, que nous ne réussirons point avec des complimens, & qu'il veut être battu. Aussi-tôt ils mirent tous deux pied à terre, & frapperent sur lui à qui mieux mieux. D'abord il voulut leur représenter l'injustice de leur procédé; mais comme il n'était pas le plus fort, il lui fallut filer doux, &, en demandant grace bien humblement, promettre d'obéir en tout ce qu'ils exigeraient. On lui fit donc monter une des jumens de sa

charrue, & on le conduisit ainsi au Rois Le Monarque était dans la plus grande inquiétude sur l'état de sa fille. Le retour des deux Messagers lui rendit l'espérance, & il les fit entrer aussitôt pour savoir quel était le succès de leurs recherches. Ceux-ci, après beaucoup d'éloges de l'homme merveilleux & bisarre qu'ils amenaient raconterent leur aventure. Je n'ai jamais vu de Médecin comme celui-là, dit le Prince: mais, au reste, puisqu'il aime le bâton, & qu'il faut cela pour guérir ma fille, soit, qu'on le bâtonne. Il ordonna dans l'instant qu'on descendît la Princesse; & faisant approcher le Villain; Maître, lui dit-il, voici celle qu'il faut guérir. Le pauvre diable se jetta à genoux en criant merci, & jura par tous les saints du para dis qu'il ne savait pas un mot, pas un seul mot de physique. Pour toute réponse, le Monarque fit un signe, & à l'instant deux grands Sergens qui étaient là tous prêts, armés de bâtons, firent pleuvoir sur ses épaules une grêle de coups. Grace, grace, s'écria-t-il; je la guérirai, Sire, je la guérirai (b). La Pucelle était devant lui pâle & mourante, &, la bouche euverte, elle lui montrait du doigt le siege & la cause du mal. Il songeait en lui-même comment il pourrait s'y prendre pour opérer cette cure; car il voyait bien qu'il n'y avait plus à reculer, & qu'il fallait en venir à bout ou périr sous le bâton. Le mal n'est que dans le gosser, se disait-il: si je pouvais réussir à la faire rire, peut-être l'arête sortirait-elle. Cette idée lui parut avoir quelque vraisemblance: il demanda donc au Monarque qu'on allumât un grand seu dans la salle, & qu'on le laissât un instant, seul, avec la Princesse.

Tout le monde retiré, il la fait asseoir, se déshabille, s'étend le long du seu, & de ses ongles noirs & crochus, commence à se gratter & à s'étriller la peau avec des contorsions & des grimaces si plaisantes, que la Pucelle, malgré sa douleur, n'y peut tenir. Elle part tout-à-coup d'un éclat de rire; & de l'essort qu'elle sait, l'arête lui vole hors de la bouche. Il la ramasse, court à la porte : Sire, la voici, la voici. Vous me rendez la vie, s'écria le Monarque transporté; & it promit de lui donner en récompense des

mercia. Il ne demandait que la permission de s'en retourner, & prétendit avoir beaucoup à faire dans son ménage. En vain le Roi lui proposa de devenir son ami & son *Son Mi- maître *; il répondit toujours qu'il était pressé, qu'il n'y avait point de pain chez fui quand il était parti, & qu'il lui fallait absolument porter du blé au moulin. Mais lorsqu'à un nouveau signal du Prince les deux Sergens recommencerent à jouer du bâton, lorsqu'il sentit les coups, il cria miséricorde, & promit de rester non-seulement un jour, mais toute sa vie, si l'on voulait. On le conduisit alors dans une chambre voisine, où, après lui avoir ôté ses haillons, après l'avoir tondu & rasé, on le revêtit d'une belle robbe d'écarlate. Il ne s'occupait pendant tout ce tems que des moyens de s'échapper, & comptait que, ne pouvant toujours être gardé à vue, il en trouverait bientôt l'occasion.

> Cependant la guérison qu'il venaît d'opérer avait fait du bruit. A cette nouvelle plus de quatre-vingt malades de la ville. dans l'espérance du même succès pour eux,

evaient venus au château le consulter, & ils avaient prié le Monarque de lui dire un mot en leur saveur. Le Roi le sit appeller; « Maître, » lui dit-il, je vous recommande ces gens
à là: guérissez-les tout de suite, & que je

les renvoye chez eux. Sire, répondit le

Villain, à moins que Dieu ne s'en charge

avec moi, cela ne m'est pas possible; il y

en a trop. Qu'on fasse venir les deux ser
gens, reprit le Prince ». A l'approche des

exécuteurs le malheureux, tremblant de tous
ses membres, demanda de nouveau pardon,

& promit de guérir tout le monde, jusqu'à
la derniere servante.

Il pria donc le Roi de vouloir bien encore une fois fortir de la falle, ainsi que tous
ceux qui se portaient bien. Resté avec les
seuls malades, il les arrangea tous autour de
la cheminée, dans laquelle il sit faire un seu
d'enser, & leur parla ainsi. « Mes amis, ce
» n'est pas une petite besogne que de rendre
» la santé à tant de monde, & sur-tout aussi
» promptement que vous le desirez. Je n'y
» sais qu'un moyen; c'est de choisir le plus
» malade d'entre vous, de le jetter dans le

» feu, & quand il sera consumé, de prendre » ses cendres pour les faire avaler aux au-» tres. Le remede est violent, j'en conviens; » mais il est sûr, & je réponds après cela de » votre guérison sur ma tête ». A ces mots ils se regarderent les uns les autres, comme pour examiner leur état. Mais dans toute la bande il n'y avait personne, étique ou ensié, qui, pour la Normandie entière, eût voulu convenir alors que sa maladie était grave.

Le guérisseur s'adressant au premier du cercle; « tu me parais pâle & faible, lui dit» il; je crois que c'est toi qui es le plus mal.

» Moi, Sire! point du tout, répondit l'autre,
» je me sens beaucoup soulagé dans ce mo» ment, & ne me suis jamais si bien porté.

» — Comment, coquin, tu te portes bien!

» Eh! que fais-tu donc ici »? Et mon homme aussi-tôt d'ouvrir la porte & de se sauver.

Le Roi était en dehors, attendant l'évènement, & prêt à faire bâtonner le Villain, s'il fallait encore en venir là. Il voit sortir un malade; es-tu guéri, lui dit-il? — Oui, Sire.

L'instant d'après, un second paraît; — & toi? je le suis aussi. Ensin, que vous dirai-je? il

n'y eut personne, jeune ou vieux, semme ou pucelle, qui voulût consentir à saire des cendres; & tous sortirent, se prétendant guéris.

Le Prince, enchanté, rentra dans la salle pour féliciter le Médecin. Il ne pouvait assez admirer comment en aussi peu de tems il avait pu opérer tant de miracles. Sire, répondit le Villain, je possede un charme d'une vertu sans pareille, & c'est avec cela que je guéris. Le Monarque le combla de présens; il lui donna de l'argent & des chevaux, l'assura de fon amitié, & lui permit de retourner auprès de sa femme, à condition cependant que quand on aurait besoin de son secours, il viendrait sans se faire bâtonner. Le Manant prit ainsi congé du Roi. Il n'eut plus besoin de labourer, ne battit plus sa semme, l'aima, & en fut aimé; mais par le tour qu'elle lui joua. elle le rendit Médecin sans le savoir,

Je crois inutile de prévenir que c'est ce Conte qui a fourni à Moliere le Médecin malgré lui. M. Bres dans la nouvelle édition qu'il a donnée de ce pere de la bonne Comédie, en a fait la remarque,

en ajoutant que sette aventure se trouve auffi copiee dans une relation du sameux Grotius & dans Olearius. On a prétendu que c'était chez le premier que Moliere l'avait prise. Ce ne peut être au moins que dans un Auteur moderne. Rien ne nous apprend qu'il ait connu nos Poètes; & je le regrette bien. Que de perles il est tirées de ce sumier!

Se trouve aussi dans l'Enfant sans Souci, pag. 288.

Dans les Sérées de Bouchet, pag. 322, 10° Sérée.

La feconde partie du Fabliau a été copiée comme la premiere.

On lie dans le Peggiana, que le Cardinal de Bar, Napolitain, ayant à Verceil un Hôpital dont il tirait sort peu de prosit, parce qu'il y avait beaucoup de malades, son Intendant, pour se déburrasser de ces importuns qui consumaient le revent de son maître, s'avisa de se déguiser en Médevin. E leur déclara qu'on ne pouvait les guérir qu'avec un onguent de graisse humaine. Mais des qu'il eut proposé de tirer au sort à qui serait mis dans la chaudiere, tous viderent l'Hôpital.

Se trouve ainsi dans le Courier Facétieux, p. 129.

Dans les Histoires Plaisantes & Recréatives, p. 301.

Dans la Gibeeiere de Mome, p. 456.

Dans les Sérées de Boughet, p. 534, 30° Sérées

NOTES.

- (a) Nos Rois, quand ils voyageaient, sussent regardé comme une chose indécente de loger dans une hôtel-Ierie publique. S'ils n'avaient point, dans le lieu où ils passaient, de château ou de métairie, ils descendaient chez quelqu'un de leurs vassaux. C'est ce qu'on nomma sous la premiere race Droit de Mansson, & sous la troisieme Droit de Glee. Les Couvens & les Evêques qui possédaient des biens Régaliens s'y trouvaient soumis. Ce privilege, le Prince le communiquait à ses Messagers ou Délégués, & ceux-ci pouvaient, en route, exiger un logement, comme il l'eût exigé lui-même. C'est sans doute en vertu de quelque droit semblable que les deux Couriers du Fabliau descendent chez la femme du Laboureur. Les chevaux blancs qu'ils montaient annonçaient assez, comme je l'ai dit dans une note du Lai de Lanval, qu'ils appartenaient au Roi.
- (b) Il y a de même dans le Belphégor de Machiavel & de la Fontaine, un paysan que le Roi fait venir pour sa fille tourmentée par un mauvais esprit. On le menace du gibet s'il ne délivre la Princesse, &, comme le Villain du Fabliau, il n'échappe au danger que par une ruse.
- (c) Une galanterie d'usage chez les Rois & les Printes était de faire dans certains tems de l'année, à Pâques & à Noël sur-tout, des présens de robbes, de manteaux & d'habits aux personnes attachées à leur

service & aux Seigneurs qui composaient leur Cours Les habillemens qu'on livrait à ces époques s'appellaient livrées, nom qui s'est conservé pour ceux que les gens de qualité font porter à leurs valets. On sait que ce fut dans une de ces distributions que par une supercherie pieuse S. Louis engagea plusieurs Seigneurs à se croiser avec lui. Les livrées leur furent sournies dans l'obscurité. Lorsque le jour parat, tous se trouverent avoir sur l'épaule une croix cousue, & ils se crurent liés comme s'ils l'avaient, prise de leur propre choix. Édouard III, Roi d'Angleterre, ayant à sa Cour, vers les fêtes de Noël, quelques gentils-hommes Français, faits prisonniers dans une entreprise sur Calais. qui ne leur avait point réuss, il voulus par courtoisse & par estime pour lour valour . les faire comprendre dans la distribution des livrées qu'il devait faire pour la fête. Quelquesois la seule acceptation de ce présent était un engagement contracté de servir pendant une année le Souverain qui l'offrait. Ainsi quand le Roi, dans le Fabliau, promet des habits au Médecin, il lui annonce qu'il le regarde dès ce moment comme étant à son service, ou qu'il veut qu'il s'y engage. C'est ce qu'on appellait étre aux draps d'un Prince, I avoit un Chevalier qui estait dou pais de Pulle (Pouille) & estoit aux draps Robert de Flan-

*Froif. 2 dres'. Quand les Chevaliers étaient aux draps d'un Roi, on les nommait Chevaliers le Roy ou Chevaliers de l'Oftel du Roi.

Il ne faut pas confondre les fournitures de livrées

qui se faisaient toujours à des tems fixes, avec les présens accidentels d'habits, faits aux Fabliers & aux Ménétriers. C'étaient les proptes habits que le Seigneur donnait en récompense à ceux-ci, & ordinairement celui qu'il portait le jour même.

Nota. Le P. Montfaucon, dans son Antiquité expliquée', traitant de ce qui regarde les tablettes des Part.p. 3560 Anciens, en donne une en ivoire, apparienant à l'Abbaye de S. Germain des Prés, & dont les deux couvertures ont, dit-il, des bas-reliefs d'un goût barbare. Cette tablette n'est point ancienne; elle ne remonte qu'au tems des Fabliaux, puisque de ses quatre basreliefs il y en a deux qui représentent deux des Contes qu'on a lus plus haut, Hippocrate & Aristote. Dans l'un on voit Hippocrate en chaperon, suspendu dans la corbeille. La dame Gauloise & sa cousine sont au haut de la tour, & au bas l'Empereur donne des ordres à deux Officiers pour délivrer le Médecin. L'autre fait voir Aristote, aussi en chaperon, marchant à quatre pattes, & portant sur son dos la Maîtresse d'Alexandre armée d'un fouet, tandis que le Monarque, accompagné d'un Courtisan, regarde ce spectacle du haut d'une tour. Il est probable que les deux autres bas-reliefs représentent aussi quelque Fabliau; mais, ou ces Contes ne nous sont pas parvenus, ou les sujets en sont moins aisés à reconnaître, car je n'ai pu les deviner. Quant aux deux premiers,

414 FABLIAUX OU CONTES.

mon projet était de les faire graver à la suite des deux Fabliaux. Le Graveur s'est imaginé sans doute que de pareils dessins déshonoreraient son talent. Il a voulu les corriger, les embellir; il y a mis de l'esprit; ensin ce n'était plus une copie, & il a fallu y renoncer.

Fin du premier Volume.

T A B L E

DES FABLIAUX,

Et autres Pieces contenues dans ce Volume.

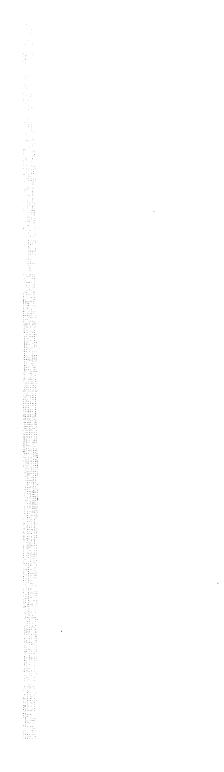
LAI d'Aristote, Page	197
Le Bachelier Normand,	264
Les deux Bourgeois & le Villain,	312
Les Chanoinesses & les Bernardines,	251
Le Chevalier à l'épée,	34
Les trois Chevaliers & la Chemise,	157
De Cocagne,	227
Lai de Courtois,	325
Le Curé qui mangea de Mûres,	222
Le Fablier,	194
Florance & Blanchefleur. Voy. Huéline,	230
Grifélidis,	269
Lai de Gruélan,	120
Hippocrate,	213
Hueline & Eglantine,	230
Jeu d'Adam le Bossu d'Arras, Voyez le	Ma-
riage,	36 7

Le Jugement d'Amour. Voy, Huéline,	230
Le Laid Chevalier,	177
Lai de Lanval,	93
Le Libertin converti,	36x
Le Manteau mal taillé,	60
Le Mariage,	3 67
Le Médecin de Brai,	398
Les deux Ménétriers,	299
Merlin ,	1
La Mule sans frein,	13
Lai de Narcisse,	181
L'Ombre & l'Anneau,	. 179
L'Ordre de Chevalerie,	133
Le Revenant,	317
Le Siege Prêté & Rendu,	291
Théophile,	333
Le Vallon des Faux Amans,	83
Le Villajn devenu Médecin. Voy. le	-
de Brai	208.

Fin de la Table.

•

				ļ



• •





